*Françoise Le Roux*
*Christian-J. Guyonvarc'h*

# La légende de la ville d'Is

ÉDITIONS OUEST-FRANCE
13 rue du Breil, Rennes

**Dans la collection**
**« De mémoire d'homme : l'histoire »**
(dirigée par Lucien Bély) :

*Chantres et ménestrels à la cour de Bretagne* (G. Lomenec'h)
*La Civilisation celtique* (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
*Les Dieux des Vikings* (J. Renaud)
*Les Druides* (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
*La France des cathédrales* (M. Chevalier)
*La Grande Époque de la marine à voile* (M. Acerra et J. Meyer)
*La République universelle des francs-maçons* (P.-Y. Beaurepaire)
*La Rue au Moyen Âge* (J.-P. Leguay)
*Saint Jacques à Compostelle* (J. Chocheyras)
*Seigneurs et paysans bretons du Moyen Âge à la Révolution* (J. Gallet)
*Seigneurs et paysans en France* (J. Gallet)
*La Société celtique* (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)

**En couverture**
*La fuite du roi Gradlon* (huile sur panneau, non signée). Collection Christian Querré.

# MYTHE ET FOLKLORE

## DÉFINITION PREMIÈRE DU MYTHE ET DU FOLKLORE

L'histoire légendaire de la submersion de la ville d'Is [1], la fuite du roi Gradlon et la disparition dans les flots de sa fille Dahud, sont très probablement le thème folklorique breton le plus connu, à cause très certainement de la récupération hagiographique et de la greffe chrétienne de l'intervention providentielle de saint Gwénolé (ou saint Corentin) sauvant le roi de la noyade et de la colère divine. C'est peut-être aussi et surtout celui dont la transmission a été la moins fidèle et dont les éléments ont été les plus composites. En l'état actuel des choses, cela commence par un récit d'hagiographe, se continue par un mystère moyen-breton, par une pièce populaire de la fin du XIX^e siècle, d'assez nombreuses parcelles de folklore puis, en guise de conclusion, cela se clôt par quelques œuvres romanesques qui, laissant libre cours à l'imagination et à la broderie littéraires, finissent par former un ensemble remarquable, doté d'une cohérence et d'une vraisemblance légendaires factices. En fait, l'ensemble est hétéroclite mais bien peu de gens s'en aperçoivent et sont capables de soupçonner, derrière le folklore breton et, surtout, derrière les fabrications littéraires, les existences parallèles d'un mythe irlandais et d'un ensemble légendaire gallois susceptibles d'une interprétation commune. Notre propos sera, dans le présent ouvrage, d'examiner tout cela, de le classer, de l'analyser et, bien entendu, de le traduire et de l'expliquer dans toute la mesure du possible.

Mais pour élucider les mystères de la ville d'Is, de sa submersion et des quelques personnages qui les animent, on aura compris que nous

1. Nous avons pris l'orthographe bretonne, le nom complet en breton étant Ker-Is (Ville Basse).

devrons travailler simultanément dans deux domaines, à savoir le mythe et le folklore qui, s'ils interfèrent souvent, sont rarement étudiés à la fois conjointement et distinctement. Et ce sera là notre première difficulté, la principale aussi, sinon la seule.

En effet, aux yeux de la plupart de nos contemporains, la distinction à opérer entre le mythe et le folklore est généralement minime tant la compréhension des faits est oblitérée par des habitudes ou des modes de pensée qui, s'ils ne sont pas façonnés par une idéologie, ne prédisposent pas à l'étude des phénomènes religieux traditionnels. À la limite, on en arrive à considérer le mythe comme un aspect ou une composante du folklore et c'est parfois tout juste si l'on n'en vient pas à expliquer la mythologie celtique ou la légende arthurienne par les quelques traces qui en subsistent dans le folklore breton [2]. Ou bien on veut y rechercher des souvenirs ou des réminiscences de faits concrets. En fait, la distance est toujours énorme entre la réalité ainsi imaginée et ce que l'on parvient à découvrir, surtout quand on se mêle d'histoire et que l'on recherche, vainement, une cathédrale et une ville entière englouties sous les flots. Nous devrons signaler ici ces excès, ces outrances ou ces confusions qui, le plus souvent, n'ont d'autre résultat que de brouiller les cartes. Mais nous aurons le plus souvent mieux à faire en définissant, parfois contradictoirement, ce qui relève du mythe et ce qui appartient au folklore, étant bien entendu que les deux matières se côtoient presque toujours et s'interpénètrent fréquemment, le folklore étant toujours, au terme d'une longue élaboration, l'aboutissement d'un mythe [3]. Le mythe et le folklore ne sont jamais non plus à niveau d'égalité, l'organisation du mythe étant naturellement très supérieure à celle du folklore pour la raison, facile à comprendre, que le mythe suppose une expression savante, ou au moins érudite, alors que le folklore est, dans son principe fondamental, essentiellement populaire, c'est-à-dire non intellectuel. On ne peut pas étudier le folklore celtique comme s'il s'agissait d'une mythologie antique miraculeusement conservée à travers vingt siècles de christianisme.

Il est rarement aisé, dans ces conditions, de présenter clairement un travail qui porte à la fois sur le mythe et le folklore, tant ces deux matières sont indissociables et incompatibles. La difficulté du présent

2. Le rattachement du folklore au mythe est avant tout, quand il existe, un réflexe de la science contemporaine. Nous n'entamerons aucune discussion à ce sujet mais nous dirons simplement qu'il faut et il suffit que les hiérarchies naturelles soient respectées. Pour une première et fondamentale définition du mythe aux antipodes du folklore on lira Ananda K. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme,* éd. Gallimard, Paris, 1949, pp. 19-20.

3. Nous renvoyons à notre étude préliminaire, *Mythologie, Folklore, Ethnographie, essai de définition du point de vue d'un celtisant,* in *Du Gobelin à saint Christophe,* Cercle d'Études mythologiques, Lille, 1993, III, pp. 61-81.

travail ne sera donc pas la documentation, qui est connue et, en tant que telle, assez facilement accessible. Elle sera dans la méthode à déterminer pour l'évaluation, le classement éventuel et l'utilisation raisonnée, conjointe ou successive, d'un ensemble de documents très disparates, voire contradictoires ou malaisément comparables. Il n'y a par exemple rien de commun, au moins à première vue, entre la *banshee* irlandaise christianisée qui se nomme Liban dans un texte du XII^e siècle et la Morgane bretonne décrite providentiellement par Anatole Le Braz à la fin du XIX^e siècle. Il n'empêche que c'est, fondamentalement, un seul et même personnage.

L'étude du thème celtique en cause, celui de la ville d'Is, et, surtout, de la femme de l'Autre Monde, commence en effet dans le mythe le plus pur, elle se continue ou se prolonge dans le folklore et, fin presque inévitable dans le monde celtique, elle s'éteint dans et par la christianisation [4]. Mais la christianisation a étouffé le mythe en Irlande et elle l'a profondément transformé en Bretagne. C'est assez dire que la légende bretonne de la submersion de la ville d'Is, qui est aussi celle de Dahud ou de Morgane, la fille de la mer, est difficile à aborder dès que l'on tourne le dos aux facilités ou aux arrangements littéraires qui se bornent à transformer ou à déformer une fois de plus un thème mythique. Rien n'est plus facile à exploiter que la beauté sauvage de Dahud alliée à un caractère farouche et indomptable. Mais on transforme alors, non sans quelque cruauté, en personnage de roman noir, une sauvageonne dont la mer est à la fois le châtiment (chrétien) et la seule raison d'être, comme si les premiers adaptateurs chrétiens de Bretagne avaient renoncé définitivement à comprendre le rôle ou l'importance de la femme dans l'agencement des mythes celtiques.

Il faut donc aussi éviter tous les écueils dus à la christianisation, à la fois précoce et radicale. L'excès de luxure prêté à la fille du roi Gradlon la diabolise à coup sûr inutilement, au moins pour le propos qui est le nôtre, sans que nous ayons à nous transformer ici en avocat d'une cause perdue. Notre enquête n'enlèvera rien non plus aux immenses mérites des saints de la péninsule, tout en nous donnant les moyens de mieux les comprendre eux aussi. Mais le dossier breton n'est pas seul et il ne se comprend vraiment en profondeur que par la comparaison : nous commencerons l'étude par les faits irlandais et gallois en dehors desquels aucune explication d'ensemble n'est possible. Et en l'occurrence, c'est

4. On ne devra pas être surpris qu'au dernier stade du processus de christianisation il ne reste plus rien de celtique, hormis un cadre vide, dans la légende du roi Gradlon et de saint Gwénolé, Dahud ayant été entièrement diabolisée. Voir *infra* au chapitre 2 la variante retranscrite par Émile Souvestre, et au chapitre 3 les documents folkloriques bretons.

une fois de plus le dossier irlandais qui est déterminant. Puis, les dossiers celtiques étant épuisés, il faudra en tirer une conclusion. Disons brièvement que, même dans le folklore breton, la vérité du thème mythique, tant elle est prenante, dépasse en intérêt tous les arrangements ou enjolivements d'écriture ultérieurs.

En Bretagne donc, la légende recouvre ou masque un mythe celtique qui se dissimule derrière un folklore sournoisement christianisé à outrance, et dans lequel le saint occupe, indûment peut-être, la première place aux dépens du roi et de la fille de la mer. Nous devrons en particulier analyser en profondeur le mystère moyen-breton (tardif !) de saint Gwénolé, puis supporter les fadeurs et les excès d'une pièce de théâtre populaire de la fin du XIXe siècle. Mais, quelles que soient les variations ou les connotations inattendues, nous nous refuserons toujours à suivre les vieilles ornières, lesquelles ne sont jamais le chemin le plus sûr [5].

Le mythe et le folklore sont donc devenus, en notre fin du XXe siècle, et surtout dans le cas qui nous préoccupe, les deux termes opposés, antinomiques et indissociables, entre lesquels évolue, aussi incertaine dans ses résultats que sûre d'elle-même dans ses dogmes, la science qui étudie les anciennes croyances et les religions disparues de l'Occident. C'est ce que l'on nomme le plus couramment *histoire des religions* en français, *history of religions* en anglais et *Religionsgeschichte* ou *Religionsswissenschaft* en allemand. En principe, l'histoire des religions n'a par conséquent rien à voir avec le folklore dont les matériaux sont invariablement plus récents. Mais, dans la réalité, tous les historiens des religions sont appelés à utiliser occasionnellement des faits de folklore cependant que les folkloristes font, souvent sans le vouloir, pour des raisons différentes de celles des archéologues, de l'histoire des religions quand les informations qu'ils ont recueillies proviennent de fonds anciens. Ce mélange des genres et ce métissage des disciplines ne produisent pas obligatoirement de bons résultats quand il faut passer à l'interprétation. Mais aucun historien des religions n'a, jusqu'à présent, abordé le thème celtique de la ville engloutie, et aucun folkloriste ou supposé tel ne s'est risqué à sortir de la grande simplicité des narrations en tout genre qui forment l'essentiel de la matière dont est fait le folklore.

5. Nous nous abstiendrons du travail trop facile qui consisterait à soumettre des œuvres purement littéraires (elles abondent à propos de la ville d'Is) aux rigueurs de la critique scientifique. Il nous suffira de montrer implicitement où s'arrêtent le mythe et le folklore et où commencent la littérature et l'imagination. Mais nous devrons à plusieurs reprises démonter les mécanismes de travaux qui se prétendent scientifiques. Tel sera le cas, en particulier, de la version versifiée présentée par La Villemarqué sous le titre *Livaden Geris* dans son *Barzaz Breiz.* Mais La Villemarqué est loin d'être le seul et il n'est même pas le pire.

Mais les faits sont souvent rebelles aux théories et aux principes, pour ne rien dire des définitions préalables. Nous allons voir sans peine, tout au long de l'ouvrage, qu'un thème mythique donné, en l'occurrence celui de la femme de l'Autre Monde, se prolonge dans tous les folklores celtiques insulaires. Nous pourrions même penser qu'il en existe des traces assez précises dans le folklore français. Mais les données ne sont pas identiques, ni même comparables, en Irlande où la *banshee* reste très vivace et en Bretagne où la christianisation l'a confinée dans des rôles mineurs.

C'est pour cette raison que nous ne séparerons pas, dans la définition première, le mythe et le folklore, non pas que ces mots aient un sens commun, mais ils se rejoignent souvent – et c'est le cas ici – dans la désignation d'une même matière envisagée différemment : en effet, la légende d'Is dissimule le mythe sous un vêtement folklorique. Il va sans dire que nous restituerons toujours son identité au mythe. Mais nous ne négligerons pas le folklore pour autant puisque, le plus souvent en ce qui nous concerne, il est issu du mythe.

Nous noterons aussi que, dans la langue usuelle, *mythe* étant d'origine grecque et *folklore* d'origine anglaise relativement récente, les deux mots devraient servir de toute manière à désigner ou à énumérer couramment des faits bien déterminés plutôt qu'à décrire des concepts généraux et vagues. Mais si les définitions du folklore sont déjà nombreuses et variables, celles du mythe sont plus nombreuses encore, et on peut estimer sans exagération qu'il y a presque autant de définitions que d'auteurs ayant traité du mythe [6]. Disons cependant que, d'une manière générale, le mythe s'applique actuellement à tout ce qui sort de la réalité concrète pour verser dans l'irréel et que, corollairement, le folklore a tendance à se diluer dans une réalité quotidienne dont il est impossible de préciser les limites. Le folklore tel qu'on l'entend le plus souvent, c'est l'ensemble des usages et des habitudes, des coutumes et du savoir non enseigné d'un groupe donné. Dans ce sens, il y a aussi bien un folklore lycéen qu'un folklore de la caserne ou un folklore sportif, ou même un folklore ecclésiastique. Le nombre des catégories est illimité, et il est bien entendu que tout cela ne saurait nous intéresser directement. Autrement dit, et on pouvait s'y attendre, il n'y a que très peu de folklore initial dans le thème celtique de la submersion.

Comme il n'y a pas de mythe chrétien pour la simple raison que le christianisme, comme les deux autres monothéismes que sont l'islam et la tradition juive, est inscrit dans l'histoire et considère tous les événements de son existence comme des faits historiquement attestés, que ce

6. Nous ne croyons pas à l'aspect « imaginaire », postulé par des explications contemporaines, des mythes anciens, qu'ils soient classiques, celtiques ou germaniques.

soit dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, nous réserverons, en ce qui nous concerne, l'emploi du mot *mythe* à l'étude des religions polythéistes, c'est-à-dire majoritairement préchrétiennes. La tradition celtique, même morte, fait partie de cette majorité et, en bref, le mythe peut s'étudier depuis la plus haute antiquité, voire depuis la proto- ou la préhistoire. C'est l'explication et la narration d'éternels commencements, sans âge et en dehors du temps. Et les récits qui nous intéressent, principalement, remontent au fond des âges, même si leur transmission écrite dernière est médiévale, c'est-à-dire relativement tardive. Au fond, le folklore est le plus souvent constitué des résidus de mythes que le christianisme nous a laissés.

Car le folklore ne nous est accessible que depuis le moment, récent (en général le XIX[e] siècle), où il a été recueilli, et en aucun endroit de l'Europe, la recherche folklorique ne remonte, sauf exception, au-delà des dernières années du XVIII[e] siècle. Cela limite singulièrement la portée et l'efficacité des recherches, car il est bien évident que le folklore a existé de tout temps mais qu'il n'était pas noté : les us et coutumes, le langage et les récits, les chansons des rustres n'intéressaient personne. Le domaine du folklore est donc très vaste puisqu'il touche en fait à tous les domaines de l'activité humaine, et qu'il concerne au moins toutes les couches de la société rurale qui, jusqu'au XIX[e] siècle, formaient l'immense majorité de la population dans tous les pays celtiques. Mais la distinction entre le folklore et la coutume proprement dite est précisément inexistante et il n'y a pas, bien entendu, de folklore « aristocratique » connu. Il ne s'agit, partout où il en est question, que de folklore dit « populaire » (il ne peut être rien d'autre !), et nous préférerions de beaucoup la formule « arts et traditions populaires » si les deux derniers mots n'étaient pas strictement inconciliables.

Quoi qu'il en soit, le folklore considéré globalement est lui aussi un concept vague parce que ses frontières chronologiques et méthodologiques sont floues. Et avec la légende de la ville d'Is nous savons rarement avec précision où il commence et encore plus rarement où il finit. Au lieu de folklore, on dit d'ailleurs maintenant très souvent anthropologie. Cela fait plus distingué. Mais il y a une grande différence entre le folklore et l'anthropologie scientifique qui est l'étude de l'homme du point de vue physique et typologique. La confusion des termes techniques finit par gêner ou empêcher une définition claire.

Il faut admettre aussi et surtout que le folklore est, très souvent, si ce n'est le plus souvent, du mythe dégradé. Mais le plus difficile n'est pas tant de distinguer entre l'un et l'autre que de tracer la frontière qui les sépare. C'est le conflit constant des folkloristes et des historiens des religions, les premiers voulant ériger en discipline indépendante ce qui est pour les seconds une simple annexe de leurs propres études. Mais

dans les faits comme dans le principe, la séparation, pour des raisons pratiques, est inévitable. En ce qui nous concerne, il nous suffit de constater que les études de folklore portent désormais sur un passé récent (celui du siècle dernier principalement) et non pas sur des faits contemporains. Ajoutons qu'il est parfois difficile de distinguer le folklore authentique, qui est toujours involontaire et inconscient, du folklore de reconstitution (ou de simple spectacle) tel qu'il apparaît dans la plupart des fêtes estivales, en Bretagne et ailleurs. Le costume est rarement porté au quotidien, la langue a été apprise sur le tard, artificiellement, la musique et le chant sont refaits ou déformés selon des normes non indigènes, la danse est adaptée à des rythmes étrangers. Tout cela est sans valeur, ni scientifique ni traditionnelle. Et nous verrons que le thème de la ville d'Is, considéré globalement, nous contraindrait aussi à faire la critique de nombreux travaux folkloriques ou « littéraires », ce que nous limiterons ici au strict minimum.

De toute façon, si l'on tient à apporter une précision scientifique à l'étude du folklore, on passe automatiquement, non plus à l'anthropologie, mais à l'ethnographie et à l'ethnologie, disciplines qui ne sont pas les nôtres et nous obligeraient à adopter des méthodes différentes. Le folklore déborde à sa manière sur tout l'éventail des disciplines universitaires de sciences humaines. Nous ne l'envisagerons ici, quels que soient les documents du dossier, que du point de vue du mythe, lequel est, pour nous, essentiel.

## QU'EST-CE QU'UN MYTHE ?

Nous en revenons donc à la question : qu'est-ce qu'un mythe ? avec la question subsidiaire inévitable : qu'est-ce que la mythologie et comment l'étudier ? Précisons tout d'abord ce qui est d'emblée évident, à savoir que le mot français *mythe* est d'origine grecque et qu'il rend compte avant tout d'une conception grecque. Cela transparaît encore dans la définition française moderne du dictionnaire de Littré, malgré plusieurs détails divergents :

> Mythe ; 1° Trait, particularité de la fable, de l'histoire héroïque ou des temps fabuleux / 2° Particulièrement, relatif à un temps ou à des faits que l'histoire n'éclaire pas et contenant, soit un trait transformé en notion religieuse, soit l'invention d'un fait à l'aide d'une idée. Le mythe est un trait fabuleux qui concerne les divinités, des personnages qui ne sont que des divinités défigurées ; si les divinités n'y sont plus rien, ce n'est plus mythe, c'est légende. Roland à Roncevaux, Romulus, Numa, sont des légendes ; l'histoire d'Hercule est une suite de mythes. Il n'est pas nécessaire que le mythe soit un

récit d'apparence historique, bien que ce soit la forme la plus ordinaire / 3° Fig. et familièrement. Ce qui n'a pas d'existence réelle. On dit qu'en politique la justice et la bonne foi sont des mythes [7].

Le premier défaut de cette notice est de faire de la conception grecque du mythe un mode de pensée commun à l'humanité entière, et il est évident que cela suffit aux besoins quotidiens et littéraires contemporains. Mais les Celtes ont échappé pendant trop longtemps, au moins dans leur conception du monde, à l'influence classique, pour ne pas penser différemment. Le second défaut, plus grave encore, est l'interprétation historique du mythe, lequel ne serait plus ainsi qu'une histoire dégradée. Quant à la distinction qui serait à faire entre les divinités qui animeraient des mythes et les « divinités défigurées » qui seraient réduites à l'état de héros légendaires, elle est très artificielle. L'histoire n'est pas la base du mythe et elle n'en est pas davantage issue. Histoire et mythe n'interfèrent que par accident. Le mythe peut être historicisé, comme à Rome chez Tite-Live, et l'histoire peut aussi parfois être mythisée, mais ce sont là, même s'ils sont relativement fréquents, des phénomènes secondaires et contingents. En fait, le mythe est toujours indépendant de l'histoire et il n'en est pas une déformation. Il peut en être un prolongement mais tout se joue sur un registre différent, et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier.

Ce qui nous éclaire le mieux, quand on veut bien le prendre en considération, c'est le sens du mot. En grec *muthos* signifie certes « mythe », mais c'est dans le sens « fable, récit » [8] et il correspond par là très exactement au latin *fabula* [9] et aux termes germaniques, allemand *Sage,* scan-

7. Littré, *Dictionnaire étymologique de la langue française,* éd. 1873, III, p. 681c.

8. Le sens de base du grec μῦθος est remarquable : « suite de paroles qui ont un sens, propos, discours » d'après Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* Paris, 1974, III, p. 718b. Le mot forme couple avec επος « qui désigne le mot, la parole, la forme, en s'en distinguant, contenu des paroles, avis, intention, pensée ». C'est chez les tragiques grecs que le mot μῦθος tend à se spécialiser au sens de « fiction, mythe, sujet d'une tragédie ». Cf. Émile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* Heidelberg, 1923, p. 649. Rapprochement très incertain, voire impossible, chez Holger Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen,* I, p. 113, de l'irlandais *smuainim* « ich denke », et du grec μῦθος, gotique *ga-maudjan* « erinnern » (passage du groupe consonantique *-dn*-à-*n*-). Le sens au moins ne convient pas.

9. Le sens précis du latin *fabula* est « conversation, d'où "sujet (ou objet) de conversation, récit", en particulier 1° récit dialogué et mis sur la scène, pièce de théâtre ou fable ; 2° *fabula* comme *verbum* s'opposant à *res facta,* désigne un récit mensonger ou fictif » (Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine,* Paris, 1959, p. 240 b).

dinave *saga,* qui désignent tous sans exception le fait de dire [10]. On ne sera donc pas surpris de trouver, en celtique, des termes équivalents dans l'irlandais *scél* « nouvelle, récit », dans le gallois *chwedl* « conte, récit » et dans le breton *kel* « nouvelle » [11]. Dans le domaine indo-européen nord-occidental, le mythe s'exprimait, se transmettait oralement de génération en génération sans jamais passer par le support de l'écrit, lequel aurait été compris comme une contrainte intolérable.

À ce compte, par conséquent, tout ce qui est dit relève du mythe, et les définitions contemporaines qui distinguent minutieusement le mythe et l'épopée sont sans portée ni signification. Cela rejoint d'ailleurs l'absence de tout genre littéraire et de toute recherche de style dans ce que nous nommerons ici le corpus mythique de l'Irlande médiévale. La mythologie doit donc être définie comme étant l'étude des mythes et non pas seulement, comme c'en est trop fréquemment le cas dans les ouvrages de vulgarisation – surtout à propos du panthéon gréco-romain –, le récit ou l'énumération des aventures, bizarres, étranges, burlesques ou licencieuses, des dieux et des déesses. De toute façon il n'y a pas de dieux sans mythes. Corrélativement, les contes populaires, irlandais, bretons ou gallois, ne racontent plus des mythes mais des légendes, lesquelles sont des mythes dégradés. Ces contes ne font plus partie de la mythologie parce que la christianisation a fait disparaître les dieux ou les a transformés en démons de rang inférieur (ou parfois en saints !), mais il subsiste assez de traces pour que tout cela vaille la peine d'être étudié, même à travers la christianisation. Nous nous garderons, en tout cas, de faire de la mythologie une simple science narrative séparée de l'histoire comparée des religions. Il ne vaudrait pas la peine, autrement, de reprendre une fois de plus la narration et l'étude de la légende de la ville d'Is et de la fille de la mer. Assez de littérateurs ont déjà pris cette peine.

Le premier chapitre est consacré à une présentation de la *banshee* irlandaise, la femme de l'Autre Monde, laquelle est aussi et surtout une fille de la mer à travers trois récits fondamentaux du répertoire mythologique. C'est ce chapitre qui servira ultérieurement de base à la défi-

10. Friedrich Kluge, *Etymologisches Worterbuch der deutschen Sprache,* éd. 1934, p. 495a. L'accord des langues germaniques est complet quant à la notion de « dire », et le lexique ne présente aucun mot analogue au français *légende* (du latin *legenda* dérivé de la notion de lecture et d'écriture ; voir à ce sujet, Alexander Jóhannesson, *Isländisches etymologisches Wörterbuch,* Berne 1956, 779-780).

11. Sur l'étagement sémantique des mots celtiques fondamentaux, irlandais *scél* « récit (mythique) », gallois *chwedl* « conte » et breton *kel* « nouvelle », nous renvoyons en général à l'introduction de notre traduction de la *Razzia des vaches de Cooley,* éd. Gallimard, Paris, 1994, p. 7-45, consacrée à l'explication du fonctionnement de l'oralité celtique et de la genèse des récits.

nition du personnage féminin breton essentiel qu'est Dahud ou, de son autre nom, Morgane. Cette dernière porte le même nom que l'Irlandaise Li Ban, devenue Muirgen « fille de la mer » à l'occasion de sa christianisation. La principale différence est que la Bretonne, qu'on la nomme Dahud ou Morgane, a été réfractaire au christianisme. C'est une des preuves que la christianisation de la Bretagne péninsulaire s'est faite dans des conditions différentes de celles de l'Irlande.

Le deuxième chapitre contient la présentation des documents de base, irlandais, gallois et bretons, déjà très christianisés mais dans lesquels le thème celtique originel est encore discernable. On y verra que le personnage féminin est lié au thème de la submersion en tant que conséquence d'une faute ou d'une trahison. Cependant, le concept de « faute » n'apparaît que dans le cadre de la christianisation, sous l'aspect d'un « péché » ou de la violation d'une règle morale.

Le troisième chapitre étudie les faits essentiels du folklore breton en ce qu'il conserve d'identifiable au motif celtique insulaire présenté dans le deuxième chapitre.

Le quatrième chapitre sera l'examen des altérations, des affadissements et des transformations romanesques qui ont défiguré le mythe tout en lui donnant une forme et un aspect littéraires qui n'ont rien à voir avec ses origines.

Après une nécessaire conclusion, trois annexes contiennent :

– Le texte de La Villemarqué intitulé *Livaden Geris* « La submersion de la ville d'Is » dans le *Barzaz Breiz*, dont le breton manque d'authenticité.

– Le *Mystère de saint Gwénolé,* manuscrit transcrit et traduit pour la première fois par Dom Le Pelletier en 1716 et publié avec une traduction française exacte par Émile Ernault en 1940 [12].

– Une pièce de théâtre populaire en breton avec en regard la traduction française, datée de 1898 et imprimée anonymement à Morlaix [13].

12. Voir l'annexe II. L'édition (en photocopie) du manuscrit complet de Dom Le Pelletier a été réalisée par la bibliothèque municipale de Rennes en 1975. Le texte du *Mystère*, avec la traduction française en regard, couvre les pages 1396 à 1423 du manuscrit.

13. Voir l'annexe III. La première parution, avec la traduction française, de ce texte populaire, 222 pages, tiré à 125 exemplaires, a été assurée par Luzel dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, XVI, 1889, fascicules 2 à 5. La parution a été signalée dans la *Revue Celtique* X, 1889, p. 377, et XI, 1890, p. 247. Elle a donné lieu aussi à un compte rendu, avec quelques menues critiques d'Émile Ernault, *Bibliographie*, in *Mélusine*, IV, 1888/9, col. 527-528 ; cf. une lettre inédite de Luzel à Henri Gaidoz, du 24 août 1889, acceptant les critiques d'Ernault (bibliothèque municipale de Rennes, fonds Luzel, correspondance Luzel-Gaidoz, inédit [Mi. 149 ms. 1039, p. 233]. Nous remercions Mme Françoise Morvan de l'aide généreuse qu'elle a bien voulu nous accorder dans la recherche de ces références.

# CHAPITRE PREMIER

# LA FEMME DE L'AUTRE MONDE

La femme de l'Autre Monde s'appelle en irlandais la *bansíd,* en transcription anglaise *banshee* [1], et c'est sans doute le personnage le plus connu de toute la mythologie et de tout le folklore irlandais. C'est aussi l'un des plus étranges, l'un des plus attachants, et celui dont les utilisations littéraires ont été les plus fréquentes et parfois les plus déroutantes, à commencer par celles de la littérature irlandaise de langue anglaise [2]. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait été parfaitement compris et interprété. On en reste le plus souvent à l'image simpliste de la jolie fille de l'Autre Monde tombée amoureuse d'un heureux mortel, et cela sert fréquemment à quelques phantasmes de bandes dessinées.

1. L'Irlande cultive les paradoxes : la *banshee* est vouée aux gémonies par l'Église, mais nous verrons qu'il s'établit entre elle et le clergé des relations de fait que personne ne cherche à éviter.

2. En règle générale cependant, les écrivains irlandais de langue anglaise ont eu un profond respect pour le folklore de leur pays et ils l'ont à la fois étudié et utilisé au mieux de leurs connaissances. Mais ils ont très souvent privilégié le folklore contemporain placé par eux sur le même plan que le mythe préchrétien. Nous pensons en particulier à Yeats, dont les *Irish Fairies and Folktales,* publiées à la fin du siècle dernier à New York, sont un excellent exemple. Partout et toujours le rôle de la *banshee* est primordial, tout en étant parfois assez éloigné du prototype mythique, et nous n'en finirions pas de mesurer l'importance du mythe irlandais, directe ou non, dans la littérature, non pas seulement anglo-irlandaise mais plus simplement de langue anglaise. Il suffirait à cet égard d'évoquer le *Midsummer night's dream* de Shakespeare ou certaines scènes de *Mac Beth.* Il va sans dire cependant que le folklore est, dans l'économie de notre étude, un aboutissement et non un commencement. Nous ne saurions le considérer comme une sorte de perfectionnement contemporain du mythe en général.

Mais, dans les faits et dans le principe des récits mythologiques, c'est beaucoup plus complexe.

Nous allons d'emblée produire trois extraits de récits médiévaux gaéliques choisis parmi les plus clairs, sinon les plus typiques ou les plus originaux, pour en définir à la fois l'importance, le rôle et le caractère.

Le premier récit, celui des *Aventures de Condle,* décrira le thème le plus simple, celui de la femme de l'Autre Monde venant chercher pour elle-même, en apparence au moins sans autre raison que son plaisir ou ses sentiments personnels, un fils de roi.

Le deuxième récit, celui de la *Mort de Muirchertach,* décrira longuement la *banshee* aux prises avec un haut-roi d'Irlande en fin de règne et un grand saint successeur de Patrick.

Le troisième récit, qui est un large extrait de la *Maladie de Cuchulainn,* décrira deux messagères des dieux venues chercher le héros pour l'emmener, temporairement, dans l'Autre Monde.

On insistera ce faisant, ce qui sera déjà une introduction à l'étude des faits bretons analogues et permettra de mieux mesurer l'impact du christianisme, dans la première dégradation de la mythologie en folklore, sur les relations étranges, souvent ambiguës et parfois équivoques, de la femme de l'Autre Monde et des premiers saints des chrétientés celtiques.

## LES AVENTURES DE CONDLE

Pourquoi appelle-t-on Art, fils unique ? Ce n'est pas difficile. Un jour que Condle le Rouge, fils de Conn aux Cent Batailles, était à côté de son père sur la colline d'Usnech, il vit une femme aux vêtements étranges venir vers lui. Condle lui dit : « D'où es-tu venue, ô femme ? » « Je suis venue, dit la femme, des terres des vivants, là où il n'y a ni mort ni péché ni transgression. Nous consommons des festins éternels sans service et nous nous réunissons sans dispute. La grande paix dans laquelle nous sommes fait qu'on nous appelle les gens du *síd.* » « À qui, mon garçon, dit Conn à son fils, parles-tu ? » Car personne ne voyait la femme, excepté le seul Condle. La femme répondit :

« Il parle à une femme jeune, belle, de bonne race, qui ne craint ni la mort ni l'âge. J'ai aimé Condle le Rouge. Je l'appelle dans la Plaine des Plaisirs, là où Boadach, le roi éternel, est un roi qui n'a dans son pays ni plainte ni douleur depuis qu'il s'est emparé de la royauté. »

« Viens avec moi, ô Condle le Rouge, à la nuque colorée, rouge comme une chandelle, à la chevelure blonde au-dessus du visage pourpre, et qui sera le signe de ta beauté royale. Si tu me suis, ton apparence ne se flétrira ni en jeunesse ni en beauté jusqu'au jugement riche en visions. »

Conn parla alors à son druide, dont le nom était Corann, car ils avaient tous entendu ce que disait la femme, sans la voir : « Je te prie, ô Corann, au grand chant, au grand art. Il est venu contre moi une puissance plus grande que la mienne, plus forte que mon pouvoir, un combat tel qu'il ne m'est pas arrivé depuis que je me suis emparé de la royauté. C'est par un combat perfide qu'une forme invisible est venue me faire violence et enlever mon fils à mon autorité royale par des incantations de femme. »

Le druide chanta alors une incantation contre la voix de la femme, si bien que nul n'entendit plus sa voix et que Condle ne vit plus la femme à partir de ce moment-là. Mais quand la femme s'en alla, devant l'incantation du druide, elle lança une pomme à Condle. Condle fut pendant un mois sans consommer de boisson ni de nourriture. Il lui semblait que rien n'était plus digne d'être consommé, excepté sa pomme. La pomme ne diminuait pas, quoiqu'il en consommât, et elle restait entière. Il était en bonne santé et la nostalgie saisit Condle à propos de la femme qu'il avait vue. Le jour où le mois fut accompli, il était au côté de son père dans la plaine d'Archomin. Il vit la même femme qui lui dit :

« C'est sur un siège élevé que Condle est assis, entre la mort à brève échéance et l'attente d'un trépas effrayant. Les vivants, ceux de la vie éternelle, t'invitent et t'attendent parmi les hommes de Tethra. Ils te regardent chaque jour dans les assemblées de ton père parmi tes parents bien-aimés. »

Quand Conn entendit la voix de la femme, il dit à ses gens : « Appelez-moi le druide. Je vois que sa langue s'est déliée aujourd'hui. » La femme dit alors :

« Conn aux Cent Batailles n'aime pas le druidisme car c'est peu de chose. Un homme juste, avec beaucoup de compagnons, étonnants et nombreux, atteint la Grande Plage pour juger. Sa loi t'atteindra bientôt. Il dissipera les incantations des druides devant le diable, le magicien noir. »

Il sembla étrange à Conn que Condle ne donnât pas de réponse à partir du moment où la femme était venue. « Est-ce ce que dit la femme qui te va au cœur, ô Condle ? », dit Conn. Condle lui dit : « Cela ne m'est pas facile car j'aime mes parents. Mais la nostalgie de la femme m'a pris. » La femme répondit alors et dit :

« C'est pour cette raison que tu as un désir plus grand
de t'éloigner d'eux sur les vagues,
pour que nous allions dans la barque de verre
et que nous atteignions le *síd* de Boadach.

Il y a un autre pays
qui n'est pas plus difficile à atteindre.
J'y vois le coucher du soleil brillant.
Bien qu'il soit loin de nous, nous l'atteindrons avant la nuit.

C'est le pays qui rend plein de joie
l'esprit de quiconque y va.
Il n'y a là d'autres gens
que des femmes et des jeunes filles. »

Quand la femme eut fini de parler, Condle sauta loin d'eux et il fut dans la barque de verre, dans le coracle de cristal pur. Ils les virent de plus en plus loin, aussi loin que l'œil pouvait suivre. Ils s'éloignèrent alors sur la mer. On ne les a plus vus depuis ce moment-là et on ne sait pas où ils sont allés. Là-dessus Conn dit, quand il vit Art, son fils : « Art est seul aujourd'hui, car il n'a pas de frère. » « C'est un mot juste que tu as dit, dit Corann, et c'est le nom qu'il aura à jamais, Art, fils unique », si bien que le nom lui resta [3].

Les acteurs de cette scène, ou plutôt de ce scénario élémentaire, sont au nombre de quatre :

– La femme de l'Autre Monde, qui reste anonyme bien que ce soit elle qui mène le jeu et entretienne le mystère.

– Condle, le premier fils du roi et son héritier présomptif.

– Conn, le roi, son père, personnage bien connu de l'histoire mythique de l'Irlande.

– Corann, le druide du roi, lequel n'est pas autrement connu [4].

On remarquera immédiatement que la femme vient chercher le fils du roi, c'est-à-dire un représentant de haut rang de la classe militaire. Elle ne vient pas chercher un druide ou un artisan, encore moins un agriculteur. Il est aisé de déduire la raison de cette exclusivité : par rapport au druide, le guerrier est d'essence féminine, et la femme de l'Autre Monde rejoint ainsi les reines qui, au nord du monde, servent aux jeunes guerriers d'initiatrices et d'instructrices dans l'art de la guerre [5]. La femme vient ici d'ailleurs au nom d'un roi, dont le nom *Boadach* signifie « victorieux », et non en celui d'un druide.

L'action se déroule en deux temps. La femme tentatrice est d'abord rejetée par l'incantation du druide, mais ce dernier n'est pas assez fort pour repousser définitivement la magie ou conjurer la tentation féminine.

3. Il s'agit là bien entendu d'un épiphénomène récent et pseudo-littéraire dont nous n'avons pas à nous préoccuper ici.

4. Texte traduit d'après le *Lebor nahUidre,* éd. Best-Bergin, fol. 120a3-120b6, pp. 302-304, lignes 9991-10062 cf. Julius Pokorny, *Conle's abenteuerliche Fahrt,* in *Zeitschrift für Celtische Philologie* 17, pp. 195-201 ; Hans P.A. Oskamp, *Echtra Condle* in *Études Celtiques,* 14, 1974, pp. 207-228. La présente traduction a déjà été publiée dans *Les Druides,* éd. 1986, pp. 284-285 mais sans aucun commentaire.

5. Nous renvoyons à notre ouvrage à paraître, *Les Trois Initiations celtiques* au chapitre III sur *L'Initiation guerrière.*

La *banshee* s'en va, mais ce départ n'est que provisoire : elle laisse à Condle une pomme, nourriture de science et d'éternité, comme promesse de retour proche. Elle revient au bout d'un mois et, cette fois, Condle part avec elle dans son coracle de cristal. La conclusion de cette aventure dans la bouche du druide vaut la peine d'être notée : le frère de Condle, Art, est désormais le fils unique de Conn. Condle est considéré par lui comme mort ou, pire, comme s'il n'avait jamais existé. Il n'y a plus aucun moyen de savoir où il se trouve, et il n'est pas davantage possible de communiquer avec lui selon la séparation normale et inévitable des morts et des vivants. En ce sens, à la différence de Cuchulainn dont nous verrons plus loin la mésaventure, Condle est un homme ordinaire.

La femme est « jeune et belle ». Elle a aussi des « vêtements étranges » mais il n'est rien dit de plus sur elle, sauf sur ses origines qui sont celles de l'Autre Monde, nommé par elle Plaine des Plaisirs. Elle définit d'ailleurs très simplement cet Autre Monde comme un lieu de paix – ce qui est du reste le sens du mot *síd* [6] – et de festins éternels. Les gens qui y vivent ne sont sujets ni à la mort, ni à la maladie, ni à la décrépitude de la vieillesse, et ils ne connaissent aucune transgression.

Et tel est le sort qu'elle promet à Conn : il gardera éternellement la jeunesse et la beauté physique qui sont les siennes. Elle nomme incidemment le roi de ce pays merveilleux, Boadach le « Victorieux ». Mais par ailleurs, il est spécifié que les habitants de ce pays sont toujours des femmes, et nous avons vu plus haut pourquoi elles ne viennent chercher que des jeunes hommes d'un rang social élevé, rois, fils de rois ou guerriers. L'Autre Monde irlandais est celui d'une aristocratie guerrière. Il n'a pas de « producteurs » et il n'a pas davantage de druides parce qu'il n'en a pas besoin pour se gouverner correctement. Il n'y a ni hiérarchie ni subordination d'aucune sorte (la nature des festins n'est pas précisée) : il n'y a aucun service. L'état de perfection théorique ne nécessite l'existence d'aucune industrie, d'aucun élevage du bétail ni d'aucune agriculture, et le druide lui-même est un inutile dans la société idéale du *síd* ; le paradis celtique est à l'image de l'épopée, et force nous est de conclure que la description qui nous en est ainsi proposée n'est pas complète et

6. L'emploi du mot *síd* pour désigner un habitat ou la résidence d'un dieu ou d'un être de l'Autre Monde ne change rien à l'étymologie initiale ni au sens de base du mot. Voir notre note *d'Étymologie et de Lexicographie* XIII. 47. Irlandais *síd,* gaulois **SEDOS,* « siège, demeure des dieux, Autre Monde » et enfin, par extension du sens, « habitant de l'Autre Monde », « tertre » ou « demeure souterraine ou sous-marine » (en tant que localisation de l'Autre Monde), in *Ogam* 14, 1962, pp. 329-340. Voir *Les Druides, op. cit.,* p. 281, note 37. La question a été reprise après nous, sur les mêmes bases étymologiques, par Tomas O'Cathasaigh, *The semantics of « Sid »,* in *Eigse, 17/ 2, 1977-1978,* pp. 137-155. Il convient de retenir globalement trois sens fondamentaux : « paix », « Autre Monde », « colline ».

ne peut sans doute pas correspondre à une théologie druidique élaborée, car il faut quand même se poser la question du destin posthume des druides et des artisans. Ils ont besoin, eux aussi, par simple nécessité, d'une destination ou d'un devenir *post mortem.*

Il ne semble pas cependant qu'on ait remarqué le très court alinéa spécifiant que « Conn aux Cent Batailles n'aime pas le druidisme », affirmation en contradiction avec toute l'attitude et tous les propos prêtés à Conn dans le récit. Il n'est pas dit non plus qui est « l'homme juste » qui « dissipera les incantations des druides ». Il est permis de penser à saint Patrick car on ne voit pas de qui, autrement, il pourrait s'agir. C'est la seule trace de christianisme dans ce récit qui est, par ailleurs, exempt de toute christianisation. C'est du reste ce qui fait son principal intérêt, outre un archaïsme qui se manifeste par l'extrême simplicité de la narration.

Un autre détail est tout aussi remarquable : il y a une contradiction formelle, s'il ne s'agit pas d'une incohérence, entre la localisation du siège royal à Uisnech, au centre théorique de l'Irlande, c'est-à-dire à une assez grande distance de la côte occidentale de l'île, et le départ de Condle dans une barque de verre. C'est bien le signe, à la fois de l'ubiquité de l'Autre Monde et de l'obligation du passage de l'eau pour y accéder.

## LA MORT DE MUIRCHERTACH, FILS D'ERC

1. Lorsque Muirchertach, fils de Muiredach, fils d'Eogan, roi d'Irlande, était dans la maison de Cletech, au-dessus des rives de la Boyne, du Brug, celle qui était son épouse était Duaibsech, fille de Duach à la langue de Bronze, roi du Connaught. Ce roi sortit un jour pour chasser aux confins du Brug, et ses compagnons de chasse le laissèrent seul sur sa colline de chasse.

2. Il n'était pas là depuis longtemps quand il vit une jeune fille seule, à la belle forme, à la tête blanche, à la peau brillante, un manteau vert sur elle, assise à côté de lui sur un monticule de mottes, et il lui sembla qu'il n'avait pas vu dans les troupes de femmes son égale en beauté et en élégance, si bien que tout son corps et son esprit furent remplis de son amour. Car à la regarder il aurait donné toute l'Irlande pour le don d'une seule nuit et il lui demanda des nouvelles.

3. « Je te les dirai, dit-elle, je suis la bien-aimée de Muirchertach, fils d'Erc, le roi d'Irlande, et c'est pour l'approcher que je suis venue. » Cela parut bien à Muirchertach et il lui dit : « Me connais-tu, ô jeune fille ? » « Je te connais, dit-elle, car je suis experte en des lieux plus secrets que celui-ci ; je te connais et je connais aussi les hommes d'Irlande. » « Viendras-tu avec moi, ô jeune fille ? »,

dit Muirchertach. « J'irai, dit-elle, pourvu que mon don soit bon. » « Je te donnerai mon pouvoir, ô jeune fille », dit Mac Erca. « Ta parole pour cela », dit la jeune fille. Il la lui donna aussitôt, et elle dit le couplet :

S. « Ce n'est pas un pouvoir qui est inopportun,
excepté l'enseignement des clercs.
S'ils étaient là avant le jour
je ne viendrais pas ici.

N'obéis pas aux clercs
ni aux femmes, promptement.
C'est pour lui-même que le clerc demande quelque chose.
Ne fais rien pour eux. »

M. « Ne repousse pas violemment les clercs,
ô fille brillante à la voix douce,
car c'est le meilleur de la nourriture de chacun
si elle est suivant les clercs.

Ô Fille, ne dis pas cela,
ne repousse pas les gens de la foi ;
les clercs en qui a cru le roi,
il faut faire quelque chose pour eux. »

4. « Je te donnerai cent têtes de chaque troupeau, cent coupes à boire, cent anneaux d'or et un festin une nuit sur deux dans la maison de Cletech. » « Non, dit la jeune fille, il n'en sera pas ainsi, mais mon nom ne doit jamais être prononcé par toi ; Duaibsech, la mère de tes enfants, ne doit pas être devant moi et les clercs ne doivent jamais entrer dans la maison où je suis. » « Tu auras cela, dit le roi, parce que je t'ai donné ma parole, mais il me sera plus facile de te donner la moitié de l'Irlande que cela. Et dis-moi en vérité quel nom tu portes, afin que nous l'évitions en ne le prononçant pas. » Elle dit : « Soupir, Plainte, Tempête, Vent Rude, Nuit d'Hiver, Pleur, Plainte, Gémissement. » Et elle chanta le chant ci-après :

M. « Dis-moi ton nom, ô jeune fille,
ô femme très douce, brillante comme une étoile,
celle qui me sépare de mes enfants,
ne me le cache pas, pour que je l'évite. »

S. « Soupir, Plainte, Tempête sans reproche,
Vent Rude et Nuit d'Hiver,
Pleur, Lamentation, Gémissement muet,
ce sont mes noms en une seule fois. »

M. « Je te donnerai cent têtes de chaque troupeau,
ô jeune fille sans erreur,

si tu me permettais de dire ton nom
et de l'appeler à chaque heure. »

S. « Que ferai-je de tout ce bien,
ô roi d'Irlande, haut souverain ?
Tu mourras si tu le dis, ô roi,
ta force s'en ira au néant. »

M. « Il me sera agréable à tout moment,
ô jeune fille à l'œil très pur,
si je te le disais vraiment,
Soupir, Plainte et Tempête. »

S. « Tu ne diras pas cela sans faiblesse,
à moins que tu ne souhaites ta mort prochaine ;
et que n'entre pas dans la maison
la mère de tes enfants, Duaibsech. »

M. « Je ferai vraiment ta volonté.
Que ton esprit ne soit pas dans l'anxiété.
Ne prononce rien de ce qui sera mauvais.
Je ne dirai pas... »

5. Chacune de ces choses-là fut alors promise et il se lia ainsi. Puis ils allèrent ensemble à la maison de Cleitech. L'établissement de cette maison était bon cependant ; bons étaient aussi sa famille, son escorte et les nobles des enfants à Niall, tous de bonne humeur, gais, contents, joyeux à dépenser les tributs et les richesses de chaque province dans la maison aux trophées de Cleitech, au-dessus de la Boyne riche en saumons, toujours belle, et au-dessus du bord du Brug au sommet vert.

6. Cependant, quand Sin vit la maison avec ses gens, elle dit : « Bonne est la maison dans laquelle nous sommes venus. » « Elle est bonne, dit le roi, et il n'a pas été fait pour Tara, ni pour Nás, ni pour Craeb Ruad, ni pour Emain Macha, ni pour Aileach, ni pour Cleitech, une maison qui fût pareille ; rends témoignage de cette maison », dit le roi, et elle dit :

S. « Il n'a jamais été fait par un roi, au-dessus des flots,
une maison comme ta maison au-dessus de la Boyne,
et il n'en sera pas fait désormais
jusqu'aux derniers jours.

Cleitech, choix des maisons de Fodla,
la mer le proclame
de Torad à Carnd Nu Néit,
pour lui là-bas, sans aucun mensonge.

Les enfants d'Eogan dans cette maison-là,
la haute race de Niall, qui n'est pas dans le besoin,

aucune famille n'est meilleure parmi toutes
celles des pays d'Écosse et d'Irlande.

C'est toi, ô Muirchertach, sans trahison,
il n'est jamais venu de héros contre toi,
il n'en viendra jamais avant le jour,
ô petit-fils d'Eogan, un qui te soit égal.

Est convenable pour toi, sans nul doute,
Duaibsech, fille du roi du Connaught,
à la belle forme, à la couleur agréable,
il n'y a pas de femme meilleure autour de nous. »

7. « Que va-t-il être fait maintenant ici ? », dit la jeune fille. « Ce qu'il te plaira », dit Muirchertach. « S'il en est ainsi, dit Sin, que Duaibsech sorte avec ses enfants de cette maison, et qu'il vienne un homme de chaque art et de chaque savoir en Irlande, avec son épouse, dans la maison de boisson. » Il en fut fait ainsi, et chacun se mit à louer son art et sa propre science. Il fut fait une strophe par chacun des hommes d'art et de science qui était là :

« Agréable, agréable est le splendide royaume
de la terre d'Irlande aux rangs élevés ;
ses tributs ordinaires, pour nous,
sont agréables à la maison de Cleitech.

Agréable, agréable est la royauté de la reine,
agréables sont sa bonté, sa gentillesse,
elle diminue son bien, travail diligent ;
pour moi c'est la richesse et c'est agréable.

Agréable, agréable est le principat
du roi d'Irlande à la force royale ;
bien que l'Irlande soit étroite pour nous,
à quel homme ne serait-ce pas agréable ?

Agréable, agréable est l'agriculture
à l'homme qui est dans son pays ;
quantité de bétail, travail approprié,
sans pauvreté, c'est agréable.

Agréable, agréable est la musique sans nul doute,
aux musiciens avec les qualités royales ;
à quiconque a chanté mélodieusement,
à eux, en tout temps, c'est agréable.

Agréable, agréable est l'art de la forge
aux gens qui le pratiquent sans obstacle,

c'est le bien du peuple et de l'église
et ce n'est pas un pouvoir désagréable.

Agréable, agréable est le bel art
à tous ceux qui le pratiquent ensemble.
Il y a un grand nombre de serviteurs pour nous.
C'est pour nous une colline agréable.

Agréable, agréable est le service
chez le fils d'Erc à la grande force,
Dans la maison de Cleitech, travail diligent ;
à quel homme ne serait-ce pas agréable ? »

8. Quand on eut fini de boire, Sin dit à Muirchertach : « Il est temps maintenant que la maison me soit laissée comme il m'a été promis. Elle expulsa alors les enfants de Niall et Duaibsech avec ses enfants de Cleitech. Et voici quel était leur nombre entre les hommes et les femmes : deux bataillons également grands et... ?... »

9. Duaibsech alla avec ses enfants de Cleitech à Tuilen pour y trouver son confesseur, à savoir Cairnech, le saint évêque. Quand elle arriva chez Cairnech, elle dit les paroles :

D. « Ô Clerc, bénis mon corps,
j'ai failli mourir cette nuit.
Il nous est venu une femme du *síd* :
elle s'est presque moquée de moi. »

C. « Ô Femme, ton destin sera bon ;
tu gagneras le ciel sans mensonge ;
le voyage que tu as fait jusqu'ici,
tu ne le referas pas. »

D. « Lève-toi, ô clerc, et va
chez Eogan et Conall.
Ils sont sous le joug ensemble
sur la colline, avec humiliation ( ?). »

C. « Sois encore à Oenach Réil,
ô Duaibsech aux bonnes dispositions.
C'est de toi que l'on dira à jamais
l'arbre victorieux dans cette forteresse. »

D. « Je rends grâces au fils de Marie,
au roi qui voit tout.
Je suis venue en croyante de chez moi.
Je te rends grâces, ô clerc. »

10. Cairnech vint ensuite chez Eogan et Conall et ils revinrent ensemble à Cleitech. Sin ne leur permit pas d'être tout près de la

forteresse. Les enfants de Niall furent tous tristes et accablés de cette action. Cairnech se fâcha grandement et il maudit la ville. Il fit une tombe pour le roi et il dit : « Celui dont c'est la tombe est à sa fin. C'est la fin de sa royauté et de sa souveraineté en vérité. » Il monta au sommet de la tombe et il dit :

« La colline de ces cloches à jamais ;
désormais chacun saura
la tombe du champion, fils d'Erc.
Ses aventures n'étaient pas agréables.

Malédiction sur cette colline,
sur Cleitech aux centaines de troupes ;
que ne soient bons ni son blé ni son lait ;
qu'elle soit pleine de haine et d'injustice.

Qu'il n'y ait ici ni roi ni prince,
que personne n'en sorte victorieux.
Je me souviendrai, pendant mon jour,
de la tombe du roi d'Irlande sur cette colline. »

11. Cairnech maudit alors la forteresse et il agita sa cloche. Puis il en sortit avec douleur et lassitude. Les enfants de Niall lui dirent : « Bénis-nous, dirent-ils, maintenant, ô clerc, que nous allions dans notre pays car nous ne sommes pas coupables devant toi. »

12. Cairnech les bénit et il leur laissa des recommandations, à savoir aux enfants de Conall et d'Eogan. Quand bien même ils n'auraient pas la souveraineté d'Irlande ou sa royauté, leur pouvoir serait sur toute province autour d'eux. Ils auraient la succession d'Ailech, de Tara et d'Ulster, sans prendre aucune redevance à quiconque, car la royauté d'Irlande serait leur propre patrimoine, sans lier les otages, mais avec la ruine de leurs otages s'ils s'échappaient. Ils auraient la victoire en bataille pourvu qu'elle fût livrée pour une cause juste, et ils auraient trois étendards, à savoir le Cathach, la Cloche, à savoir le Testament de Patrick et le Misach Cairnig. La grâce de toutes ces choses serait sur chacun d'eux en bataille, ainsi que le leur a laissé entendre Cairnech quand il dit :

« Ma bénédiction sur vous à tout jamais,
ô enfants de Niall, constamment ;
que vous ayez la terre d'Erc ;
vos aventures seront célèbres.

Ne tuez pas les otages du roi brillant,
à proximité ou au loin ;
vous avez sans faute toute noblesse,
votre souveraineté sera sans fin.

Rejetez loin de vous
quiconque vous a désobéi.
Ne refusez pas la contestation du combat.
Vous ne serez jamais sans prospérité.

Traversez chaque pays
car la royauté suprême est à vous.
Ne tuez pas un homme au sol
excepté le seul roi.

Ayez les otages de tous à votre disposition,
vous n'aurez pas de regret à l'assemblée.
Tous fuiront devant votre combat
si vous le livrez loyalement.

Disposez de vos propres frères,
à proximité ou au loin.
L'héritage de votre combat ne sera pas détruit
jusqu'aux derniers jours.

Quand vous menacera... ?...
Vous serez dans l'angoisse dans chaque pays.
Votre voix sera dans les oreilles.
Dans chaque pays vous serez craints.

Je vous dis en vérité ; quand votre roi mourra,
mon livre sera comme je suis,
avec son écriture dans le sang.

J'ai un autre signe
de la mort de votre lignée royale.
Seront semblables à une plaie et à du sang
le Loch Febail et la mer.

Ma bénédiction sur votre pays,
sur vos hommes purs et brillants.
Vous tiendrez l'Irlande exactement jusqu'au jugement.
Emportez ma bénédiction. »

Chacun d'eux s'en alla à sa forteresse et à sa bonne résidence.

13. Pour ce qui est de Cairnech, il s'en alla vers son monastère et de grandes troupes vinrent à sa rencontre, à savoir la race de Tadg, fils de Cian, fils d'Ailill Olomm. Ils emmenèrent Cairnech pour faire un arrangement et un traité avec Muirchertach mac Erca. Quand cela fut dit au roi, il sortit de la résidence et il leur souhaita la bienvenue.

14. Cependant, quand Muirchertach vit le clerc avec eux, il lui vint une grande rougeur et il dit : « Pourquoi es-tu venu chez nous, ô clerc, dit-il, après nous avoir maudit ? » « C'est pour faire la paix entre la race de Tadg, fils de Cian, et la race d'Eogan, fils de Niall, que je suis venu », dit-il. On fit alors le traité entre eux. Cairnech

mêla le sang des deux dans le même vase et il écrivit comment ils avaient fait là un traité. Muirchertach dit :

M. « Va-t'en, ô clerc, au loin :
ne sois pas près de moi contre ma volonté.
Tu as maudit ici précisément
après avoir fait notre tombe. »

C. « La raison pour laquelle je suis venu ici
n'est pas pour achever la malédiction,
mais c'est pour faire un traité rude
entre les races d'Eogan et de Tadg :

aux Gailenga, à Laigni,
aux Saitne Ciandacht convenablement,
aux gentils hommes d'Ard Dealbna,
aux libres Aeda Odba.

On a mêlé exactement le sang
du fils d'Erc à la grande force,
et il a été écrit par moi dans le livre
le traité d'Eogan et des Gaileng.

Qui que ce soit qui maudira, de n'importe quel côté,
le traité d'Eogan et de Tadg,
il lui sera infligé, c'est une forte blessure,
la brièveté de vie et l'enfer.

Si l'un d'eux tue l'autre,
la trahison ne leur sera pas bonne,
je blesserai son corps,
il ira en vérité au néant.

Ce sera ici votre alliance
et ce sera au ciel votre privilège.
J'ai encore la mémoire convenable.
Prends cela autour de toi et va. »

15. Après que l'alliance eut été conclue et que Cairnech les eut tous bénis, il laissa la brièveté de vie et l'enfer à celui qui violerait le traité en en ayant conscience. Puis il les laissa après cela et il alla à son monastère. Cependant le roi alla à sa forteresse et les troupes le suivirent pour le protéger des enfants de Niall.

16. Le roi s'assit sur son siège royal et Sin s'assit à sa droite. Il ne vint pas sur terre une femme meilleure pour ce qui est de la forme et de l'apparence. Quand le roi la regardait, il cherchait à savoir et il lui posait des questions, car il lui semblait qu'elle était une déesse ayant de grands pouvoirs. Il lui demanda quel pouvoir elle avait. Et elle dit et elle lui répondit :

M. « Dis, ô jeune fille convenable,
crois-tu au Dieu des clercs ?
ou encore, de qui es-tu née ?
Dis-nous ton origine. »

S. « Je crois au même vrai dieu
de mon corps contre l'attaque de la mort.
Vous ne faites pas ici un miracle
dont je ne ferai pas l'équivalent.

Je suis, moi, fille de femme et d'homme,
de la race d'Ève et d'Adam.
Je suis ici digne de toi.
Que le regret ne te saisisse pas.

Je ferai un soleil et une lune,
et des étoiles très brillantes.
Je ferai des hommes impétueux
se battant avec une force égale.

Je ferai du vin, ce n'est pas un mensonge,
de la Boyne, comme cela est, à pleins flots,
des moutons des pierres,
des porcs des fougères.

Je ferai de l'argent et de l'or
en présence des grandes armées.
Je ferai des hommes valeureux
maintenant, pour toi, et dis... »

17. « Fais-nous, dit le roi, quelque chose de ces grands miracles. » Sin sortit également et elle prépara deux bataillons, également grands, également forts, également héroïques ( ?). Il leur semblait qu'il n'était jamais venu sur terre un bataillon plus fort et plus héroïque qu'eux quand ils étaient à se battre, à se mutiler et à se tuer l'un l'autre en présence de tous.

18. « Vois-tu là-bas ? dit la jeune fille, il me semble que mon pouvoir n'est pas du mensonge. » « Je vois », dit Muirchertach, et il dit :

« Je vois, deux bataillons hardis et beaux
dans la plaine à se battre.
Personne ne croira qu'il n'y a pas ici
bataille et combat.

Leurs braves bataillons accomplissent leurs exploits.
Ils brisent les armes par leur supériorité.
Ils frappent les corps sans faiblir,
ils ne cessent pas de se frapper.

Il n'est jamais venu sur terre
des gens qui se soient ainsi bousculés.
C'est contre des hommes belliqueux qui ne sont pas dignes
que viennent les deux bataillons que je vois. »

19. Le roi rentra après cela avec sa suite dans la forteresse. Quant ils eurent regardé le combat pendant un moment, on leur apporta un peu d'eau de la Boyne, et le roi dit à la jeune fille d'en faire du vin. La jeune fille remplit trois cuves d'eau et elle mit sur elles un charme. Il ne leur vint jamais sur terre de vin qui eut meilleur goût et plus de force. Elle fit ensuite des porcs mystérieux et magiques avec de la fougère, et elle donna le vin et les porcs aux troupes. Ils en consommèrent jusqu'à en être rassasiés. Cependant elle promit de leur en donner tout autant chaque jour à perpétuité, si bien que Muirchertach dit :

M. « Il n'est jamais arrivé ici jusqu'à présent
de nourriture comme la nourriture que vous voyez.
Il n'est pas arrivé de vin comme le vin (qui est ici).
C'est un festin digne d'un noble roi. »

S. « J'ai la satiété des hommes d'Irlande
à tout jamais, pour vous, de ce gué,
en bière et en vin contre la faiblesse.
Ce n'est pas le pouvoir d'une troupe féerique. »

M. « Bénédiction de notre part pour ta force,
ô belle jeune fille à la magie,
heureux celui chez qui elle vient ;
il n'est pas venu de jeune fille comme toi. »

20. La race de Tadg, fils de Cian, veilla sur le roi cette nuit-là quand fut terminée la consommation de ce festin druidique. Quand le roi se leva le lendemain matin, c'est comme s'il avait été dans un mal de langueur, et c'est ainsi qu'était aussi quiconque avait consommé le vin et la viande mystérieux et druidiques que Sin avait servis à ce festin. Et le roi dit :

M. « Ô Jeune fille, ma force est partie,
et ma tombe est presque venue
après la nuit sans atteinte,
comme si j'étais en langueur. »

S. « Le vin que tu as consommé, ô roi,
il n'en est pas venu qui ait une meilleure force.
C'est lui qui a enivré ton beau corps.
Il n'en viendra pas de mal dans ton âme. »

M. « Deux personnes convenables ensemble,
toi et moi, ô femme agréable ;
la multitude est rassasiée à ton festin ;
tu es une jeune fille choisie. »

21. Le roi dit alors : « Fais quelque chose de ton art pour nous, ô jeune fille », dit-il. « Je le ferai », dit la jeune fille. Ils sortirent, à savoir Muirchertach et toutes les troupes en sa présence. Sin fit alors des hommes bleus des pierres et d'autres hommes avec des têtes de chèvres. Ils furent quatre grands bataillons en sa présence sur le terre-plein du Brug. Muirchertach prit son armement et son équipement de combat. Il alla contre eux comme un taureau rapide, coléreux et violent. Il se mit tout de suite à les massacrer et à les blesser. Chaque homme d'entre eux qu'il tuait se relevait aussitôt après lui. Il fut ainsi à les tuer pendant toute une journée. Bien que fût grande la rage et la colère du roi, il se fatigua ainsi, et il dit :

M. « Je vois un mystère de ce côté-ci
dans les eaux écumantes de la rivière.
Tous ceux de l'armée que j'ai tués
sont vivants avec un corps rouge. »

S. « Ta souveraineté entière est terminée,
je ne te le cacherai pas, ô roi suprême,
chacun de ceux que ta main a détruits
est bel et bien vivant.

Je te dis en vérité
que la multitude ne cachera pas l'exploit,
le combat des hommes bleus est plus fort
que le combat du fils très puissant. »

M. « Je dirai que je ne couperai pas la bruyère ;
Ce n'est pas le combat d'un champion contre des choses folles.
J'ai tué beaucoup de centaines (d'hommes) de l'armée
au combat courageux de l'épée rouge. »

S. « Pour le clerc qui t'a aidé,
livre ce combat courageux,
jusqu'à ce que tombe misérablement la foule
des hommes bleus et des têtes de chèvres. »

M. « Je livrerai le combat convenable
pour que tu ne bafoues pas le clerc.
La mémoire sera longue à partir d'aujourd'hui
de ce combat que je vois. »

22. Quand cependant le roi fut fatigué de combattre et de frapper les troupes, il vint avec lassitude dans la forteresse, et Sin lui donna

du vin magique et du porc magique. Il en consomme avec ses gens et il s'endort lourdement ensuite. Il n'avait ni vigueur ni force le lendemain matin en se levant, et il dit :

M. « Je suis sans force, ô femme aimable,
bien que, autour de moi, la forteresse ait été détruite,
je ne suis pas capable de bouger la main droite ;
je ne suis pas adonné à la négligence. »

S. « Donne, dit l'aimable clerc,
ta mort est presque venue ;
c'est lui qui t'a encore aidé ;
ne pars pas sans le savoir. »

M. « L'avis complet est bon
que donne maintenant la femme aimable.
Mais c'est aujourd'hui une oppression.
Je n'abandonnerai pas quelqu'un comme toi. »

23. Quand ils en étaient à ces paroles, ils entendirent le cri lourd des armées et des multitudes appelant Muirchertach au-dehors et le provoquant au combat. Il y eut alors deux bataillons également forts en sa présence dans le Brug, à savoir des hommes bleus dans l'un des bataillons et des hommes sans tête dans l'autre. Muirchertach fut cependant furieux par la provocation des armées. Il se leva brusquement et il tomba sans force sur le sol, si bien qu'il dit le chant :

« Un cri lourd, un bruit que font les armées,
le combat des hommes bleus devant nous au nord,
des hommes sans tête qui commencent la bataille
dans la vallée devant nous au sud.

Ma vigueur est faible contre l'armée.
J'ai remporté de nombreuses fois des triomphes ;
l'armée est grande, son état est bon ;
son nom est rude, son cri est violent. »

24. Ensuite il alla dans le Brug et il vint contre les armées. Il se mit à les massacrer et à les mutiler tout le long du jour. Sin vint ensuite vers lui et elle donna la royauté sur eux à Muirchertach. Il cessa de se battre. Le roi revint après cela à Cleitech, et Sin forma deux grands bataillons entre lui et la forteresse. Quand il les vit il alla contre eux et il se mit à les combattre.

25. Quand il était à livrer cette bataille, Cairnech envoya Masan, Casan et Cridan le chercher, afin qu'il ait l'aide de Dieu. Car le noble saint savait quelle violence lui était faite à ce moment-là. Après cela les clercs le rencontrèrent dans le Brug, alors qu'il était à frapper les pierres, les mottes et les herbes. Il dit :

Cl. « Pourquoi frappes-tu les pierres,
ô Muirchertach, sans raison ?
C'est une pitié pour nous que tu sois sans force,
suivant la volonté de l'idole et de la magie. »

M. « Le clerc qui me pose des questions,
je suis venu en combat contre lui.
Je ne sais plus, en outre,
que les pierres ne sont pas braves. »

Cl. « Prends la croix du Christ avec ses mystères,
maintenant, sur tes yeux.
Apaise pendant un moment tes fièvres.
Pourquoi frappes-tu les pierres ? »

26. La colère du héros royal s'apaisa après cela et sa raison lui vint. Il fit le signe de la croix sur son visage et il ne vit plus après cela que des pierres et aussi des mottes de terre. Il demanda des nouvelles aux clercs et il dit : « Pourquoi êtes-vous venus ? » « Nous sommes venus à la rencontre de ton corps, dirent-ils, parce que la mort est proche de toi », ainsi qu'il dit :

M. « Pourquoi êtes-vous venus de l'église,
ô fils de l'étude pleine d'harmonie ?
Ne cachez pas notre Dieu du ciel.
Dites-moi la vérité. »

Cl. « Nous sommes venus à la rencontre de ton corps
pour t'en faire narration.
Nous l'emporterons à Tuilen
sans conscience, ô excellent homme. »

M. « Mon corps a été magnifiquement purifié,
ô Masan et Casan.
Emportez mon corps mutilé,
dans le matin, à Cairnech. »

Cl. « Nous emporterons ton corps, c'est une action pitoyable,
jusqu'à ce qu'il atteigne Tuilen au moment opportun.
C'est la cause d'une grande tristesse
dans les nobles terres d'Irlande. »

M. « Ô Clercs, c'est pour moi une affaire pénible
que mon âme se sépare de mon pauvre corps.
Je crains d'être sans guide
dans des pays froids et inconnus. »

Cl. « Cairnech et Tigernach le fort,
les hauts et nobles saints d'Irlande,

ils ne te laisseront pas dans l'enfer froid,
ô brave chef à l'épée rouge. »

M. « Je demande pardon
au roi du ciel, avec mon désir.
Mon corps est sous votre protection
cette nuit parce que vous êtes venus. »

27. Les clercs firent la marque d'une église dans le Brug, et ils lui dirent de creuser une tranchée en l'honneur du grand Seigneur des éléments. « Ce sera fait », dit-il. Il se mit à creuser la tranchée, et c'est alors pour la première fois que fut entamé le gazon du Brug. Il racontait lui-même aux clercs ses propres récits, tout en se repentant avec ferveur devant Dieu, et il dit :

« Je rends grâces au Fils de Marie.
Ici est venue la fin de ma colère,
en faisant des tombes rouges
au bord du Brug au sommet vert.

Il a été rare jusqu'à aujourd'hui
que je fisse une tombe là où je suis.
Il m'était plus fréquent de faire
une expédition loin de l'église, sans amitié.

Depuis que je suis venu en Irlande par la mer,
je me souviens du nombre des années.
Il n'y a pas eu de jour, gloire durable,
sans une tête de héros avec triomphe.

J'ai été pendant onze ans
sans trouver de domaine.
Jusque-là, il n'y a pas eu de nuit
sans une tête du Leinster ou du Munster.

J'ai été moi-même vingt ans
dans la royauté d'Eogan, fils de Niall ;
j'avais chaque nuit sans nul doute une tête
d'Ulster ou du pays du Connaught.

J'ai été vingt-cinq ans sans faute
dans la royauté suprême d'Irlande.
Il n'y a pas eu de nuit jusque-là
sans le massacre de quelqu'un en Irlande.

J'ai été deux ans en Écosse à l'est ;
j'ai tué mon grand-père.
J'ai mis une armée en grande peur ;
par mes actions est tombé Loarnd.

Après cela j'ai été deux ans
dans la royauté sur les Danois.
Il n'y a pas eu de nuit jusque-là
sans les têtes de deux personnes à des branches.

Voici ma vraie confession
en présence du roi des rois.
Il n'y a pas eu beaucoup de mes jours sans faiblesse,
où je n'ai pas donné la mort proche.

Il y a cent et dix fois un an
depuis que je suis né, sans secret ;
jusqu'à ce jour, sans faute,
je n'ai jamais fait que du mal.

Je n'ai jamais fait de tombe jusqu'à présent,
ni d'église révérée au Seigneur.
Mais s'il y a un grand nombre de batailles à livrer,
j'en rends grâces au grand Seigneur. »

28. Après la confession cependant, les clercs bénirent de l'eau pour lui. Il consomma le corps du Christ et il fit une contrition fervente à Dieu. Il leur dit de dire à Cairnech comment il avait fait sa confession et sa contrition, et il dit :

« Fidèle, fidèle est le pauvre corps d'argile ;
souviens-toi, souviens-toi de la forme ;
terrible, terrible est la bête éternelle ;
froide, froide est la pierre à mon côté.

Terrible, terrible est l'enfer froid ;
l'endroit très étroit à travers les longs âges.
Mon désir est encore, s'il était loin,
d'être ici et là dans des sépultures de rois.

Pour mon corps, pour mon corps à travers les longs âges,
ce serait vraiment, vraiment, ce serait un feu redoutable ;
du vin, du vin, de l'eau, sans mensonge
si vient, si vient Ève, je le sais
(à savoir l'autre idem (?) de la femme).

Jamais, jamais il n'y aura, certainement,
réunion, réunion d'hommes à mon assemblée.
Mon pouvoir, mon pouvoir se sépare de sa prison.
Ce sera vrai, vrai sans sa venue.

Sépulture, sépulture du roi rouge,
vraiment, vraiment mon triomphe s'en va.
Il n'est pas mauvais que cela m'arrive ;
mon corps fidèlement, fidèlement. »

29. Les clercs restèrent cette nuit-là dans l'église du Brug. Le roi alla à Cleitech et il s'assit à la droite de sa femme. Sin demanda ce qui avait interrompu le combat ce jour-là. « Les clercs sont venus à moi, dit-il, et ils ont fait le signe de la croix du Christ sur mon visage. Après je n'ai plus rien vu que de la fougère, des pierres, des digitales et des tiges de sanicle. Et comme il n'y avait plus personne pour me livrer bataille, je suis parti. »

30. Et Sin dit :

S. « Ne crois jamais les clercs,
car ils ne chantent que ce qui manque de raison.
Je suis lasse de leurs couplets sans mélodie
car ils n'adorent pas la vérité.

Ne t'attache pas aux clercs d'église
si tu désires vivre sans trahison.
Je suis ici ta meilleure amie.
Qu'il ne te vienne pas de repentir. »

M. « Je serai toujours avec toi,
ô belle jeune fille sans méchanceté.
Ton visage m'est plus cher
que les églises des clercs. »

31. Sin lui ensorcela l'esprit et elle vint entre lui et les enseignements des clercs. Elle fit du vin druidique pour eux cette nuit-là et c'était cela la septième nuit qu'elle était à sa magie. C'était précisément le mardi après Samain. Quand les troupes furent ivres, il vint un soupir de grand vent. « C'est le soupir d'une nuit d'hiver », dit le roi. Et Sin dit :

S. « Je suis le Vent Rude,
la fille de nobles brillants.
Vent d'Hiver est mon nom
partout en même temps.

Soupir et Vent,
Nuit d'Hiver alors.
Tu as dit en vérité
que ta fin est venue de là.

Si tu es allé à lui
jusqu'à la porte de la cour,
la mort te viendra aux lèvres.
Ce n'est pas un récit sans savoir. »

32. Après cela, elle forma une grande neige et il n'était jamais venu un bruit de bataille plus grand que celui de cette lourde neige

qu'elle déversa à cette heure-là. Elle venait précisément du nord-ouest. Le roi sortit alors dans la maison cachée et il rentra à nouveau dans la maison. Il se mit à reprocher la tempête et il dit :

M. « La nuit est mauvaise cette nuit.
Il n'en est jamais venu d'aussi mauvaise.
Il ne viendra jamais
une pareille nuit. »

S. « Le tranchant de Cleitech est froid.
Ton âge a été abrégé.
Ne prononce pas mon nom à travers les longs âges,
un mauvais destin ne te menace pas. »

M. « Je ne dirai jamais ton nom
et en outre je les éviterai tous.
Le nombre dans lequel nous sommes cette nuit,
l'infortune ne déshonore pas un grand mal. »

33. Quand le festin fut terminé cependant, les troupes se couchèrent et pas un homme n'avait la force d'une femme en couches. Le roi se coucha après cela sur son lit et il tombe sur lui un lourd sommeil. Il poussa alors un grand cri dans son sommeil et il se réveilla dans son sommeil. « Qu'est-ce que cela ? » dit la jeune femme. « Il m'est apparu de grands démons », dit-il, et il dit :

« Il m'est apparu une forme de feu rouge,
un grand nombre de nobles fantômes,
déclin pitoyable sur une belle armée,
course d'êtres surnaturels par trahison.
La maison de Cleitech dans un feu lourd,
étincelant toujours autour de ma tête,
les enfants de Niall dans leur souffrance,
par les incantations d'une femme druidique,
avec leurs boucliers posés par lassitude,
préparant des imprécations,
les armes de tous croisées,
par la blessure dans la hâte,
le cri d'une grande armée sous le feu rouge,
c'est ce qui m'est apparu. »

34. Le roi se leva car la vision qu'il avait eue ne lui permettait pas de dormir. Il sortit de la maison et il vit un petit feu dans l'église du Brug, allumé par les clercs. Il alla vers eux et il leur dit : « Il n'y a ni force ni vigueur en moi cette nuit » et il leur dit ce qui lui avait été montré, et sa vision. « Il m'est difficile, dit-il, de faire des exploits cette nuit, même si les armées d'étrangers m'attaquent à

cause de la faiblesse dans laquelle je suis et à cause de la mauvaise nuit. Les clercs se mirent à l'instruire après cela. Il rentra aussitôt dans la maison et il dit :

M. « Cette tempête est très mauvaise cette nuit
pour les clercs dans leur camp.
Ils n'osent pas dormir un instant
à cause de la rudesse de la nuit. »

S. « Pourquoi dis-tu mon nom, ô homme,
ô fils d'Erc, fils de Muiredach ?
Tu trouveras la mort, fête sans reproche,
ne dors pas hors de la maison de Cleitech. »

M. « Dis-moi, ô femme sans souci,
quel est le nombre de ceux de l'armée qui tombent devant moi.
Ne me cache pas, dis-le-moi sans faute.
Quel est le nombre de ceux qui tomberont par ma main droite ? »

S. « Personne ne tombera à cause de toi à terre,
ô fils d'Erc au haut rang.
Tu es exactement à ta fin, ô roi.
Ta force est allée au néant. »

M. « C'est un grand défaut que je sois sans force,
ô Sin la noble, aux multiples formes.
J'ai souvent tué un fier guerrier,
bien que je sois maintenant dans l'oppression. »

S. « Beaucoup sont tombés par ton combat,
ô fils de la fille de Loarnd.
Tu as réduit une multitude d'armées au silence,
c'est ma lamentation que tu sois en très mauvaise posture. »

35. « Cela est vrai, ô jeune fille, dit-il, la mort est proche de moi car il m'a été prédit que ma mort serait semblable à la mort de Loarnd, mon grand-père. Car ce n'est pas en combat qu'il est tombé, mais il a été brûlé. » « Dors donc cette nuit, dit la jeune fille, et laisse-moi te veiller et te protéger des armées, et si cela est ton destin, ta maison ne sera pas brûlée cette nuit sur moi. » « Il y a, venant contre nous, dit-il, Tuathal Mael le Rude, fils de Cormac le Borgne, fils de Cairpre, fils de Niall aux Neuf Otages ! » « Bien que ce soit Tuathal avec toutes ses armées qui vienne contre toi, n'aie pas peur de lui cette nuit, dit la jeune fille, et dors maintenant. »

36. Il alla ensuite à son lit et il demanda une boisson à la jeune fille. Elle mit un charme de sommeil sur ce vin trompeur, et il en but une gorgée qui le rendit ivre et faible, sans force ni vigueur. Il s'endormit lourdement après cela et il eut une vision, à savoir qu'il

allait dans un navire sur la mer, que le navire sombrait, qu'un griffon aux fortes serres venait vers lui et l'emportait à son nid, que ce nid brûlait ensuite autour de lui et que le griffon tombait en même temps que lui.

37. Le roi se réveilla et dit que sa vision fût rapportée à son frère de lait, au fils de Saignen le druide, à savoir Dub da Rind ; et il rendit le jugement. « Le navire dans lequel tu as été, dit-il, c'est le navire de la souveraineté sur la mer de l'âge, et c'est toi qui conduisais la souveraineté. Et c'est le bateau qui sombra pour que vînt la fin de ton âge. Le griffon aux fortes serres qui t'a emporté dans son nid, c'est la femme qui est en ta compagnie, pour t'enivrer, pour te mettre dans son lit, et pour te retenir dans la maison de Cleitech afin qu'elle soit incendiée sur toi. Le griffon cependant qui tombera avec toi, c'est la femme qui mourra à cause de toi. Voilà le sens de cette vision », dit-il.

38. Le roi s'endormit lourdement après que Sin eut mis sur lui un charme de sommeil. Pendant qu'il était dans ce sommeil, Sin se leva et disposa les javelots, les lances des armées en bataille aux portes de la maison. Puis elle forme un grand nombre et des foules d'hommes autour de la forteresse. Elle-même entre et elle disperse le feu à chaque coin de la maison, contre les murs, et elle vient dans le lit.

39. Le roi se réveilla alors de son sommeil. « Qu'est-ce ? », dit la jeune fille. « Il m'est apparu, dit-il, une armée fantôme brûlant la maison sur moi et massacrant mes gens depuis la porte. » « Il ne t'en vient pas de mal, dit la jeune fille, si ce n'est que cela a paru. »

40. Cependant, quand ils étaient à cette conversation, ils entendirent le grand craquement de l'incendie et le cri de l'armée fantôme et magique autour de la maison. « Qui est autour de la maison ? », dit le roi. « Tuathal Mael le Rude, fils de Cormac le Borgne, fils de Cairbre, fils de Niall, avec ses armées, dit Sin, et il se venge sur toi de la bataille de Granar. » Il ne savait pas que ce n'était pas vrai et qu'il n'y avait aucune armée corporelle autour de la maison.

41. Il se lève ensuite rapidement et il vient chercher ses armes. Il ne trouva personne pour lui répondre. La jeune fille sort de la maison et il la suit immédiatement. Il se heurte à une armée en face de lui et il la traverse lourdement. Il retourne de la porte à son lit. Les armées s'en allèrent après cela et personne ne s'en échappa sans blessure ou sans brûlure.

42. Le roi revint alors vers la porte et les étincelles et les lueurs du feu étaient entre lui et la porte. Quand le feu eut rempli la porte et toute la maison autour de lui, il ne trouva aucun abri pour lui. Il va dans une cuve de vin et il y est noyé en y allant, à chaque heure alternée ( ?), par peur du feu. La maison lui tombe sur la tête après cela et il est brûlé cinq pieds de lui. Le vin garde le reste de son corps sans être brûlé.

43. Quand arriva le lendemain matin, les clercs vinrent le cher-

cher, à savoir Masan, Casan et Cridan. Ils emportèrent le roi à la Boyne et ils l'y lavèrent.

44. Cairnech vint alors le visiter avec ses moines. Il ressentit une grande douleur à sa mort et il en donna témoignage. Il dit : « C'est une grande perte pour l'Irlande aujourd'hui que Mac Erca, l'un des quatre meilleurs rois qui ont gouverné l'Irlande sans faire usage de ruse ni de force, à savoir Muirchertach, fils d'Erc, Niall aux Neuf Otages, Conn aux Cent Batailles et Ugaine le Grand. »

« L'âge de Mac Erca m'est connu.
Il n'y a pas peu d'années que je le regarde,
depuis la nuit où son corps fut créé
jusqu'à ce qu'il s'en allât dans le néant.

Dix années pour lui chez le druide
Saignen avec ses nombreux troupeaux,
la grande tempête qu'a endurée
Muiredach le fort et le puissant.

Deux années pour lui chez le roi
Muiredach le grand, noble destin,
jusqu'à ce qu'il allât dans le souci, sans faute,
si bien que Muirchertach fut inquiet.

Deux années précises pour lui à être
chez Loarnd avec Erc,
pour Muirchertach sans avarice,
jusqu'à ce qu'il commît un meurtre de parent.

Vingt ans et dix pour lui
chez les Bretons, ce n'est pas une erreur,
pendant ce temps il posséda
les Saxons et des armées de Bretons.

Au bout de dix ans après cela
il rassemble, réunion solide,
des Saxons et des Bretons, sans souci,
et il les rassembla pour aller en Irlande.

Vingt ans pour lui, fermement,
dans la royauté du nord de l'Irlande,
dans l'héritage du père de qui il est né,
Muiredach le Grand, fils d'Eogan.

Il fut roi sur toute l'Irlande,
le petit-fils d'Eogan, le haut-roi,
vingt-cinq ans, sans mensonge,
jusqu'à ce que son âge fût abrégé. »

45. Le corps fut enlevé ensuite par Cairnech pour être emporté à Tuilen et y être enseveli.

46. Duaibsech, femme de Muirchertach, rencontra ensuite les clercs alors que le corps était parmi eux. Elle fit une grande et triste lamentation, elle se frappa les mains et elle se mit le dos contre l'arbre de Oenach Reil. Un flux de sang se brisa en son cœur dans sa poitrine et elle mourut aussitôt de chagrin pour son mari. Les clercs emportèrent ensuite le corps de la reine en même temps que le corps du roi, et Cairnech dit :

« Duaibsech, la femme noble du fils d'Erc,
que sa tombe soit creusée par vous ici,
la fille du roi du Connaught de la famille
de qui sont nés Fergus et Domnall.

Que Duaibsech soit mise dans la tombe ;
c'est une pitié que de souffrir sa mort ;
la fille de Duach, que l'on creuse sa fosse,
que soit toujours ici sa pierre tombale.

Vingt-cinq ans a été pour eux le temps
dans la haute royauté d'Irlande,
jusqu'à ce que le roi renvoie vers nous
la mère de ses enfants, Duaibsech. »

47. Après cela, la reine est ensevelie, sa tombe est creusée. Le roi fut enseveli aussi à côté du temple au nord, et Cairnech fit l'éloge du roi en disant ce lai :

« La tombe du roi d'Ailech sera à jamais
à Tuilen et chacun l'entendra.
À Slige Asal, éternellement,
ici, dans cet état, sera la grande troupe.

Toute route a été bonne pour nous :
Muirchertach, petit-fils d'Eogan le Beau,
il n'est pas venu en Irlande, sans faute,
de roi suprême qui soit mis au-dessus de lui.

Trente pieds étaient la hauteur de l'homme,
de Muirchertach, roi suprême d'Ailech.
Il ne viendra précisément après lui
personne qui atteigne sa force royale.

Vingt-cinq pieds en vérité
sont arrivés ici du corps du roi.
Il en a été brûlé cinq pieds
que le vin de la cuve n'a pas atteints.

Personne n'aura jamais par force un otage
de la race du roi d'Ailech.
Il sera craint dans chaque forte famille.
Sans victoire, il sera sur l'Irlande.

Grande Irlande pour le clerc flétri :
le péché du fils d'Erc pour satisfaction.
Longue sera la mémoire avant mon jour,
je serai à regarder la tombe. »

48. Quand les clercs eurent terminé l'inhumation, ils virent venir vers eux une femme seule, belle, brillante, un manteau vert avec une bordure de fil d'or sur elle, une tunique de soie précieuse sur elle. Elle arriva à l'endroit où étaient les clercs et elle les salua. Les clercs la saluèrent alors et ils remarquèrent en elle une apparence de souci et de tristesse. Ils eurent connaissance que c'était elle qui avait détruit le roi. Cairnech lui demanda de ses nouvelles et il dit :

C. « Dis-nous ton origine,
ô jeune fille sans noirceur,
tu as fait notre honte
bien que ton corps soit beau,
tu as tué le roi de Tara,
avec beaucoup de gens de sa suite,
par une action horrible et mauvaise. »

S. « Je dirai mes nouvelles,
je ne ferai pas de dénégation,
ô clercs doués de discernement.
En échange de mon corps,
donnez le ciel à mon âme.
Je vous dirai alors
ce que j'ai fait avec orgueil
sur la terre des buissons. »

C. « Si tu fais, ô jeune fille,
la confession de l'affliction,
c'est une contrition aiguë ( ?).
Comme nous dirons
le pardon à chaque homme
nous apporterons tous
de la part du roi suprême de tous
ce qu'il a lui-même apporté ici ( ?). »

49. Puis les clercs furent à lui demander qui elle était elle-même, qui était son père, qui était sa mère et quel motif elle avait contre le roi quand elle le détruisit, comme il a été dit. « Sin est mon nom, dit-elle, et Sige, fils de Dian, fils de Trén, est mon père. Muircher-

tach, fils d'Erc, dit-elle, a tué mon père, ma mère et ma sœur à la bataille de Cerb sur la Boyne, et il a détruit les anciennes tribus de Tara et aussi tout mon héritage dans cette bataille. » Et elle dit :

C. « Dis, ô Sin, parole sans question,
explique en vérité qui était ton père,
ou ce qui t'a incitée,
ou avec qui est ta famille. »

S. « C'est moi la fille de Sige le Mince,
du canton de Tara au-dessus de la Boyne.
Je ne vous cacherai pas, parole vraie,
que je vous ai mis dans le souci.

Muirchertach a tué mon père,
il a partagé de grands butins dans les combats
au bout du gué de Cerb jusque-là,
que l'on appelle Gué de Sige.

Sige était maître dans les arts des jeux
qui mettaient la foule dans l'angoisse.
Il n'y avait pas son égal au combat cruel
dans Banba au manteau rouge. »

C. « Ton père ne t'était pas plus cher
que Muirchertach, petit-fils de Niall,
que tu ne quitteras pas avant le temps,
ô fille gentille, agréable et douce. »

S. « Je mourrai moi-même de chagrin
pour le noble roi de l'ouest du monde,
par la faute de la grave angoisse
que j'ai apportée au roi suprême d'Irlande.

Je lui ai fait du poison, hélas !
qui l'a terrassé, le roi des nobles armées.
Avant que je n'en fisse encore ( ?),
je suis allée à la tristesse de la mort.

Trois mois avec lui
jusqu'à ce qu'il tombât dans la négligence.
Après lui je ne serai pas longtemps,
il est ici, ô grand abbé. »

50. Elle fit ensuite sa confession à Cairnech et elle fit un repentir fervent à Dieu, comme il avait été appris. Elle alla dans l'obéissance à Cairnech et elle trouva la mort aussitôt de douleur pour le roi. Cairnech dit alors de faire une tombe pour elle et de la mettre sous la surface de la terre. Il fut fait comme le clerc avait dit, et il dit :

« Les actions de Sin n’ont pas été chères
jusqu’au jour où nous sommes.
Nous avons vraiment trouvé le mal :
elle nous a toujours mis dans le souci.

Que l’on mette sous terre sa dépouille,
que l’on lave son corps sans délai.
Il n’est venu ici ni corps ni... ?...
que ne soumette la fille de Sige.

Sige n’était pas un homme sans valeur :
il était prêt au bout du gué.
Il n’était pas aimé à Tara
de ses parents jusqu’à ce que Sin le vengeât. »

51. Pour ce qui est de Cairnech, il prit grand soin de l’âme de Muirchertach mais il ne la sortit pas de l’enfer. Il fit cependant la prière qui est nommée d’après son début *Parce mihi Domine, Deus Pater omnipotens, Deus anime egrotenti.* Il la répéta constamment pour l’âme du roi, si bien que l’âme du roi fut ramenée de l’enfer. Là-dessus un ange vint trouver Cairnech et il lui dit que quiconque répéterait constamment cette prière serait sans nul doute un habitant du ciel. L’ange dit les paroles suivantes :

« Quiconque répétera fortement
la prière de Cairnech des mystères,
Judas étant le pire qui soit né,
ce serait assez pour le sauver.

Le ciel a été donné à Mac Erca
pour ta prière constante.
Il ne viendra jamais
quelqu’un à ta sépulture en enfer.

Bien que l’un de vous aille à Rome,
s’il ne suit pas la route convenable
ce n’est pas moi encore sa fin,
c’est avec toi que sont les rois.

Quiconque sera captif et consommera quelque chose
de la sainte troupe de ton église,
il s’échappera en bonne santé, gloire durable,
bien que soit méchante l’armée qui le tue. »

C. « Je rends grâces au Christ qui m’aime,
le saint ange qui me regarde
est mon plaisir pendant mon temps,
présence de l’ange agréable.

Il y a vingt-cinq années exactement
depuis que je suis arrivé ici de Rome,

jusqu'à la présente nuit
je n'ai pas été sans chemin. »

52. C'est la mort de Muirchertach, fils d'Erc, jusqu'à présent, comme le relatent Cairnech, Tigernach, Ciaran, Mochta et Tuathal Mael le Rude. Elle a été écrite et corrigée par ces saints clercs pour que chacun s'en souvienne depuis cela jusqu'à maintenant.

Murchad O Cuindis a écrit ce livre lui-même la seconde année après la venue du roi des Saxons en Irlande pour y faire toutes sortes de violences et de maux cette année-là chez les Gall et les Goidels. Et il y eut une grande pestilence chez les hommes et les troupeaux d'Irlande cette même année [7].

Nous avons affaire à un récit composite qui mêle intimement des éléments préchrétiens et une réinterprétation chrétienne de ces mêmes éléments. Tout cela est cependant authentiquement irlandais. La thématique préchrétienne est articulée en trois épisodes :

1 – Muirchertach, roi suprême d'Irlande, est soumis à la provocation amoureuse d'une *banshee,* Sin.

2 – Sin fait céder le roi à la tentation ; elle exige la répudiation de l'épouse légitime. Puis elle utilise sur une grande échelle la magie.

3 – Et toujours par magie, par ruse et par mensonge, elle conduit Muirchertach à la triple mort sacrificielle du souverain usé par le pouvoir.

Mais cette thématique préchrétienne est corrigée ou infléchie par une thématique chrétienne qui, normalement, ne devrait pas exister dans un récit relatif à une femme du *síd,* mais qui intervient pour prouver la supériorité omniprésente du christianisme sur tout ce qui l'a précédé :

– La *banshee* élit domicile chez le roi, dont elle chasse l'épouse. Elle ne cherche nullement à emmener sa victime dans l'Autre Monde.

– Elle se conduit en vraie sorcière, usant et abusant de la faiblesse psychique du roi.

– En outre, elle est criminelle puisqu'elle participe directement au meurtre de ce dernier.

Autrement dit, ses aspects noirs ou diaboliques sont prédominants et font que l'atmosphère du récit devient vite sinistre. Il faudra la stature

7. La présente traduction a paru initialement dans *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations,* 38/5, septembre-octobre 1985, pp. 985-1015, avec une courte préface de M. Jacques Le Goff. Nous n'y avons apporté que quelques corrections de détail. Notre travail repose sur l'édition de Lil Nic Dhonnchadha, *Aided Muirchertaig Meic Erca, Mediaeval and Modern Irish Series,* XIX, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1964, 74 pages. Il ne faut surtout plus utiliser l'édition précédente de Whitley Stokes, *The Death of Muirchertach mac Erca,* in *Revue Celtique,* 23, 1902, pp. 395-431, dont la traduction est lacunaire (il manque la plupart des pièces de vers).

écrasante et toute la force de saint Cairnech pour en venir à bout. Le christianisme s'adjuge même la quasi-exclusivité du dénouement : Sin se repent et, ne pouvant demander la moindre absolution, elle fait avant de mourir un parfait acte de contrition, sans que nous sachions trop si oui ou non elle est admise au paradis. Tout cela est profondément étranger à une femme de l'Autre Monde.

Cela étant, le récit se passe suivant les normes usuelles des récits irlandais mythologiques et épiques :

– Muirchertach a pour résidence Cleitech, à proximité du *Brug na Boinne* (« l'Auberge de la Boyne ») qui est, dans tous les récits mythologiques et épiques, la demeure des dieux, principalement du Dagda et de son fils le Mac Oc selon toutes les versions concordantes du *Tochmarc Etaine* ou « Courtise d'Étain » [8]. Les anciens dieux de l'Irlande sont dans l'ombre de tout le récit de la Mort de Muirchertach, même s'ils n'y interviennent pas.

– La description de Sin, insistant sur sa parfaite beauté physique, est celle de toutes les filles de l'Autre Monde qui viennent chercher le prince de leur choix pour l'emmener dans un *síd* toujours lointain. Mais cette fois il n'y a pas de voyage au loin : la fée reste en Irlande auprès de sa victime. De toute façon, le texte confirme ici formellement toutes les données mythiques : la fréquentation des messagères de l'Autre Monde n'est jamais gratuite, et le roi Muirchertach est lié sans rémission par ses serments et ses promesses. Il n'en sera délivré que par la mort.

– L'union, toute temporaire, de Muirchertach et de Sin n'est pas un mariage. De toute manière le concept de mariage religieux, en Irlande, ne date que de la christianisation. Mais il n'y a rien qui corresponde non plus à un contrat d'union concluant une alliance entre deux familles. Sin se donne sans formalité préalable autre que la tentation à laquelle elle soumet le roi. Il n'y a ni négociation ni prix d'achat. Sin refuse même le prix de l'honneur que Muirchertach lui propose. La définition juridique d'une telle union est un consentement mutuel avec inégalité de bien, autrement dit une forme inférieure du mariage, ou plutôt un concubinage provisoire, sans garantie de durée. Muirchertach a renvoyé son épouse sans nulle procédure de divorce, et Sin se contente par nécessité du simple contrat verbal par lequel le roi s'est lié à elle. Il est d'ailleurs évident qu'elle n'a nul besoin d'une clause ou d'un moyen juridique quelconque pour exercer son influence. Sa magie suffira à tout.

8. Le Brug na Boinne est le siège de tous les événements fondamentaux qui concernent la souveraineté de l'Irlande. Voir notre traduction des cinq versions du *Tochmarc Etaine* ou « Courtise d'Étain » dans les *Textes mythologiques irlandais* I, éd. 1980, pp. 241 sqq. ; cf. aussi dans le même volume la traduction et les notes du *Suidigud Tellach Temrach* ou « Fondation du Domaine de Tara », pp. 157 *sqq.*

Les divers noms de Sin, au moins ceux qu'elle se donne, sont atmosphériques et chronologiques, en rapport avec le « temps » de la fête de Samain, laquelle est le moment de tous les événements relatés par le récit. Et tous ces noms sont soumis à un interdit religieux qui empêche de les prononcer. Muirchertach transgresse donc l'interdit chaque fois qu'il prononce le simple nom de Sin (« Tempête »), et comme toute transgression ou violation d'interdit est sanctionnée par la mort, le sort du roi est vite réglé. Le nom de l'interdit, ou *geis* (souvent abusivement traduit par « tabou ») a disparu du texte, vraisemblablement en conséquence du début de christianisation. Mais Sin est bien dans la note irlandaise préchrétienne en amenant le roi à la mort par des transgressions d'interdits.

Les moyens d'action de la *banshee* sont ici essentiellement magiques, et c'est un élément nouveau et rare dans le comportement d'un être de l'Autre Monde. Tout cela est vraisemblablement dû à l'influence du christianisme :

– Sin fait surgir des hommes qui se battent entre eux (mais ce n'est qu'une illusion réservée au roi) ;

– elle transforme l'eau en vin, les pierres en moutons, des fougères en porcs ;

– elle promet de faire de l'argent et de l'or ; elle annonce aussi qu'elle fera un soleil, une lune, des étoiles (promesse non suivie d'effet, sans doute parce que cela n'a pas été nécessaire pour la mort du roi).

Les trois thèmes essentiels pour la magie opérative de la *banshee* sont donc :

– l'eau changée en vin,

– des herbes et des pierres changées en guerriers,

– des fougères changées en porcs.

Le vin et la viande magiques enivrent et font perdre toute force physique mais sans faire perdre la raison. Par contre les herbes et les pierres changées en guerriers ne le sont que pour Muirchertach qui passe donc son temps à pourfendre des mottes de terre et des cailloux sans intérêt. Il ne se rend compte de son aberration que lorsque saint Cairnech intervient et dissipe l'illusion [9].

9. Le cas de Muirchertach rejoint ici celui de Cuchulainn qui, selon la plus récente version du récit de sa mort, combat des guerriers illusoires suscités par les enfants de Calatin à partir de végétaux. Il y a ici confusion de la magie et des illusions qu'elle provoque : *« Les monstres éveillés et les fantômes manchots, borgnes, n'ayant qu'une jambe, aux joues pâles, et les trois sorciers à la forme hideuse, à la couleur effrayante, vinrent rapidement sur le dos du vent violent et arrivèrent jusqu'à la prairie d'Emain. Ils descendirent dans la prairie et ils prirent la forme de batailles sanglantes, cris et grandes clameurs dangereuses et périlleuses, si bien qu'on entendit ces grondements très*

Le roi meurt de la triple mort sacrificielle suivant le principe ou le schéma de la « triple mort » des rois d'Irlande :

– tués par l'épée ou la lance de l'ennemi, même imaginaire,
– brûlés dans l'incendie apocalyptique de leur palais,
– noyés dans une cuve de vin ou de bière.

Le schème rituel n'est ici que partiel : brûlure incomplète et noyade. L'ennemi contre lequel se bat le roi n'étant qu'une illusion magique et temporaire, il ne peut y avoir mort sanglante. Mais avant sa mort, le roi avait fait un rêve prémonitoire et le druide – dont c'est ici la seule apparition – avait expliqué le sens du rêve, prophétisant en même temps la mort du roi et celle de la *banshee* [10].

Tous ces éléments préchrétiens sont suffisamment forts pour qu'on doive les prendre en considération. Ils font intimement partie du récit et il ne saurait être question de les en retrancher. Cependant ils ne sont pas tels qu'on puisse en faire abstraction pour la reconstruction d'un récit préchrétien indépendant ou autonome. La christianisation est en effet assez ancienne pour qu'il ne soit plus possible d'en faire abstraction à un moment quelconque de la narration, et nous ne devons pas oublier non plus qu'elle concerne deux personnages, Muirchertach et Cairnech, qui sont considérés comme historiques au VIe siècle. Mais ici, ils sont devenus deux entités qui n'ont de sens et de valeur que dans et par le mythe qui affleure sous le mince vernis d'une christianisation très formelle. Cela étant, la transcription première, la conception, la genèse du récit sont certainement de la plus ancienne époque chrétienne de l'Irlande : il n'est aucun récit mythologique ou épique parvenu jusqu'à nous qui, à l'occasion d'un conflit où le roi est en cause, fasse jouer à une femme le rôle de Sin.

Il ne s'agit pas, en effet, du dénouement d'une querelle de souveraineté vidée entre deux rois, dont l'un succède à l'autre dans la faveur de la femme dispensatrice de souveraineté, *et c'est seulement cela qui aurait pu ou dû être un thème préchrétien,* il ne s'agit que de la querelle religieuse, dont l'issue est sans incertitude, entre le christianisme et une séquelle de paganisme. La souveraineté, pas même celle de Tara en la personne de Muirchertach, n'est pas ou n'est plus au centre du débat et les symboles sont devenus autres, avec la constatation que le paganisme celtique n'existe guère qu'en symbiose avec le christianisme, cependant que les symboles ont pris un autre sens, tout différent mais très clair : le paganisme est la femme, le christianisme est le saint. Et le roi n'est plus qu'un enjeu passif, non pas à cause de la souveraineté qu'il possède et

*loin sur le territoire* » (traduction Christian-J. Guyonvarc'h, *La Mort de Cuchulainn,* in *Ogam* 13, 1961, p. 514, § 15).

10. Le druide n'a pas été totalement remplacé par le saint à cause de ce détail d'oniromancie.

qu'il va perdre avec la vie, mais tout platement pour le salut de son âme. Le messianisme néophyte et prosélyte de l'Irlande chrétienne va d'ailleurs si loin qu'il prétend sauver tout le monde, y compris Sin et Judas ! Or, la traîtrise et la trahison sont au nombre des tares humaines que les Irlandais, comme tous les Celtes, craignent et abhorrent le plus. On mesure par là combien l'emprise chrétienne a été immédiate et profonde.

Cependant l'originalité de l'Irlande chrétienne, à la frange de l'hérésie, est d'avoir conservé, outre sa langue, toutes ses structures sociales et administratives pour avoir – fait unique en Europe occidentale – échappé à la romanisation. Et une autre originalité, et non des moindres, est que l'ancienne classe sacerdotale des druides a fourni au christianisme l'essentiel de son personnel épiscopal et monastique.

Les trois personnages centraux du récit, la femme, le saint, le roi, participent chacun à leur manière à cette originalité ou à ce primitivisme. Mais ils sont campés, caractérisés en fonction du christianisme et de ses seuls impératifs dogmatiques :

– La femme, Sin, est une fée, une *banshee,* une créature de l'Autre Monde qui, normalement, ne peut pas subsister dans une atmosphère ou un environnement chrétien ou christianisé. De la *banshee* elle a encore la beauté physique, l'attrait irrésistible, le costume somptueux. Mais de ses origines féeriques, en fait de capacités, elle ne conserve plus que la magie et les aspects maléfiques de ses divers noms. Tout le reste est effacé et sa beauté elle-même est devenue une dangereuse réalité : Sin est celle qui vient tenter le roi, le mettre en situation matrimoniale irrégulière, répréhensible, voire honteuse. Elle le trompe, le perd et, finalement, le fait mourir. Sin est une cause de péché et de mort qui, dans l'économie du récit, est conforme à l'appréciation augustinienne de la femme, objet et cause de luxure et de péché, ou à tout le moins de volupté coupable. Conséquence ou complément de la magie, elle utilise aussi la ruse et le mensonge : peu s'en faut que, par sa faute, le roi n'épuise la liste des sept péchés capitaux !

En n'importe quel autre pays d'Europe, Sin aurait terminé sa carrière dans les flammes de l'enfer. Cependant, le zèle chrétien et missionnaire des Irlandais a été tel que même des personnages de cette sorte ont bénéficié de la rédemption et du pardon évangéliques : la contrition suffisait. Et Sin est effectivement bien contrite, non pas d'avoir péché (la notion de « péché » est étrangère aux gens du *síd* !), mais d'avoir fait mourir le bon roi Muirchertach. Elle raconte, plus qu'elle ne confesse, ses intentions et son entreprise, le tout étant imprégné de vendetta familiale. Il n'importe, elle meurt, mais son âme est sauvée et, en échange d'un aveu sincère, elle va directement au ciel. Nous pourrions être gênés par le fait que Cairnech ne prend pas même la peine de la baptiser. Mais cette théologie-là échappe à notre jugement. Il reste acquis que Sin, chan-

geant un peu malgré elle de religion au dernier jour de sa vie, n'a pas changé de nature.

– Le saint, Cairnech, est, comme la plupart des saints irlandais, surtout les disciples et les successeurs de Patrick, un personnage haut en couleur. Saint historique, comme Patrick avant lui, il est surtout et aussi profondément engagé dans le mythe. Mais avec lui comme avec les principaux saints d'Irlande, le mythe devient hagiographique et édifiant. Et cela est bien dans la ligne des hagiographes insulaires qui, pendant des siècles, se sont battu les flancs pour trouver à leurs saints de faciles et édifiantes victoires sur quelques mauvais druides et divers mécréants. Toutefois, nous ne saurions affirmer que le récit de la mort de Muirchertach est hagiographique. Nonobstant sa sainteté, le saint se substitue au druide qu'il relègue ici dans la fonction exclusive et falote de devin auxiliaire.

Le rôle « druidique » du saint saute aux yeux quand il maudit la résidence de Muirchertach et quand il creuse la tombe royale en prédisant la fin du règne (§ 10). Il est manifeste encore quand Cairnech négocie ou plutôt impose un traité entre les enfants de Conall et ceux d'Eogan (§§ 12-14), ou à la fin de la narration, quand il fait le panégyrique et l'éloge funèbre de Muirchertach (§ 44). Mais ce rôle druidique n'est pas définitif ou exclusif. Cairnech a d'autres mérites, plus chrétiens, à son actif : c'est lui qui obtient du roi une confession complète de ses péchés (§ 26), la fondation d'une église dans le Brug na Boinne (§ 27), haut-lieu païen par excellence. Puis le roi communie (§ 28) avant de retourner une ultime fois vers Sin et ses plaisirs illusoires.

C'est dans la mort que Cairnech, en bon ecclésiastique, récupère définitivement ses ouailles :

– la femme du roi, Duaibsech,

– le roi Muirchertach lui-même,

– Sin, enfin, qui se repent.

Tout ce monde est sauvé, non pas par ses vertus, lesquelles semblent assez minces, mais en conséquence de la puissance et de la sainteté de Cairnech. La vigueur extrême de cette sainteté – laquelle correspond bien à l'étymologie, assez peu chrétienne au demeurant, de l'irlandais *naomh,* opposé au latin *sanctus* qui a passé en brittonique (gallois et breton *sant*) –, est encore un héritage direct de la démesure, ici presque paradoxale, de la puissance druidique. Un autre paradoxe est que ce n'est pas Sin qui fait un bref séjour en enfer, mais le roi Muirchertach, avant que les prières de Cairnech ne l'en tirent définitivement.

– Le roi, Muirchertach, fait assez piètre figure :

– Il donne sans réfléchir dans tous les pièges de la tentation féminine.

– Il semble ne jamais avoir de volonté propre et il oscille, pendant toute la narration, de l'obéissance à Cairnech à la fidélité à Sin. Comme

l'une et l'autre sont incompatibles et inconciliables, sa conduite est incohérente, dictée par les tours et artifices magiques de Sin.

En fait, c'est un héros qui gouvernerait assez bien son royaume, ne serait-ce parfois qu'en montrant ou en prouvant sa force. Mais les circonstances le dépassent chaque fois et il subit la mort sacrificielle à la manière d'un militaire ne comprenant rien aux subtilités dont il est la victime. Il n'est pas de taille à dominer le conflit – entre Sin et Cairnech – dont il est l'enjeu.

Tout bien pesé, le personnage central du récit est réellement Sin, personne d'autre monde, et le conflit qui l'oppose à Cairnech est, au fond, l'ultime souffle du paganisme à l'heure du triomphe du christianisme. Il est encore remarquable que le paganisme soit littéralement incarné, symbolisé tout entier par une fée. C'est en elle que l'Irlande a concentré tous les phantasmes et toutes les fictions du paganisme finissant, résolvant ainsi avec un maximum de simplicité un antagonisme qui, dans l'Europe antique et continentale, a été autrement plus ample et plus dramatique. Sin, en effet, était bien la seule personne qui, dans la mise en scène globale de tout ce jeu dramatique, ne pouvait pas se convertir. Et le récit de la mort de Muirchertach est important, précisément, parce qu'il constitue l'une des rarissimes annales mythiques qui rendent compte, en Irlande, de l'opposition du christianisme et de séquelles du paganisme autrement que par des querelles verbales a posteriori, ou par des mirages d'hagiographes. Bien sûr, l'âme de la *banshee* est d'une noirceur peu commune, et l'issue du conflit est inévitable : la naturalisation chrétienne pour tout ce qui vit en Irlande, dieu, homme, fée ou démon, que ce soit en bonne ou en mauvaise part.

D'autres faits aussi sont essentiels ou dignes de remarque : la transcription écrite est ancienne. Mais une autre preuve en est l'absence de tout purgatoire. L'âme de Muirchertach revient directement, à la prière de Cairnech, de l'enfer (froid comme dans tous les pays celtiques) au paradis. Et toujours faute de purgatoire, on ne pouvait expédier l'âme de Sin qu'au paradis. D'autre part, le texte dont nous disposons, postérieur de quelques siècles à la première transcription, est en moyen-irlandais, ce qui signifie que les scribes ont rajeuni ou modifié la langue au fur et à mesure que le temps passait, mais qu'ils n'ont pas touché au contenu du texte, quitte à ne pas toujours bien comprendre ou à estropier un mot de-ci de-là. Il n'y a qu'une seule strate, très ancienne, de la christianisation des textes et des récits. L'absence de purgatoire fait apparaître ainsi un détail fondamental de la christianisation. Tous les textes n'ont pas eu cette fortune.

Sin est donc un personnage extraordinaire en ce sens qu'elle constitue, en tant que femme du *síd*, un hapax ou un anachronisme dans un texte christianisé (les femmes ont pratiquement disparu des *immrama* ou

« navigations » chrétiennes). Il est de très rares conflits du druide et du roi, des conflits, tout aussi rares, du saint et du roi. Mais à notre connaissance ce conflit de la *banshee* et du saint est absolument unique. À vrai dire il est d'autant plus unique qu'il n'est pas terminé, car il se prolonge dans le folklore. Le folklore toutefois – qui n'est en réalité qu'une mythologie profondément dégradée – n'est pas ou n'est plus un danger pour le dogme. Toujours est-il que, dans le conflit religieux, la femme de l'Autre Monde trouve un refuge, en Irlande comme en Bretagne, dans le folklore et la sorcellerie, ou plutôt c'est tout ce qu'on lui laisse parce qu'on ne peut pas le lui enlever.

Sin est déjà une *banshee* moins virulente ou moins dangereuse que les autres puisqu'elle est capable de repentir et de contrition chrétienne. Et sa survie effective ou son transfert de l'Autre Monde au paradis, en compagnie de Dieu et des saints, n'était pas en soi un problème insurmontable pour les docteurs irlandais. Il y a d'autres cas de figures mythiques qui ont traversé les siècles et, au prix d'un changement de statut ou d'une perte de dignité, ont échappé à la mort religieuse. Nous verrons, *infra*, que c'est paradoxalement là où la mythologie celtique s'est le moins bien conservée, en Bretagne péninsulaire, que l'équivalent de Sin l'Irlandaise, la Bretonne Dahud, a été définitivement rejetée par le christianisme.

Notre texte, disons-le, est encore loin du folklore : il est conforme à la norme aristocratique des récits, lesquels ne mettent jamais en scène le vulgaire ou le menu peuple, si ce n'est pour le mépriser. L'Irlande condamne et dédaigne la servilité. C'est donc une autre incompatibilité foncière du celtisme et du christianisme que l'honneur conféré par ce dernier aux classes sociales le plus humbles. Le monde celtique est ainsi marqué par la déchéance de sa culture. Déchéance irrémédiable : la *banshee* elle-même n'a plus d'autre défense que le folklore le plus « populaire » des humbles et des illettrés. En ce sens notre texte n'est encore que d'un christianisme très superficiel, voire exclusivement formel, préfigurant peut-être le formalisme excessif du catholicisme irlandais contemporain.

## LES MESSAGÈRES DU *SÍD* ET LA MALADIE DE CUCHULAINN

La scène se passe lors d'une fête de Samain à Emain Macha, à la cour du roi d'Ulster, Conchobar.

> § 3. Tous les Ulates étaient venus à l'assemblée, à l'exception de deux seulement, à savoir Conall Cernach et Fergus mac Roig. « Que l'assemblée soit tenue », dirent les Ulates. « Elle ne sera pas

tenue, dit Cuchulainn, jusqu'à ce que Conall et Fergus soient ici. » La raison était que Fergus était son père nourricier et Conall Cernach son frère de lait. Sencha dit alors : « Qu'on nous apporte maintenant les échecs, que l'on chante des poèmes, que les acrobates accomplissent leurs tours. Et cela fut fait. »

§ 4. Pendant qu'ils étaient ainsi, une troupe d'oiseaux descendit sur le lac à côté d'eux. Il n'y avait pas en Irlande de troupe d'oiseaux plus belle. Les femmes furent très désireuses de ces nombreux oiseaux qui étaient sur le lac. Il s'éleva des disputes entre elles pour avoir les oiseaux. Ethne Aitenchaithrech, femme de Conchobar, dit : « Je désire sur chacune de mes épaules un oiseau de cette troupe-là. » « Nous le désirons toutes », dirent les femmes. « Ce n'est pas difficile, dit Leborcham, fille de Oa et Adarc, j'irai demander pour vous à Cuchulainn. »

§ 5. Elle alla alors trouver Cuchulainn et lui dit : « Les femmes désirent de toi ces oiseaux-là. » Il prend son épée pour la frapper. « Les prostituées d'Ulster n'ont rien trouvé d'autre pour nous aujourd'hui que chasser les oiseaux. » « Il n'est pas convenable, vraiment, dit Leborcham, que tu sois en colère contre elles, puisque c'est à cause de toi qu'il y a une troisième infirmité chez les femmes d'Ulster, c'est-à-dire la cécité d'un œil. » Car il y avait trois infirmités chez les femmes d'Ulster, la difformité, le bégaiement et la cécité d'un œil. Car chaque femme qui aimait Conall Cernach était difforme ; chaque femme qui aimait Cuscrad le bègue de Macha, fils de Conchobar, parlait en bégayant ; en outre chaque femme qui aimait Cuchulainn perdait un œil pour lui ressembler, par amour pour lui. Il avait un art à lui, quand il était de mauvaise humeur, d'enfoncer un œil [si profondément] qu'un héron n'aurait pu l'atteindre dans la tête, et il faisait saillir l'autre à la taille d'un chaudron pour cuire un veau d'un an.

§ 6. « Attelle-nous le char ô Loeg », dit Cuchulainn. Loeg attela alors le char et Cuchulainn monta dans le char. Il frappe de son épée un tel coup que les pattes et les ailes des oiseaux restent dans l'eau. Ils les prirent tous et les emportèrent avec eux. Ils les distribuèrent aux femmes, si bien qu'il n'y eut pas de femme qui n'eût pas deux oiseaux, à l'exception de la seule Ethne Ingubai. Cuchulainn alla alors vers sa femme : « Tu es de mauvaise humeur », lui dit Cuchulainn. « Je ne suis pas mécontente, dit Ethne, c'est à cause de moi que les oiseaux leur ont été distribués. C'est juste de ta part, dit-elle, il n'est pas une femme qui ne t'aime ou n'ait une part d'amour pour toi. Mais quant à moi, je n'ai de part pour personne d'autre que toi seul. » « Ne sois pas mécontente cependant, dit Cuchulainn, s'il arrive des oiseaux dans la plaine de Murthemne ou de Bond, les deux plus beaux te reviendront. »

§ 7. Peu de temps après, on vit deux oiseaux sur le lac avec une chaîne d'or rouge entre eux. Ils chantaient une musique douce, et le sommeil tomba sur la troupe des guerriers. Cuchulainn se leva pour

aller vers eux. « Si tu m'écoutais, dit Ethne, tu n'irais pas vers eux car il y a un pouvoir dans ces oiseaux-là. Les oiseaux seront bien pris sans cela. » « Est-ce donc pour me jeter un défi ? dit Cuchulainn, prends une pierre pour la fronde, Loeg. » Loeg prit alors une pierre et la mit dans la fronde. Cuchulainn lance la pierre sur eux et manque son but. « Malheur à moi ! », dit-il. Il prend une autre pierre. Il la lance vers eux et elle les dépasse. « Que je suis malheureux, dit-il, depuis que j'ai pris les armes, mes coups n'avaient pas manqué leur but jusqu'à ce jour. » Il lança sur eux son javelot qui traversa aussitôt l'aile d'un des oiseaux. Ils allèrent sous l'eau.

§ 8. Après cela Cuchulainn s'en alla et il s'appuya le dos contre un rocher. Il était de mauvaise humeur, le sommeil s'empara de lui et il vit deux femmes venir vers lui ; l'une avait un manteau vert autour d'elle, l'autre un manteau de pourpre replié cinq fois. La femme au manteau vert alla vers lui, lui sourit et lui porta un coup avec une cravache, l'autre femme vint à lui, lui sourit et le frappa de la même manière. Elles furent ainsi très longtemps occupées, à savoir à le frapper chacune à son tour, et peu s'en fallut qu'il ne mourût sous les coups. Elles s'en allèrent.

§ 9. Les Ulates remarquèrent tous cela et dirent qu'il fallait l'éveiller. « Non, dit Fergus, ne dérangez pas les visions qu'il a. » Alors il se réveilla de son sommeil. « Que t'a-t-il été fait ? », lui dirent les Ulates, mais il n'était pas capable de conversation. « Qu'on me porte, dit-il, à mon lit de malade, c'est-à-dire à Tete Brecc. Que ce ne soit pas à Dun Imrith ni à Dun Delca. » « On ne te portera pas chez Emer à Dun Delca », dit Loeg. « Non, dit-il, portez-moi à Tete Brecc. » On l'y porta donc et il resta jusqu'à la fin de l'année en cet endroit, sans parler à personne.

§ 10. Or, avant l'autre Samain, à la fin de l'année, des Ulates étaient autour de lui dans la maison, c'est-à-dire Fergus entre lui et le mur, Conall Cernach entre lui et le poteau, Lugaid Reoderg entre lui et le traversin, Ethne Ingubai à ses pieds. Ils se trouvaient ainsi quand un homme vint vers eux dans la maison et s'assit en face du lit dans lequel était Cuchulainn. « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? » dit Conall Cernach. « Ce n'est pas difficile, dit-il, si l'homme qui est ici avait la santé, tous les Ulates seraient en sécurité. Il est faible et malade de ses blessures, sa protection est encore bien plus grande. Je ne crains donc rien puisque c'est pour lui parler que je viens. » « Sois le bienvenu, ne crains rien », dirent les Ulates.

§ 11. Il se leva alors et, debout, leur chanta les stances que voici :

« Ô Cuchulainn, de ta maladie
la durée ne serait pas longue ;
elles te guériraient si elles étaient avec toi,
les filles d'Aed Abrat.

Li Ban dit dans la plaine de Cruach,
elle qui est à la droite de Labraid Luath,
Fand a dans son cœur le désir
de s'étendre à côté de Cuchulainn.

Aimé serait le jour où, en vérité,
Cuchulainn viendrait dans mon pays,
il aurait de l'argent et de l'or,
il aurait beaucoup de vin à boire.

S'il était mon ami jusque-là,
Cuchulainn, fils de Sualtam,
je l'ai vu dans son sommeil
peut-être dira-t-il ce qu'il a vu
quand il était sans son armée.

C'est dans la plaine de Murthemne, dans le sud,
que la nuit de Samain, tu la passeras sans dommage.
De ma part viendra Li Ban,
ô Cuchulainn pour ta maladie.

Ô Cuchulainn, de ta maladie
la durée ne serait pas longue ;
elles te guériraient, si elles étaient avec toi,
les filles d'Aed Abrat.

§ 12. « Qui es-tu ? » demandèrent-ils. « Je suis Oengus, fils de Aed Abrat », dit-il. L'homme alors s'éloigna d'eux et ils ne surent pas comment il était venu, ni d'où il était venu. Cuchulainn se redressa alors et parla. « Ceci arrive à point, dirent les Ulates, raconte ce qui t'est arrivé. » « J'ai eu, dit-il, un rêve le jour de Samain de l'année dernière. » Il leur raconta tout comme il l'avait vu. « Que sera-t-il fait à cela, roi Conchobar ? », dit Cuchulainn. « Il sera fait, dit Conchobar, que tu iras au même pilier de pierre où tu as vu les femmes. »

§ 13. Cuchulainn alla donc au pilier de pierre jusqu'à ce qu'il vît la femme au manteau vert venir vers lui. « C'est bien, Cuchulainn », dit-elle. « La raison de votre voyage de l'année dernière n'était en vérité pas bonne pour moi », dit Cuchulainn. « Ce n'est certes pas pour te faire du tort que nous sommes venues, dit-elle, c'est seulement pour te demander ton amitié. Je suis venue pour m'entretenir avec toi, dit la femme, de la part de Fand, fille de Aed Abrat. Manannan mac Lir l'a délaissée et elle t'a donné son amour. Mon nom à moi-même est Li Ban et j'ai pour toi un message de mon mari, Labraid à la main agile sur l'épée. Il te donnera la femme si tu combats un seul jour avec lui contre Senach Siaborthe, Eochaid Iuil et Eogan Inbir. » « Il n'est pas bon pour moi, dit-il, de me battre contre un homme aujourd'hui. » « Cela durera peu de temps, dit Li Ban, tu seras en bonne santé et ce qui te manque de force te reviendra. Tu dois faire cela pour

Labraid car c'est le meilleur guerrier du monde. » « À quel endroit est-il ? », dit Cuchulainn. « Il est dans la plaine de Mell », dit-elle. « Ce serait mieux pour moi d'aller dans un autre endroit », dit la jeune fille. « Que Loeg aille avec toi, dit Cuchulainn, pour connaître le pays d'où tu viens ». « Qu'il vienne alors », dit Li Ban.

§ 14. Ils partirent alors et arrivèrent à l'endroit où était Fand. Li Ban vint alors chercher Loeg et elle le prit par l'épaule. « Tu ne t'en iras pas d'ici, Loeg, dit Li Ban, aujourd'hui en vie, à moins que tu n'aies la protection d'une femme. » « Ce n'est pas ce à quoi nous étions les plus habitués jusqu'à présent, dit Loeg, que la protection d'une femme. » « C'est dommage, grand dommage que ce ne soit pas Cuchulainn ici sous tes traits », dit Li Ban. « J'aimerais mieux aussi que ce soit lui qui soit ici », dit Loeg.

§ 15. Ils partirent alors et ils arrivèrent du côté de l'île et ils virent la petite barque de bronze sur le lac devant eux. Ils montèrent dans la barque et arrivèrent dans l'île ; ils vinrent à la porte de la maison et virent un homme venir vers eux. Voici ce que Li Ban lui dit :

« Où est Labraid à la main agile sur l'épée,
à la tête de troupes victorieuses ?
La victoire est dans la caisse de son char solide.
Il rougit les pointes rouges. »

L'homme lui répondit alors et lui dit :

« C'est Labraid fier et violent,
il n'est pas lent ; beaucoup avec lui.
Rassemblement pour la bataille ; on prépare le massacre
qui va remplir la plaine de Fidga. »

§ 16. Ils entrèrent alors dans la maison et ils virent trois cinquantaines de lits dans la maison, et trois cinquantaines de femmes dans ces lits. Elles souhaitèrent toutes la bienvenue à Loeg et elles lui dirent toutes : « Sois le bienvenu, ô Loeg, à cause de celle avec qui tu es venu, à cause de celui qui t'a envoyé et de toi-même. » « Que vas-tu faire maintenant, Loeg ? dit Li Ban, Iras-tu parler à Fand tout de suite ? » « J'irai si je sais à quel endroit elle est. » « Ce n'est pas difficile. Elle est dans une chambre à part. » Ils allèrent alors lui parler et elle leur souhaita la bienvenue de la même manière. Fand était donc la fille d'Aed Abrat, c'est-à-dire « feu à l'œil ». La prunelle est le feu de l'œil. Le nom de Fand vient en effet de la larme, et c'est à cause de sa pureté et de sa beauté qu'elle était nommée ainsi, car il n'y avait aucune femme au monde qui lui fut semblable [11].

11. Nous utilisons ici le texte de notre traduction du *Serglige ConCulaind 7 oenet Emire* : « La Maladie de Cuchulainn et l'unique jalousie d'Eme », in *Ogam* 10, 1958, pp. 286-306.

Cette fois, les deux *banshees* apparaissent sous leurs traits les plus archaïques dans un récit dont le propre archaïsme est évident :

– Elles arrivent sous l'aspect de cygnes liés par une chaîne d'or, et qui se posent sur un lac ou une pièce d'eau. Elles saisissent pour cela l'occasion ou le prétexte d'une chasse aux oiseaux, passe-temps favori des Ulates.

– Elles ne viennent pas pour leur compte chercher un heureux mortel, mais elles sont envoyées en tant que messagères par une divinité, en l'occurrence Fand, épouse du dieu Manannan.

– Elles ne sont pas anonymes : l'une d'elles au moins se fait connaître par son nom, Li Ban. Il semble que l'autre soit un doublet ou une servante. En tout cas son rôle est secondaire, sa présence n'étant rendue nécessaire que par la rigidité du motif des deux cygnes enchaînés ou liés par une chaîne d'or.

Il s'agit pour Li Ban d'attirer Cuchulainn dans l'Autre Monde. On a théoriquement besoin de lui pour aider le père de Fand, Aed Abrad (« Feu de Sourcil »), à vaincre quelques ennemis ou rivaux. Mais dans un premier temps, Cuchulainn ne comprend pas que les oiseaux qu'il vise ne sont pas des oiseaux ordinaires. Il ne réussit qu'à en blesser un et le châtiment est immédiat : adossé à un pilier (sans nul doute un mégalithe) il est frappé cruellement à coup de cravaches, s'endort et tombe gravement malade. La maladie n'est pas autrement décrite, si ce n'est qu'elle est explicitement nommée par le titre du récit, *Serglige Conculaind,* ce que l'on traduit usuellement par « la maladie de Cuchulainn », une traduction qui n'est pas très exacte : *serc* désigne exactement la maladie de langueur ou la neurasthénie provoquée par l'apparition d'une jeune et jolie femme de l'Autre Monde, maladie que les druides ne savent pas guérir et qui, sauf intervention d'un dieu ou d'une *banshee,* conduit tout droit à la mort. Il ne s'agit pas ici de neurasthénie, parce qu'un guerrier comme Cuchulainn est incapable d'une telle faiblesse mentale, mais il y a affaiblissement physique et privation de parole, ce qui ne vaut guère mieux [12].

Tout s'arrange cependant quand, d'une fête de Samain à l'autre, survient un personnage mystérieux qui n'est autre que le dieu Oengus, fils de Aed Abrad (autre nom du Dagda ?). Il récite quelques couplets d'un poème exhortant Cuchulainn à venir dans l'Autre Monde. Cuchulainn recouvre l'usage de la parole et peut enfin raconter ce qui lui est arrivé. Sur le conseil du roi Conchobar, il retourne au pilier où il avait vu les deux jeunes femmes l'année précédente. Li Ban explique

12. Cette maladie de Cuchulainn est la conséquence de son contact avec les femmes de l'Autre Monde, parce qu'il n'a pas compris dès le premier abord ce qu'elles venaient faire. Dès qu'il l'a compris sa maladie cesse comme par enchantement.

alors ce qu'elle veut ou, plutôt, ce qu'elle propose de la part de Fand. Cuchulainn peut difficilement refuser, et il refusera d'autant moins que ce qu'on lui propose est à la fois l'amour d'une déesse et un combat aussi facile que glorieux. Et cependant, le grand héros d'Ulster se méfie : il envoie son cocher Loeg en éclaireur. Cela nous vaut une brève description de la maison de Fand, dans une île où l'on accède par une barque de bronze [13].

La suite et la fin du récit ne nous concernent pas puisque les deux *banshees* n'y apparaissent plus. Mais on ne se tire pas sans dommage d'un contact avec l'Autre Monde, et Cuchulainn devient fou. Il faut l'intervention des druides et l'emploi d'un élixir d'oubli pour que le grand héros d'Ulster recouvre la raison. Et il faut aussi administrer le même remède à son épouse légitime Emer pour qu'elle perde sa jalousie et recouvre elle aussi la raison [14].

Pour résumer ce qui précède et en tirer la conclusion nécessaire à la suite de notre recherche, nous avons examiné trois exemples types de femmes de l'Autre Monde.

La première, anonyme, vient dans une barque de verre chercher un fils de roi. S'étant heurtée à la magie d'un druide, elle est contrainte de revenir une seconde fois à la charge. Mais elle triomphe de la magie du druide, et le jeune homme la suit de son propre gré après s'être nourri pendant un mois entier de la seule pomme qu'elle lui avait remise.

La deuxième, Sin, a choisi pour victime un grand roi d'Irlande, Muirchertach mac Erca. Mais elle ne l'emmène pas dans l'Autre Monde : elle reste auprès de lui et s'incruste dans sa résidence dont elle chasse la femme légitime et les enfants. Elle lui fait consommer, à lui et à ses troupes, du vin et des porcs magiques qui le font tomber en faiblesse. Puis elle suscite, toujours par magie, des bataillons de guerriers à partir de cailloux et de mottes de terre, et, peu à peu, elle conduit le roi à la folie et à la triple mort sacrificielle. Elle sera vaincue cependant par la force de la volonté et de la sainteté de Cairnech qui la contraint à se repentir et à demander pardon. Ici la *banshee* classique est vaincue par le christianisme.

La troisième, Li Ban, est sans conteste la plus classique des trois : elle apparaît avec une compagne, sous la forme de deux cygnes liés par une chaîne d'argent. Elles se posent sur un lac et reprennent alors leur forme humaine. Li Ban est la messagère de Fand, l'épouse du dieu

13. La barque de verre ou de bronze appartient à l'Autre Monde cependant que les habitats de l'Autre Monde sont invariablement situés dans des îles.

14. Voir *Ogam* 10, 1958, p. 306, § 48.

Manannan, et elle vient demander à Cuchulainn d'aller dans le *síd.* Elle provoque chez le héros une maladie de langueur qui dure pendant un an, parce qu'il l'a blessée d'un coup de fronde lors de son arrivée, mais elle ne joue aucun autre rôle que celui de messagère.

# CHAPITRE II

## LE THÈME DE LA SUBMERSION

Il y a, en métaphysique, une stricte équivalence du feu et de l'eau. C'est ce que nous dit Strabon IV, 4 : « *Ces druides, et d'autres comme eux, professent que les âmes sont impérissables, le monde aussi, mais qu'un jour pourtant régneront seuls le feu et l'eau* » [1]. Cela ne saurait signifier que le feu et l'eau sont interchangeables, mais ces deux éléments jouent un rôle important dans toutes les traditions, avec une prééminence certaine de l'eau ; il suffit de considérer les premiers versets de la Genèse biblique. L'eau est l'élément primordial de la création du monde, tout à fait indépendamment de la doctrine chrétienne qui voit aussi et surtout un châtiment dans le Déluge et dans la Submersion, faits qui ne font pas partie de la Création mais qui relèvent de l'Apocalypse. Mais nous allons voir incessamment que le thème de la submersion est interprété par les Celtes d'une façon très différente du Déluge biblique et que, à l'intérieur du monde celtique insulaire médiéval (le seul qui soit attesté), les variations sont notables, dues presque sans exception aux différents degrés de christianisation.

1. Éd. E. Cougny, *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules,* Paris, 1878, I, pp. 140-141 ; voir Françoise Le Roux, *Les Druides,* éd. 1986, p. 336 ; *La Courtise d'Étain, commentaire du texte,* in *Celticum* 15, pp. 334-338 ; Christian-J. Guyonvarc'h, *Annexes étymologiques du commentaire,* in *Celticum* 15, pp. 377-382 ; Georges Dumézil, *Le Puits de Nechtan,* in *Celtica* VI, pp. 57 sqq.

Dans l'Irlande mythique, préchrétienne, le jaillissement de l'eau fait partie des événements de la création de l'Irlande, cette dernière étant comprise comme un symbole du cosmos selon le *Lebor Gabála Erenn* ou « Livre des Conquêtes de l'Irlande ». Mais ce ne sont pas des fleuves qui surgissent, ce sont des lacs et ces lacs mettent fin à l'existence des personnages mythiques qui leur ont donné leurs noms ou, plutôt, ils les placent définitivement dans le mythe :

> « Sept lacs surgirent sur la terre d'Irlande au temps de Partholon : Loch Mesca ("Lac de l'Ivresse"), qui surgit d'abord dans la troisième année après la première bataille (contre les Fomoire). Dans la douzième année après la venue de Partholon en Irlande surgirent Loch Con et Loch Dechet. Tous les deux sont dans le Connaught. L'année après cela, Slanga, fils de Partholon, mourut. C'est là qu'il fut enseveli, dans le carn de Sliab Slanga. Au bout de deux ans surgit le Loch Laiglinne à Ui Mac Uais. Laiglinne, fils de Partholon, l'un des quatre chefs de l'Irlande : quand on creusa sa tombe, c'est alors que le lac surgit dans le pays, à savoir Loch Echtra, entre Sliab Modurn et Sliab Fuait : dix ans après surgit le Loch Rudraige, car ce qui le noya, ce fut le jaillissement du lac sur lui. C'est de cela qu'est nommé Loch Rudraige en Ulster [2]. »

Nous pouvons donc préciser sans plus attendre que le mythe de la Ville Engloutie n'est pas spécifique de l'explication celtique des origines. La réalité est que la ville sous-marine, quand elle existe, est avant tout un symbole de l'Autre Monde, homologue et inverse de la Jérusalem céleste. En terminologie irlandaise c'est une demeure du *síd* et le romantisme y est étranger. Le puits funéraire ou la fontaine, qui en est une variante ou un substitut, sont des moyens d'accès vers l'Autre Monde, le *síd* qui, n'étant accessible que par l'eau, est généralement souterrain ou sous-marin. C'est ce qui ressort clairement du prototype irlandais de la légende de la submersion, le récit du *Aided Echach* ou « Mort d'Eochaid », tel qu'il est contenu dans le *Lebor na hUidre* :

> § 1. Un bon roi s'empara de la souveraineté sur le Munster, à savoir Mairid, fils de Caired. Il avait deux bons fils, Eochaid et Rib. Ebliu, fille de Guari, du Bruig du MacOc, c'était elle qui était la femme de Mairid. Elle devint amoureuse de son fils Eochaid. C'est de cette Ebliu qu'est nommée Sliab nEnlinde. Elle fut pendant long-

2. *Lebor Gabála,* éd. R.A.S. Macalister, III, *Irish Texts Society,* tome XXXIX, Dublin, 1937, pp. 14-16.

temps à prier le jeune homme. Finalement elle exigea de lui qu'il prît la fuite avec elle. Rib dit alors à son frère d'emmener la femme au loin plutôt que d'être sous l'opprobre, et il lui dit qu'il quitterait le pays avec lui.

§ 2. Eochaid enleva alors Ebliu, et Rib partit avec eux. Dix fois cent était le nombre de leurs hommes. C'est ainsi qu'ils partirent, avec du bétail et des troupeaux. Leurs druides leur dirent qu'il n'y aurait nulle part pour eux de don de terre. Ils se séparèrent donc à Beluch da Liac. Rib partit vers l'ouest à la Terre des Jeux de Midir et du Mac Oc. Midir alla vers eux, emmenant avec lui un cheval harnaché d'une selle de charge, après avoir tué tous leurs chevaux auparavant. Ils y mirent tous leurs biens et il les emmena jusqu'à la plaine d'Airbthe, à l'endroit où est aujourd'hui Loch Ri. Le cheval se coucha là avec eux, et il répandit son urine si bien qu'il y eut une source qui les recouvrit après cela et les noya tous. C'est de cela que vient le nom de Loch Ri.

§ 3. Eochu partit alors et arriva au Brug du Mac oc. Un grand homme vint vers eux et voulut les détourner du pays, mais ils n'en firent rien. L'homme leur tua alors tous les chevaux cette nuit-là. Le même homme vint le lendemain matin et il leur dit : « Je tuerai tous vos gens cette nuit si vous ne quittez pas le pays dans lequel vous êtes. » « Tu nous as déjà fait beaucoup de mal, dit Eochaid, en tuant tous nos chevaux. Quand bien même nous voudrions partir, nous ne le pourrions pas sans chevaux. » Oengus leur donna un grand cheval et ils mirent sur lui toutes leurs richesses. Il leur dit de ne pas décharger le cheval et de ne pas le laisser s'arrêter afin qu'il ne répandît pas son urine et que ce ne fût pas la cause de leur mort.

§ 4. Ils partirent ainsi un dimanche du mois du milieu des récoltes et ils atteignirent Liathmuine en Ulster. Ils allèrent tous vers le cheval et ils le déchargèrent tous en même temps de leurs biens, et aucun d'eux ne regarda en arrière vers le cheval. Le cheval répandit alors son urine à côté d'eux si bien qu'il y eut une source, avec une vanne sur elle et une femme pour la garder. Puis Eochu prétendit à la moitié du royaume d'Ulster contre Muiredach, fils de Fiacha Findamnas.

§ 5. Mais un jour que la femme n'avait pas fermé la source, la Lind Muni jaillit sur Liathmuni et elle noya Eochu avec tous ses enfants à l'exception de Li Ban, de Conaing et de Curnan le fou. C'est de Conaing que viennent les Dal mBuain et les Dal Saile, et c'est cependant Curnan qui leur avait annoncé que le lac viendrait sur eux, en disant :

« Venez, venez, prenez vos outils et taillez des vaisseaux,
le lac Muine viendra sur la Liathmuine avec un flot gris.
Aire et Conaing seront noyés dans le large flot ;
Li Ban nagera à l'est et à l'ouest, de-ci de-là par les mers. »

§ 6. Et cela fut vrai pour lui car Li Ban fut trois cents ans dans l'étendue de la mer, avec son petit chien sous la forme d'une loutre à sa suite, quel que fût le chemin par où elle allait, sans jamais se séparer d'elle. Et c'est elle-même qui raconta ses aventures à Béoan, fils d'Indle, quand il la prit dans ses filets. Elle lui chanta alors ces paroles :...

§ 7. C'est alors ce qui dispersa le plus les Ulates en Irlande, le jaillissement du Loch nEchach (Lough Neagh) sous la terre. On donna un nom à Li Ban après son baptême, à savoir Murgen (« fille de la mer »). Elle était pour moitié en forme de saumon et l'autre moitié en forme humaine. Et c'est à son sujet que l'historien chanta les couplets...

§ 8. « Liban et Aire étaient les deux filles d'Eochu Find, fils de Mairid. Aire, femme de Curnan, fut noyée là. Curnan mourut alors de chagrin à cause d'elle et c'est de cela qu'est nommé le carn de Curnan, à cause de la mort de Curnan. »

§ 9. Pendant une année pleine Li Ban fut dans son appartement sous le lac, avec son petit chien en sa présence, et Dieu la protégeant des eaux du Loch nEchach. Et voici qu'un jour elle dit : « O Seigneur, heureux celui qui serait sous la forme d'un saumon et qui parcourrait la mer en nageant. » Après quoi elle fut changée en la forme d'un saumon et son petit chien en la forme d'une loutre. Il était avec elle sous les eaux et sous les mers quel que fût le chemin qu'elle prît et quel que fût l'endroit. Elle fut dans cet état depuis le temps d'Eochu, fils de Mairid, jusqu'à celui de Comgall Bendchair.

§ 10. Comgall envoya Beoan, fils d'Indle, de Tig Da Beoc à Rome pour s'entretenir avec Grégoire et rapporter un ordre et des règles. Mais quand les gens du bateau de Beoan furent à naviguer sur la mer, ils entendirent le chant d'un ange sous le bateau. Beoan demanda : « D'où vient ce chant ? » « C'est moi qui l'ai fait », dit Li Ban. « Qui es-tu ? », dit Beoan. « Je suis Li Ban, fille d'Eochu, fils de Mairid », dit-elle. « Et pourquoi es-tu sous cette forme ? » dit-il. « Je suis depuis trois cents ans sous la mer, dit-elle, et je suis venue pour te dire mon rendez-vous avec toi à Inber Ollorba à l'ouest. Qu'il soit respecté par vous pour les saints de Dal Araide dans un an et un jour. Dis cela à Comgall et aussi à tous les saints. » « Je ne le dirai pas, dit Beoan, s'il ne m'est pas donné une récompense. » « Quelle récompense veux-tu ? » dit-elle. « Te garder avec moi dans mon monastère. » « Tu auras cela », dit-elle.

§ 11. Beoan revint alors de l'est et raconta à Comgall et aussi aux saints les nouvelles de la fille de la mer. L'année passa, on tendit les filets et elle fut prise dans le filet de Fergus de Miliuc. On l'amena à terre et sa description et sa forme étaient merveilleuses. Une grande foule vint la voir : elle était dans un bassin avec de l'eau autour d'elle. Le prince des Ui Conaing était là comme les autres et il portait un manteau pourpre. Elle était à le regarder longuement. Le guerrier lui demanda : « Si tu désires le manteau, il sera à toi. »

« Non, dit-elle, ce n'est pas pour cette raison que je regarde, mais Eochu avait un manteau rouge le jour où il s'est noyé. Bénédiction sur toi, dit-elle, et sur ton successeur pour ce don ; il ne sera jamais nécessaire d'interroger ton successeur dans toute assemblée où il sera. » Il vint alors un homme grand, horrible et noir, qui tua son petit chien. À lui et à sa tribu elle refusa d'employer leur courage pour venger cette ignominie, ainsi que toute vengeance pour le mal qu'on leur aurait fait jusqu'à ce qu'ils eussent jeûné pour elle. Le guerrier s'agenouilla après cela.

§ 12. Il y eut alors une dispute à son sujet. Comgall dit qu'elle était à lui parce que c'est dans son domaine qu'elle avait été prise. Fergus dit qu'elle était à lui parce que c'est dans son filet qu'elle était arrivée. Beoan dit que c'était à lui parce que c'est à lui qu'elle s'était promise. Ils jeûnèrent donc tous à ce sujet de façon que Dieu leur apportât un jugement pour leur dispute ; l'ange dit alors à un autre homme : « Il viendra demain matin deux cerfs de Carn Airend. Vous les attellerez au char dans lequel elle sera et vous la laisserez aller dans la direction où ils l'emporteront. » Les cerfs vinrent le lendemain matin comme l'ange l'avait annoncé et ils l'emmenèrent à Tech Da Beoc. Les clercs lui laissèrent alors le choix après cela : à savoir le baptême et aller immédiatement au ciel, à ce moment précis ; ou bien continuer à vivre le même temps et ensuite aller au ciel après une longue existence. Le choix qu'elle fit fut de partir tout de suite. Comgall la baptisa et le nom qu'il lui donna fut Muirgen, c'est-à-dire fille de la mer, ou Muirgeilt, c'est-à-dire merveille de la mer. Un de ses autres noms est Funchi.

§ 13. Des miracles et des merveilles furent accomplis par elle alors, et c'est ainsi qu'elle est, comme chaque vierge sainte, en honneur et en révérence, comme Dieu le lui a accordé dans le ciel [3].

## LE DOSSIER GALLOIS

Le principal élément gallois est assez terne si on le compare à ce que nous venons de produire à propos de l'Irlande. C'est un court poème

3. *Lebor na hUidre,* éd. Best-Bergin, Dublin, 1929, folios 39a22-41b8, pp. 95-100, lignes 2926-3134. Ce texte a été publié, avec une traduction anglaise laissant parfois beaucoup à désirer, par Standish O'Grady, *Silva Gadelica,* Dublin, 1892, I, pp. 233-237 et II, pp. 265-269. La première édition est celle de J. O'Beirne Crowe sous le titre *Ancient Lake Legends of Ireland,* in *Royal Historical and Archaeological Society Journal* 4/1, 1870, pp. 94-112. Nous avons omis les deux longues pièces de vers qui chargent le récit sans y ajouter aucun détail servant à l'interprétation. La « version » publiée par J. Markale sous le titre *L'Inondation du Lough Neagh* dans *L'Épopée celtique d'Irlande,* éd. Payot, Paris, 1971, pp. 39-40 est, non pas traduite, mais résumée brièvement d'après P.W. Joyce, *The Overflowing of Lough Neagh and the story of Liban, the mermaid,* in *Olc Celtic Romance,* Londres, 1894, 2e édition, pp. 57-105.

contenu dans le *Livre Noir de Carmarthen*, et c'est plus un schéma qu'une description proprement dite :

> « Lève-toi, Seithenlin,
> et regarde la colère de la mer ;
> elle a recouvert Maes Gwyddneu.
>
> Maudite soit la jeune fille
> qui l'a déchaînée après la fête,
> l'échanson de la mer en furie.
>
> Maudite soit la jeune fille
> qui l'a déchaînée après la bataille,
> l'échanson de la fontaine de la mer rude.
>
> Les plaintes de Mererid, des murs de la forteresse aujourd'hui,
> c'est à Dieu qu'elles s'adressent.
> Il est normal qu'après l'excès il y ait une longue perte.
>
> Les plaintes de Mererid, des murs de la forteresse aujourd'hui,
> c'est Dieu qu'elles supplient.
> Il est normal qu'après l'excès il y ait du repentir.
>
> La plainte de Mererid m'accable cette nuit
> et elle ne m'apporte aucun bonheur.
> Il est normal qu'après l'excès il y ait une chute.
>
> La plainte de Mererid, sur le dos du cheval bai,
> c'est le dieu puissant et généreux qui l'a fait.
> Il est normal qu'après l'excès il y ait un besoin.
>
> La plainte de Mererid me chasse cette nuit
> hors de ma chambre.
> Il est normal qu'après l'excès il y ait une longue perte.
>
> La tombe de Seithenhin à l'esprit présomptueux
> est entre Kaer Kenedir et le rivage.
> C'est un seigneur majestueux [4]. »

Ce poème est lié, dans la conception et l'expression galloise du thème, à la triade des trois ivrognes :

4. *Black Book of Carmathen,* éd. Gwenogvryn Evans, Pwllheli, 1906, folios LIIIb-LIVa, pp. 106-107, lignes 6-16 et 1-4 ; William F. Skene, *The Four Ancient Books of Wales,* Édimbourg, 1868, I, p. 302 ; II, p. 58 ; une traduction anglaise de meilleure qualité que celle de Skene a été faite par Rachel Bromwich, *Cantre'r Gwaelod and Ker-Is,* in *The Early Cultures of North-West Europe (H.M. Chadwick Memorial Studies),* Cambridge, 1950, pp. 217-218 ; Mrs Bromwich a fait aussi dans cet ouvrage la critique philologique du travail de J. Loth, *La Légende de Maes Gwyddneu dans le Livre Noir de Carmathen,* in *Revue Celtique* 24, pp. 349-364.

« Trois ivrognes dans l'âme de l'île de Prydein : Ceraint Veddw (l'ivrogne), roi d'Essyllwg (Gwent), qui brûla, dans son ivresse, tout le blé au près et au loin, jusqu'au sol même ; après quoi le pain manqua. Le deuxième est Gwrtheyrn Gwrthenau qui, étant ivre, donna l'île de Tanet à Hors, afin de satisfaire sa passion pour Rhonwen, fille de Hors ; il donna aussi droit à la couronne de Loegr au fils qu'il eut d'elle ; en même temps, il trama trahison et embûches contre la nation des Cymry. Le troisième fut Seithynin Veddw, fils de Seithyn Saidi, roi de Dyved, qui, dans son ivresse, lâcha la mer sur Cantre'r Gwaelod (le cantrev du bas-fond) ; tout ce qu'il y avait là de terre et de maisons fut perdu. Il y avait auparavant seize villes fortes, les plus importantes de toutes les places de Cymru, en exceptant Caerllion sur Wysg. Ce Cantre'r Gwaelod faisait partie des domaines de Gwyddnaw Garanhir, roi de Ceredigiawn. Cela arriva du temps d'Emrys Wledig. Les hommes qui échappèrent aux flots s'établirent en Ardudwy, dans le pays d'Arvon, les monts Eryri et d'autres lieux qui n'étaient pas habités auparavant [5]. »

La submersion de Maes Gwyddneu est évoquée dans le poème avec toute la force d'une sobriété aussi lancinante que laconique dans chacune de ses formulations. La jeune fille anonyme dont il est question ici correspond à la princesse Dahud dans la légende bretonne, cependant que Mererid sur un cheval bai évoque fugitivement le roi Gradlon s'enfuyant de la ville d'Is. On comprend aussi que la submersion est la conséquence directe et immédiate d'une scène d'orgie et d'ivresse coupable. On sait identiquement que le roi Seithenhin en meurt, encore que nous ne sachions pas comment et en quelles circonstances. Le plus frappant, c'est la place de Seithenhin dans la trilogie des ivrognes, à qui il est reproché, dans une hiérarchie croissante, la disette de pain pour le premier, la trahison pour le deuxième (le trop célèbre Vortigern de l'histoire), et la destruction par submersion pour le troisième. L'ivresse de Seithenhin n'a donc rien de sacré, elle est au contraire maudite parce qu'elle est la cause d'une véritable catastrophe nationale et cosmique.

## LE DOSSIER DES DOCUMENTS BRETONS DE BASE

Il serait difficile de considérer ces documents comme historiques : ils sont à la limite de la fable légendaire et de l'hagiographie celtique ou pseudo-celtique. De toute manière, ils ne sont guère plus prolixes que

5. J. Loth, *Les Mabinogion,* éd. 1913, II, pp. 309-310, d'après le texte de la *Myfyrian Archaiology of Wales,* éd. 1870, p. 404.

les documents gallois et ils sont déjà plus christianisés que les documents irlandais.

La première allusion ou mention connue de la légende de la ville d'Is et du roi Gradlon est celle de Pierre Le Baud, historien breton de la fin du XVe siècle :

> « Car peu aprés il (Saint Corentin) fut consacré leur evesque par sainct Martin, & leur grande cité de Ys, située prés la grand mer, si comme on dit, fut en celuy temps pour les péchez des habitants submergée par les eaues issants de celle mer qui trespassèrent leurs termes ; laquelle submersion le roy Grallons qui lors estoit en celle cité eschappa miraculeusement c'est à sçavoir par le mérite de sainct Guingalreus, duquel il est touché cy après. Et dit l'on que encores en appièrent ses vestiges sur la rive de celle mer qui de l'ancien nom de la cité est jusques à maintenant appellé Ys [6]. »

La version développée, « classique », est celle d'Albert Le Grand, hagiographe du XVIIe siècle, dans la *Vie de saint Gwénolé*. C'est au demeurant plus un résumé succinct qu'une version circonstanciée de la légende mais, faute de mieux, il nous faut nous en contenter. La christianisation, avec l'aspect moral et non plus accidentel du châtiment de la « fille impudique », est achevée :

> « Il alloit souvent voir le Roy Grallon en la superbe Cité d'Is, & preschoit fort hautement contre les abominations qui se commettoient en cette grande Ville, toute absorbée en luxes, débauches & vanitez, mais demeurans obstinez en leurs peschez, Dieu revela à S. Gwenôle la juste punition qu'ek en vouloit faire. Saint Gwenôle estant allé voir le Roy, come il avoit de coûtume, discourans ensemble, Dieu lui revela l'heure du chastiment exemplaire de cette Ville estre venuë. Le Saint, retournant comme d'un ravissement & extase, dit au Roy : "Ha ! Sire, Sire ! sortons au plustost de ce lieu ; car l'ire de Dieu le va presentement accabler ; Vostre Majesté sçait les dissolutions de ce peuple ; on a beau le prescher, la mesure est comble ; faut qu'il soit puny ; hastons-nous de sortir, autrement nous serons accueillis et envelopez en ce mesme malheur." Le Roy fit incontinent trousser bagage ; &, ayant fait mettre hors ce qu'il avoit de plus cher, monte à cheval avec ses officiers & domestiques, & à pointe d'épron, se sauve hors la ville. À peine eust-il sorti les portes d'un orage violent s'éleva avec des vents si impétueux, cause principale à la Princesse Dahud, fille impudique du bon Roy, laquelle perit en cet abysme, & cuida causer la perte du Roy en un endroit

6. *Chronicques & Ystoires des Bretons,* seconde rédaction, chapitre IV, éd. Charles de La Lande de Calan, tome III, Rennes, 1911, pp. 43-44.

qui retient le nom de Toul-Dahud, ou Toul-Alc'huez, c'est-à-dire, le pertuis Dahud ou le pertuis de la Clef, pour ce que l'histoire assure qu'elle avoir pris à son Père la Clef qu'il portoit pendante au col comme le symbolle de la Royauté. Le Roy, s'estant sauvé d'heure, alla loger à Land-Tevennec, avec S. Gwenôle, lequel il remercia de cette delivrance, puis se retira à Kemper [7]. »

C'est sur la légende hagiographique recueillie par Albert Le Grand, et qu'il a si succinctement résumée, que repose toute la littérature bre-

7. Voir *infra* (annexe 1) notre examen de l'équivalent breton de la « Submersion de la Ville d'Is *(Livaden Gêr Is)* d'après le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué, dont l'authenticité est moins que sûre (édition de 1867, pp. 39-44) ; Rachel Bromwich, *loc. cit.,* pp. 234-243, a déjà montré que l'influence galloise avait été déterminante sur l'inspiration de La Villemarqué ; cf. Francis Gourvil, *Théodore-Claude-Henri Hersart de La Villemarqué (1815-1895) et le « Barzaz Breiz » (1839-1845-1867),* Rennes, 1960, pp. 142, 190, 387 ; on consultera aussi Émile Ernault, *L'Ancien Mystère de saint Gwénolé,* Rennes, 1940 (voir l'annexe 2). La légende de Gradlon et de Dahud a été résumée par Arthur Le Moyne de La Borderie, *Histoire de Bretagne,* Rennes, 1896, I, pp. 323-324, principalement d'après le lai faussement attribué à Marie de France, *Graelent Meur,* dont il cite un passage (moins étendu que chez La Villemarqué, *Barzaz Breiz,* éd. 1867, pp. 43-44). Le texte du lai ne figure pas dans l'ouvrage de Jean Rychner, *Les Lais de Marie de France,* Paris, 1966, où il n'en est fait mention que dans l'*introduction,* p. XVI. Il ne figurait pas non plus dans l'ouvrage classique de Karl Warnke, *Die Lais der Marie de France,* 3ᵉ éd., Halle, 1925, et un autre érudit avait déjà protesté contre l'attribution de ce lai anonyme à Marie de France (William Henry Schofield, *The Lays of Graelent and Lanval and the story of Wayland, in Publications of the Modern Language Association of America,* XV/2, Baltimore, 1900, pp. 212-280). L'erreur a été répétée par La Borderie et elle remonte vraisemblablement à Roquefort, *Poésies de Marie de France,* Paris, 1820, I, pp. 486-541. Il n'est pas question de la submersion d'Is chez Alain Bouchart, *Les Grandes Chroniques de Bretagne,* qui datent de 1514, éd. H. Le Meignen, Nantes, 1886, tome I, feuillet 37ab, non plus que chez Dom Lobineau, *Les Vies des saints de Bretagne,* Rennes, 1724, I, pp. 43a-48a, ni chez Dom Hyacinthe Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique de la Bretagne,* Paris, 1742, tome I, pp. 176a-179a. On trouvera l'essentiel des mentions bibliographiques et des sources relatives à saint Gwénolé chez F. Duine, *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne,* Rennes, 1918, pp. 47-48 ; du même auteur, *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne,* Rennes, 1922, pp. 51-52 (Calendrier de l'Abbaye de Landévennec) ; voir encore René Largillière, *Les Saints et l'Organisation chrétienne dans l'Armorique bretonne,* Rennes, 1925, p. 26, note 35, p. 42, note 81, pp. 141, 142, note 21, pp. 145, 155, 156, 185, 187. Une version de cette légende, différente en plusieurs points, a été publiée par Émile Souvestre, *Le Foyer breton,* pp. 119-127. Le saint n'y est plus Gwénolé mais Corentin, patron de Quimper, et ce n'est plus la princesse Dahud qui ouvre les vannes, mais le diable, qui avait dérobé les clefs d'argent au terme d'une nuit d'orgie (on verra cependant *infra* à qui Souvestre a emprunté, sans le dire, son récit). La submersion est absente d'une version secondaire de la vie de saint Gwénolé dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne à Florence (R. Fawtier, *Une Rédaction inédite de la vie de saint Guénolé,* in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* publiés par l'École française de Rome XXXII, Rome, 1912, pp. 27-44).

tonne subséquente, et que nous allons devoir examiner, en dépit de toutes ses faiblesses ou plus simplement en dépit de ses absences d'authenticité et de qualités littéraires [8].

## ANALYSE, SYNTHÈSE ET COMPARAISON

C'est une ambition peut-être hardie que de vouloir analyser, comparer et inclure dans une synthèse des éléments d'un même mythe devenus disparates et presque étrangers les uns aux autres à force d'usure et d'oblitération dues à la christianisation. Mais nous ne pouvons nous dispenser de cet effort pour sortir des imprécisions et de la grisaille dues à des évaluations ou à des examens superficiels et approximatifs.

Le point de départ obligatoire est le récit irlandais du Aided Echach ou « Mort violente d'Eochaid » (ou Eochu). Avec ce que nous nommerons une intrigue complexe ou embrouillée, les paragraphes 1 et 2 nous racontent une provocation à l'adultère, et donc à une souillure de la souveraineté, de la part de l'épouse d'un roi. Mais les complices, tout aussi coupables, sont les deux fils du roi Mererid. C'est un schème usuel des récits mythologiques ou épiques irlandais. Après avoir résisté pen-

8. La médiocrité commence dès les préliminaires de l'histoire bretonne. Dans la Seconde Version versifiée de la *Vita*, rédigée par Gwrdisten, Gradlon se voit reprocher par le saint les fastes de sa cour :

> *At tu, parve miser, alieni fervidus auri*
> *In syricis ostrisque tuis gemmisque mitescis,*
> *Magnificisque tuis replentur viscera caenis,*
> *Et tibiae citharaeque lyrae cum murmure plectra,*
> *Tympana per vestras plaudunt stridoribus aedes.*

« Mais toi, pauvre malheureux, désireux de l'or étranger, tu brilles dans des vêtements de soie et de pourpre ornés de pierres précieuses. Tu remplis tes entrailles de festins magnifiques ; ton corps, nourriture des vers de terre, se gonfle et se délecte aux excès les plus coupables de la bonne chère. Les flûtes et les tambours, les cithares, les lyres murmurantes sous l'archet charment de leurs accords ton palais » (*Vitae Sancti Winwaloei, Liber Secundus* XVI, éd. *Analecta Bollandiana* VII, Bruxelles, 1888, p. 229). La Borderie, à qui nous empruntons la traduction de ce passage (hormis celle du premier vers cité), a raison d'écrire, pp. 323-324, que « ce luxe sardanapalesque, prêté au chef de pauvres bandes émigrées, n'est qu'une hyperbole poétique (très invraisemblable) destinée, dans le style de Wrdisten, à renforcer l'antithèse entre le faste du roi et l'austérité du cénobite. De là, sans doute, sont venus les légendes, les chants populaires qui peignent la cour de Gradlon comme perdue de luxe et de débauche, non par la faute de ce prince, dont le nom est toujours respecté, mais par les débordements de sa fille Dahud – entièrement inconnue à l'histoire –, récits qui, en se combinant avec la très banale tradition des villes englouties au fond des eaux, ont produit la fameuse légende de la Ville d'Is, moins vieille peut-être qu'on ne le croit et qui n'a, à mon sens, rien d'historique. »

dant un certain temps, le fils du roi cède à la femme, et tout ce monde, fils, frère et femme, avec serviteurs, guerriers et bétail, s'expatrie pour échapper à la vindicte royale : il y a crime de rapt avec consentement de la femme. Le lieu de destination d'Eochu est inconnu. Mais celui de son frère, qui est indiqué clairement, est la « Terre des Jeux » de Midir, ce même personnage divin qui apparaît longuement dans la première version du *Tochmarc Etaine* ou « Courtise d'Étain » [9].

Toujours par la première version du *Tochmarc Etaine,* nous savons que Midir est un dieu vindicatif, ou au moins pointilleux et susceptible [10]. Il en administre ici à nouveau la preuve en tuant tous les chevaux des gens qui ont pénétré sur son territoire. Puis il leur impose un cheval qu'il leur amène, sur lequel ils chargent tous leurs biens. Enfin de l'urine du cheval, jaillit une source qui noie Ebliu, la femme, Rib et tous ses gens et serviteurs.

Les paragraphes 3, 4 et suivants, qui relatent les aventures d'Eochu (ou Eochaid), indiquent encore une destination mythique, le Brug (ou « auberge ») du Mac Oc (le fils du Dagda), autrement nommé le *Brug na Boinne* ou « Auberge de la Boyne », c'est-à-dire la principale demeure irlandaise des dieux [11]. Le « grand homme » dont il est question au paragraphe 3 doit être le Mac Oc (ou de son autre nom, Oengus). C'est lui qui, identiquement à Midir, tue tous les chevaux et les remplace par l'un des siens. La fin de l'histoire est parallèle à celle du paragraphe 2 sans être identique : le cheval fait naître une source en répandant son urine et Eochu fait construire, au-dessus de la source, une maison avec une vanne et il place une gardienne.

Cette gardienne est le personnage-clef du mythe en dépit de son anonymat. C'est après l'avoir installée que Eochu se porte candidat à la royauté d'Ulster, ce qui situe le débat au niveau de la souveraineté. Mais il ne semble pas que cette candidature ait été agréée ou qu'elle ait eu une issue favorable, puisque Eochu lui-même et tous ses enfants sauf trois finissent noyés dans le jaillissement de la source.

9. Voir la traduction complète des cinq versions chez Christian-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais* I, Rennes, 1980 (*Celticum* 11/1), pp. 241-281.

10. Tel qu'il apparaît dans cette version, Midir (qui est probablement une hypostase ou un autre nom du Dagda) se voit proposer, parce qu'il avait perdu temporairement un œil en voulant séparer deux jeunes gens qui se battaient, une indemnité fastueuse sous la forme de la belle et douce Étain. Ses ennuis futurs (et ceux d'Étain) viendront du fait qu'il est déjà marié et que sa première épouse accepte difficilement de laisser la place à Étain.

11. Voir, au chapitre précédent, la mention, invariable dans tous les récits, faite du Brug na Boinne à propos de la résidence à Tara du roi d'Irlande, Muirchertach. Il y a une correspondance et une coïncidence symboliques entre la résidence divine et la résidence royale.

Mais la submersion, dans les deux cas de figures du mythe irlandais, ne touche ou n'anéantit qu'une famille et non une collectivité sociale ou nationale. Et des trois enfants rescapés de la famille d'Eochu, seul le destin de Li Ban nous intéresse parce que c'est elle qui, finalement, est assimilable ou comparable à la fille du roi Grallon, Dahud. Elle porte d'ailleurs le même nom, *Muirgen,* « fille de la mer », mi-fille, mi-poisson pendant trois cents ans. Sa conversion résume et clôt l'annexion par le christianisme, sans à-coup ni violence, de toute la partie assimilable du fond mythologique irlandais (que ce fond n'ait rien de commun avec la patristique, cela est évident, mais il était éminemment récupérable par les hagiographes et c'est cela qui importait).

Mais à partir du paragraphe 6 ce destin semble lié à la christianisation de l'Irlande en sens inverse de celui de Dahud : Li Ban est ou devient une bonne chrétienne sans nulle arrière-pensée, ce en quoi elle n'est pas ou plutôt elle n'est plus une femme de l'Autre Monde. Elle rejoint ainsi la douce et belle Eithne qui, dans le récit de l'*Altrom Tige Da Medar* ou « Nourriture de la Maison des Deux Gobelets », version tardive et christianisée du *Tochmarc Etaine,* refuse toute nourriture païenne, et devient la personnification de l'Irlande prédestinée à se convertir [12]. La différence est dans la qualité sociale : Eithne est une fille de serviteur et Li Ban est fille de roi. En matière de sainteté, toutefois, le rang social importe peu. Le cas n'est d'ailleurs pas isolé, dans le légendaire, de douces jeunes filles, transformées en oiseaux, le plus souvent, ou en poissons, plus rarement, et qui, délivrées de la métamorphose, rencontrent le saint providentiel et gagnent le paradis. Elles symbolisent toutes la conversion de l'Irlande. Et le thème de la sirène a été lié lui aussi à la christianisation de l'Irlande, à seule fin que les personnages du *síd* ne soient pas tous maudits et oubliés, sort qu'ils ne méritent absolument pas.

Le destin de toutes ces jeunes femmes (y compris celui de Sin du récit de la mort de Muirchertach décrite dans le chapitre précédent) forme un violent contraste avec celui de la Morgane bretonne qui, elle, au contraire, nous l'avons vu succinctement en attendant de le voir plus en détail, a échappé à la christianisation et est devenue, ou restée, la créature diabolique que les évangélisateurs de la péninsule ont condamnée irrémédiablement à la perdition. Car, tout christianisé qu'il soit, le mythe irlandais fait encore la jonction, la liaison de la religion préchrétienne et de la foi nouvelle. Au contraire, la christianisation de la légende bretonne – ou de la légende galloise qui se cache derrière le poème de Gwyddno – est radicale dans sa rupture avec le passé, cependant qu'elle réprime

12. Voir le texte complet de cette version dans les *Textes mythologiques irlandais,* pp. 257-266.

l'immoralité et le paganisme des habitants de Maes Gwyddneu et de Ker Is avec la dernière des brutalités.

Elle n'est surtout pas orientée dans la même direction : en Bretagne le roi Gradlon échappera à la noyade, au contraire du roi irlandais Eochu, et c'est la fille de la mer qui sera noyée à cause de ses débauches supposées. Ce n'est pas un hasard. Et ce qui n'est pas un hasard non plus, c'est que le mythe irlandais, s'il a retenu le jaillissement brutal de la source comme élément constitutif des origines d'une dynastie, n'a pas conservé la disparition d'une ville entière pour les péchés de ses habitants et la faute d'une fille de roi.

Dans ces conditions, le détail de la femme négligente qui omet de fermer la vanne (Dahud l'ouvre volontairement) est sans importance dans le récit irlandais où la coupable n'est pas même nommée. La comparaison directe est donc difficile, voire impossible, mais le thème est commun et il mérite d'être signalé avec insistance car les survivances de thèmes mythiques communs à la Bretagne, au pays de Galles et à l'Irlande ne pullulent pas dans le répertoire.

## LA FONTAINE D'ORAGE ET LE THÈME DE LA VENGEANCE

Le thème de la submersion doit être distingué, de toute façon, de celui des fontaines sacrées et des fontaines d'orage qui n'ont pas davantage quelque chose à voir avec le mythe des origines. Le traitement est tout différent et c'est pour cette raison que nous le signalerons ici.

L'archétype de la fontaine d'orage est, en terre celtique, dans l'antique forêt de Brocéliande, celle de Barenton. On a parfois cherché, en vain, à rattacher le nom à celui de *Belenus,* à cause de la variante *Belenton,* mais l'examen de son rôle indirect dans la mythologie celtique ne pourrait se faire qu'à partir de textes arthuriens, surtout gallois, qui nous éloigneraient considérablement de notre propos [13]. C'est beaucoup moins le thème de la submersion que celui de la vengeance qui est développé dans le conte gallois de Cynfig tel qu'il est contenu dans les *Iolo Manuscripts* :

> « Un fils de paysan aimait la fille du Comte de Clare et elle n'en voulait pas parce qu'il n'était pas riche. Il alla sur la grand route et

13. On ne voit pas, réflexion faite, ce que *Belenus,* divinité celtique continentale et solaire, viendrait faire dans l'explication d'une fontaine d'orage dans la légende arthurienne. En outre la distance chronologique entre *Belenus* et le texte gallois est trop grande pour que l'hypothèse soit prise au sérieux. Voir Félix Bellamy, *La Forêt de Brecheliant* I, Rennes, 1896, *passim.*

guetta le serviteur du Seigneur du canton, revenant au Château après avoir collecté l'argent de son Seigneur. Il le tua, prit son argent, le montra et la dame l'épousa. Il organisa un banquet magnifique, y invita tous les nobles du pays et ils se réjouirent à l'extrême. La seconde nuit le mariage eut lieu, et quand ils furent les plus joyeux, ils entendirent une voix. Ils écoutèrent attentivement et ils comprirent "la vengeance viendra, la vengeance viendra, la vengeance viendra", par trois fois. Ils demandèrent quand : "Au bout de neuf générations", dit la voix. "Nous n'avons pas de raison de craindre, dirent-ils tous, nous serons sous terre longtemps avant cela". Mais ils étaient encore vivants quand il leur naquit un descendant de la neuvième génération et il en naquit un autre à l'homme qui avait été tué. Celui-ci, voyant la fin de cette période, vint voir Cinffig. C'était un jeune homme intelligent et noble. Il regarda la ville et ses richesses dont personne ne possédait un sillon ou un coin, hormis la descendance du meurtrier, qui était encore vivant, ainsi que sa femme. Au chant du coq ils entendirent une voix : "La vengeance est venue, la vengeance est venue, la vengeance est venue." "Sur qui est-elle venue ?" "Sur celui qui a tué mon père à la neuvième génération." Ils se levèrent avec terreur et allèrent vers la ville mais il n'y avait à sa place qu'un grand lac, et à la surface il y avait trois sommets de cheminées laissant échapper une fumée odorante. À la surface de l'eau il y avait les gants de l'homme qui avait été assassiné, flottant aux pieds du jeune homme. Il les prit et il y vit le nom et les armes de l'homme qui avait été tué. On entendit des voix innombrables louant Dieu par des chants célestes. La fin est ainsi [14]. »

La conclusion de ce conte semble beaucoup plus empreinte de morale biblique et protestante que de légende celtique, et il ne nous servirait guère, éventuellement, qu'à mesurer la distance qui sépare le thème celtique de la submersion des contes ou des histoires qu'on a pu être tenté de lui rattacher sans raison sérieuse.

Pour en terminer, provisoirement au moins, avec le thème, non plus de la submersion proprement dite, mais de la ville engloutie dans un lointain passé, nous citerons un assez long extrait d'un conte breton recueilli – et peut-être arrangé, au moins stylistiquement – par Émile Souvestre et intitulé *Al Lew Drez* (« La Lieue de grève »). Un vieux mendiant a dit au héros du conte, Perik Skoarn,

« que là où se trouve maintenant la dune de Saint-Efflam, s'étendait autrefois une ville puissante ; les flottes de cette ville couvraient la mer et elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une

14. *Iolo Manuscripts,* Llandovery, 1848, p. 194.

baguette de noisetier avec laquelle il changeait toutes choses selon son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi.

Dans la dernière salle de ce palais, se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir ; mais pour arriver jusqu'à elle il faut se hâter ; car aussitôt que le dernier coup de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Skoarn a retenu ce récit du vieux mendiant d'Yar, et voilà pourquoi il se promène si tard sur le sable de la Lew Dréz.

Enfin un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel. Skoarn tressaille !... Il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entr'ouvrir lentement comme la gueule d'un dragon qui s'éveille.

Il assure alors à son poignet le cordon de cuir qui tient son penn-baz et se précipite dans le passage, d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui brillent, la nuit, dans les cimetières. Il arrive ainsi à un palais immense, dont les pierres sont sculptées comme celles de l'église du Folgoat ou de Quimper-sur-l'Odet.

La première salle où il entre est pleine de bahuts où l'on voit entassé autant d'argent qu'il y a de grains de blé dans les huches après la moisson : mais Perik veut plus que de l'argent, et il passe outre. – Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit.

Il trouva une seconde salle entourée de coffres qui regorgent de plus d'or que les râteliers ne regorgent d'herbes en fleurs au mois de juin : Perik aime l'or, mais il veut davantage, et il va plus loin. – Le septième coup vient de sonner.

La troisième salle où il entre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent comme le lait dans les terrines de terre de Cornouaille, au premier jour du printemps. Skoarn eût bien voulu en emporter pour les jolies filles de Plestin ; mais il continue sa route en entendant sonner le huitième coup.

La quatrième salle était tout éclairée par des coffres remplis de diamants, jetant plus de flammes que les bûchers d'ajonc sur les côteaux du Douron, le soir de la Saint-Jean. Skoarn est ébloui : il s'arrête un instant, puis court vers la dernière salle, en entendant sonner le neuvième coup.

Mais là, il demeure subitement saisi d'admiration ! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles belles à perdre les âmes des saints ; chacune d'elles tient, d'une main une couronne de chêne, et de l'autre une coupe de vin de feu. Skoarn, qui a résisté à l'argent, à l'or, aux perles et aux

diamants, ne peut résister à la vue de ces belles créatures aimées du péché.

Le dixième coup sonne, et il ne l'entend pas ; le onzième retentit, et il demeure immobile ; enfin le douzième se fait entendre, aussi lugubre que le coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants !...

Perik, épouvanté, veut retourner en arrière, mais il n'est plus temps. Toutes les portes se sont refermées : les cent belles jeunes filles ont fait place à cent statues de granit, et tout rentre dans la nuit [15]... »

Il est facile de conclure immédiatement dans ce conte populaire breton, écrit en bon français littéraire du XIX^e^ siècle, à l'absence presque totale du thème de la submersion. La cité – dont nous ignorons le nom – a jadis été engloutie mais on y accède par la grève, c'est-à-dire par la terre, sans passer l'eau, et il n'y a pas de belle pécheresse fille de roi, car il n'y a pas qu'une jeune fille, il y en a cent [16]. Le conte, qui est lui aussi christianisé, comme presque tout ce qui est légendaire en Bretagne, prête aux merveilles du palais et aux belles jeunes filles une couleur définitive de péché, tandis que le non-retour de Skoarn est normalement interprété comme le châtiment d'un intrus qui a mis les pieds là où il n'avait pas à les mettre : on n'entre pas impunément sans autorisation dans l'Autre Monde.

Et Perik Skoarn est d'autant plus coupable que, s'il s'est introduit furtivement dans le palais merveilleux, c'est pour se remplir les poches « afin d'avoir à l'église un banc garni de cuir rouge et de pouvoir conduire aux Pardons les belles *pennerez* ("héritières") assises sur la croupe de son cheval et au bras appuyé sur son épaule [17] », ambition

15. *Le Foyer breton,* Paris, 1844, pp. 232-234.

16. Il est facile de reconnaître dans ce conte populaire breton au moins deux des élements constitutifs de la légende de Conn : la ou les jeunes filles tenant la coupe de souveraineté (voir notre traduction de ce texte en annexe à l'étude de Françoise Le Roux sur *Lugnasad ou La Fête du roi,* in *Ogam* 14, 1962, pp. 343 sqq.)

17. C'est sur ce motif folklorique assez plat que nous devons conclure. La Ville Engloutie, image condensée des merveilles de l'Autre Monde, a été à la fois noyée et foudroyée par le christianisme. Comment et pourquoi ce thème nous a-t-il été conservé, à travers des modalités contradictoires de christianisation ? « Enfin, comment négliger les effets d'une étonnante sensibilité aux manifestations prétendument surnaturelles ? Elle rendait les esprits constamment et presque maladivement attentifs à toute espèce de signes, de rêves et d'hallucinations. Le trait, à vrai dire, était surtout marqué dans les milieux monastiques, où les macérations et le refoulement ajoutaient leur influence à celle d'une réflexion professionnellement centrée sur les problèmes de l'invisible. Nul psychanalyste n'a jamais scruté ses songes avec plus d'ardeur que les moines du X^e^ ou XI^e^ siècle » (Marc Bloch, *La Société féodale,* Paris, 1968, pp. 116-117). La définition contenue dans ces lignes est peut-être applicable à l'Allemagne, voire à l'Italie ou à

toute humaine, simple et sans calcul, ce dont pouvait rêver deux ou trois fois par an un jeune paysan breton jusque dans les premières années du XX^e siècle.

Il nous faudrait être à même de comprendre la mentalité de l'époque médiévale et l'atmosphère dans laquelle les vies de saints et les légendes nous ont été transmises [18].

Si nous avons bien compris nos sources médiévales, si le monachisme insulaire était capable d'inspirer d'incroyables performances d'ascétisme et de pénitence, ainsi qu'en témoignent d'ailleurs tous les pénitentiels, nous sommes persuadés aussi que les monastères irlandais ont été très souvent peuplés de solides gaillards, ayant les pieds sur terre et la tête loin des nuages, vivant dans la simplicité concrète et qui, lorsqu'ils s'intéressaient à leur histoire nationale (c'est-à-dire à tout le corpus mythologique et épique), ne s'embarrassaient guère de psychanalyse ou de questions psychologiques complexes.

Mais la moindre erreur ne serait pas de faire de Dahud un symbole de paganisme en opposition farouche au christianisme de saint Gwénolé. La légende bretonne, entièrement christianisée, ne souffre pas l'arbitraire d'une telle dichotomie. Car Dahud a perdu toute qualité divine pour devenir une pécheresse impie insensible au remords et au repentir. Il n'est plus venu à un conteur breton l'idée qu'elle pût être autre : elle n'adore aucun dieu préchrétien non plus et, si l'église est déserte, la ville d'Is est exempte de sanctuaire païen. L'opposition éternellement édifiante qui motive l'hagiographie est celle du bien et du mal, de la vertu et des péchés, des anges et des démons, de Dieu et du Diable.

Il faut bien s'entendre aussi sur la nature du personnage. Même si l'étymologie de Dahud par **dago-soitis* « la bonne sorcière » est admissible (nous dirions plutôt « la bonne magie »), elle ne justifie en rien l'hypothèse, qui a parfois été émise, d'une divinité de ce nom qui aurait été adorée dans la région de la pointe du Raz (il vaudrait mieux penser à la « fée » Morgane et aux *Gallisenae* de Pomponius Mela), et elle ne résout rien puisque le nom est breton moyen ou moderne. Quant à l'étymologie de *Ahes,* qui a servi à de nombreuses interprétations religieuses, elle est désormais réglée : c'est une forme moyen-bretonne de l'anthroponyme vieux-breton *Aeth* et cela exclut toute fantaisie [19].

l'Espagne. Mais si nous avons bien compris nos sources, la christianisation de l'Irlande a été si bien faite que les dieux païens eux-mêmes ont parfois été convertis sans aucun problème de conscience. En Bretagne armoricaine ou insulaire, la conversion, faite dans le cadre administratif romain, a été beaucoup plus ordinaire.

18. La différence est totale avec l'Irlandaise Sin (voir *supra*).

19. Voir Christian-J. Guyonvarc'h, *Dictionnaire étymologique du breton,* fascicules 4 et 5, pp. 280-281.

Émile Souvestre est un auteur difficile, de notre point de vue s'entend : il transcrit sous une forme littéraire très achevée des textes populaires qui, ainsi habillés, nous font le plus souvent l'impression de trahir leurs origines mais qui, examinés de plus près, abstraction faite de la trop grande qualité du style, conservent des éléments qui relèvent du mythe, qui l'expliquent ou qui l'explicitent. Cette forme littéraire, très différente de celle d'Anatole Le Braz dans son livre sur *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains* (Le Braz respecte d'une certaine façon l'extraordinaire simplicité d'expression des conteurs bretons), nous empêche de ranger ce texte parmi les « contes » du folklore, parce que nous ne pouvons pas déterminer avec une rigueur absolue ce qui appartient au folklore et ce qui est propre au style du transcripteur. Nous ferons d'abord l'analyse du conte par rapport au thème celtique que nous venons d'analyser. Puis nous verrons ultérieurement comment les variantes ou les traits originaux ont été repris ou adaptés, le plus souvent silencieusement, dans les arrangements ou les « rewritings » littéraires.

Voici donc comment Souvestre, toujours dans son livre *Le Foyer breton,* présente ce conte qui, attribué au pays de Cornouaille, diffère considérablement de la version d'Albert Le Grand :

> Dans les temps anciens il y avait en Cornouailles un roi puissant qui se nommait Grallon. C'était un homme aussi ami du bien qu'aucun fils d'Adam, et qui accueillait à sa cour tous les gens de renom, qu'ils fussent nobles ou roturiers. Malheureusement, il avait pour fille une princesse de conduite déréglée qui, pour échapper à sa surveillance, était allée habiter Keris à quelques lieues de Quimper.
>
> Un jour que le roi Grallon chassait avec sa suite dans une forêt placée au pied du Ménéhom, ils se perdirent et arrivèrent tous à l'ermitage du solitaire Corentin. Grallon avait entendu parler de ce saint homme, et il se réjouit d'avoir été conduit jusqu'à sa demeure, mais ses serviteurs, qui mouraient de faim, regardaient d'un air triste la pauvre logette du saint, en se disant l'un à l'autre qu'il faudrait souper d'oraisons.
>
> Corentin, éclairé par Dieu, devina leur pensée. Il demanda au roi s'il ne voulait point accepter une collation, et comme Grallon répondit qu'il n'avait rien mangé depuis le chant du coq, le saint appela l'échanson et le cuisinier pour préparer un bon repas après une si longue abstinence.
>
> Il les conduisit tous deux à la fontaine placée près de son ermitage, remplit d'eau la cruche d'or que portait le premier, coupa un morceau du petit poisson qui nageait dans la source pour le donner au second, et recommanda à tous deux de mettre le couvert du roi et de sa suite. Mais l'échanson et le cuisinier se prirent à rire, et lui

demandèrent s'il prenait les gens de la cour pour des mendiants, d'oser leur offrir ses arêtes de poisson et son vin de grenouilles. Corentin leur dit de ne s'inquiéter de rien et que Dieu pourvoirait à tout.

Ils se décidèrent en conséquence à faire ce qu'il avait ordonné, et, à leur grande surprise, les prévisions du saint se réalisèrent ; car d'un côté l'eau, qui avait été puisée dans la cruche d'or, se changea en un vin aussi doux que le miel et aussi chaud que le feu, tandis que, de l'autre, le petit morceau de poisson se multiplia de manière à rassasier deux fois plus de convives que le roi n'en avait à sa suite.

Grallon fut averti de ce miracle par ses deux serviteurs, qui lui montrèrent, pour surcroît de merveille, le petit poisson dont Corentin avait coupé une partie, nageant dans la fontaine, aussi sain et aussi entier que si le couteau du saint ne l'eût jamais touché.

À cette vue, le roi de Cornouailles fut saisi d'admiration et il dit à l'ermite :

– Homme de Dieu ! ce n'est pas ici votre place ; car votre maître et le mien ont défendu de garder la lumière sous le boisseau. Vous allez quitter cet ermitage pour venir à Quimper où je vous nomme évêque ; mon palais vous servira de demeure, et toute la ville vous appartiendra. Quant à vos disciples, je leur bâtirai un monastère à Landevennec, et vous en nommerez vous-même l'abbé.

Le roi tint sa promesse, abandonna sa capitale au nouvel évêque et alla habiter la ville d'Is.

Celle-ci s'élevait à la place même où vous voyez aujourd'hui la baie de Douarnenez. Elle était si grande et si belle, que pour faire l'éloge de la capitale des galots, les hommes de l'ancien temps n'ont rien trouvé de mieux que de l'appeler Par-Is, c'est-à-dire l'égale d'Is. Elle était bâtie plus bas que la mer et défendue par des digues dont on ouvrait les portes à certains moments pour faire entrer et sortir les flots. La princesse Dahud, fille de Grallon, portait toujours suspendues au cou les clefs d'argent de ces portes, ce qui fait que le peuple l'appelait la princesse *Alc'huez,* ou plus brièvement *Ahès.* Comme c'était une grande magicienne, elle avait embelli la ville d'ouvrages que l'on ne peut demander à la main des hommes. Tous les Korrigans de Cornouailles et de Vannes étaient venus, sur son ordre, pour construire les digues et forger les portes, qui étaient de fer ; ils avaient couvert le palais d'un métal semblable à de l'or (car les Korrigans sont d'habiles faux-monnayeurs) et entouré les jardins de balustrades qui brillaient comme de l'acier poli. C'étaient eux qui soignaient les écuries de Dahud, pavées de marbre noir, rouge ou blanc, selon la couleur des chevaux, et qui entretenaient le port où l'on nourrissait les dragons marins : car Dahud avait soumis par son art les monstres de la mer et en avait donné un à chaque habitant de Keris, qui s'en servait comme d'un coursier pour aller chercher au-delà des flots les marchandises rares ou pour atteindre les vais-

seaux des ennemis. Aussi tous ces bourgeois étaient si opulents qu'ils mesuraient le grain avec des hanaps d'argent.

Mais la richesse les avait rendus vicieux et durs ; les mendiants étaient chassés de la ville comme des bêtes fauves ; on ne voulait avoir partout que des gens gais, bien portants et vêtus de drap ou de soie. Le Christ lui-même, s'il fût venu en habit de toile, eût été repoussé. La seule église qu'il y eût dans la ville était si délaissée que le bedeau en avait perdu la clef ; l'ortie poussait sur le seuil et les hirondelles nichaient contre les joints de la porte d'entrée. Les habitants passaient les journées et les nuits dans les auberges, les salles de danse, les spectacles, uniquement occupés de perdre leur âme.

Dahud donnait l'exemple. C'était, jour et nuit, fête dans son palais. On voyait arriver, des pays les plus éloignés, des gentilshommes et jusqu'à des princes attirés par la renommée de cette cour. Grallon les recevait avec amitié, et Dahud encore mieux ; car si c'étaient des jeunes gens de belle apparence, elle leur donnait un masque magique avec lequel ils pouvaient, dès le soir, la rejoindre secrètement dans une tour bâtie au bord des écluses.

Ils y restaient avec elle jusqu'à l'heure où les hirondelles de mer recommençaient à passer devant les fenêtres de la tour, alors la princesse leur disait bien vite adieu, et pour qu'ils pussent sortir sans être vus comme ils étaient arrivés, elle leur remettait le masque enchanté, mais cette fois il se resserrait de lui-même et les étranglait !... Un homme noir prenait alors le corps mort, le plaçait en travers sur son cheval, comme un sac de mouture, et allait le jeter au fond d'un précipice, entre Huelgoat et Poulaouën. Ceci est bien la vérité, car aujourd'hui même, pendant les nuits sombres, on entend, au fond de la ravine, les plaintes de leurs âmes. Que les chrétiens pensent à elles dans leurs prières !

Corentin, instruit de tout ce qui se passait à Keris, avait plusieurs fois averti Grallon que la patience de Dieu était à bout ; mais le roi avait perdu sa puissance et vivait seul dans une des ailes du palais, abandonné de tout le monde, comme un grand-père qui a livré son héritage à ses enfants ; aussi Dahud ne tenait-elle aucun compte des menaces du saint.

Or, un soir qu'il y avait fête chez elle, on vint lui annoncer un prince puissant, venu des extrémités de la terre pour la voir. C'était un homme de grande taille, tout vêtu de rouge et si barbu qu'on apercevait à peine ses deux yeux, qui brillaient comme des étoiles... Il adressa à la princesse un compliment en rimes si bien tourné qu'aucun bazvalen de Cornouailles n'eût pu en inventer de pareil, puis il se mit à parler avec tant d'esprit que tout le monde en demeura émerveillé.

Mais ce qui frappa surtout les amis de Dahud, ce fut de voir combien l'étranger était plus habile qu'eux dans le mal. Il savait non seulement tout ce que la malice humaine a inventé depuis la création,

dans toutes les terres habitées par des êtres parlants, mais tout ce qu'elle inventera jusqu'au moment où les morts se lèveront de leur tombe pour être jugés. Ahès et les gens de sa cour reconnurent qu'ils avaient trouvé leur maître, et tous résolurent de prendre des leçons du prince barbu.

Pour commencer, celui-ci leur proposa un branle nouveau qui n'était autre que le passe-pied dansé en enfer par les sept péchés capitaux. Il fit entrer, pour cela, un sonneur qu'il avait amené avec lui. C'était un petit nain vêtu d'une peau de bouc, et qui portait sous son bras un biniou dont le chalumeau lui servait de *pen-baz*.

À peine se fut-il mis à sonner que Dahud et ses gens furent saisis d'une espèce de frénésie et se mirent à tourner comme des tourbillons de mer. L'inconnu en profita pour enlever à la princesse les clefs d'argent des écluses et pour s'échapper de la fête.

Pendant ce temps Grallon était seul dans son palais situé à l'écart ; il se tenait dans une grande salle obscure, et il était assis sur l'âtre, près d'un feu éteint. Il sentait la tristesse lui tomber dans le cœur, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit des deux côtés, et saint Corentin parut sur le seuil avec un cercle de feu autour du front, la crosse d'évêque à la main et marchant dans un nuage de parfum.

– Levez-vous, grand roi, dit-il à Grallon, prenez ce qui vous reste de précieux et fuyez, car Dieu a livré cette ville maudite au démon.

Grallon, effrayé, se leva aussitôt, appela quelques vieux serviteurs, et, après avoir pris son trésor, il monta son cheval noir et partit à la suite du saint qui glissait dans l'air comme une plume.

Au moment où ils passaient devant la digue, il entendit un grand mugissement de flots et aperçut l'étranger barbu, qui avait repris sa forme de démon, occupé à ouvrir toutes les écluses avec les clefs d'argent enlevées à Dahud. La mer descendait déjà sur la ville en cascades, et l'on voyait les flots élever leurs têtes blanches au-dessus des toits, comme s'ils montaient à l'assaut. Les dragons, enchaînés dans le port, mugissaient de terreur ; car les animaux aussi sentent la mort venir.

Grallon voulut jeter un cri d'avertissement ; mais Corentin lui répéta de fuir, et il s'élança au galop vers le rivage. Son cheval traversa ainsi les rues, les places, les carrefours, poursuivi par les flots et toujours les pieds de derrière dans la vague. Il passait devant le palais de Dahud, lorsque celle-ci parut sur le perron, les cheveux épars comme une veuve, et s'élança derrière son père. Le cheval s'arrêta subitement, fléchit, et l'eau monta jusqu'aux genoux du roi.

– À moi, saint Corentin, cria-t-il épouvanté.

– Secouez le péché que vous portez derrière vous, répondit le saint, et par le secours de Dieu, vous serez sauvé !

Mais Grallon, qui malgré tout était père, ne savait à quoi se résoudre. Mais Corentin toucha avec sa crosse d'évêque l'épaule de la princesse qui glissa dans la mer et disparut au fond du gouffre, appelé depuis le gouffre d'Ahès !

Le cheval, ainsi délivré de son fardeau, s'élança en avant et atteignit le rocher de Garrec où l'on voit encore la marque d'un de ses fers.

Le roi tomba d'abord à genoux pour remercier le ciel, puis se retourna vers Keris, afin de juger le danger auquel il avait miraculeusement échappé ; mais il chercha en vain l'ancienne reine des mers. Là où il y avait, quelques instants auparavant, un port, des palais, tant de richesses et de milliers d'hommes, on ne voyait plus qu'une baie profonde qui reflétait les étoiles ; tandis qu'à l'horizon, debout sur le dernier débris des digues submergées, l'homme rouge montrait les clefs d'argent avec un geste de triomphe.

Plusieurs forêts de chênes ont eu le temps de naître et de mourir depuis le jour où arriva cet exemple ; mais les pères l'ont raconté aux enfants d'âge en âge jusqu'à notre temps. Avant la grande révolution, le clergé des paroisses riveraines s'embarquait tous les ans dans des canots de pêcheurs, et allait dire la messe sur la ville noyée. Depuis, cet usage s'est perdu avec beaucoup d'autres ; mais quand la mer est calme, on aperçoit au fond de la baie les restes de la grande cité, et les dunes d'alentour sont pleines de ruines qui prouvent sa richesse [20].

Maintenant, avant d'aller plus loin, nous devons au lecteur de produire ce qui nous semble avoir été l'une des sources, ou une source partielle, de Souvestre. C'est, dans les *Chronicques & Ystoires des Bretons* de Pierre Le Baud, un assez long passage qui est quand même très ressemblant. C'est au tome III de l'édition de La Lande de Calan, pp. 43-44.

« Aussi eut Grallons familier de benoist Corentin, en la légende duquel il est contenu qu'un jour comme Grallons fust travaillé par le labeur de la chasse & par nécessité contreint se divertir & loger à Ploemodiern, un lieu ou Corentin se tenoit solitaire : ledit Corentin qui autre chose n'avoit à présenter au roy trancha une porcion d'un poisson qu'il nourrissoit en la fontaine, laquelle porcion cuite superabonda tellement que le roy & toute sa famille en furent refectionnez. Et quand le roy cogneust cest admirable fait, & vit le poisson sain & entier nageant par la fontaine, il honora plus chèrement sainct Corentin, & luy donna son palais en sa salle royalle nommée Kemper, avecques les bois & la terre d'environ, auquel lieu Corentin mit le siège épiscopal des Corisopitenses, car peu après il fut consacré leur évesque par sainct Martin, & leur grande cité de Ys, située prés la grand mer, si comme on dit, fut en celuy temps pour les péchez des habitans submergée par les eaues issants de celle mer qui tres-

20. *Le Foyer breton*, éd. 1844, pp. 119-127.

passèrent leurs termes ; laquelle submersion le roy Grallons qui lors estoit en celle cité, eschappa miraculeusement c'est à scavoir par le mérite de sainct Guingalreus, duquel il est touché cy après. Et dit l'on que encores en appiérent ses vestiges sus la rive de celle mer qui de l'ancien nom de la cité est jusques à maintenant appelé Ys.

Et de celui sainct homme Guingalreus qui sauva Grallons dudit péril est trouvé es Chronicques & Légendes d'une très ancienne abbaye appelée Landevenec située en Cornouaille, que un noble homme nommé Fracanus, cousin de Cathonus, l'un des roys de l'isle de Bretagne, homme selon le siècle très-renommé, vint en ceste Armoricque, ainsi que les autres Bretons de ladite isle avecques deux enfants gémeaux appellez Guéthenoc & Jacques & leur mère qui estoit surnommée Blanche Trimamme, pour ce qu'elle avoit trois mammelles selon le nombre de ses enfans, car lesdits Guéthenoc & Jacques avoient une sœur germaine qui n'est pas mise au calcule ne au nombre desdits enfans, parce que plusieurs autheurs n'ont pas de coustume asseoir en leurs escripts le cathalogue des femmes. Si appliqua celuy Fracanus avecques sa famille à un port appelé Brachet, & perlustrant & encherchant la terre armoricane, trouva un grand fonds & ample territoire, de toutes parts environné du buissons & de forests, lequel fut lors [par] ledit Fracanus son inventeur appellé Goetlo, par l'innondation d'un fleuve qui là décourt, lequel est proprement appelé Sang en gaulois & en breton Goet, & signifie Goetlo lieu de sang, lequel celui Fracanus habita, & là lui naquit le dessusdit nommé Guingalreus, & qui fut homme de très merveilleuse abstinence, & de très saincte & prouvée vie. »

et c'est mieux encore chez Alain Bouchart, dans ses *Grandes Chroniques de Bretagne*, éd. H. Le Maignen, feuillet 37b :

« Comme le roy Gradlon estoit un iour es forestz de Cornoaille en son royaulme chassant au bestes sauluaiges, le surprint fain & desir de menger. Si commanda a ses gens quilz cerchassent au plus pres quelque lieu ou il pourroient trouuer de quoy repaistre. Les gens du roy Gradlon trouuerent vng hermitaige iouxte vne petite fontaine : & en celluy hermitaige se tenoit sainct Corentin : si luy demanderent sil auoit quelque chose dont le roy peut prendre sa refection : sainct Corentin les mena a la fontaine dont sortoit vng petit russeau & en ce russeau se rendit a luy vne tres-belle truite : dont sainct Corentin a tout son cousteau couppa vne piece de dessus le dos & laissa aller en leau le surplus. Et bailla celle piece aux gens du roy & commanda la faire cuire pour le repas du roy & de ses gens. Quant le cuisinier vit que on ne luy bailloit autre chose il se print a soubzrire disant que cent telles pieces ne souffisoient pas pour resaisir le roy & les nobles hommes quil auoit en sa compagnie : toutesfois en obeissant au commandement du sainct homme,

il mist cuire celle petite piece de poisson, laquelle se multiplia & tellement augmenta, que le roy Gradlon & tous ceulx qui auecques luy estoient, en furent ressaisiez, en aiant memoire que de deux poissons nostre Seigneur, selon leuangille, ressailsia cinq mil hommes.

Apres que le roy Gradlon eut repeu, il se retira a la fontaine a laquelle il vit le poisson tout vif qui auoit recouuert autre piece au lieu de celle que le sainct homme auoit trenchee. Quant le roy eut veu ce miracle il se esbahit moult, & se mist a genoulx aux piez du sainct hermitte sainct Corentin : si luy donna en perpetuite son palais royal quil auoit en sa ville de Kemper, auecques les forestz & tout ce quil auoit a lenuiron dudit hermitaige : auquel est a present leglise cathedralle du lieu. Tantost apres quelquun des seruiteurs du roy se tira a la fontaine & couppa partie dudit poisson, lequel dicelle coupure nestoit gueri, si le guerit le sainct homme & luy commanda se retirer en maniere que depuis ne fut veu. »

Il manque, chez ces deux chroniqueurs, tout le récit de la submersion, mais il n'importe : l'extrême simplicité des mythes ou des légendes celtiques, y compris ceux et celles qui ont été christianisés à outrance avant d'être transmis par le folklore, est avant tout dans les personnages qui les animent : peu ou pas de psychologie, plutôt des silhouettes que des caractères. Les scénarios évitent toute complication, et les définitions à proposer sont parfois lapidaires. Le nombre des personnages en cause, surtout, est constamment limité. Comme dans le cas du récit irlandais de la mort de Muirchertach, le théâtre de la submersion de la ville d'Is se joue avec trois personnes qui sont respectivement :

– le saint (Gwénolé ou Corentin),
– le roi (Gradlon),
– la femme (Dahud).

Ce trio breton rejoint en effet, par ses bonnes ou ses mauvaises actions et les ressorts respectifs qui animent ses personnages, celui que nous avons rencontré et décrit dans le récit irlandais.

Mais cela étant constaté, les différences sont sensibles :

– La christianisation bretonne est beaucoup plus poussée ou achevée que celle du récit irlandais, et il faut bien reconnaître que, d'une part le récit hagiographique d'Albert Le Grand n'est qu'un résumé dont le contenu est à la fois littérairement correct et pauvre en détails ; il s'oppose à un récit beaucoup plus détaillé et plus riche chez Souvestre mais qui, tout en étant d'essence hagiographique et folklorique, est refondu dans le moule littéraire hypercorrect d'un grand écrivain.

– Du fait de la christianisation plus achevée et plus profonde, le parti pris moralisateur intervient beaucoup plus brutalement dans le

déroulement de l'action et le destin des personnages. Le récit folklorique breton fait surgir en particulier une sorte de *deus ex machina* familier de tout le Moyen Âge, qui est le diable, démon tentateur et doué de toutes les intelligences du mal, devenu aussi malgré lui l'instrument de la vengeance et de la colère divines.

– La mansuétude du saint irlandais est faite d'un pardon et d'une volonté de convertir qui sont absents de la légende bretonne. La femme de l'Autre Monde, Sin, est condamnée à l'aveu, au repentir et à la contrition. La Bretonne Dahud, au contraire, qui n'est pas tentatrice de roi, est condamnée d'emblée à la damnation définitive sans possibilité de repentir ou de pardon. La sainteté bretonne est impitoyable envers la belle pécheresse qui a mené la ville d'Is à sa perte.

Cela étant, il semble qu'on soit contraint d'accorder au récit d'Émile Souvestre une sorte de certificat d'authenticité, sous réserve du résultat de quelques analyses de conformité thématique.

– Comme en Irlande, le premier personnage, celui qui mène le jeu, est le saint. Peu importe d'ailleurs qu'il se nomme Gwénolé ou Corentin. Il possède l'onction divine et il domine largement les autres acteurs de cet événement mythique, ne serait-ce que parce qu'il possède au plus haut point l'*auctoritas* et tout ce qui en découle. L'un et l'autre préviennent et l'un et l'autre agissent pour éliminer définitivement Dahud et l'envoyer en enfer. Mais une comparaison avec l'Irlandais Cairnech, d'après le récit de la mort du roi Muirchertach, ne tournerait pas à leur avantage. Car Cairnech n'est pas qu'un saint, c'est aussi un homme politique, qui conseille, qui négocie et signe des traités. Ni Gwénolé ni Corentin n'ont cette capacité. Cairnech est aussi un digne successeur de Patrick par ses ressources inépuisables de persuasion et de maîtrise de soi.

En outre, le surnaturel ou le divin, dans le récit folklorique breton, se manifeste par deux miracles qui sentent l'emprunt à l'Évangile : le petit morceau de poisson suffisant à rassasier toute la suite du roi Gradlon et l'eau de la source transformée en un vin chaud et fort. C'est certainement très spectaculaire mais ce n'est pas, en soi, le premier miracle de ce genre dont la chrétienté ait eu à connaître.

– Le deuxième personnage est le roi Gradlon. Il est dit « roi puissant » mais la puissance qui lui est généreusement attribuée apparaît plus formelle que réelle. En tout cas, ce n'est pas comme l'Irlandais Muirchertach un roi combattant, et, dans la version folklorique cornouaillaise, vers la fin du récit, il laisse l'impression d'un très vieil homme qui, délaissé par ses enfants, a abdiqué toute autorité et tombe entièrement sous l'influence du saint. Il est vrai que, dans la conception chrétienne de l'existence et de la morale en

vigueur dans le récit, il lui serait difficile, voire impossible, de penser et d'agir autrement.

– Le troisième personnage est bien entendu la fille du roi, Dahud, qui se heurte au saint de plein fouet et qui n'est pas christianisée parce qu'elle n'était pas christianisable ; personnage encombrant dont le saint n'a que faire et qui, par toutes les fibres de son être et la moindre de ses actions, transgresse et choque violemment la morale chrétienne. La beauté physique et l'éternel féminin n'ont jamais fait partie des idéaux théologiques des moines du Moyen Âge, et on ne peut s'empêcher de penser que la fin de Dahud est normale : le saint lui effleure l'épaule de sa crosse et elle est engloutie par les eaux. Traduisons en clair : ne pouvant suivre celui que l'on considère comme son père, elle rejoint l'élément liquide et marin qui est le sien et qui était la raison d'être et de vivre de la cité condamnée par le christianisme.

Quant au Diable, il est bien évidemment surajouté en tant que prince du mal et de la luxure. Ce n'est pas un rôle bien difficile à tenir pour le Malin tel que l'a toujours conçu et imaginé le clergé de tous les pays d'Europe occidentale. Mais on doit faire remarquer une différence sensible entre les diables irlandais et bretons : alors que les seconds sont envahissants et permettent au clergé de toutes les époques de l'histoire de s'en servir comme autant d'épouvantails, les premiers sont d'une discrétion exemplaire, et le grand saint Patrick lui-même a eu plus souvent en face de lui des mauvais druides ou de vagues mécréants que des diables en personne. Dans la légende de la ville d'Is, qu'elle soit mythe ou folklore, il fallait bien justifier un peu plus la chute de Dahud dans le mal et la luxure et, du point de vue chrétien, s'entend, le diable était indispensable. Mais dès que son rôle est rempli, dans le récit de Souvestre, il disparaît. Il reste face à face le saint et le roi, le premier tout heureux d'avoir sauvé un saint homme et le second tout heureux d'être encore en vie. La submersion est accomplie et elle débarrasse la scène d'une présence féminine fort encombrante.

## LA SUBMERSION D'IS RACONTÉE PAR HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

Il n'est nullement question pour nous de reprendre ou de prolonger ce que l'on a nommé « la querelle du *Barzaz Breiz* ». Mais la version de la submersion d'Is présentée par La Villemarqué étant ce qu'elle est, nous ne pouvons nous dispenser de l'examiner du point de vue de sa langue et de son contenu. Nous verrons alors quelle valeur réelle il convient de lui accorder. L'examen linguistique ayant été fait

et s'étant révélé profondément négatif [21], il reste à examiner rapidement les données conceptuelles.

Cela commence par un argument qui mêle les données historiques, mythiques et folkloriques :

> Il existait en Armorique aux premiers temps de l'ère chrétienne, une ville, aujourd'hui détruite, à laquelle l'Anonyme de Ravenne donne le nom de Chris ou Keris. À la même époque, c'est-à-dire au cinquième siècle, régnait dans le même pays un prince appelé Gradlon et surnommé *Meur,* c'est-à-dire le *Grand.* Gradlon eut de pieux rapports avec un saint personnage, nommé Gwénolé, fondateur et premier abbé du premier monastère élevé en Armorique. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cette ville, de ce prince et de ce moine ; mais les chanteurs populaires nous fournissent d'autres renseignements. Selon eux, Ker-Is ou la ville d'Is, capitale du roi Gradlon, était défendue contre les invasions de la mer par un puits ou un bassin immense, destiné à recevoir l'excedant *(sic)* des eaux, à l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef, et qu'il ouvrait et fermait quand cela était nécessaire. Or, une nuit, pendant qu'il dormait, la princesse Dahud, sa fille, voulant couronner dignement les folies d'un banquet donné à un amant, déroba à son père la clef fatale, courut ouvrir l'écluse, et submergea la ville. Saint Gwénolé passe pour avoir prédit ce châtiment qui fait le sujet d'une ballade qu'on chante à Tregunc [22].

Il faudrait ne pas être conscient des limites, à la fois de l'histoire matérielle et de la légende, pour ajouter foi à tout ce qui est écrit dans ce bref alinéa. Que le roi Gradlon et saint Gwénolé aient existé, il n'y a pas lieu d'en douter, mais outre que toutes les circonstances de leur vie restent obscures, celles, plus particulières, de la submersion elle-même restent troubles si l'on tient à les considérer comme historiques.

En tout cas, le chant imprimé dans le *Barzaz Breiz* édulcore et affaiblit considérablement la matière de la légende, comme s'il avait voulu gommer une trop forte empreinte chrétienne :

> – le rôle de saint Gwénolé (ou saint Corentin) se réduit à une brève mention, dans la première strophe du poème, puis à une objurgation anonyme dans la quatrième série de trois strophes.
>
> – Le diable rouge du conte de Souvestre devient un simple amant anonyme qui se contente de demander la clef à la « douce Dahud ».
>
> – La fuite de Gradlon n'est pas décrite. De toutes ces aventures,

21. Voir l'annexe 1.
22. *Barzaz Breiz, op. cit.,* p. 46.

il reste une mention finale de « la blanche fille de la mer » qui chante au bord de l'eau « au soleil de midi ».

Quant aux notes qui suivent, pages 44-45, leur principal intérêt est de mentionner le poème gallois de Seithenin. Mais nulle part il est question du récit irlandais. Tous cela est donc très incomplet et ne peut aucunement servir comme base d'analyse.

# CHAPITRE III

# LE FOLKLORE ET L'HAGIOGRAPHIE

Nous avons assez évoqué le folklore dans notre introduction pour ne plus revenir sur les généralités. Mais il nous faut cependant prévenir encore que nous n'étudierons pas n'importe quel folklore breton. Nous ne devons pas oublier qu'il s'agit en l'occurrence de la recherche des traces ou des restes d'un mythe, et que tout le folklore subséquent, créé ou influencé, voire engendré par le christianisme, nous intéresse différemment, en quelque sorte à titre de témoin négatif, par ce qu'il a éliminé autant et plus que par ce qu'il a conservé ou altéré. Nous nommerons donc ici témoignages premiers les traces nettes du thème de la femme de l'Autre Monde dans le folklore, et nous réserverons la qualification de témoignages secondaires aux éléments de folklore relatifs à Is mais qui ne contiennent plus aucune trace du thème de la femme. On verra facilement, à la lecture de ce que Le Braz a collecté, que le folklore breton contient ou préserve des fragments épars du mythe celtique, christianisé ou non, mais que ces fragments épars, parfois archaïques ou insolites, ne présentent plus aucune cohérence religieuse préchrétienne.

## LES TÉMOIGNAGES PREMIERS CHEZ ANATOLE LE BRAZ

Les meilleurs témoignages, les plus directs au moins, se trouvent dans le recueil d'Anatole Le Braz, *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains,* I, p. 429 sqq. Nous transcrivons ici les textes tels qu'ils sont imprimés dans l'édition de 1928 réimprimée en 1982, et nous les faisons suivre le cas échéant d'un bref commentaire. Tous ces documents font

partie de la collecte personnelle d'Anatole Le Braz, c'est-à-dire qu'ils datent approximativement de la fin du XIXe siècle. On regrettera seulement que Le Braz ne nous ait pas transmis le texte breton de sa collecte. Cela forme un ensemble assez disparate. Mais cela ne change pas grand-chose quant aux conclusions à en tirer. Les premiers extraits concernent la Mary Morgane qui est un autre nom de Dahud, la fille du roi Gradlon :

> La demeure d'Ahès est, dit-on, à cent lieues au large. C'est de là qu'elle parcourt la mer en chantant, accompagnée d'une grande baleine qui ne la quitte jamais et dévore tous les marins que la sirène a séduits (recueilli à Callac, sans date).
>
> Ahès ou Dahud, la fille unique du roi Grallon, continue de hanter la mer depuis la nuit où son père, sur l'ordre de saint Gwénolé, l'y précipita. Seulement elle a changé son nom d'Ahès ou de Dahud contre celui de Mary Morgane. Quand il y a belle lune au large et que le temps trop clair annonce un orage prochain, on l'entend qui chante avec sa voix de sirène, comme il est dit dans une vieille gwerz dont je n'ai retenu que ces deux vers :
>
> Ahès, breman Mari Morgan,
> e skeud al loar, dan noz a gan.
>
> « Ahès, maintenant Marie Morgane, – au reflet de la lune, dans la nuit, chante » (recueilli à l'île de Sein de la bouche d'une vieille conteuse, Tine Fouquet).

Dahud, quel que soit son nom, reste la belle créature propre à séduire les hommes, ici les marins, mais le détail n'est pas le même dans le présent témoignage et dans le conte de Souvestre : chez Souvestre c'est le saint qui, en frôlant de sa crosse l'épaule de la jeune fille, la contraint de quitter le cheval de son père et de se laisser glisser dans la mer ; ici c'est le père lui-même qui se débarrasse de sa fille. Une note infrapaginale, p. 433, compare le nom de la fée *Morgain* dans les romans de la Table ronde et de la *Morrigan* de l'épopée irlandaise. C'est une erreur : *Morgain* est « née de la mer », irlandais *Muirgen (*mori-gena)* tandis que la *Mórrígan* est une « grande reine » (irlandais *mór* « grand » et *rigan* « reine »).

MARY MORGANE

> J'avais dans les douze ans à l'époque et je naviguais comme mousse à bord d'un des bateaux-pilotes de l'île. Un matin, comme nous croisions un peu avant l'aube dans les parages de l'Ar-Men en attente des navires de la Flotte, qui devaient rentrer à Brest, nous vîmes soudain, par bâbord, la mer, qui était admirablement unie et

lisse, se froncer légèrement sans que le moindre souffle de brise eût troublé sa surface.

– Oh ! oh ! s'écria Tymeur, le patron, il y a de la grosse bête par là !

Nous pensions qu'il allait surgir quelque énorme poisson. Aussi quelle ne fut pas notre stupeur quand un merveilleux buste de femme nue s'éleva soudain au-dessus des eaux ! Nous restâmes un instant, comme médusés, à la contempler. Ses cheveux très noirs, séparés en deux bandeaux sur son front, semblaient glisser derrière son dos en une longue tresse qui venait ensuite faire plusieurs fois le tour de son corps. Elle se tenait droite, ses bras soutenant ses seins, et elle nous regardait fixement, sans avoir l'air de bouger tant ses mouvements étaient aisés et souples. Cependant il était visible qu'elle se rapprochait de nous.

– Aux avirons, tous ! commanda le patron, et souque dur !

Il avait la voix altérée. Moi, je tremblais, je ne savais pourquoi, de tous mes membres.

Nous regagnâmes l'île à force de rames, sans plus nous soucier de la Flotte.

– C'est une journée perdue, dit un des hommes de l'équipage, quand nous fûmes ancrés dans le port.

À quoi Tymeur répondit d'un ton de colère :

– Tu aurais peut-être préféré perdre ta vie ?

Et il ajouta, plus calme :

– Au lieu de nous plaindre, faisons le signe de la croix, les enfants, pour remercier Dieu et saint Gwénolé. Ceux-là sont rares qui, ayant rencontré Mary Morgane, ont revu vivants la terre.

J'appris ainsi qui était la mystérieuse belle femme de la mer. Depuis, grâce au ciel, je ne l'ai plus retrouvée sur mon chemin (recueilli à l'île de Sein, sans date).

On retrouve ici le thème de la femme de l'Autre Monde, mais réduit à sa plus grande simplicité puisque la femme, douée d'une très grande beauté physique, n'est plus qu'une sirène au sens technique et restreint du mot. Il est évident que dans le contexte chrétien populaire elle ne pouvait plus être que maléfique. Elle est redoutable et redoutée parce qu'elle fait mourir tous ceux qu'elle peut atteindre. Et c'est saint Gwénolé que les marins rescapés remercient tout naturellement. On notera aussi et surtout le changement de niveau : la *banshee* irlandaise vient toujours chercher un fils de roi ou un guerrier en renom ; Dahud se contente de simples marins. Il ne s'agit plus d'un thème mythique, utilisé ou non en littérature, mais d'une simple croyance populaire sans nulle résonance ou connotation savante. L'essentiel, toutefois, est conservé, à savoir la femme elle-même, en tant que créature de l'Autre Monde.

Ils sont plus nombreux que les témoignages premiers et l'on y sent, beaucoup plus profonde, l'influence du christianisme, ce qui n'a d'ailleurs rien que de très normal dans le contexte religieux breton. Ce sont des faits sans rapport immédiat avec le mythe mais que la mémoire populaire a localisés ou transférés à Is.

LES JARDINS DE KER-IS

> Un patron de barque et son mousse étaient allés tous deux à la pêche. À mi-chemin de la côte aux Sept-Îles, ils jetèrent l'ancre. Il faisait si chaud qu'au bout d'une heure le patron s'endormit.
>
> C'était le moment du reflux.
>
> La mer baissa tellement que la barque finit par se trouver à sec.
>
> Grande fut la surprise du mousse en voyant tout à l'entour non pas des goémons, mais un champ de petits pois. Il laissa dormir le patron, sauta à terre et se mit à cueillir le plus qu'il put de cosses vertes. Il en emplit la barque.
>
> Quand le patron se réveilla, la mer avait monté. Il fut tout étonné de voir la barque pleine de petits pois et le mousse qui s'en régalait.
>
> – Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en se frottant les yeux, persuadé qu'il avait la berlue. L'enfant conta la chose.
>
> Le patron comprit alors qu'ils avaient mouillé dans la banlieue de Ker-Is, là où les maraîchers de la grande ville avaient autrefois leurs cultures (recueilli au Port-Blanc).

Une note infrapaginale, p. 435, indique que, « dans le *Voyage de Bran, fils de Febal* (VIIe siècle), ce qui paraît être la mer aux hommes est pour les fées une plaine fertile et couverte de fleurs ». Et la note conclut : *« La légende des villes englouties peut être le point de départ de cette conception. »* L'Autre Monde peut être sous-marin tout en étant parfaitement similaire au monde humain quant à son aspect, et entièrement libre de tout contact avec l'eau. Il s'agit bien ici d'une brève translation dans le temps, un retour provisoire de quelques instants dans un passé lointain, un dépaysement dans l'Autre Monde, mais sans conséquence apparente pour ceux qui le vivent. Les petits pois ne sont certainement pas des fleurs mais ils peuvent en tenir lieu dans une légende populaire.

LES MARCHANDS DE KER-IS

> Une femme de Pleumeur-Bodou, étant descendue à la grève puiser de l'eau de mer pour faire cuire son repas, vit tout à coup surgir devant elle un portique immense.

Elle le franchit et se trouva dans une cité splendide. Les rues étaient bordées de magasins illuminés. Aux devantures s'étalaient des étoffes magnifiques. Elle en avait les yeux éblouis et cheminait, la bouche béante d'admiration, au milieu de toutes ces richesses.

Les marchands étaient debout sur le seuil de leur porte.

À mesure qu'elle passait près d'eux, ils lui criaient :

– Achetez-nous quelque chose ! Achetez-nous quelque chose !

Elle en était abasourdie, affolée.

À la fin, elle finit par répondre à l'un d'eux :

– Comment voulez-vous que je vous achète quoi que ce soit ? Je n'ai pas un liard en poche.

– Eh bien ! c'est grand dommage, dit le marchand. En prenant ne fût-ce que pour un sou de marchandise, vous nous eussiez délivrés tous.

À peine eut-il parlé, la ville disparut.

La femme se retrouva seule sur la grève. Elle fut si fort émue de cette aventure qu'elle s'évanouit. Des douaniers qui faisaient leur ronde la transportèrent chez elle. À quinze jours de là, elle mourut (recueilli au Port-Blanc, sans date).

Il s'agit encore une fois d'une rencontre inopinée avec l'Autre Monde, qui apparaît assez curieusement en la personne de commerçants au milieu d'une accumulation d'étoffes précieuses. En fait, il n'y a pas de commerce dans l'Autre Monde qui, comme l'Irlande médiévale, ignore la monnaie. Mais la délivrance de ces marchands rivés à leurs étals réclamait, de la part d'un être humain providentiel ou fortuit, un paiement symbolique (un liard !). Ce paiement n'ayant pas été effectué, l'Autre Monde disparaît. Mais la femme en meurt parce que le contact avec l'Autre Monde n'est jamais gratuit et l'empêche de vivre désormais dans le simple monde terrestre.

## LA VIEILLE DE KER-IS

Deux jeunes hommes de Buguélès étaient allés nuitamment couper du goémon à Gueltraz, ce qui est sévèrement prohibé, comme chacun sait. Ils étaient tout occupés à leur besogne, quand une vieille, très vieille, vint à eux. Elle pliait sous le faix de bois mort.

– Jeunes gens, dit-elle d'une voix suppliante, vous seriez bien gentils de me porter ce fardeau jusqu'à ma demeure. Ce n'est pas loin et vous rendriez grand service à une pauvre femme.

– Oh bien ! répondit l'un d'eux, nous avons mieux à faire.

– Sans compter, ajouta l'autre, que tu serais capable de nous dénoncer à la douane.

– Maudits soyez-vous ! s'écria alors la vieille. Si vous m'aviez répondu : oui, vous auriez ressuscité la ville d'Is.

Et sur ces mots, elle disparut (recueilli à Penvénan en 1886).

LA VILLE MORTE

La montagne du Roc'h-Karlès, entre Saint-Michel-en-Grève et Saint-Efflam, sert de tombe à une ville magnifique.

Tous les sept ans, pendant la nuit de Noël, la montagne s'entrouvre, et par la fente on aperçoit les rues splendidement illuminées de la ville morte.

La ville ressusciterait s'il se trouvait quelqu'un d'assez hardi pour s'aventurer dans les profondeurs de la montagne, au premier coup sonnant de minuit, et d'assez agile pour en être sorti au moment où retentirait le douzième coup.

Cette dernière mention rappelle bien évidemment l'histoire de Perik Skoarn racontée par Souvestre, et que nous avons produite au chapitre 2. Il y a une différence quant à la datation calendaire (à Noël et non à la Pentecôte) et à la périodicité (tous les sept ans et non tous les ans). Quant à la vieille de Ker-Is, elle rappelle très lointainement la Souveraineté d'Irlande dissimulée sous l'aspect d'une vieille femme, qui redevient une belle jeune fille lorsque le candidat-roi consent à l'embrasser.

LA VILLE D'IS

Des marins de Douarnenez pêchaient une nuit dans la baie, au mouillage.

La pêche terminée, ils voulurent lever l'ancre. Mais tous leurs efforts réunis ne purent la ramener. Elle était accrochée quelque part. Pour la dégager, l'un d'eux, hardi plongeur, se laissa couler le long de la chaîne.

Quand il remonta, il dit à ses compagnons :

– Devinez en quoi était engagée notre ancre ?

– Hé ! parbleu ! dans quelque roche.

– Non. Dans les barreaux d'une fenêtre.

Les pêcheurs crurent qu'il était devenu fou.

– Oui, poursuivit-il, et cette fenêtre était une fenêtre d'église. Elle était illuminée. La lumière qui venait d'elle éclairait au loin la mer profonde. J'ai regardé par le vitrail. Il y avait foule dans l'église. Beaucoup d'hommes et de femmes avec de riches costumes. Un prêtre se tenait à l'autel. J'ai entendu qu'il demandait un enfant de chœur pour lui répondre la messe.

– Ce n'est pas possible ! s'écrièrent les pêcheurs.

– Je vous le jure sur mon âme !

Il fut convenu qu'on irait conter la chose au recteur.

Ils y allèrent en effet.

Le recteur dit au marin qui avait plongé :

– Vous avez vu la cathédrale d'Is. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour lui répondre sa messe, la ville d'Is tout entière serait

ressuscitée des flots et la France aurait changé de capitale (recueilli à Douarnenez en 1887).

À Keryolet, près de Troguêr, sur la route de Plogoff à la pointe du Raz, se voient encore les murs en ciment de la ville d'Is.

La ville d'Ys s'étendait de Douarnenez à Port-Blanc. Les Sept-Îles en sont des ruines. La plus belle église de la ville s'élevait à l'endroit où sont aujourd'hui les récifs des Triagoz. C'est pourquoi on les appelle encore Trew Gêr.

Dans les rochers de Saint-Gildas, quand les nuits sont claires et douces, on entend chanter une sirène, et cette sirène, c'est Ahès, la fille du roi Gradlon.

Quelquefois aussi des cloches tintent au large. Il est impossible d'ouïr un carillon plus mélodieux. C'est le carillon des cloches d'Is.

Un des quartiers de la ville s'appelait Lexobie.

Il y avait dans Is cent cathédrales, et dans chacune d'elles c'était un évêque qui officiait.

Quand la ville fut engloutie, chacun garda l'attitude qu'il avait et continua de faire ce qu'il faisait au moment de la catastrophe. Les vieilles qui filaient continuent de filer. Les marchands de drap continuent de vendre la même pièce d'étoffe aux mêmes acheteurs. Et cela durera ainsi jusqu'à ce que la ville ressuscite et que ses habitants soient délivrés.

Ma mère a vu la ville d'Is s'élever au-dessus des eaux. Ce n'étaient que châteaux et tourelles. Dans les façades s'ouvraient des milliers de fenêtres. Les toits étaient luisants et clairs comme s'ils avaient été de cristal. Elle entendait distinctement les cloches sonner dans les églises et le murmure de la foule dans les rues (recueilli à Port-Blanc).

L'Autre Monde est traité de deux façons concomitantes : par le figé des gestes et des attitudes, qui est un des moyens d'approximation de l'éternité, et par une idéalisation de la beauté et de l'excellence des constructions. Il s'agit toujours d'une ville ou de bâtiments situés sous la mer ou, comme c'en est le cas dans ce dernier passage, au-dessus de la mer mais toujours en dehors de l'eau. Nous sommes évidemment très loin de la perfection idéale du *síd* irlandais, mais on ne doit pas s'étonner de la différence de niveau qui sépare le mythe insulaire primitif et le folklore breton christianisé qui est obligatoirement caractérisé par un affaiblissement et une dénaturation du mythe.

Mais avec Anatole Le Braz se termine le folklore breton à l'état naturel, non transformé par une utilisation hagiographique ou littéraire. Ce

que nous allons examiner désormais dans ce qui suit n'a plus conservé grand-chose du thème original centré sur la femme de l'Autre Monde. Il semble que nous ayons affaire à une destruction ou à un oubli du folklore, non de propos délibéré, mais vraisemblablement par inculture. Selon toutes les apparences, le clergé breton du Moyen Âge, et il ne devait pas être le seul dans ce cas, n'était pas capable de transcender une donnée mythique non chrétienne.

## L'ANCIEN MYSTÈRE DE SAINT GWÉNOLÉ

Ce texte a été retrouvé et transcrit par Dom Le Pelletier dans son manuscrit de 1796 conservé à la bibliothèque municipale de Rennes. Il le présente ainsi :

> « Aiant deux copies de la Vie de St Gwenôle, j'ai suivi la plus ancienne qui est de l'année 1580, marquant aux marges les diverses leçons de l'autre écrite en 1608 par un prêtre de Cornwaille.
>
> « Je suis obligé de faire au bas de chaque page des notes grammaticales pour eclaircir quelques difficultez et endroits obscurs, qui en ont grand besoin, en quoi si je ne réussis pas bien, je consens d'être redressé par ceux qui voudront se donner la peine de le faire.
>
> « Cette Vie de St Gwenôle contient seulement quelques faits ou points d'histoire, qui sentent fort la fable. Aussi ne la donnai-je pas pour une pièce bien certaine non plus que spirituelle ni agréable.
>
> « Les Copistes qui ont écrit ces copies n'étaient point uniformes dans leur orthographe. Surtout celui qui a écrit la vie de St Gwénôlé que je suis comme la moins fautive. Il écrit, par exemple, tantost *Holl,* tantost *Hol* et *Oll* : tantost *Eou,* tantost *Eo* ou *Eu.* Et toujours, ou peu s'en faut, se sert d'*Y* pour *I.* Je remarque cela sans venir à un plus grand détail, afin que l'on ne m'attribue pas comme mes fautes propres celles de ces écrivains, que j'ai suivis assez ou trop scrupuleusement... »

Dans son édition du *Mystère*, parue en 1940, Ernault a estimé nécessaire de refaire la traduction de Dom Le Pelletier [1] mais il a cité ce passage de l'*Avertissement* du savant bénédictin. En ce qui nous concerne, nous produisons, en annexe 2, le texte du *Mystère* d'après l'édition d'Émile Ernault. Disons tout de suite que le texte a, d'une

1. Émile Ernault, *L'Ancien Mystère de saint Gwénolé,* publié avec traduction et notes, bibliothèque bretonne armoricaine, fascicule VI, Rennes, éd. Plihon, 1940, 131 pages. Il s'agit de la copie, faite par Dom Le Pelletier, à partir de deux manuscrits, l'un daté de 1580, l'autre de 1608. Les notes d'Ernault ne concernent que l'établissement et l'éclaircissement du texte. Aucune n'en étudie le contenu.

manière générale, toutes les qualités et tous les défauts des textes moyen-bretons : profusion de vocables français, absence de toute recherche stylistique ou littéraire, personnages stéréotypés et sans relief. Mais cela étant dit ou constaté, la langue est largement supérieure à la moyenne de ce que l'on peut lire en moyen-breton, tout en ayant parfois des marques de langue non littéraire parlée.

L'important n'est cependant pas là. L'important, ce sera le fait que nous étudierons, pour la première fois, un texte moyen-breton en dehors de toute contingence linguistique ou philologique, pour son contenu même, susceptible de présenter un intérêt, contrairement à la majorité quasi absolue des textes connus. Dans la généralité des cas, en effet, les textes moyen-bretons, y compris et surtout les pièces de théâtre, sont des œuvres d'imitation française et uniquement d'inspiration religieuse. Leur contenu n'est digne ni d'une analyse littéraire ni d'une analyse conceptuelle. Le breton des clercs est une langue d'apostolat et non une langue littéraire [2]. Il est donc inutile d'y chercher du folklore pur ou de l'histoire. Mais, en l'occurrence, la genèse de l'œuvre nous intéressera en marge du folklore authentique.

Ici c'est exceptionnellement autre chose : nous allons y trouver une forte dose d'hagiographie mêlée à un peu de folklore. Nous allons y trouver aussi, intimement soudée à l'argot ecclésiastique des clercs de Bretagne, un peu de la langue de tous les jours, langue populaire s'entend qui transparaît parfois en filigrane derrière la fadeur du style conventionnel. Nous constatons en outre sur pièces ce que toute l'histoire de Bretagne pourrait démontrer, à savoir que toute culture populaire, quelle qu'elle soit, dépend d'une culture savante, qu'elle imite et reproduit au prix d'arrangements et de mises à niveau (inférieur) de détail. Personne ne sera surpris d'apprendre qu'il s'agit avant tout de culture ecclésiastique alliée à la culture française. Le mythe celtique ne subsiste plus qu'à l'état de traces, nettement perceptibles toutefois.

En outre, dès les premiers vers, l'hagiographie prime tout le reste. Elle est au-dessus de tout soupçon, et cependant il subsiste quelques pailles dans le métal de la pure chrétienté. Le personnage essentiel, ici, c'est Gwénolé et non Gradlon. Et le premier personnage qui prend la parole, c'est le Christ, pour annoncer à Fragan qu'il aura pour fils un saint. Il leur ordonne aussi, à lui et à son épouse, de se rendre en Armorique pour y résider définitivement, ce qui suppose qu'ils résidaient primitivement en Grande-Bretagne. Deux anges sont chargés de cette annonciation, qui est en outre une prophétie puisque la gloire et la sain-

2. La remarque vaut pour tout le breton ecclésiastique écrit entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle finissant, avec pour date limite 1914. Voir à ce sujet nos introductions au *Dictionnaire étymologique du breton* et à l'édition du *Catholicon* de 1499.

teté de Gwénolé sont prédites, non sans emphase, de même que ses miracles car il n'y a pas de saint sans miracles. Et comme tous les saints, surtout les saints du monde celtique, Gwénolé vivra dans le jeûne et la pénitence (vers 1 à 56).

Ce qui n'est pas très clairement expliqué, c'est pourquoi, après l'annonce de la prochaine naissance d'un futur saint, liée à l'obligation de quitter la Grande-Bretagne, Fragan et son épouse déplorent l'état de ce pays où règnent la mortalité *(mervent),* la pauvreté *(paourentez),* le meurtre *(muntrerez),* le pillage *(pyllerez)* et le vol *(lazroncy)* (vers 85-89). Est-ce lié à l'invasion anglo-saxonne du v^e^ siècle ? C'est à peu près certain. C'est au moins ce qui est dit un peu plus loin dans le texte (vers 170-230). Ce serait alors signifier que le départ de Fragan, de son épouse et de ses enfants correspond à une deuxième ou à une troisième vague d'immigration en Bretagne péninsulaire puisqu'ils vont rejoindre un parent qui est déjà installé. Il ne saurait être question de chronologie historique précise mais l'indication est suffisante. On ne pourrait être que surpris qu'un événement aussi lourd de conséquence que l'immigration bretonne en Armorique n'ait laissé aucune trace dans la mémoire des peuples brittoniques.

Le messager annonce qu'il ne tardera pas en route et, de fait, il a à peine fini de parler qu'il est déjà arrivé à Brehec, près de Plouha, et qu'il délivre son message au roi Gradlon. Ce dernier se promet de bien recevoir Fragan et sa famille (vers 133-140). Puis ce sont les matelots qui évoquent leur voyage et ses menues difficultés (vers 141-148). Le roi Gradlon souhaite la bienvenue à son cousin qui se lamente sur la perte de la Grande-Bretagne (vers 173-232). Il en conclut que lui et ses sujets en sont arrivés là à cause de leurs péchés : orgueil, envie, gourmandise, haine et luxure. On voit donc comment, d'emblée, l'histoire est annexée et dominée par l'hagiographie ou ce qui en tient lieu, le ton quelque peu larmoyant et plaintif du discours. Il est probable que tous ces vers à la fois pieux et pleureurs ne sont que du remplissage et du rajout à la légende primitive. Mais les additions sont certainement très anciennes, et il est assez difficile de cerner ce qui est vraiment primitif et authentique dans ce magma de lamentations. Les personnages secondaires eux-mêmes sont flous : non seulement Fragan et son épouse Alba, mais aussi sa fille Clervie et ses deux fils Jacut et Guezenoc. Tout ce monde vitupère les Saxons et pleure misère. Gradlon leur promet généreusement de les loger, nourrir, protéger. Il leur promet même de l'artillerie (*artyllery,* vers 345), anachronisme qui ne devait sûrement pas déranger les acteurs ou les lecteurs du *Mystère* au XVI^e^ siècle, mais qui suffit à montrer que l'action, à la fois lente et décousue de la pièce, ne se meut pas dans l'histoire.

Puis les matelots qui l'ont amené se proposent de retourner en

Grande-Bretagne, on ne sait trop pourquoi, cependant que Fragan se jure de vivre selon les règles divines sous l'autorité du roi Gradlon (vers 371-397).

Et, sans crier gare, Gwénolé entre en scène sans que nous sachions par qui et comment il a été élevé et éduqué, ni même sans que sa naissance ait jamais été annoncée après avoir été prédite. Il commence son existence officielle par un long prêche dont le début n'a rien que de banal, sans rien de particulièrement celtique en dehors de la langue, mais qui, très rapidement, se singularise par l'évocation de personnages célèbres de l'Antiquité, voire du Moyen Âge, dans l'ordre Priam, Hector, Hercule, Samson, Achille, Alexandre, Saturne, Jules César, Charlemagne et, en fin d'énumération, Hélène de Troie, tous victimes de la mort, *prendennus, euzyc ha dyhegar* « fatale, horrible et sans pitié » (vers 425). Cette réminiscence non celtique suppose, chez celui qui l'a mise par écrit, une connaissance certaine, sinon du grec, du moins du latin. Au XVI^e siècle en Bretagne, ce ne peut être qu'un clerc bien frotté de latin et ayant eu des lectures classiques. On se gardera d'en tirer la conclusion qu'il était doué quant au style et à la composition poétique. De toute façon, aucun texte moyen-breton n'est de la grande littérature. La tirade se termine par les couplets habituels destinés aux rois et aux puissants de ce monde qui ne peuvent assurer leur salut qu'en protégeant les faibles et les pauvres et en rendant une justice loyale (vers 430-453). L'avertissement s'adresse à l'oncle de Gwénolé, le roi Gradlon qui accepte la leçon du prêche et annonce que, pour son futur salut, il fait à l'Église, en la personne de son neveu, des donations et des fondations importantes (vers 454-473).

Cette générosité ne suffit cependant pas à le faire absoudre *ipso facto* : Gwénolé lui reproche de ne pas combattre les péchés et les injustices d'une ville, Is, qui va supporter toutes les conséquences de la colère divine et est condamnée à disparaître (vers 474-493). Gradlon invite alors son neveu à faire œuvre d'évangélisation. Cela nous vaut un sermon en forme de lieux communs bibliques et évangéliques évoquant aussi bien la faute d'Adam que le châtiment de Sodome et Gomorrhe, avec la mention obsédante et indéfiniment répétée du péché. La submersion d'Is est expressément annoncée (vers 498-549).

C'est le commencement d'une dispute, dans tous les sens du terme, entre Gwénolé et quatre bourgeois assistés de trois femmes galantes. Ce pourrait être la querelle d'un curé de village et de quelques paroissiens mécontents (vers 550-597), mais il n'y a ni vie ni mouvement dans les répliques des uns et des autres, aucune richesse de vocabulaire et absolument aucune agilité verbale. Encore dans la première moitié de notre siècle, quand les lavandières étaient au lavoir ou les paysans étaient au marché, on entendait bien autre chose ! Au pire Gwénolé se fait traiter

de « méchant âne » *(goall aseñ fall)* (vers 556), ce qui n'a rien de très remarquable.

La réponse de Gwénolé est encore un long prêche émaillé de citations bibliques, édifiantes et érudites où il est question d'Augustin, de Grégoire ou de Jonas à Ninive, ce à quoi de bons bourgeois plutôt tournés vers le commerce, la bonne chère et la galanterie ne pouvaient pas comprendre grand-chose, à supposer que les bourgeois de Kêr Is aient jamais existé (vers 597-652).

De guerre lasse, Gwénolé renonce à prêcher et prédit la catastrophe qui sera le châtiment des habitants de la ville d'Is, et il invite le roi Gradlon à quitter son palais dans les meilleurs délais. La procédure est assez curieuse : dans trois jours, au premier chant du coq, il faudra que le roi se lève et quitte son palais ; au deuxième chant du coq, il lui faudra préparer son cheval, et, au troisième chant du coq, prendre la route et quitter définitivement la ville. S'il est surpris en cours de route par la mer, il lui suffira d'appeler le saint à son secours (vers 695-722).

Suivent une brève tirade de repentir de Gradlon et une nouvelle dispute de ce dernier avec les bourgeois. Gradlon annonce son départ suivant les modalités prévues par Gwénolé aux trois chants du coq (vers 723-794). La catastrophe de la submersion est décrite très sommairement aux vers 783-794 :

*Mor cruel a guelaf an trous a clevaf spes*
*Counqueret vezo en Ys bourchys ha bourchyses,*
*A presant ez meruont galant ha galantes,*
*Aet ynt oll en un stroll an foll gant an folles*

« Je vois la mer cruelle, j'entends clairement le bruit,
Seront pris dans Ys bourgeois et bourgeoise ;
À présent ils meurent, galant et galante.
Ils sont tous partis ensemble, le fou avec la folle. »

Gradlon appelle au secours et Gwénolé arrive, interdisant à la mer d'aller plus loin (vers 795-818). C'est l'occasion d'une autre réminiscence biblique aux vers 817-818 :

*Evalhen ez aez glan an Egyptianet,*
*goall aznavout Doe, pe gant ez oent croeet.*

« C'est ainsi que s'en allèrent les Égyptiens,
de mal connaître Dieu, par qui ils furent créés. »

Doit-on être surpris de l'absence totale du principal personnage, Dahud, sans qui toute la légende perd à la fois son sens et sa raison d'être en même temps que son principal moteur ? C'est déplorable mais nous ne le croyons pas. Dahud, à double titre, en tant que seul personnage féminin du mythe celtique et de la légende bretonne, était certes indispensable mais, la preuve nous en est apportée facilement par le *Mystère de saint Gwénolé,* elle ne l'était absolument pas pour le folklore hagiographique qui ne se soucie nullement de la cohérence d'un récit, mais a seulement en vue l'édification du lecteur ou du spectateur éventuel. Car la suite de la pièce sort tout à fait du sujet et nous raconte deux sortes de miracles accomplis par le saint, tout cela introduit par une brève adresse de Gwénolé à la Vierge Marie, puis par un bref résumé de la Passion par la Vierge Marie en personne, suivi d'un dialogue avec Gwénolé (vers 846-998).

Le premier miracle est la résurrection de la mère de Riou, sans doute un moine de Landévennec, le second est l'immobilisation de deux voleurs qui avaient entrepris de piller les greniers de l'abbaye. Mais ces deux faits, en ce qui nous concerne, sont en quelque sorte hors sujet et il n'y a pas lieu de les examiner ici.

## UNE PIÈCE DE THÉÂTRE POPULAIRE

Il s'agit d'une adaptation au théâtre populaire, en dialecte de Tréguier, de la vie de saint Gwénolé. La publication dont nous avons disposé est bilingue, breton-français sous le double titre de *Buez sant Gwenôle, Abbad – La Vie de saint Gwénolé, Abbé, mystère breton en une journée et cinq actes,* Morlaix, Imprimerie Hamon, rue de l'Auditoire, 1898, 123 pages in-8. C'est la reprise du sujet du *Mystère* mais non sans changements, transformations et variations. L'intrigue est un peu plus complexe, les personnages sont plus nombreux et leur sainteté laisse assez souvent à désirer.

Le premier acte s'ouvre par une tirade de Grallon qui se déclare roi puissant des Bretons, *Dâlec ar gêr a Vrest, bet'ar gêr a Wenngamp* « Depuis la ville de Brest, jusqu'à la ville de Guingamp », et il est aussi maître de la Grande-Bretagne dont les habitants lui donnent beaucoup de chagrin. Aussi nomme-t-il Fragan gouverneur de la Grande-Bretagne *(gouarner en Breiz-Veur).* Et Fragan, en donnant son acceptation, le nomme *Grallon, ma c'henderv kêr, roue ar ger a Ys* « Grallon, mon cher cousin, roi de la ville d'Is ». Et à aucun moment, dans la pièce, la ville d'Is ne sera localisée où la tradition populaire la place, dans la baie de Douarnenez. Puis Grallon nomme des officiers et des serviteurs pour accompagner Fragan en Grande-Bretagne.

La deuxième scène du premier acte dépeint quatre seigneurs bretons de Grande-Bretagne, Boucan, Astoria, Morzo et Seru qui complotent pour agir à leur guise, sans nul gouverneur, et mettre l'île entière au pillage. L'un d'eux, Morzo, qui a des remords, est tué d'un coup de couteau par l'un de ses complices.

Le deuxième acte est le pendant du début du *Mystère* : il commence par les plaintes de Fragan, de son épouse Alba et de sa fille Clervie, contraints de quitter la Grande-Bretagne ravagée et ruinée par des bandits. Survient alors l'ange Gabriel qui annonce à Fragan qu'il aura un fils du nom de Gwénolé et que ce sera un grand saint. Mais, pour cette naissance, il lui est demandé de partir avec toute sa famille en Armorique :

*Kers war ar mor d'ann Armoric,*
*Gwenôle 'vezo da vabic ;*
*Contantin a raï da speret,*
*Euz ann holl grasou vô carget.*

« Va par mer en Amérique (sic).
Gwénolé sera (le nom de) ton fils chéri ;
il contentera ton esprit,
il sera rempli de toutes les grâces » (pp. 20-21).

Fragan envoie donc un messager, du nom de Mistral (qui n'est guère breton), pour annoncer au roi Grallon qu'il va débarquer à Bréhat avec toute sa famille.

Le messager rend compte à Grallon de ce qui se passe en Grande-Bretagne et le roi décide d'aller accueillir Fragan à Bréhat. Au cours du dialogue qui suit, Grallon encourage Fragan à construire un château (à Bréhat ?) pour son épouse et il le nomme gouverneur de la ville d'Is. Le château étant construit, Fragan, dans la quatrième scène, envisage de mettre son fils Gwénolé à l'école. L'enfant demande lui-même, malgré les objections de sa mère, d'y aller. On décide donc de le conduire chez un certain père Budoc, *en tu an Occidant* « du côté de l'Occident » (p. 30). Fragan conduit donc son fils et, en route, prend peur à cause d'un orage. Gwénolé le rassure et ils arrivent chez Budoc. Suit une querelle entre deux condisciples, Marc et Simon. Au terme de la lutte, en l'absence de Budoc, Simon a la jambe cassée. Gwénolé accomplit là son premier miracle. Il se jette à genoux et, par la force de sa prière, il guérit Simon de sa blessure. À la suite de ce miracle, Budoc décide d'abandonner son enseignement et de retourner en compagnie de Gwénolé chez Fragan. Ce dernier est si content des bonnes dispositions de son fils qu'il

prévoit à la fin du second acte, d'organiser un grand banquet en son honneur.

Le troisième acte s'ouvre par un second miracle de Gwénolé : il ressuscite Riou, l'un de ses cousins, et son père, le Marquis de Belflor, l'en remercie avec effusion. Puis tous quittent Gwénolé, son cousin et le miraculé, les laissant à leurs prières et à leurs oraisons.

Mais la sainteté, en théâtre populaire, a besoin aussi du mouvement de quelques aventures. La deuxième scène est constituée par l'arrivée du messager d'un roi barbare, Judara. Il vient, de la part de son maître, déclarer la guerre à Grallon, le prévenant que cent mille hommes sont prêts à envahir ses états. Grallon envoie son propre messager prévenir son cousin Fragan qui promet l'aide de toute la noblesse du Léon. Il s'agit de se préparer

*Da difenn hon mam-bro eneb ar barbared-se,*
*Ni 'raïo d'hê renons da ho fals Doueo,*
*Adorin hon Doue 'zo crouër d'ann nevo.*

« À défendre notre patrie contre les Barbares ;
Nous leur ferons renoncer à leurs faux dieux
Et adorer notre Dieu, le créateur des cieux » (pp. 56-57).

On prévient aussi Gwénolé qui, pendant ce temps, dans la troisième scène, va à Quimper voir saint Corentin et lui demande la faveur d'entrer dans les ordres, ce qui lui est accordé.

Dans la quatrième scène, le page, Mistral, un paysan, Dodin, Fragan et son épouse, Alba, évoquent la future bataille contre les Barbares, à un contre dix. Mais Fragan est sûr de la victoire parce que son fils Gwénolé, lui, l'a promise, et il demande qu'on fixe à l'ennemi un rendez-vous de bataille.

La cinquième scène de l'acte III raconte brièvement la dispute entre Fragan et le roi païen dont nous ignorons jusqu'à présent la nationalité, et qui sera reconnu un peu plus tard comme étant un Sarrasin (p. 70). Fragan défend la vérité divine et les vertus chrétiennes cependant que le païen invoque Jupiter, Asmodée et Mercure, tous noms qui dispensent d'une plus longue explication. Vaincu d'avance dans la joute verbale, le roi païen tombe raide mort. Son armée subit le même sort jusqu'au dernier de ses cent mille hommes, et Fragan se réjouit que tous les païens aient été exterminés. Il ne reste plus qu'à aller annoncer la victoire à Grallon, et le mot de la fin, dans toute sa simplicité, est dans la bouche du paysan-fantassin Dodin qui, à lui seul, représente l'armée entière :

*Ma frins, traïnomb'r c'horfo marw euz a douez ar goad*
*Ha taolomb anezho er mor, gant taolio-troad ;*
*Ar re-man a lâre o dije hon zrec'het,*
*Med breman combatfont er mor, gant ar pesked*

« Mon prince, traînons les corps hors du sang
et poussons-les dans la mer à coups de pied.
Ces gens-là se vantaient de nous battre.
À présent ils combattront dans la mer, contre les poissons (pp. 72-73).

L'acte IV, scène première, s'ouvre sur une place publique à Is, par un retournement de situation tout à fait inattendu : Grallon annonce *urbi et orbi* qu'il a renoncé à sa couronne en même temps qu'à la foi chrétienne :

*Dre-zé êta, ma zud, me gred a meumb grêt mad*
*Lec'h soutenn ar Gristenez, o tonet d'hi c'houitad,*
*Hac adori'n Doueo, Mars, Merkur, Jupiter :*
*Brema 'veomb câret dre ar bed en antier*

« Je crois donc, mes gens, que nous avons bien fait,
au lieu (de continuer) de soutenir la Chrétienté, de l'abandonner,
Pour adorer les dieux Mars, Mercure, Jupiter,
À présent, nous serons aimés dans le monde entier » (pp. 74-75).

Ses courtisans et ministres l'en félicitent car désormais chacun peut vivre et prendre son plaisir comme il l'entend dans un pays riche et prospère. On envisage aussi la destruction des croix et des églises. Puis Grallon convoque par lettre Fragan et son fils Gwénolé pour le lendemain midi, afin de partager ses états.

La deuxième scène se passe chez Fragan au reçu et à la lecture de la lettre de Grallon. Tous sont scandalisés du reniement de Grallon. Mais Gwénolé ne désespère pas de ramener son oncle à la vraie foi. Ils décident de se rendre au rendez-vous fixé par Grallon le lendemain.

La troisième scène est donc un long entretien de Grallon, de Fragan et de Gwénolé. Grallon leur annonce d'une part qu'il leur abandonne le gouvernement de tous ses états, sauf la ville d'Is, et d'autre part qu'il a changé de religion :

*Rac ni 'zo resolvet hol da chench a Doue,*
*Jupiter ê 'n Doue a adoromb breman.*
*Approuvet hon eus eo henès ar fidellan.*

« Car nous sommes tous résolus à changer de Dieu ;
Jupiter est le Dieu que nous adorons à présent,
Nous avons la preuve qu'il est le plus fidèle » (pp. 84-85).

Gwénolé et Fragan se récrient et essaient, en vain, de détourner Grallon de son erreur. Mais ils acceptent d'assumer les charges du pouvoir. Grallon remet son sceptre à Fragan et donne à son neveu un anneau. Puis il les quitte pour retourner à Is. Fragan et Gwénolé se promettent de garder les Bretons dans la pratique de la foi chrétienne.

Les scènes suivantes, quatre, cinq et six, montrent des habitants d'Is, qui mettent en pratique la nouvelle loi païenne de Grallon, un bourgeois, Fardas et son valet Allanic qui recrutent une jeune servante, Marguerite ; puis ce sont des nobles, Xelson, Sterido, Dourva, Piquès, conseillers, ministres ou familiers de Grallon, qui vont jusqu'au crime et jouent du poignard. Dans la scène sept, Dourva et Piquès assassinent Fardas et pillent ses biens, puis ils emmènent la jeune servante.

Le cinquième acte s'ouvre sur le remords et la contrition du roi Grallon que son neveu Gwénolé exhorte à la pénitence. Grallon accepte tout et, en outre, il demande à Gwénolé de l'accompagner à Is pour tenter de ramener les habitants à la vraie foi aussi bien qu'à l'abandon de leurs crimes. Mais la prédication ne donne aucun résultat. Tous les interlocuteurs, y compris un prêtre, se moquent de Grallon et de Gwénolé. Ils vont même jusqu'à l'insulte et la menace. Finalement Gwénolé conseille à Grallon de renoncer et de se préparer à partir, la ville d'Is devant être engloutie au terme de trois jours :

*Ia, ma eontr, chomet gant-he, c'hoas eun tri devez,*
*'Wit ho c'honvertissa, bars an dervet nozvez,*
*Rac kement 'vô en noz-ze er ger demeus a Ys*
*A vô hol confonted ; Doue a rai justis.*
*Mes kent ho cuitad, ma eontr, hoc'h avertissan*
*Da selao mad pa gommanço ar c'hog da ganan :*
*Da dec heur e cano, hac a em breparfet,*
*Hac e cuitafet kêr, buhanna ma c'hallfet.*
*Rac pa reï ann eil canadenn, 'vô poent hastan,*
*Equipa mad ho marc'h, heb sellet war ho lerc'h :*
*Mar em gavet dies, ho bet recours d'in-me,*
*Ha me raï d'oc'h assistanz, en ho necessité*

« Oui, mon oncle, restez avec eux encore trois jours,
pour les convertir, la troisième nuit,
Car tout ce qui se trouvera, cette nuit-là, dans la ville d'Is
Sera englouti ; Dieu fera justice.

Mais avant de vous quitter, mon oncle, je vous avertis
De bien écouter quand le coq commencera à chanter,
À dix heures, il chantera, et vous vous préparerez,
Et vous quitterez la ville, le plus vite que vous pourrez,
Car quand il fera son second chant, il sera temps de se hâter,
D'équiper votre cheval sans regarder derrière vous.
Si vous vous trouvez dans l'embarras, ayez recours à moi,
Et je vous donnerai assistance, dans le besoin » (pp. 110-111).

Une dernière série d'injures et d'invectives sépare encore Grallon et plusieurs interlocuteurs, puis le roi annonce son départ immédiat. Survient alors un prêtre, Ismeneo, qui souhaite partir avec lui. Les fêtards se réunissent sur le tard dans un hôtel, où l'hôtesse les reçoit volontiers et se prépare même à leur « moudre du café » *(mal' ho cafe)* (pp. 116-117) – anachronisme qui ne surprendra personne – jouent aux cartes et boivent.

Tout se passe comme Gwénolé l'avait prédit : à minuit, le coq chante pour la troisième fois, le tonnerre gronde, la tempête éclate. Le prêtre, Ismeneo, qui s'est retourné en entendant les cris de frayeur, est brusquement changé en statue cependant que Grallon, dont le cheval est fatigué et que la mer rattrape, se sent en danger et appelle au secours saint Gwénolé qui arrive immédiatement. Il tend la main au roi qui est ainsi sauvé des eaux. On plantera une croix pour marquer l'endroit où Grallon a échappé à la mer. La pièce se termine, en guise de conclusion, sur un serment d'allégeance du roi au saint en forme de reconnaissance de l'autorité spirituelle du saint sur le pouvoir temporel du roi. Mais cette reconnaissance, toute chrétienne, ne remonte pas aux origines celtiques car elle est entièrement imprégnée du regret et du remords du péché :

*Rac siouas ! me 'zo caus a gement a walleurio.*
*Mar carjenn bea d'alc'het lezenn euz ar Gristenienn,*
*N'hon bije ket souffret kement euz a ankenn.*

« Car, hélas ! je suis la cause de tant de malheur ;
Si j'avais voulu rester fidèle à la loi des chrétiens,
Nous n'aurions pas éprouvé tant de désolation » (pp. 122-123).

## MYTHE, FOLKLORE, HISTOIRE ET HAGIOGRAPHIE

Il n'est nul besoin d'une longue réflexion pour concevoir toute la distance qui sépare le mythe celtique, tel qu'il s'exprime en Irlande, et l'hagiographie bretonne devenue fausse histoire dans des textes tardifs

qui ne valent la peine de l'examen que parce que nous ne possédons rien pour les remplacer.

Car l'histoire, dans cette affaire, est la première donnée erronée à éliminer. Les traces de constructions, de murs ou d'une quelconque activité humaine anéantie par une submersion historique, cela n'appartient qu'à l'erreur ou à l'imagination. C'est une illusion de quelques auteurs du siècle dernier, La Villemarqué inclus, et peut-être même quelques-uns de nos contemporains, que de croire à la primordialité et à l'historicité de la ville engloutie. Étymologiquement, Ker-Is est la « ville basse », celle dont le destin dépend d'un puits ou d'une source qui la relie à l'Autre Monde. Le toponyme est breton et rien que breton, sans lien aucun avec Corisopitum comme on l'a cru parfois depuis le XIX$^{e}$-siècle.

Mais la submersion n'est pas l'élément majeur du dossier mythique. L'élément majeur, le premier personnage, ce n'est pas même le roi Grallon ou saint Corentin ou saint Gwénolé, c'est la femme de l'Autre Monde, intimement liée à l'eau. Et il est caractéristique de l'archaïsme et de l'authenticité du folklore populaire breton que seul ce folklore ait conservé à la ville submergée l'aspect et la permanence d'une ville de l'Autre Monde, et à la femme sous le nom de Dahud ou Marie Morgane son apparence de femme tentatrice à la beauté fatale.

*L'hagiographie a donc affadi et édulcoré le thème mythique celtique d'une manière si complète que tout ce qui faisait sa raison d'être a disparu et, plus ou pire encore, sa finalité profonde a été radicalement transformée* : la submersion n'est plus l'accident résultant d'une négligence mais elle devient la conséquence d'un péché : les habitants d'Is sont châtiés à cause de leurs mœurs dissolues et de leur manque de respect envers les enseignements de l'Église. Et la première victime devient la fille du roi, dont le théâtre moyen-breton gomme jusqu'à l'existence. Il ne peut guère faire de doute que cet affadissement, pour ne pas dire cette destruction d'un mythe celtique, remonte très haut dans le passé et que le fait est au moins contemporain de la colonisation bretonne de l'Armorique, les Bretons des deux côtés de la Manche étant déjà christianisés, bien avant les Irlandais. Mais l'histoire ne joue jamais qu'un rôle secondaire dans la lente élaboration et l'émergence des folklores celtiques.

Toutes proportions gardées, c'est encore le théâtre populaire qui a le moins maltraité le thème transmis par l'hagiographie. L'épisode de la conversion passagère du roi Grallon au paganisme est peut-être une invention de l'auteur de la pièce, mais l'invasion des Sarrasins n'en est pas une puisqu'elle figure déjà dans le texte d'Albert Le Grand [3], ce qui

3. Voici le passage rédigé par Albert Le Grand dans la *Vie de saint Gwénolé, op. cit.*,

nous oblige à nous poser quelques questions, qui resteront obligatoirement sans réponse parce que personne n'a les moyens d'y répondre, quant à la nature de la transmission orale et écrite des mythes celtiques en terre brittonique. L'Irlande, elle, a vécu autrement la christianisation.

En Irlande, au moins jusqu'au XVIIIe siècle, l'Église s'est identifiée à la culture nationale, confondue avec le christianisme, et elle l'a assez aisément maintenue. En Bretagne au contraire, l'Église a vu le plus souvent dans le folklore la manifestation d'un aspect préchrétien qu'elle s'est efforcée d'annihiler ou de contrebattre pour imposer un catholicisme formel sans nulle trace de déviance particulariste. Elle n'y est jamais complètement parvenue.

p. 60 : Un jour saint Gwenôle estant, par permission de S. Corentin, allé voir son pere, qui estoit pour lors en Leon, certains Pirates Payens, que Fragan avoit chassés de Leon, du temps du feu Roy Conan, revinrent en plus grand nombre, resolus de prendre terre & s'y habituer ; leur flotte ayant paru en Mer, l'allarme se donna à la coste, & Fragan, ayant amassé une petite Armée à la haste, encouragé par S. Gwenôle, marche vers le rivage de la Mer pour empescher l'ennemy de descendre, &, estant en la paroisse de *Guic-Sezni,* près *Lanvengat,* ils appercurent la flotte ennemie en rade, si époisse, que les mats des Navires sembloient représenter une forest, ce qu'estant veu par le conducteur de l'avangarde, s'écria *Me à vel mil Guern,* c'est à dire, je voys mille mats de Navires. En memoire de quoy, après la bataille, fut dressée en ce lieu une Croix, qui encore à present s'appelle *Croas ar mil Guern.* Les Pirates, se sentans découverts, se rallierent dans les tranchées de leur Camp, ne voulant donner combat ; mais les Bretons les y assallirent de telle furie, que, les y ayant forcez, ils taillerent la plus part en pieces, excepté quelques uns qui se sauverent à la nage vers leurs Vaisseaux, desquels plusieurs furent brûlez.

# CHAPITRE IV

# LA LITTÉRATURE

La légende de la ville d'Is est peut-être le thème littéraire breton le plus riche en productions ou en reprises de toutes sortes. Mais la qualité, ici, n'accompagne pas obligatoirement la quantité. Depuis le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué, l'histoire de Dahud et de Grallon a donné lieu à d'innombrables pages de valeur très inégale, et dont il faut bien dire qu'elles ne respectent pas toutes la vérité historique ou mythique, pour ne rien dire parfois, voire même assez souvent, de l'absence d'élégance et de véracité, voire de style, qui caractérise certains écrits. Mais ce n'est pas cela le pire ; le pire ce sont toutes les affabulations, broderies et inventions diverses dont, depuis une centaine d'années, la légende de la ville d'Is a souffert. On souhaite aussi que le folklore ne soit pas pris pour du mythe, que l'hagiographie ne soit pas prise pour du folklore, et que la celtomanie ne prenne pas la place d'études celtiques authentiques. Il ne faut pas non plus bâtir à partir d'éléments dispersés ou disparates un semblant de cohérence qui a surgi on ne sait comment dans l'imagination de quelques auteurs. La « saga de Grallon » n'a jamais existé, ni dans l'histoire ni dans la légende des premiers rois de Bretagne dont il est, en tant que fils du célèbre (et mythique !) Conan Mériadec, l'un des plus illustres représentants.

### LE PRÉTENDU LAI DE MARIE DE FRANCE

Il en est question dès les notes de La Villemarqué à sa submersion de Keris, dans son édition de 1867 du *Barzaz Breiz*, pages 43-44 :

« Parmi les traditions relatives à Grallon en particulier, il en est une de nature à éclairer certains points du poème ; elle nous a été conservée par un des plus charmants trouvères du XIII^e siècle, et regarde le fidèle coursier du roi. Marie de France assure qu'en fuyant à la nage, il perdit son maître dont une bonne fée sauva la vie, et qu'il devint sauvage de chagrin : les Bretons, ajoute-t-elle, mirent en complainte l'épisode du cheval et du cavalier. »

Son destrier qui d'eau échappa
Pour son seigneur grand deuil mena.
En la forêt fit son retour,
Ne fut en paix ni nuit ni jour ;
Des pieds grata, fortment hennit,
par la contrée fut ouï.
Prendre cuident et retenir ;
Oncques nul d'eux ne le put saisir.
Il ne voulait nului atendre,
Nul ne le put lacier ni prendre.
Moult longtemps après ouit-on,
Chacun an, en cette saison
Que son sire partit de lui,
La noise et la friente et le cri
Que le bon cheval demenait
pour son sire que perdu avait.
L'aventure du bon destrier,
L'aventure du chevalier,
Comme il s'en alla od sa mie,
Fut par toute Bretagne ouie.
Un lai en firent les Bretons,
Graalon-meur l'appelle-t-on.

Nous ne prendrons pas à notre compte cette transcription de La Villemarqué qui a, en plus, le tort de vouloir faire admettre que *« dans la tradition originale, je l'ai dit, c'est la fille de Grallon et non le prince qui se noie »* (p. 44). Entre le lai prétendument attribué à Marie de France et la submersion de Keris provoquée par Dahud, il n'y a de commun que le nom de Grallon. Mais si l'on peut admettre l'existence historique d'un prince de ce nom vers les débuts du VI^e siècle, en Cornouaille, il n'est même pas dit que c'est ce même prince qui, à plusieurs siècles de distance, est le héros d'un lai qui n'est ni plus ni moins qu'un récit d'amour courtois, lequel est beaucoup plus proche des contes arthuriens

que des mythes celtiques insulaires [1]. Il y a plusieurs Gradlon bretons, historiques ou pseudo-historiques et le nom a eu lui-même une très riche continuation jusque dans notre époque contemporaine [2]. En fait et en conclusion, les deux récits n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Il faut se garder de les confondre ou de leur attribuer des interprétations qui ne leur conviennent pas. Le lai de *Graelent-Meur* n'a rien à voir avec la légende de la ville d'Is. Il n'y est question que des amours d'une femme de l'Autre Monde et d'un chevalier. Si le chevalier risque de se noyer par imprudence il n'y a nulle submersion. Et tout le récit est différent.

## LES FAUSSES INTERPRÉTATIONS

Pour résumer les résultats de la recherche dans nos trois premiers chapitres, nous avons affaire, avec la légende de la ville d'Is :

> – à un mythe celtique (irlandais) de la submersion qui met en cause l'inattention de la gardienne de la fontaine, mais conserve l'honneur et la vie de la fille du roi pendant trois cents ans dans les océans. Elle finit dignement son existence en se convertissant au christianisme et en gagnant le paradis. C'est la relative pureté du mythe irlandais, aisément reconnaissable et identifiable malgré une christianisation déjà profonde. C'est aussi grâce à des exemples irlandais que nous avons pu le mieux cerner la personnalité complexe de la femme de l'Autre Monde. Il nous faut nous en tenir à la vérité première fondamentale, à savoir qu'il n'existe aucun mythe celtique qui ait une existence indépendante et unique sans aucune équivalence dans un autre pays celtique. Mais la qualité n'est pas toujours égale ;
>
> – à une hagiographie chrétienne qui a, très précocement, éliminé de la légende bretonne le personnage féminin essentiel. Il s'agissait de bâtir la réputation de sainteté du saint qui, *in extremis,* sauve le roi de la noyade. C'est ce que nous trouvons principalement dans le bref résumé de la *Vie des Saints* d'Albert Le Grand, dans le *Mystère* breton de saint Gwénolé et dans la pièce de théâtre populaire de la fin du XIX[e] siècle ;

1. Voir le texte publié par Herman Braet, *Deux Lais féeriques bretons,* Aureliae Philologica, Bruxelles, 1980, pp. 7-25. On peut reprocher à cet ouvrage le manque de fraîcheur de ses références celtiques et, surtout, le fait qu'il n'ait publié que la traduction du lai, sans l'accompagner du texte original. Toutefois, pour le propos qui est le nôtre, cette publication suffit à la conclusion que le lai de *Graelent-Meur* n'a rien à voir avec la légende de la submersion d'Is, malgré J. Markale, *Mélusine,* Paris, 1977, pp. 69-70.

2. Un inventaire des diverses formes prises par le nom de Gradlon au cours des âges a été fait par Gw. Le Menn dans les *Mélanges* André Chédeville, Rennes, 1998.

– à des éléments de folklore qui conservent des parcelles archaïques du mythe mais ne présentent aucune cohérence de contenu ou de structure, et qui sont consignés dans la légende de la mort d'Anatole Le Braz, et dans le conte d'Émile Souvestre (dont il faut se souvenir qu'il est en partie recopié des *Chroniques* d'Alain Bouchart !). Le diable tentateur qui apparaît dans le conte pour subtiliser la clef est lui aussi une partie inhérente du folklore christianisé.

L'eau est l'élément naturel de la femme de l'Autre Monde et il serait vain de prétendre que Dahud n'en est pas une. La submersion de la ville a été transformée par le christianisme en châtiment pour l'impiété des habitants. Il s'ensuit que l'eau ne saurait être considérée, en l'occurrence, comme un moyen de lustration ou de purification : dans l'optique de la christianisation elle n'est plus que le moyen de la colère divine, comme celle du Déluge, mais à une échelle plus réduite puisque seule une petite partie de l'humanité est atteinte. Notons aussi qu'il n'y a aucun lien de parenté ni aucune comparaison possible avec la fontaine de Barenton qui est une fontaine d'orage et non une cause de submersion. Il n'y a là non plus aucun symbole sexuel et Dahud n'est pas noyée : elle regagne simplement son élément naturel. Elle ne meurt pas : elle disparaît.

Un mythe est avant tout une explication. Il n'est jamais lié obligatoirement à des événements qui se seraient produits dans la pré- ou la protohistoire. Le thème de la submersion d'une ville n'est pas uniquement celtique, et il serait facile d'en trouver d'autres exemples bretons, celtiques et européens, mais la submersion d'Is avec toutes ses conséquences pseudo-historiques est, comme tout mythe authentique, unique en son genre.

Autre détail important : Dahud est fille de roi, mais elle n'est pas souveraine. Son inconduite supposée la rattacherait plutôt à la troisième fonction qu'à la première et, dans le conte recueilli par Souvestre, elle tue ses amants, ce qui n'est pas une marque d'autorité royale. Elle n'en est pas pour autant le « démon femelle » qu'a cru voir de La Borderie : elle est femme de l'Autre Monde, tout simplement, et à ce titre elle est aussi une tentatrice. En outre, son existence est liée à l'eau. Mais ce n'est pas l'eau en tant que possible symbole sexuel de fécondité (la femme de l'Autre Monde n'est pas destinée à avoir des enfants ou à devenir une *meretrix* !), c'est l'eau en tant que moyen de passage dans l'Autre Monde, cela est assez clair dans tous les textes et témoignages divers, aussi bien irlandais que bretons. Dahud n'est pas non plus une Mélusine. Elle n'en a ni l'aspect ophidien ni le comportement (interdiction faite au mari de la voir certains jours, disparition si l'interdit est enfreint).

Christianisme et paganisme sont les deux termes opposés, inconciliables mais inséparables, du mythe et de la légende celtique. En règle générale, les littérateurs louvoient entre l'un et l'autre, et, dans la réalité brute, l'hagiographie n'est ici que la forme de littérature qui privilégie la forme la plus christianisée de la légende. Seuls quelques auteurs récents se sont essayés à la mise au point d'une sorte de norme littéraire de la légende de la ville d'Is, c'est-à-dire à la rédaction d'un texte qui soit un récit construit, à la fois stylistiquement correct et historiquement ou mythiquement presque vraisemblable. Il est caractéristique qu'aucune de ces productions ne se soit hissée au niveau scientifique en mode universitaire. Nous ne connaissons sur le sujet que le mémoire de maîtrise de M. Jean-Paul Brethenoux, soutenu à Limoges à la fin de l'année universitaire 1983-84 (voir *infra*) et consacré à l'utilisation de la légende d'Is dans les bandes dessinées.

Nous n'avons d'ailleurs aucun moyen, aucun critère qui nous permettent d'évaluer ou de juger les méthodes ou les modes de travail des théologiens bretons (formule approximative !) qui ont été ou se sont chargés de l'annihilation du thème mythique celtique. Le reste n'appartient plus qu'à la littérature. Mais ce ne sont plus des hagiographes qui sont désormais en cause, ce sont, soit des littérateurs, soit des érudits ou, au moins, des gens ayant une quelconque teinture d'érudition bretonne, plus souvent folklorique que philologique. Autrement dit, et pour résumer brièvement le *status questionis,* non seulement nous constatons que, à propos de la ville d'Is, il n'a jamais été publié aucun travail historique de niveau universitaire. Bien au contraire, la légende de la ville d'Is est devenue une véritable fabrication littéraire aboutissant à l'existence d'un récit qui tient à la fois du roman d'imagination et du conte arrangé, pour la vente aux touristes, et dont la structure et la trame sont relativement très récentes.

Il est temps de rappeler quelques vérités premières :

> – Le roi Grallon est un personnage historico-légendaire qui, en tant que fils et successeur de Conan Meriadec, a sa place à la fois dans l'histoire et l'hagiographie bretonnes, étant bien entendu que l'hagiographie de saint Gwénolé et de saint Corentin a très certainement enjolivé et arrangé une histoire dont la réalité n'est plus aisément discernable. Arthur de La Borderie a dit, dans son *Histoire de Bretagne*, à peu près tout ce qu'il y avait à dire de ce roi de Cornouaille qui, dans la réalité brute, devait commander à quelques immigrés bretons dont la richesse n'était pas la qualité première.
>
> – Le sens du mythe était déjà très oblitéré en Irlande par la christianisation dans le récit de la submersion du Lough Neach et l'his-

toire de Li Ban. La christianisation bretonne a été beaucoup plus dure et beaucoup plus incisive. Elle s'est surtout installée dans la longue durée de l'histoire pour imposer avant tout la sainteté de Gwénolé, premier abbé de Landévennec, et de Corentin, premier évêque de Quimper. Le personnage féminin dont le rôle était encore fondamental dans le récit irlandais est, en Bretagne, relégué au second rang, au point même que la pièce de théâtre recueillie par Dom Le Pelletier n'en dise pas un mot. Seul le folklore d'Anatole Le Braz lui rend en quelque sorte une justice tardive en reconnaissant son existence. En bref, une fois de plus, le christianisme, dans ce cas précis, abolit le mythe et l'historicise.

– La légende d'Is n'est pas celle uniquement du roi Gradlon et de sa « fille » Dahud. Il y a tout un contexte et des textes secondaires, la principale variante, ou déviation folklorique, étant celle de Kristof, recueillie en 1870 par Troude, et qui n'est plus tout à fait la même chose, c'est-à-dire un conte populaire à tiroirs. Au surplus ce conte est publié sans aucune mention de provenance, et le breton en est un peu trop littéraire. Et les druides y interviennent, ce qui suffit à le rendre très douteux.

Cela a donné lieu à ce que nous appellerons une sorte de vulgate, plus ou moins bien respectée par chaque auteur, avec, chaque fois, des variantes ou des longueurs qui ne débordent pas de limites assez clairement définies. C'est quelquefois une sorte de « reconstitution » et d'autres fois tout un travail d'imagination.

Où cette vulgate apparaît le plus clairement structurée et romancée à la fois, c'est dans le petit livre de Charles Guyot, *La Légende de la ville d'Is d'après les anciens textes,* éd. Piazza, Alfortville, 1977, 148 pages (réimpression d'un ouvrage paru en 1926 et qui en était déjà à sa onzième édition !), dont voici, assez éloquente, la table des matières, sorte de corpus en douze chapitres dont l'analyse nous montrera comment il s'est constitué :

- *Le deuil de Gradlon,*
- *Le miracle de Ronan,*
- *le saint homme Corentin,*
- *Dahud,*
- *Les Korrigans,*
- *La chanson de Dahud,*
- *Le masque magique,*
- *Gwénolé,*
- *L'étranger,*
- *Le branle des trépassés,*
- *Les clefs d'argent,*
- *Le châtiment.*

*Le deuil de Grallon* raconte les amours de Gradlon, parti guerroyer en Norvège, et d'une reine, Malgven, qui, pendant le voyage de retour vers la Cornouaille, lui donne une petite fille, Dahud, mais meurt en couches. Ce premier chapitre est supposé évoquer la tristesse du roi au souvenir de son épouse morte. Le chant du barde pourrait être émouvant :

> « Oyez, seigneurs, ce que Gradlon conquit – au burg lointain où s'en alla, requis – par grand plaisir et quête de butin ; – c'est une femme aux beaux cheveux d'or fin ; – c'est un coursier plus noir que Lucifer – naseaux fumants comme porte d'Enfer » (p. 20).

Mais cette magnifique strophe a été écrite en français et n'a certainement jamais été traduite du breton, ni d'aucune autre langue celtique, pas plus que les trois autres strophes du poème. Cela ressemble un peu à un pastiche de lai arthurien, si ce n'est que Marie de France ou ses prédécesseurs n'auraient pas tant abusé du lyrisme pseudo-romantique. Si l'on situe historiquement Grallon vers la fin du IVe siècle et le début du Ve siècle de notre ère, c'est-à-dire à une époque où l'organisation territoriale et épiscopale bretonne était encore rudimentaire ou embryonnaire, est-il vraisemblable qu'un roitelet breton armoricain ait eu les moyens matériels d'armer une flotte de guerre et d'aller jusqu'en Norvège chercher bataille ? Il est difficile de le croire comme il est difficile de croire au romantisme de la grande tristesse de Grallon [2]. En outre, le nom de la reine Malgven n'est, pour autant que nous sachions, ni breton ni scandinave, et le nom du cheval, *Morvarc'h* est, réflexion faite, très insolite : *morvarc'h* signifie « morse » en breton. Ce n'est pas très normal pour désigner un fougueux étalon [3].

3. C'est pourtant cette vulgate impossible et sans fondement qui est généralement maintenue alors qu'elle n'apparaît dans aucune source (par exemple J. Markale, *La Ville engloutie ou le Mythe celtique des origines,* in *Les Celtes,* Paris, 1969, p. 21 ; Michel Le Bris, *Is ou La Rumeur des vagues,* éd. Artus, 1985 ; Christian Querré, *La Légende de la ville d'Is,* Rennes, 1996). D'autres se contentent de recopier le texte d'Émile Souvestre (Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Histoires et Légendes de la Bretagne mystérieuse,* Paris, 1968, pp. 207-213). D'autres encore, à la suite de La Villemarqué, croient à l'existence historique de la ville d'Is, par exemple Yann Brekilien, *La Mythologie celtique,* éd. Picollec, Paris, 1981, p. 102 : *« La ville d'Is a très certainement existé et se situait là où s'étend aujourd'hui la baie de Douarnenez. »* Quant au nom, *« il est plus vraisemblable que Ker Is soit tout simplement Ker Ris "la ville du rivage" ».* Il resterait seulement à savoir si le toponyme *Ris* existait déjà au IVe siècle ! Personne ne semble avoir remarqué ou compris que Charles Guyot a inventé de toutes pièces l'expédition de Grallon dans le nord et le personnage de la reine Malgven. La femme de l'Autre Monde, de par ses origines, est sans âge et n'a nul besoin de généalogie : du seul fait de son existence, elle est de naissance royale ! Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine,* Paris, 1975, p. 69, produit pour son compte une autre version, tout aussi impossible, de la

Le chapitre II, *Le miracle de Ronan,* raconte ou plutôt reprend, en la romançant largement, l'anecdote de Keban, la mégère calomniant saint Ronan et ce dernier sortant vainqueur de l'épreuve en apprivoisant par la seule douceur de ses paroles deux dogues furieux. L'essentiel est authentique et sort aussi bien des vies de saints d'Albert Le Grand que de Pierre Le Baud ou Alain Bouchart. Mais cela n'a au fond rien à voir avec la submersion d'Is [4].

Le chapitre III, *Le saint homme Corentin,* raconte, avec force enjolivements, la rencontre du roi Grallon et de saint Corentin au soir d'un jour de chasse dans une forêt proche du Menez-Hom. C'est le miracle de l'eau changée en vin et le petit poisson dont le saint coupe une moitié pour nourrir le roi et sa cour mais qui se retrouve entier et sain nageant dans la fontaine. Sur ce, le roi décide de nommer Corentin évêque de Quimper. Le texte est très loin de la simplicité des sources hagiographiques.

Le chapitre IV, *Dahud,* raconte comment la ville d'Is fut entièrement construite par Grallon pour plaire à sa fille. Mais il n'existe rien qui permette une telle hypothèse dans les sources hagiographiques. Dahud est la responsable de la submersion, elle n'est pour rien dans la construction.

Le chapitre V, *Les Korrigans,* raconte comment Dahud, que l'auteur suppose ennemie acharnée des moines et du christianisme, fit appel aux prêtresses de Sena pour obtenir que les Korrigans lui construisissent un château plus élevé que tous les monuments chrétiens. Et les prêtresses l'accueillent avec empressement : *« Rares sont ceux qui maintenant se retrouvent près des tables de pierre, car les serviteurs du dieu nouveau poursuivent au fond des forêts, guettent par les nuits de lune les derniers adorateurs de Teutatès »* (pp. 65-66). Ce n'est ni du mythe ni de l'histoire. Ce n'est même plus du roman, c'est de la celtomanie à l'état pur : au tournant du IV^e^ et du V^e^ siècle en Bretagne armoricaine il ne restait certainement plus grand-chose des cultes préchrétiens [5].

naissance de Dahud : ce serait, dans le contexte ou dans la suite du lai de *Graelent-Meur*, le « chevalier Grallon » qui serait revenu à cheval *« avec une petite fille aux longs cheveux »*. Toutefois la note 1 avertit qu'il s'agit d'une « reconstitution conjecturale d'après l'ensemble des textes » (lesquels ?) et nous n'avons pas la raison de cette reconstitution. Il n'y a rien à retenir non plus des quelques pages consacrées à la « princesse engloutie » dans *La Femme celte,* éd. 1975, pp. 64-68, qui consistent en l'annexion arbitraire du mythe celtique au surréalisme contemporain par le moyen d'une psychanalyse simpliste (nous renvoyons, à propos de ce dernier livre, au compte-rendu de Mme Françoise Le Roux-Guyonvarc'h dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire,* tome LII, 1974/4, pp. 1034-1035).

4. Il ne s'agit en fait que de la justice du roi Grallon, contrainte de reconnaître les mérites d'un saint au terme d'une ordalie achevée par un miracle.

5. Quand on a lu l'ouvrage magistral de Ferdinand Lot, *La Fin du monde antique*

Le chapitre VI est intitulé *La chanson de Dahud.* Il n'y a là non plus rien d'authentique, ni même de vraisemblable : *« Bel Océan qui me vis naître, tu m'as bercée comme une mère, et, quand j'étais enfant, tu jouais avec moi comme une sœur aînée. – Maintenant je suis grande et belle, ma chevelure couvre mon dos, mon sein est blanc et bien fait. Prends-moi dans tes bras comme un amant »* (p. 79). Une telle invocation à l'océan a été, au mieux, écrite par un homme du XX[e] siècle. Elle n'a rien de spécialement celtique.

Le chapitre VII, *Le masque magique,* prétend décrire les amours brèves et tragiques de Dahud et d'un page du roi Grallon. Au petit matin Dahud remet à son partenaire d'une nuit le masque qu'on lui avait donné à mettre sur son visage pour venir, mais qui, cette fois, lorsque le jeune homme s'en va, se resserre et l'étouffe. Puis un serviteur s'en va jeter le cadavre à la mer. Le thème est connu et il a été largement utilisé par Souvestre. Mais ici les enjolivements dépassent toute mesure et n'apportent rien à la légende.

Le chapitre VIII est intitulé *Gwénolé* et relate les disputes supposées du saint et de Dahud. Il est typique de tout le livre que, en la circonstance, l'auteur fasse appel à la version française des mauvais vers bretons de La Villemarqué dans le *Barzaz Breiz*, tout en en modifiant légèrement le texte : *« Avez-vous entendu comment l'homme de Dieu parlait à Gradlon, dans Is ? Ne vous livrez point à l'amour, ne vous livrez point aux joies insensées ; après le plaisir, la douleur. Qui mange la chair des poissons sera mangé par les poissons ; qui dévore sera dévoré ; et qui boit le vin et la cervoise boira l'eau comme un poisson ; et qui n'a pas su, saura »* (pp. 107-108). Cette philosophie ou plutôt cette morale élémentaire prêtée au grand saint fondateur de Landévennec a quand même de quoi étonner.

Les chapitres IX et X sont intitulés respectivement *L'étranger* et *Le branle des trépassés.* Ils relatent ce qui, chez Souvestre, est l'arrivée du diable sous l'apparence d'un homme rouge accompagné d'un nain qui sonne du biniou de telle façon irrésistible que tous les gens présents se mettent à danser. Mais ici l'auteur ajoute le sinistre et le macabre en imaginant un combat du diable et de trois chevaliers, que le diable tue, bien évidemment, mais dont les corps sanglants et mutilés mènent la

*et le début du Moyen Âge,* éd. Albin Michel, Paris, 1927 (dans la collection *L'Évolution de l'Humanité*), on se rend aisément compte que, postérieurement au V[e] siècle, aucun culte non chrétien (et *a fortiori* druidique) n'a pu être toléré dans le territoire de l'ancienne Gaule. Et à supposer que, par le plus grand des hasards, quelque chose ait pu subsister, les clercs se seraient acharnés à le faire disparaître. Il suffit de lire le remarquable et définitif livre de Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge,* éd. Gallimard, Paris, 1999, 1 373 pages, pour le comprendre immédiatement. Les druides n'apparaissent jamais dans le folklore breton authentique.

danse. Il s'y ajoute une guerre, toute supposée, entre Grallon et le roi de Vannes.

Les chapitres XI et XII sont intitulés *Les clefs d'argent* et *Le châtiment.* Ils racontent la fin de la ville d'Is, depuis la prise des clefs des écluses par Dahud jusqu'à la fuite du roi Grallon et la mort supposée de Dahud, maudite par Gwénolé, et qui aurait été noyée par la mer en furie après la submersion. Est-il besoin de préciser que la notion de châtiment, conjointe à celle de péché, est ici purement chrétienne et n'a jamais appartenu au mythe primitif ?

D'une manière générale, c'est le schème littéraire de Charles Guyot qui a été suivi, reproduit, voire transformé et aggravé, par la majeure partie des auteurs [6]. Nous ne contestons pas, évidemment, à un littérateur le droit d'enjoliver et de broder à l'infini, ni même de délirer dans un style élégant s'il se trouve des lecteurs pour le lire. Mais il s'agit ici de vérité scientifique et nous devons constater que tous ces échafaudages ne reposent sur rien de sérieux [7]. On ne peut pas, sans inconvénient grave

6. Une utilisation littéraire exceptionnellement réussie du motif de la fille de la mer a été celle d'Anatole Le Braz dans *Le Sang de la sirène,* brève nouvelle écrite en 1901 et dont l'action se passe à Ouessant. Notre seule réserve portera sur le patronyme *Morvarc'h,* attribué par Le Braz à un îlien, et qui n'est pas répertorié par F. Gourvil, *Noms de famille de Basse-Bretagne,* Paris, 1966, p. 145c.

7. Nous citerons ici un bref extrait, parfaitement convaincant, de l'étude du texte de Charles Guyot par M. Jean-Paul Brethenoux au chapitre II de son mémoire de maîtrise. Ce qu'il écrit reflète parfaitement notre avis personnel :

*« Le livre de Charles Guyot est divisé en douze chapitres de longueur égale : ceci indique de la part de l'auteur une volonté de développer la légende pour offrir à des lecteurs, habitués à lire des romans, un récit cohérent que l'on peut qualifier de romancé ; ce récit se veut une synthèse des différentes versions de la légende.*

*Guyot a choisi d'écrire en utilisant un style pseudo-médiéval, avec nombre de tournures archaïques. Ce style donne une impression de récit ancien, impression démentie d'ailleurs par la narration qui est moderne.*

*Le développement voulu par Guyot correspond à une transformation du mythe en littérature. La dégradation du mythe en littérature va se faire par un processus de rationalisation qui n'exclura pas d'ailleurs l'utilisation du merveilleux païen et chrétien ; la source principale de Guyot étant le folklore breton. La rationalisation du mythe se manifeste d'abord dans la narration qui constitue une chronologisation systématique des différents événements concernant la ville d'Is et Gradlon. Ensuite, par l'introduction de la causalité, chaque événement justifiant ou annonçant un événement d'un chapitre suivant. Et enfin, par l'introduction de la psychologie : Guyot va décrire le caractère et les sentiments des personnages pour justifier leurs paroles et leurs actes.*

*Nous avons vu que le mythe de la ville d'Is pouvait se "réduire" à une structure groupant autour de l'"image iconique" centrale quatre personnages-fonctions : le roi porte-clef, la prostituée, l'intercesseur, et le démon-tentateur.*

*Guyot va conserver les noms des personnages principaux, Gradlon, Dahud, Gwénolé, l'homme rouge ; ainsi que ceux de Ronan et Corentin, personnages en relation avec le roi. Mais Guyot va aussi créer de nouveaux personnages, notamment celui*

pour tous ceux qui en feront leur pâture intellectuelle ou l'un de leurs divertissements, inventer ou déformer des mythes. Cela ne débouche jamais que sur des parodies ou des falsifications, et tel est bien le cas de la légende d'Is en fin de parcours littéraire actuel [8].

*de Malgven, la mère de Dahud, qui va jouer un rôle très important dans la logique de son récit.* »

À cela nous n'avons que peu à ajouter, si ce n'est que nous ne savons pas qui était Charles Guyot (dont le nom n'est retrouvé dans aucune nomenclature ni aucun annuaire) et que nous ne pouvons que regretter la notoriété injustifiée de son livre. Il semble seulement qu'il ait été l'un des responsables des éditions Piazza et qu'il ne se soit jamais soucié d'acquérir les connaissances linguistiques et philologiques indispensables ; cf. la mention suivante au verso de la page de garde de l'édition du *Kalevala*, toujours aux éditions Piazza, en 1926 : « *Le texte a été établi par Charles Guyot d'après la traduction de Léonzon-Le Duc.* » Si l'on s'arrogeait le droit de modifier une traduction du finnois sans savoir un mot de cette langue, on pouvait tout aussi bien falsifier à son gré une légende bretonne à des fins commerciales.

8. Pour tous les aspects historiques et pseudo-historiques du ou des rois Gradlon qui ne nous concernent pas ici, nous renvoyons à l'article de M. Bernard Tanguy, *De la légende à l'histoire : Grallon, roi de Cornouaille*, in *ArMen*, avril 1988, pp. 30-44. On notera que les mentions de Teutatès et d'Esus, dans la chanson bretonne produite en traduction française à la page 39, ne peuvent en aucun cas appartenir à une rédaction populaire : il y a fallu l'érudition d'un lettré ayant quelques notions de religion gauloise ou gallo-romaine. L'influence du *Mystère de saint Gwénolé* sur le folklore breton le plus récent a été brièvement étudiée par Yann-Ber Piriou, *Quelques remarques à propos de l'ancien mystère de saint Gwénolé*, in *Bretagne et pays celtiques, Mélanges Léon Fleuriot*, Rennes, 1992, pp. 193-211. Le souvenir de la légende est encore sensible dans les chansons populaires les plus récentes mais il n'en est aucune qui soit totalement indépendante de l'érudition romantique du XIXe siècle.



## CONCLUSION

# QUI EST DAHUD ?

Il importe maintenant de se poser la question cruciale, celle qu'il est impossible d'esquiver ou d'éviter : qui est Dahud ? Est-ce, suivant l'étymologie facile de son nom, mais qui suppose une origine très ancienne, **dago-soitis,* « la bonne sorcière » ou plutôt « la bonne magie » ? Qui est-elle vraiment et quel est son rôle exact dans la légende ? Disons tout d'abord que Dahud, comme beaucoup de personnages de l'Autre Monde, n'a pas de généalogie claire. Grallon est presque un père putatif et toute mère est absente des annales bretonnes.

Mais la littérature, surtout contemporaine, nous a fait vivre dans l'illusion et la fiction. À la fin de son premier chapitre, *Le deuil de Gradlon,* Charles Guyot, après avoir inventé le personnage de la reine Malgven, à qui il attribue le rôle de mère de Dahud, la compare trop facilement, quand elle est morte, à « une Walkyrie endormie » [1]. Mais il se trompe de comparaison comme il s'est trompé de personnage parce qu'on n'a jamais trouvé une Walkyrie mariée à un prince étranger : la seule fonction connue des Walkyries n'était pas d'engendrer des filles. Elle consistait à venir chercher les guerriers morts au combat pour les conduire au Walhalla germanique. Du reste, Malgven, en tant que personnage fictif, éphémère et créé de toutes pièces, n'avait pas besoin d'une

1. *Op. cit.,* p. 22. Charles Guyot a été suivi trop facilement par Michel Le Bris, *op. cit.,* et surtout par Christian Querré, *op. cit.,* p. 7, qui a encore ajouté aux broderies initiales l'image de Malgven « descendant du Walhalla », ce qui aurait mieux convenu à une légende germanique !

définition très précise et développée. Toutefois la fiction est bien caractéristique du pseudo-romantisme dans lequel tout le livre est construit.

Et il n'est pas venu à l'idée de Guyot, non plus qu'à aucun de ses quelques successeurs dans la parodie et l'imitation littéraires, de chercher une définition convenant à Dahud en dehors du rôle ambigu – et qui n'a rien à voir avec sa nature profonde – qu'il lui fait jouer dans son récit de la légende d'Is. Il resterait donc à cerner avec un peu plus de précision ce personnage féminin qui, dans la légende bretonne, a été plutôt maltraité par tous les érudits hagiographes et les littérateurs : ils l'ont accablée à la fois de leurs omissions et de leurs additions fantaisistes. Et nous redirons ici ce que nous avons dit d'emblée à son sujet, à savoir que c'est une femme de l'Autre Monde celtique, dans la droite ligne des Irlandaises venant, sous la forme d'oiseaux (des cygnes !), ou en tant que femmes surgies on ne sait d'où, chercher l'heureux mortel de leur choix pour le conduire dans un Autre Monde de félicité éternelle. À ce compte, du reste, l'Autre Monde ne serait peuplé que de reines et de jolies filles expressément destinées à faire le bonheur simple et voluptueux de quelques êtres humains, rois ou guerriers de haut rang dignes d'avoir été choisis. Il reste l'essentiel de cette donnée primitive dans le fait que Dahud fait couple ici avec un roi. Nous insistons sur le fait que Dahud n'est pas une Mélusine, ce n'est pas non plus une sirène, ni ce que l'Inde nomme une *nagy* mais c'est quand même une femme très « archaïque » [2].

Elle appartient clairement, d'entrée de jeu, à ce type de personnage dans lequel nous avons vu l'équivalence celtique du concept grec d'Éros et Psyché [3]. Mais elle n'est pas que cela. Elle correspond, dans la version irlandaise du mythe, à la gardienne de la fontaine, coupable de ne pas avoir veillé correctement à la fermeture des vannes. L'inconvénient est que le sens du mythe ne nous apparaît plus très clairement, dès le stade irlandais le plus ancien, à cause de la christianisation. Nous ne savons pas le pourquoi de la faute parce que l'annexion chrétienne fausse l'interprétation du personnage de Li Ban. Dahud a, sur son homologue irlandaise, un avantage sérieux : elle est exempte de toute christianisation. Malheureusement, cette exemption l'a fait totalement disparaître de

2. Voir Ananda K. Coomaraswamy, *La Doctrine du sacrifice,* Paris, 1998, pp. 175-186. Selon Marc Déceneux, *Bretagne sacrée et légendaire,* Rennes, 1998, p. 102, Dahud a pour rôle de « conduire les âmes vers l'Autre Monde, naïvement représenté par la ville engloutie... », mais Dahud n'est nullement psychopompe et elle ne conduit personne. En outre, dans le folklore breton son rôle est particulièrement amoindri par rapport au prototype mythique irlandais.

3. Voir à ce sujet le livre de Jérôme Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure,* Paris, 1944, p. 103-104 ; Françoise Le Roux, *La Courtise d'Étain, Commentaire du texte,* in *Celticum* XV, 1966, p. 360.

l'hagiographie et elle ne survit plus que dans quelques bribes de folklore, ayant perdu son rang royal pour se contenter de simples matelots que, si nous en croyons le texte folklorique de Le Braz, elle entraîne immédiatement dans la mort. C'est une messagère des dieux, peut-être un équivalent de l'ange de la mort.

Par rapport au monde humain, elle est donc sans âge et sans origine. Nous avions pensé lui accorder une parenté indo-européenne avec la Romaine Tarpeia. Mais Tarpeia est sensible à la prestance du Sabin Tatius et elle trahit par amour. Puis elle est punie par sa récompense même : les Sabins l'étouffent et l'écrasent sous le poids des colliers [4]. Il n'y a rien de tel dans le cas de Dahud et le dossier à charge reste vide, désespérément vide.

Il n'est guère possible d'aller plus loin sans prendre de trop grandes libertés avec le mythe : les aventures de Dahud et du diable, celles avec le jeune page qu'elle fait mourir étouffé par le masque, la terrible danse macabre, tout cela a été arrangé ou adapté, ou encore aggravé par l'imagination trop fertile de Charles Guyot ajoutée à celle d'Émile Souvestre; et accepté trop facilement par des littérateurs qui ne se sont posé aucune question. Nous pouvons affirmer sans mentir que nous n'avions jamais assisté à une telle catastrophe légendaire à la limite de l'escroquerie : on a littéralement fabriqué, aux dépens de Dahud (et de la vérité), un véritable conte pour touristes à qui on se garde bien d'apprendre qu'il ne date que du premier quart du XX[e] siècle ! Autrement dit, on a inventé un mythe auquel, par la répétition et l'absence de toute contradiction, on a donné force de loi. C'est ainsi que Dahud est devenue une grande prostituée qui entraîne toute une ville dans le châtiment, très chrétien, de ses crimes, et que le saint, la frôlant de sa crosse, la condamne à la malédiction. Dans cette affaire le roi Grallon devient presque un personnage secondaire, victime désignée d'une affection coupable et qu'un grand saint sauve *in extremis.* On a même proposé une reconstitution architecturale de la ville d'Is, qui est évidemment un simple travail d'imagination à partir de données légendaires [5]. Et nous n'avons rien dit, parce que cela n'avancerait en rien l'explication globale du mythe, des chansons populaires et des bandes dessinées contemporaines.

Les moins malhonnêtes ont encore été les annalistes et les hagiographes bretons : la femme les gênait parce qu'il n'y avait aucune possibilité de lui attribuer la moindre repentance ou un soupçon de contrition. Et ils étaient incapables de comprendre que la fille de la mer était

4. Georges Dumézil, *Tarpeia, essai de philologie comparative indo-européenne,* Paris, 1997, pp. 279-291.

5. *Kêr Iz evel pa vefec'h eno* (« La Ville d'Is comme si vous y étiez ») in *Sterenn,* n° 0, juillet-août-septembre 1994, pp. 8-9.

d'une telle nature que son élément était la mer et non la terre. Ils ont donc biffé ce personnage sur lequel la sainteté de Gwénolé ou de Corentin n'avait aucune prise, et ils n'ont conservé dans leur légendaire christianisé que le thème du roi fuyant la ville maudite. La légende était gravement mutilée et privée de son principal personnage, mais la morale était sauve si l'exactitude mythique laissait à désirer.

Bien entendu, nous ne pouvons pas être d'accord avec cette façon de faire mais elle présente au moins l'avantage de la clarté. En outre, malgré la mutilation qu'elle lui a fait subir, elle a préservé une partie de la légende et lui a donné le peu de cohérence qui lui a permis de durer et d'être transmise, imparfaitement certes, mais avec assez d'éléments pour qu'on identifie le mythe commun aux trois pays celtiques principaux, Irlande, pays de Galles et Bretagne péninsulaire.

# ANNEXE I

# LA SUBMERSION DE LA VILLE D'IS

Nous présentons ci-après le texte tel qu'il a été publié dans l'édition du *Barzaz Breiz* de 1867, pp. 39-44. Nous produisons le texte breton strophe par strophe et, chaque fois immédiatement au-dessous, la traduction française de La Villemarqué, puis nos remarques. La numérotation des strophes nous est propre :

§ 1 *Ha glevaz-te, ha glevaz-te,*
*Pez a lavaras den Doue*
*D'ar roue Gradlon en Ys be ?*

« As-tu entendu, as-tu entendu, ce qu'a dit l'homme de Dieu au roi Gradlon qui est à Is ? »

Seul le texte français est cohérent, et il semble que le texte breton n'en soit qu'une traduction à la fois incorrecte et approximative. Dans le premier vers, l'emploi interrogatif de la conjugaison analytique n'existe pas en breton : il semble que cette tournure fautive soit imitée du gallois. D'autre part *ha* en interrogation directe ne provoque aucune mutation. La formule *den Doue* pour rendre littéralement le français « homme de Dieu » est fausse elle aussi : le breton dirait obligatoirement *an den (a zeu) a-berzh Doue* « l'homme (qui vient) de la part de Dieu ». Quant au verbe en fin de proposition *be* pour rendre « qui est », c'est ou ce serait en breton une monstruosité : en admettant, à la rigueur, que *be* soit pour *bez* (encore que cette forme ne soit pas justifiée), on aurait attendu au moins une mutation par adoucissement prouvant le sous-entendu

d'une particule verbale à sens relatif, et surtout le verbe celtique n'est jamais en position finale [1].

§ 2 – « *Arabad eo en embarat !*
*Arabad eo arabadiat !*
*Goude levenez, kalonad !*

« Ne vous livrez point à l'amour ; ne vous livrez point aux folies, Après le plaisir, la douleur. »

Le premier vers contient, précédé d'un pronom réfléchi *em,* le verbe *parat* ou *parañ* qui signifie « apparier, accoupler » en parlant des animaux et non pas des êtres humains. L'emploi erroné est encore aggravé par l'emploi du pronom réfléchi qui, en breton, dénote toujours un acte volontaire (cf. *beuziñ* « se noyer, par accident » et *en em veuziñ* « se noyer, par suicide »). Quant au deuxième vers, le sens français en est totalement erroné par rapport au breton : *arabadiat* signifie seulement « dire des riens, des babioles ». Seul le troisième vers est à peu près correct, encore qu'il eût mieux valu écrire « après la joie, le chagrin », ce qui correspond plus exactement au sens de *levenez* et de *kalonad.* « Plaisir » se dit *plijadur* dans tous les dialectes bretons.

§ 3 *Neb e beg e kig ar pesked,*
*gand ar pesked a vo peget,*
*ha neb a lonk a vo lonket.*

« Qui mord dans la chair des poissons, sera mordu par les poissons ; et qui avale sera avalé. »

Passons sur la faute de particule, *e* pour *a* après *neb* (*e* ne provoque pas la mutation *p / b*), mais en breton moderne on attendrait *an nep,* avec l'article défini, plutôt que le pronom seul. Il y a plus grave cependant avec « mordre » qui se dit en breton *kregiñ* (pour exciter les chiens on dit encore autre chose : *his, his gantañ* « mords-le »). *Pegañ* ne signifie que « coller, accrocher ». Le troisième vers est correct, sauf que le breton actuel dirait *hag an nep* et non *ha neb* (moyen breton *ha'n nep*).

1. Il s'agit en fait d'une imitation maladroite du vers 707 du *Mystère de saint Gwénolé* :

*Roe Glazren so en Ys bez gant avys dyscret*
« Roi Gralon qui es à Is, sois attentif avec sagesse ».

Le berbe *bez* est un impératif mais La Villemarqué, qui a tronqué le vers, ne l'a pas compris. Il a cru que le verbe signifiait « qui es » et il a biffé en conséquence la forme analytique *so* et, on ne sait pourquoi, le *-z* de *bez.* Voir la longue note d'Ernault, *op. cit.*, p. 76, qui cherche à excuser La Villemarqué. Mais Le Pelletier avait déjà, dans une note, apporté la bonne traduction.

§ 4 *Ha neb a ev, ha gwin a vesk,*
*A evo dour evel eur pesk ;*
*Ha neb na oar a gavo desk.*

« Et qui boit et mêle le vin, boira de l'eau comme un poisson ; et qui ne sait pas, apprendra. »

L'ellipse de l'article défini devant *neb* (pour *nep*) peut passer pour une licence poétique, on attendrait *Hag an nep* dans le dernier vers. En fait de rimes en *–esk,* les possibilités lexicales du breton semblent assez limitées et cela doit expliquer le choix des mots. Mais nous ne connaissons guère d'emploi du radical simple *desk* « instruction ». La langue populaire dirait plutôt *deskamant* avec un suffixe français, et la langue littéraire utiliserait *deskadur* avec un suffixe de dérivation abstraite.

§ 5 *Ar roue Gradlon a venne :*
*– Koanourien da, da eo gan-e*
*Monet da gouski eur banne.*

« Le roi Gradlon parla : – Joyeux convives, je veux aller dormir un peu. »

Le verbe *mennout* signifie « vouloir, être enclin à ». Le sens de « parler » n'est pas attesté. *Koanourien* est pour nous un mot inconnu ou inusité formé sur *koaniañ* « souper », cependant que *da* « bon » ne pourrait être que gallois, au moins au XIX[e] siècle. « Convive » se dit *kouviad,* pluriel *kouvidi. kouski eur banne* est surprenant. Nous n'avons jamais lu ni entendu l'infinitif sous cette forme (c'est toujours *kousket*), non plus que *banne* « goutte » dans le sens de « un peu ». Quant à *monet,* forme pleine du verbe *mont* (« aller »), ce serait plutôt du vannetais que du cornouaillais.

§ 6 *– Da gouski afec'h antronoz ;*
*Manet-hu gan-e-omp-ni fenoz :*
*Hogen pa vennit-hu, bennoz.*

« – Vous dormirez demain matin ; demeurez avec nous ce soir ; néanmoins qu'il soit fait comme vous le voulez. »

On devrait sentir la trace de la particule verbale devant *afec'h* qui, morphologiquement, est un conditionnel et non un futur. *Antronoz* est pris ici dans un faux sens. Le mot signifie « le lendemain » et non « demain matin » qui ne peut se dire que *warc'hoazh vintin.* Seul le deuxième vers rend à peu près le français. Le sens littéral du troisième vers est « mais quand vous voulez, merci », ce qui est presque incohérent.

§ 7 *Serc'heg a gomze war ma oue*
*Flourik-flour ouz merc'h ar roue :*
*– Klouar Dahud, nag an alc'houe ?*

« Sur cela, l'amoureux coulait doucement, tout doucement, ces mots à l'oreille de la fille du roi : – Douce Dahud, et la clef ? »

*Serc'heg* est un mot péjoratif et méprisant pour désigner un amant ou un concubin ; il est très difficile d'y comprendre le français *amoureux.* En breton, cette notion s'exprime au pluriel par un emprunt français, *amourousien,* palatalisé le plus souvent en *amourouchen.* Mais nous ne voyons pas ce que veut dire ni d'où vient l'expression *war ma oue,* ce dernier mot n'étant pas identifié (l'adjectif possessif *ma* ne provoque aucune mutation *gw/w* et le breton n'a aucun mot, hormis la préposition *war* et peut-être deux ou trois mots d'emprunt, commençant par un *w* semi-voyelle). De la même manière, nous ne connaissons pas de groupe adjectival ou adverbial *flourik-flour* (on aurait attendu au moins l'inverse, *flour-flourik*). Il y a *flourañ* « caresser » et *flourig* « caresse » ; c'est à peu près tout. L'adjectif *klouar* signifie « tiède » et non « doux ». En outre, l'adjectif ne se place jamais devant le substantif, sauf dans quelques cas comme *ur c'hozh ti* « une vieille maison » (sans valeur, en mauvais état) où il a un sens péjoratif.

§ 8 *– Ann alc'houe a vezo tennet ;*
*Ar puns a vezo dibrennet :*
*Pez a ioulit-hu ra vo gret ! –*

« – La clef sera enlevée ; le puits sera ouvert : qu'il soit fait selon vos désirs. »

*Tennet* signifie « tiré » et est donc inexact pour rendre « enlevée » (en parlant de la clef). Il aurait fallu employer le verbe *lemel,* participe *lamet. Dibrennet* est tout aussi mauvais (surtout à propos d'un puits) pour traduire « ouvert » : *dibrennañ* signifie exactement « ouvrir » en enlevant la lourde barre de bois qui ferme intérieurement une porte (*prenn* « bois »). La traduction du troisième vers est très lointaine : *youliñ* a deux sens : « vouloir, faire acte de volonté » et « contenter, satisfaire ». Le verbe sert à exprimer ou à satisfaire une volonté et non un désir. On ne peut comprendre littéralement que « ce que vous voulez, vous, que ce soit fait ».

§ 9 *Hag ann neb en defe gwelet*
*Ar roue koz war he gousked,*
*Meurbed vije bet souezet.*

« Or, quiconque eût vu le vieux roi endormi, eût été saisi d'admiration. »

La phrase est presque correcte, si ce n'est que *war he gousked* ne nous semble guère usuel : il aurait mieux valu écrire *en e gousk* ou, pour respecter la rime faible, employer la tournure participiale *o kousket.* Par contre *souezet* ne signifie que « étonné, surpris ». Le français *admiration* ne peut se rendre en breton que par *estlamm.*

§ 10 *Souezet gand he bali moug,*
*Hag he vleo gwenn-kann war e choug,*
*He alc'houe aour ekerc'h'n he c'houg.*

« D'admiration en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou. »

Nous ne connaissons pas autrement de substantif *pali* « manteau » en breton. Il doit s'agir d'un emprunt ou d'une adaptation du gallois *paile* qui désigne une sorte de tissu. L'adjectif composé *gwenn-kann* ne signifie pas « blanc comme neige » mais « très blanc », et le substantif *choug* ne peut signifier que « nuque » ou parfois « tête ». La phrase bretonne du troisième vers est encore plus éloignée du français et de toute vraisemblance : elle signifie littéralement « sa clef d'or autour de son cou » et encore faut-il restituer *e-kelc'h* « en cercle » au lieu de *ekerc'h* qui ne peut être qu'une notation fautive. L'expression normale pour rendre le français *autour (de)* est *war-dro* ou *en dro (da).*

§ 11 *Neb a vije bet er c'heden,*
*En defe gwelet ar verc'h wenn*
*Goustad o vont tre, diarc'hen.*

« Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus. »

Nous ne connaissons pas l'expression *er c'heden,* de *get* « guet », mais seulement *war-c'hed* « aux aguets ». Le français « dans la chambre » n'est pas exprimé en breton. *Merc'h* ne s'emploie dans tous les dialectes que pour désigner la « fille » par opposition aux parents. Pour désigner la « jeune fille » (non mariée) on dit généralement *plac'h yaouank.*

§ 12 *Tostat re oud he zad roue,*
*Ha war he daoulin'n em stoue,*
*Ha ribla re sug hag alc'houe.*

« Elle s'approcha du roi son père, elle se mit à genoux, et elle enleva chaîne et clef. »

*Tostat re (tostaat a rae)* est un imparfait de l'indicatif qui ne correspond nullement au passé simple du verbe français (on aurait

attendu *reas*). *Oud* est une forme qui apparaît sporadiquement en breton prémoderne mais qui n'est jamais prépondérante. La formule *he zad roue* « son père roi » n'est pas bretonne : on aurait attendu *he zad ar roue.* L'imparfait est encore employé, voulu pour la rime, dans le deuxième vers : *stoue* au lieu de *stouas* ; en outre le pronom réfléchi *(en) em* n'était pas nécessaire. *Riblañ* veut dire « mettre un bord, côtoyer » et *sug (sugell)* est un « trait d'attelage ». « Chaîne » se dit *chadenn* dans tous les dialectes.

§ 13 *Ato e hun, e hun ann ner.*
*Ken a glevet hed al laouer ;*
*– Iaosket ar puns ! beuzet ar ger ! –*

« Toujours il dort, il dort le roi. Mais un cri s'élève dans la plaine : – L'eau est lâchée ! la ville est submergée ! »

Cette strophe est quasi incompréhensible : nous ne connaissons pas le mot *ner* qui signifierait « roi » et nous ne voyons pas quelle peut être son origine ou son étymologie. *Laouer* est le mot usuel pour désigner une « auge », voire le pétrin d'un boulanger : nous ne voyons pas le rapport pouvant exister avec le sens de « plaine ». Le verbe *leuskel,* participe *laosket* veut bien dire « lâcher » mais *puñs* signifie « puits » et non « eau ».

§ 14 *– Otrou roue, sav diallen !*
*Ha war da varc'h ! ha kuit a-grenn !*
*Ma'r mor o redek dreist he lenn !*

« – Seigneur roi, lève-toi ! et à cheval ! et loin d'ici ! La mer débordée rompt ses digues ! »

Le breton et le français sont encore très loin l'un de l'autre. *Diallen* nous est inconnu et nous aurions plutôt attendu *dizale* « sans délai, sans retard ». *Kuit a-grenn* ne veut pas dire « loin d'ici » (qui serait *pell ac'hann*) mais « pars totalement ». Le troisième vers signifie littéralement : « la mer est courant par-delà sa rade ». Le français *digue* doit se traduire par *chaoser* en breton.

§ 15 *Bezet milliget ar verc'h wenn*
*A zialc'houezaz, goude koen,*
*Gore puns Keris, mor termen !*

« Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit, après le festin, la porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer ! »

L'emploi du mot *merc'h,* plutôt que *plac'h,* rejoint l'exemple précédent du § 11. *Koen* est pour *koan* « souper », mot qui n'a jamais voulu dire « festin ». Nous ne connaissons non plus aucun mot *gore* qui puisse signifier « porte ». Quant à *mor termen* « bar-

rière de la mer », c'est une construction synthétique impossible en breton. En outre *termen* « terme, échéance », n'a jamais eu qu'un sens temporel.

§ 16 – *Koadour, koadour, lavar d'i-me*
*Marc'h gouez Gradlon a welaz-te*
*O vont e-biou gand ar zaon-me ?*

« – Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée ? »

La construction analytique a *welaz-te* est incorrecte comme dans le § 1. La préposition *gant* ne convient pas : on attendrait *dre,* seule préposition susceptible de traduire *par* au sens locatif.

§ 17 – *Marc'h Gradlon dre-ma na weliz*
*Nemed enn noz du he gleviz*
*Trip, trep, trip, trep, trip, trep ; tan-tis !*

« – Je n'ai point vu passer par ici le cheval de Gradlon, je l'ai seulement entendu dans la nuit noire : Trip, trep, trip, trep, trip, trep, rapide comme le feu ! »

Dans le premier vers la négation simple devrait être *ne* (*na* est une négation relative). Dans le deuxième vers *nemed* signifie « excepté » et non « seulement ». Dans le troisième vers « rapide comme le feu » est curieusement rendu par un composé synthétique *tan-tis,* littéralement « feu-hâte », qui est un étrange néologisme.

§ 18 – *Gwelaz-te morverc'h, pesketour,*
*o kriba he bleo melen-aour*
*dre an heol splann, e ribl an dour ?*

« – As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau ? »

Le premier vers contient, pour la troisième fois, la faute de conjugaison signalée aux §§ 11 et 16. L'ellipse de l'article défini est insolite et irrégulière. Au troisième vers il aurait fallu *dindan* « sous » et non *dre* « par » ; *an heol splann* signifie « le soleil brillant » et non « le soleil de midi » ; « au bord de l'eau » se dira plutôt *war ribl an dour.*

§ 19 – *Gwelout a riz ar morverc'h wenn ;*
*M'he c'hleviz o kana zoken ;*
*Klemvanuz tonn ha kanaouenn.*

« – J'ai vu la blanche fille de la mer ; je l'ai même entendue chanter : ses chants étaient plaintifs comme les flots. »

On peut admettre l'absence de mutation *m/v* dans *morverc'h* pour éviter la répétition de (v) mais *M'he c'hleviz* est fautif : on attendrait *m'he c'hlevas* en conjugaison analytique. Le troisième vers est très éloigné du français et signifie littéralement « plaintives musique et chanson » à moins que l'on ne comprenne *tonn* « vague » au lieu de *ton(n)* « chant », auquel cas il faudrait traduire « plaintives vague et chanson ». La versification n'indique rien quant à la prononciation (*tonn* par *o* bref ou *ton* par *o* long).

# ANNEXE II

# AN BUHEZ SANT GWENÔLE ABAT AR KENTAF EUS A LANTEVENNEC

CHRISTUS *prior loquitur.*

Michael lem cae breman bede Fragan d'an tnou.
So hep mar eff he par en glachar ha daezrou
Dyrazoff pep e peñ peur teñ eo he pedennou.
Me m'eus y dreou clevet, car dym d'o metou.

Lavar hep mar na gaou ez vyhynt ho dou louen
Da bro an Armoryc blysyc hyvyzyquen.
Lesent lech da pechet, aent ha na vent quen.
Goude leser ho bro eno ne douyghynt den.

Hep gou un map louen o devezo eno,
Elase Gwenôle ha guen e bet en clevo,
Ma champyon en feyz dyff nos ha dez vezo
Var an bet e faetou knech ha tnou a gounno.

ANGELI DUO

Loman Fragan glan dyanaf,
Quezel dyt flam a dylamaff.
Hac ez saludaf quentaf poent.

Da Roe map Doe nep az croeas,
Dyt salut flam a dylamas,
Gant ez clevas ne fallas quet.

# LA VIE DE SAINT GWÉNOLÉ, ABBÉ, LE PREMIER DE LANDÉVENNEC

LE CHRIST *parle le premier.*

Michel, va vivement maintenant jusqu'à Fragan, en bas,
Qui est, sans aucun doute, lui et son épouse, en chagrin et en larmes ;
Devant moi, chacun de son côté a de très instantes prières.
Je les ai volontiers entendues ; va pour moi vers eux.

Dis, sans hésitation ni fausseté, qu'ils seront tous deux joyeux
Au pays de l'Armorique délicieusement désormais.
Qu'ils laissent le lieu du péché, qu'ils aillent et ne fassent pas autrement,
Après avoir laissé leur pays ; là ils ne craindront personne.

Sans mentir, ils auront là un fils joyeux,
C'est Gwénolé ; et heureux celui qui l'entendra ;
Il sera pour moi nuit et jour mon champion dans la foi ;
Dans le monde ses hauts faits par monts et par vaux seront connus.

DEUX ANGES

Ici, Fragan pur, sans tache,
Je t'apporte une éclatante nouvelle
Et je te salue tout d'abord.

Ton Roi le fils de Dieu qui te créa
T'envoya une grâce éclatante
Parce qu'il t'entendit, il n'y manqua pas.

Quemer monet te haz Ytron,
Te haz quosquor dre an mor don,
A faezçon bet [var] an Bretonet.

Un map guen az vezo ennhy
Az priet de ja te ha hy,
Eno pan vyzy arryvet.

Gwenole da bezaf clevet
Ez vezo en feyz badezet,
Guen e bet quement en credo.

Ef a vezo don planczonen,
Evyt reyf froez dreys guezen :
Ha quelen da nep en menno.

Ef a yalo abrel en stat-se,
Da cahe Doe e ampoeance,
En pep scyance en em lanczo.

Ef a vezo souten en feyz,
Guyr hent ha squyant de hentez,
Nos ha dez quement maz vezo.

Trystez nos ha dez en devezo,
Pemp dez en syzun a yuno,
Reun a dougo var e crouchen.

Cals a clevedou a remedo,
Beurzudou bras a dereso :
Pa dyspartyo ez rento guen.

Da Doe e croeer e speret
Etre an aelez annhezet
Dyrac an Tryndet bennyguet.

Rac se quemer hent da quentaf.
Te haz pryet da monet scaf.
Affo dy scaf, hep stouuet pen.

FRAGANUS *loquitur.*

Trugarez Roe an gleñ, am quelen quen teñ man
Ma pryet hep retorn ny a leso an bro man.
Deomp da clasc guell abry hep muy da Breyz byhan.
Lesomp hep spyaf affo var un dro an bro man.

Prépare-toi à aller, toi et ta Dame,
Toi et tes serviteurs par la mer profonde,
Comme il faut, jusque chez les Bretons.

Tu auras là un fils privilégié,
De ton épouse alors, toi et elle
Quand tu y seras arrivé,

Qui sera appelé Guénolé ;
Il sera baptisé dans la foi ;
Bienheureux tous ceux qui le croiront.

Il sera vraiment une plante
Pour donner des fruits plus que tout arbre
Et instruction à qui le demandera.

Il ira de bonne heure en cet état
Vers Dieu, son appui ;
En toute science il s'avancera.

Il sera soutien dans la foi,
Vrai chemin et bon sens pour son prochain,
Nuit et jour, tant qu'il sera.

Il aura nuit et jour triste pénitence,
Cinq jours par semaine il jeûnera,
Il portera du crin sur sa peau ;

Beaucoup de maladies il guérira,
De grands miracles il accomplira ;
Quand il quittera ce monde, il rendra blanche

À Dieu son créateur, son âme
Entre les anges logée
Devant la Trinité bénie.

Aussi, prends ton chemin au plus tôt,
Toi et ton épouse, pour aller vite
Promptement là-bas, vite, sans baisser la tête.

FRAGAN *parle.*

Merci, Dieu du monde, qui m'instruis avec tant d'instance.
Mon épouse, sans retour nous laisserons ce pays-ci ;
Allons chercher meilleur abri, sans plus, en Petite-Bretagne,
Laissons sans regarder, vite, ensemble ce pays-ci.

Hon bugalez amã pep unan ahanech
Hoz em dastumet glan a breman var an lech
Da monet guenef oll en un stroll rac na collech.
Her en bro mã affet credet ne sucetech.

ALBA uxor FRAGANI

Ach Doe za pe da lech guenechuy ?
Me neon pe da lech ez ahechuy :
Ham bugale so aneze try.
Ha gouzaf mor glas so casty.

Allas ! em spy un gouly so
prydyry tam monet am bro,
Byhandet yvez am bezo :
hoguen Jesus am conduo.

Ancoffat bro ne vezo scaf.
hyrvot hyrder a quemeraf
Ma bro expres pa ez lesaf,
ne deou am grat e quymyadaf.

Muy ne guelaf ez duhen quet
bro Saux nep quentel daz guelet.
Dyf glachar am goan parfet
oz leser bro, an pez so ret.

DOMICELLA EJUS

Ma Itron me no chanchyf,
guenoch yvez breman ezyf,
A calon beou ha dre bevyf
Itron lyge en oz servychyf.

Guenech ezyf ne chomyf tam
aman dyshonest en estlam :
Huy a heulyf ne gouzyfvyf blam
e noz deduy na ho lyam.

Fragan ma Mestre flam so dam grat
hac onest derch net e stat.
Guenoch ma reet abret mat,
aman ne chomyf emdyvat.

Me guel en mat nos ha dez
ez eus meruent ha paourentez.
Ha muntrerez e cals tyez,
pyllerez ha lazroncy yvez.

Nos enfants ici, chacun de vous
Rassemblez-vous tous maintenant sur-le-champ
Pour aller avec moi tous de compagnie, de peur que vous ne vous perdiez ;
Car en ce pays-ci, certes, croyez-le, vous ne prospéreriez pas.

ALBA épouse de FRAGAN

Ah ! Dieu donc ! où aller avec vous ?
Je ne sais où vous iriez,
Et mes enfants qui sont trois ;
Et souffrir la mer bleue est un tourment.

Hélas ! en mon cœur c'est une blessure.
La moindre pensée de m'en aller de mon pays ;
J'aurai aussi de la misère,
Mais Jésus me conduira.

Oublier le pays ne sera pas facile :
Je souffre angoisse et souci.
Mon pays, certes quand je te quitte
Ce n'est pas de bon gré que je dis adieu.

Je ne vois pas que je vienne plus.
Pays saxon, à aucun moment te voir...
À moi chagrin qui me peine grandement,
En laissant le pays, ce qui est nécessaire.

SA DEMOISELLE

Madame, je ne vous changerai pas,
Avec vous aussi maintenant j'irai,
De grand cœur, et tant que je vivrai,
En souveraine je vous servirai.

Avec vous j'irai, je ne resterai point
Ici déshonorée en angoisse :
Je vous suivrai, je ne souffrirai pas de blâme,
Dans votre affection ni en votre sujétion.

Fragan, mon maître brillant, est à mon gré,
Et son état est honnête, éclatant et pur.
Avec vous conduisez-moi bientôt,
Ici je ne resterai pas orpheline.

Je vois bien nuit et jour
Qu'il y a mortalité et pauvreté,
Et meurtre en beaucoup de maisons,
Pillage et vol aussi.

Pemdez an groaguez dymezet,
merchet expres a guercheset
En ty han lyorz a vez forzet
hac ezeont gant an tyrantet.

Ha rac se queffret, me o pet glan,
nam lest quet chetu ma hunan,
Da gouzaf sourcy en ty mã.
Muy ho dylerch en herberch man.

FRAGANUS *l.*

En caffou na saouzan noz lesyf aman quet
Bepret gant an Itron raeson eou hoz monet
Eval he demesell e pep quentel meulet
Gueneme ha ganty e pep ty ez vyhet.

ALBA *l.*

Ma merch gueñ dre ma em mennet gueneme ez duhet dy
Da bro an Bretonet da guelet maz edy,
Ha guenef a certen evyt den ez chomy,
Mar em bez byhandet yvez guelet a ry.

DOMICELLA *l.*

Ho trugarez Itron quer, her muy ne sourcyaf,
Pa emeus ho grat mat, monet hep arretaf
A ryf presant gant caous me ya da memaousaf
Pa em eus an congye gant yoae ez baleaf.

FRAGANUS *l.*

Me so Fragan hanvet hac affet so Breton,
A meñ monet gant mall hep goall bede Glazran :
Quenderou compes ompny. Me spy hep fyctyon.
Me ya de guelet queffret me ham Itron.

ALBA *l.*

Glachar hac esgoar don a meusme oz monet ;
Houguen raeson eou dyf syntyf, ne fyllyf quet,
Ma par quer, peur lyger en lech ma dyusset,
Ha me ham bugale a vezo annezet.

FRAGANUS *loquitur ad* NUNCIUM

Maz oude ma heraut, quae baut hep faout quet
Lavar dan Roue Glazren hac ef e Bretonet,
Ez af cuf hac uuel e quentel de guelet,
Eval den gant fortun a re hun dyhunet.

Chaque jour les femmes mariées,
Filles certes, et vierges
En maison et jardin sont violées
Et s'en vont avec les bourreaux.

Et c'est pourquoi en même temps, je vous prie instamment,
Ne me laissez pas seule, voilà,
À souffrir souci dans cette maison,
Désormais après vous dans ce logis.

FRAGAN *p.*

En deuil ni émoi je ne vous laisserai pas ici,
Toujours avec Madame il est juste que vous veniez,
Comme sa demoiselle à chaque instant approuvée ;
Avec moi et avec elle en toute maison vous serez.

ALBA *p.*

Ma bonne fille, puisque vous me demandez, avec moi vous viendrez là,
Au pays des Bretons, voir où il est,
Et avec moi certainement, malgré quiconque tu resteras ;
Si j'ai de la misère, tu le verras aussi.

LA DEMOISELLE *p.*

Merci, chère Dame ; car je n'ai souci de rien de plus ;
Puisque j'ai votre consentement, j'irai sans arrêter
À présent avec raison, je vais m'apprêter ;
Puisque j'ai l'autorisation, avec joie je voyage.

FRAGAN *p.*

Je suis nommé Fragan, et certes, breton ;
Je veux aller avec hâte, sans faute, jusqu'à Gralon :
Nous sommes cousins germains, j'espère sans feinte,
Je vais le voir, moi avec ma Dame.

ALBA *p.*

J'ai douleur et peine profonde à m'en aller,
Mais c'est raison pour moi d'obéir, je ne manquerai pas :
Mon cher époux, très volontiers là où vous déciderez
Et moi et mes enfants nous serons logés.

FRAGAN *parle au* MESSAGER

Où es-tu, mon héraut ? Va hardiment sans faute,
Dis au roi Gralon, à lui et à ses Bretons,
Que je vais doux et humble, exprès pour le voir
Comme un homme qui par fortune fait un songe tout éveillé.

NUNCIUS FRAGANI *l.*

Raeson eou dyf monet, ne tardyf quet a netra.
Bede Glazren en hent her en poent men hoenta
Delcher ho gourchemeñ ha dre ma dymennet
Hoz lyzerou a ryf, pan yf, ne fyllyl quet.

AD REGEM GLAZRONEM

Roe Glaz dre un tra chetu me aman duet
Salut Doe guyr Roe an dez enoz annez bezet.
Fragan a deu uuel e quentel doz guelet
Chetu an lyzerou, ne leveront gou en bet.

Gant bresel, crueldet, quertery meurbet so,
Ha meruent an muyhaf da nep a gouzaffo.
Rac se ez deu en hent ha deuch enem rento
Da portz Brahec ez teñ eno ez dysquenno.

GRALONUS *l.*

Me pet Ioae levenez dn pemdez re o-devezo.
Me a ya var e peñ dan gleñ ma dysquenno :
Ha me dalcho e stat am gloat her dre pado :
Ha questell ha tyez, an danvez am bezo.

Uuel me en repuo em bro, pan vezo duet
Ma quenderou huec hegar em douar arryvet
Mall eou guenef quentel pur uuel e guelet
Hac ef, ha tut e ty, map ha ny, ha pryet.

PRIMUS NAUTA *l.*

Deomp affo me so prest, peur onest amprestet.
Groet an pourvysyon a faesczon da monet.
Ha hon lestre so gayllart heruez hon art fardet.
Deomp da guelet Glazren hac ef e Bretonet.

Deomp da goel, pan guelet avel, deuzet, bezet prest
Un avel glao a so a nezyour, en sour-goest.
Ha deomp lem en mor quosquor oar an mor goest
Ha quadran a rento, ha deomp. Pep bro so test.

SECUNDUS NAUTA *l.*

A presant semblantet ez omp duet, ha groet cher
Bet an porz a Brahec so e coste Treguer.
Autrou chetu ny duet arryfet, credet fer.
Hep pyryll na tourmant eno hoant tout antyer.

LE MESSAGER DE FRAGAN *p.*

Il est juste que j'aille, je ne tarderai en rien,
Jusqu'à Gralon en chemin ; car je désire ponctuellement
Observer votre ordre, et comme vous le commandez
Je donnerai vos lettres quand j'irai, je ne manquerai pas.

AU ROI GRALON

Roi Gralon, pour une affaire me voici venu ici.
Que le salut de Dieu, vrai roi du jour, soit dans votre demeure !
Fragan vient humblement dans l'intention de vous voir ;
Voici les lettres, elles ne disent rien de faux.

Avec guerre il y a cruauté et beaucoup de famine
Et mortalité la plus grande pour ceux qui souffriront.
C'est pourquoi il vient en route et vers vous il se rendra ;
Il tend au port de Brahec ; c'est là qu'il descendra.

GRALON *p.*

Je souhaite qu'ils aient joie et allégresse chaque jour ;
Je vais à sa rencontre à l'endroit où il descendra,
Et je me chargerai de son entretien, par ma fortune, tant qu'elle durera
Et que j'aurai châteaux et maisons, de mes biens.

Humblement je le traiterai dans mon pays, quand il sera venu,
Mon cher aimable cousin arrivé dans ma terre ;
Il me tarde de le voir bien humblement,
Et lui et les gens de sa maison, fils et neveu, et épouse.

LE PREMIER MATELOT *p.*

Allons vite, je suis prêt, très convenablement préparé ;
La provision est faite de façon à partir.
Et notre navire est joliment équipé suivant notre art.
Allons voir Gralon, et lui et ses Bretons.

Mettons à la voile, puisque vous voyez le vent venu, soyez prêts.
Il y a un vent de pluie, depuis hier soir, au sud-ouest.
Et allons vite en mer, mes gens, sur la mer occidentale ;
Et la boussole rendra (service ?) ; et allons. Tout le pays est témoin.

LE SECOND MATELOT *p.*

À présent il paraît que nous sommes arrivés ; et réjouissez-vous,
Jusqu'au port de Brahec, qui est à côté de Tréguier.
Seigneur, nous voici rendus, arrivés, croyez-le bien,
Sans péril ni tourment, suivant votre désir, entièrement.

FRAGANUS *l.*

Trugarez Roe an Ster em hol sper amdere,
Hep souzan huenat peur haznat en stat se.
Dysquennomp dysaffar en douar, mar car Doe.
Mar yf bede Glazren, ham conclusyon ve.

PRIMUS NAUTA *l.*

En effet me crete bede vase ez ve duet,
Tut a stat a guelaf. a se ne douetaf quet.
So arryf var ho peñ duet do gleñ dysquennet :
Ha huy ha tut ho ty, ha mo aznavyhet.

GRALONUS *l.*

Fragan em damany ha huy ha ho pryet
Duet mat glan pep heny huy ha huy ra vyhet.
Ioae certen levenez so em annez coezet
Ouz ho guelet affo da guelet ma bro duet.

Ho bec dam bec lequet ham stryzet her pret voae,
Edeffet gant ebat dam stat ha dam doare
Me goyzye hoz angoes peur does ha hoz esmae :
An bro-se epechet peuplyet a edoae.

*Descendunt omnes ad terram.*

Compset dyf pep rout hep dout quet ho doare, na daleet

A guyr eu an quezelou ameusme chezlouet,
Ez eo nec eus nemeur querz Breyz-meur conqueret,
Hac aet gant an Sauxon dygant an Bretonet.

FRAGANUS *l.*

Glazren Roe an Bretonet, Roe an bet man a pedaf
Me ham pryet ham tut astut doz saludaf,
Oz comps an quezelou autrou ez darnouaf,
Maz quyñygaf meruel pa en danevellaf.

Allas goelaf a raf net,
ma quenderou huec ha ma secret.
Duet omp gant bresel doz guelet
dyouz hon hol mat ha quymyadet
Roe an Bretonet gouezet huy
non neus doñ grat na mat na ty,
Douar na chatal nac aly
eual e goas Doe on casty.

FRAGAN *p.*

Merci, roi des astres, dans tout mon espoir immense,
Sans surprise ni soupir, tout à fait claire est cette situation.
Descendons sans bruit sur terre, si Dieu le veut,
Que j'aille jusqu'à Gralon, et c'est ma conclusion.

LE PREMIER MATELOT *p.*

En effet je croirais que jusqu'ici il est venu.
Je vois des gens d'importance, je n'en doute pas,
Qui sont arrivés à votre rencontre ; venu dans leur pays, descendez
Et vous et les gens de votre maison, et que vous les reconnaissiez.

GRALON *p.*

Fragan, dans mon royaume et vous et votre épouse
Soyez les très bien venus, chacun, vous, et vous.
Certes, joie et allégresse sont tombées chez moi,
À vous voir en hâte venus voir mon pays.

Mettez votre bouche sur ma bouche et embrassez-moi, car il était temps
En effet (?) avec joie pour mon état et pour ma situation (?)
Je savais votre angoisse très dure et votre émoi :
Le péché de ce peuple était public.

*Ils descendent tous à terre.*

Parlez-moi de toute façon, sans doute, de votre sort, ne tardez pas.

Est-elle vraie, la nouvelle que j'ai entendue,
Que toute la Grande-Bretagne vient d'être conquise
Et prise par les Saxons sur les Bretons ?

FRAGAN *p.*

Gralon, roi des Bretons, je prie le roi de ce monde,
Moi et mon épouse et mes gens, humblement, de vous saluer.
En parlant de cette nouvelle, seigneur, je pleure,
Tant que je pense mourir quand j'en fais le récit.

Hélas, je pleure vraiment ;
Mon cousin cher et mon intime affection,
Nous sommes venus avec la guerre pour vous voir,
Et séparés de tout notre bien.
Roi des Bretons, sachez
Que nous n'avons à notre disposition ni bien ni maison,
Terre ni bétail, ni conseil ;
Comme son vassal Dieu nous châtie.

Allas chetu ny arryvet
eval tut dyrout hyrvodet,
Hep ty na repel doz guelet
eval tut commun fortunet.
Breyz-meur conqueret ez edy
bresel stleñ pep gleñ so eñhy.
Merzer pep queuer mentrery
aet eu Doe un guez anezy.

Quertery henny so dyblas,
gouloet eo pep ker gant flaer bras,
Marou ynt eñy knech ha dyes
maz eo goelvañ clevet an cas :
Ne dydyffas enny yt glas quet
seyz blcez eñhy so fazyet :
Eo oz feller hep teuleur yt,
an teyr goaleñ so asteñet.

Hep comps faout en bet na guer gou,
corfou esquern so a bernou ;
Maz due loznet goez a guyzyou
da heul ho flaer bedĕ keriou.
Gentyl hac autrou caffouet
eou dre raëson an Bretonet,
Ty na castell, tourell en bet
gant e unan ne deou chomet.

Lazet prysonet an bet oll
un hevelep han fur han foll,
Gentyl ha commun en un stroll
ez omp aet en un stat da col*l*.
Goude an coroll han follez
so guenemp pemdez a bezcoaez,
Goude pep ty mybylyez
bremã ez gousomp ez omp faez.

Noneus heñoaez syoaez en bet
na ty na coygn da bout loyget
En quoaet han roch eval goezet
ez clesquomp hon lech da techet
Ma quenderou sellet hon fetou,
collet eo hon gloat, hon madou,
Hon herytayge, hon astaychou,
goude hon stat, hon pompadou.

An tensoryou, madou an bet,
quement on boae oll so collet ;

Hélas ! nous voici arrivés
Comme des gens déroutés, affligés,
Sans maison ni retraite, pour vous voir
Comme gens du commun victimes de la fortune.
La Grande-Bretagne est conquise,
Une terrible guerre y est dans chaque terre,
Martyre de toute façon, massacre ;
Dieu s'est, pour une fois, retiré d'elle.

La famine est horrible,
Chaque ville est enveloppée d'une grande puanteur ;
Ils y sont morts en bas et en haut,
Que c'est navrant d'entendre la chose :
Il n'y poussa pas de blé vert,
Sept années y ont manqué,
Car on fait défaut, sans produire de blé,
Les trois fléaux se sont étendus.

Sans dire aucun mensonge ni un mot faux,
Des corps, des ossements sont par tas ;
Si bien que des bêtes sauvages venaient quelquefois
Suivant leur odeur, jusque dans les villes.
Gentilhomme et seigneur, en deuil
Sont avec raison les Bretons ;
Maison ni château, aucune tourelle,
Avec eux pas un seul n'est resté.

Tués, emprisonnés, tout le monde
D'une même façon, et le sage et le fou,
Nobles et vilains, de compagnie
Nous sommes allés également à notre perte.
Après la danse et la folie
Qui sont avec nous quotidiennement depuis toujours,
Après chaque maison d'enfantillage,
Maintenant nous savons que nous sommes vaincus.

Nous n'avons aujourd'hui, hélas ! au monde
Ni maison ni réduit pour nous loger ;
Dans le bois et le rocher (?), comme des bêtes fauves
Nous cherchons notre endroit pour fuir.
Mon cousin, voyez notre sort,
Nous avons perdu notre fortune, nos biens.
Notre héritage, nos appartements,
Après notre condition, nos grandeurs.

Les trésors, les biens du monde,
Tout ce que nous avions est entièrement perdu,

Pa eou Breyz-meur conqueret
gant an Sauson var an Bretonet :
Hã me ham pryet so duet tre
davazoch bremã
Her non neus arell a alle
hon sycour ny nemet huy ve.

GRADLONUS *l.*

Meurbet eo an cas andrase, mar deou evalse hoarvezet,
Me ne goyzyen muy aneyon e pep faesceon dan Bretonet,
Me spye em avys ancyen ho quen seven na voae en bet
Poesant, ardant en vayllantys, hac ez ynty oboysset.

Meurbet parfet ez off soezet en fortun so duet emehuy.
Duet eou da neant ho bandenn, mar deou evalheñ so eñhy
Ha marou hon querent quement so da recour, bro non bezo muy.
Glachar langour so em courayge, coll herytayge dre outrayghy.

FRAGANUS *l.*

Allas dre hon pechet hep douygyaff den en bet, chetu ny eñhy,
Hep dougyaff na Roe na Noblance ezomp punisset, sellet huy.
Ourgoyll hac avy an muyhaf,
ha gloutony hep deffyaf,
Avy cas entr'n re brassaf
a voae gant pep den oz renaf.

Luxur muyhaf, han quentaf pret
ha dyeguy multipliet,
Dan ylys dyaboysset
An re-se oll o groa collet.

ALBA uxor FRAGANI *l.*

Autrou Glazren Roe an Bretonet,
Map Doe a pedaf quentaf pret,
Hac an gracc dyvyn an Dryndet
ouz drouc ha pyryll do myret.
Chetu ny glan duet do guelet
bede ho ty, bras ha byhan,
Gant caffou, dazrou ha souzan,
roet eo fortun da pep unan.

Chetu aman an byhandet
arryf hep muy do try nyet
Hep bro, ty, na douar, na goarez.

Puisque la Grande-Bretagne est conquise
Par les Saxons sur les Bretons ;
Et moi et mon épouse sommes venus
Jusqu'à vous maintenant de là,
Car nous n'avons pas d'autre qui puisse
Nous secourir, si ce n'est vous.

GRALON *p.*

C'est un cas terrible, si c'est arrivé ainsi.
Je ne connaissais pas de nation (?) supérieure de toute façon aux Bretons ;
Je me fiais à mon opinion ancienne, qu'ils n'avaient pas au monde d'égaux en
[force :
Solides, ardents en vaillance ; et ils sont réduits à obéir !

Je suis très fort étonné du sort qui est survenu, dites-vous :
Leur troupe est anéantie, si c'est ainsi qu'il en est,
Et nos parents morts, tous tant qu'ils sont, nous n'en aurons plus pour sauver
[le pays.
Douleur, tristesse sont dans mon cœur, de perdre un héritage outrageusement.

FRAGAN *p.*

Hélas ! par notre péché, sans craindre personne, nous en sommes là ;
Sans craindre ni roi ni noblesse, nous sommes punis, voyez-vous.
Orgueil et envie au plus haut degré,
Et gourmandise sans cesser,
Envie, haine entre les plus grands
Régnaient chez chaque homme.

Luxure extrême et au premier chef,
Et paresse croissante,
Indocile à l'église,
Toutes ces choses nous perdent.

ALBA épouse de FRAGAN *p.*

Seigneur Gralon, roi des Bretons,
Je prie le Fils de Dieu tout d'abord,
Et la grâce divine de la Trinité
De vous garder de mal et péril.
Nous voici venus vous voir tous,
Jusque chez vous, grands et petits,
Avec deuil, larmes et émoi :
Un mauvais sort a été donné à chacun.

Voici la misère
Survenue, sans plus, à vos trois neveux
Sans pays, maison, ni terre, ni protection.

Clevet hon dydu so truhez :
Ny yvez so dyanhezet
gant an Sauson dyresonet :
Y so autrounez gouezet,
ha ny so on lech dydechet.

Glachar meurbet da pep Itron
eou guelet penaux an Sauson
Ez ynt souet var pep Breton
e pep ty, y ho ancyon.
Ma calon so don ystonet
pan songyaf ha pan guelaf ret,
Lesel an Sauson da donet
hep raeson var an Bretonet.

Memeus leset, nedeusquet pell,
neoñ pet ker bras ha castell,
Ham bro ham douar gant harell,
Doe pan caro a roy dyf guell.

GLAZRANUS REX

Itron affell noz em guellet,
nac en nep rout na hyruodet
Mo groay en bro man soutenet,
ezom em bro no-bezo-quet.
Doe so e galloet, credet se
doz lacat var bara adarre

Ioeusset, noz em cuzet re
pan ouch duet yvez em goare.

JACUTUS filius FRAGANI *l.*

Mar douchuy dreys pep re dereat
cals a estlam ma mam ha tat
O devoae pep dez en feyz mat

peur dyvez ouz hon evezhat
Ny so duet haznat en stat man
goude pep estlam bet aman,
Uuel hac ysel e goelvan
da caffout en oz rout hoz soutan.

GUEZENOCUS 2$^{dus}$ filius FRAGANI *l.*

Autrou souzan ha byhandet
ha nos ha dez on eus bezet,
Pan voae dymp teñ an goaleñ duet,

C'est pitié, d'entendre notre détresse.
Nous sommes aussi expulsés
Par les Saxons sans raison ;
Ils sont les maîtres, sachez-le,
Et nous nous sommes enfuis de chez nous.

C'est beaucoup de douleur pour chaque dame
De voir comment les Saxons
Ils dominent sur chaque Breton,
Dans chaque maison, eux et leur nation (?)
Mon cœur est profondément frappé
Quand je pense et quand je vois qu'il faut
Laisser les Saxons venir
Sans raison commander aux Bretons.

J'ai laissé, il n'y a pas longtemps,
Je ne sais combien de grandes villes et de châteaux,
Et mon pays et ma terre avec douleur ;
Dieu quand il voudra me donnera mieux...

LE ROI GRALON *p.*

Madame, ne vous regardez pas comme perdue (?)
Et ne gémissez point :
Je vous soutiendrai en ce pays,
Vous n'aurez pas de misère dans mon pays.
Dieu a le pouvoir, croyez-le,
De vous remettre au sommet.

Réjouissez-vous, ne vous affligez pas trop,
Puisque vous êtes venue aussi sous ma protection.

JACUT fils de FRAGAN *p.*

Comme vous êtes aimable plus que tous !
Bien du tracas mon père et ma mère
Ont eu chaque jour, en bonne foi,

Sans aucune honte à nous soigner.
Nous sommes venus ouvertement en cet état
Après tant d'angoisse jusqu'ici,
Humbles et abaissés, en pleurs,
Pour trouver dans votre voie un soutien.

GUÉZENOC second fils de FRAGAN *p.*

Seigneur, souci et misère
Et nuit et jour nous avons eus,
Quand le dur fléau nous est venu

ha voar hon peñ teñ astennet.
An pople so lazet, ne cretech,
han Baronou unvan han flech,
Gant tut so dyfeyz var an lech,
pan clevech ho goall ez spontech.

Groaguez hac ezech ez techent
hep ober droue en o bro quent,
Guercheset flam han yntaveset
e pep lyorz ho forzet.

CLERINA unica FRAGANI filia *loqr*.

Goude excellant an carantez
huy eou hon car ha hon goarez.
Ny so en hent a paourentez,
ma ne sellet huy ouz ho nyez.
Ny so bugale gouezet
do quenderou Fragan aman duet
Gant aoun hac estlam dylamet,
an testeny ne fazy quet.

GLAZRANUS REX *l.*

Ma nyz gouezet scler
her tram bezo quet,
netra doch ne fazyo.
Duet mat bras ha byhan
huy ha huy dan ty mã,
her me o souteno :
Dra vech flam mam ha tat
goude sourcy dymat,
me roy dych gloat ha ty.
Mo groay aes dre raeson,
mar plyge da Roe an tron
e pep faesceon dymelcony.

Groet cher mat me grata
reyf dych hep breyge de ya
quement tra alba sur.
Enep renc a renquet
de ya bara na quyc,
yoeusset bezet fur.
Fragan pan eou duet an cas,
pacyentet so bras,
han guellaf, assur.
Guenef gleu en beuhet

Et sur notre tête durement étendu.
Le peuple est tué, vous ne le croiriez pas,
Et les barons en même temps que les pages,
Par des hommes qui sont sans foi, sur-le-champ ;
Si vous entendiez leur crime, vous seriez épouvanté.

Femmes et maris, ils fuyaient
Sans avoir fait de mal dans leur pays (?)
De pures vierges et les veuves
Dans tout jardin on les violait.

CLÉRINA fille unique de FRAGAN *p.*

D'après votre amour excellent
Vous êtes notre parent et notre protecteur,
Nous sommes sur la voie de la pauvreté,
Si vous ne regardez pas vos neveux.
Nous sommes enfants, sachez-le,
De votre cousin Fragan, ici venus,
Avec crainte et effroi échappés ;
Ce témoignage ne trompe pas.

Le Roi GRALON *p.*

Mon neveu, sachez bien
Que, tant que j'aurai,
Rien ne vous manquera.
Bien venus, grands et petits,
Vous, et vous, en cette maison,
Car je vous soutiendrai ;
Que vous soyez joyeux, mère et père
Après le mauvais souci
Je vous donnerai biens et maison.
Je vous rendrai facilement avec raison,
S'il plaît au roi du ciel
De toute façon sans tristesse.

Faites bonne chère, je promets
De vous donner sans faute, à l'instant,
Toute chose, Alba, sûrement.
En aucune façon vous ne manquez
Dès maintenant de pain ni de viande ;
Réjouissez-vous, soyez sages,
Fragan, puisque l'événement est arrivé,
La patience est une grande chose
Et le meilleur (parti), assurément.
Avec moi brillamment vous vivrez,

hep breaulyt e chemet
pan ouch duet, em lectur

Me roy dych sur doz myret
kerou teñ dyfennet
dozrecet, credet heñ.
Do grace fortaressou,
questell ha tourellou,
ha pynaclou gueñ.
Ha ho artyllery
so yve enney
a dere do dyffeñ.
Na quemeret morhyet
et en hent do guelet,
ma credet evalheñ.
Chetu deoch pleñ en gleñ
parcou mat ha pradeñ
doz pouleñ gouuezet.
Ma quenderu huec Fragan
me roy deoch flam amã,
ha ma dysouzanet
Peur onest forestou,
feuntenyou mat pur douç
knech ha tnou.
Un parres a ryf scler
ouz an stat a cadoer
ha dych ha doz pryet.

ALBA *l.*

Glazren Roe an Bretonet Bennoz Roe an bet man,
Evyt gobr. En ho bro her ny so an dro man
A glachar reservet ha dysouzanet glan,
Pa on eus dre ho grace madou ace en place man.

Pydyf a ryf aman Roe an bet man damany
Doz myret ouz pechet a quement maz edy.
Her rac punyssyon on eus don melcony.
Map Doe deuscuez an rout dymp da monet dyouty.

FRAGANUS *l.*

Gant abec quenderou huec eno trugarecaf :
Ha map Doe Roe an bet en secret a pedaf
Doz myret ouz pep drouc bet, hoz remuneraf
Autrou oz grazceou mat ne allaf hoz relataf.

Sans danger (?) vous demeurerez,
Puisque vous êtes venus, dans mon domaine (?).

Je vous donnerai sûrement pour vous garder
Des villes fortement défendues
Pour votre séjour, croyez-le ;
À votre gré forteresses,
Châteaux et tourelles,
Et pinacles blancs ;
Et leur artillerie
Qui s'y trouve aussi,
Est propre à les défendre.
Ne prenez pas de souci ;
Allez en route pour les voir,
Croyez-moi ainsi.
Voilà à vous tout à fait dans le pays
De bons champs et un pré
À votre disposition, sachez-le.
Mon doux cousin Fragan,
Je vous donne nettement ici,
Et que vous soyez tiré d'embarras,
De très convenables forêts,
De bonnes fontaines très douces
En haut et en bas, écoutez ;
Je vous donnerai une paroisse clairement.
Pour vous servir de siège (?)
Et à vous et à votre épouse.

ALBA *p.*

Gralon, roi des Bretons, la bénédiction du Dieu de ce monde
Pour (votre) récompense. Car dans votre pays nous sommes cette fois
Délivrés de douleur et rassurés complètement,
Puisque nous avons par votre grâce beaucoup de biens en ce lieu.

Je prierai ici, le puissant Roi de ce monde
De vous garder de péché, quel qu'il soit,
Car devant la punition nous avons profonde angoisse ;
Le Fils de Dieu nous montre la route pour l'éviter.

FRAGAN *p.*

Avec raison, doux cousin, je vous remercie
Et je prie intimement le fils de Dieu, roi du monde,
De vous garder de tout mal, jusqu'à (?) vous récompenser,
Seigneur, de vos bienfaits que je ne puis exprimer.

Ylys a mennaf quentaf pret
amâ aryf, ne fyllyf quet.
Her e pep quys emeus avyset
en devotyon da monet
Ma quenderou gueñ me veñ en groehet
justyce mat pemdez, mar queret.
Her mar reyt lech da nep pechet
doe oz guello pan vezo pret.

PRIMUS NAUTA

Autrou Fragan huy a mano amâ en bro, ha ny so prest
A quemero arre hon tron dre an mor don evyt monet
Da guelet pennaus an Saouson ez ynt hep raeson gourmantet
Var an Bretonet queyz an Breyz mâ nep on casczas da clasq goasquet.

FRAGANUS *l.*

Loman mazedochuy tut ma ty ham pryet,
Ma bugale etreouch guenef blouch pan ouch duet.
Chetu ny dypreder a trugarez Roe an steret,
Pa on eus bro ha douar a glachar reparet.

Pydyf Doe guyr Roe an gleñ gant credeñ so dleat teñ
A reyf dymp lech real dyscandal eval heñ
Na mervent, na bresel nep quentel ne guelheñ.

Dre an bro un dro creñ bale teñ a mennaf,
Eval den fur ha ferou evyt he vysitaf :
Ha he myret ouz goall, dytamall, mar gallaf
Dydan an Roe Glazren en em abandonaf.

VINGALOEUS *l.*

Ilet ha treus noneus Roe na Doe da avocaf glan
Prince, Baron na commun nequun nemet unan :
An Tat, han map affet queffret, ham Speret glan,
Nep a re deomp hep dout hon bevance hou soutan.

Quement glan so amã, dydan souten an bet,
Dygant Doe hon Roe ny ez ynt multyplyet
En dyvers manyerou dymp dan tnou da monet.
Ef eou glan a soutan quement den so ganet

Rac se ez eou dleet dymp meurbet carel Doe,
Ha laquat hon oll poan hep anquen na enoe.

Je veux une église d'abord ;
Je le ferai ici, je n'y manquerai pas.
Car de toute façon j'ai résolu
D'entrer en religion.
Mon beau cousin, je demande que vous fassiez
Bonne justice chaque jour – si vous voulez ;
Car si vous ne donnez lieu à aucun péché,
Dieu vous verra, quand il sera temps.

LE PREMIER MATELOT

Seigneur Fragan, vous resterez ici dans le pays, et nous sommes prêts,
Nous reprendrons notre voyage (?) par la mer profonde pour aller
Voir comment les Saxons ils ont sans raison triomphé
Des pauvres Bretons de la Grande-Bretagne qui nous envoyèrent chercher un refuge.

FRAGAN *p.*

Maintenant où êtes-vous, gens de ma maison et mon épouse ?
Tous mes enfants, puisque vous êtes venus tous avec moi,
Nous voici sans inquiétude, grâce au roi des astres,
Puisque nous avons pays et terre, délivrés de douleurs.

Prier Dieu le vrai roi du monde, avec foi, est rigoureusement dû.
Lui qui nous donnera un endroit excellent, sans danger, ainsi !
Pour que je ne voie ni mortalité, ni guerre en aucun temps,

Par le pays une bonne fois je veux me promener hardiment,
Comme un homme sage et ferme pour le visiter,
Et le garder de mal, sans reproche, si je puis ;
Sous le roi Gralon, je me soumets.

GWÉNOLÉ *p.*

En long et en large nous n'avons roi ni dieu à reconnaître hautement,
Prince, baron ni peuple, personne, qu'un seul :
Le Père, et le Fils, certes, et en même temps l'Esprit saint,
Celui qui nous donne, assurément, notre nourriture, notre soutien.

Toutes les choses, certes, qui sont ici, sous le soutien du monde,
Par Dieu notre roi elles sont multipliées
De diverses manières pour nous venir ici-bas ;
C'est lui, certes, qui soutient tout homme qui est né

Aussi est-ce un devoir pour nous d'aimer beaucoup Dieu,
Et de mettre toute notre peine, sans regret ni ennui,

A breman damany ene holl spy dyvoe
Her mylyguet eu map na crap en e apoe.

Cals a tut o devoae dygant Doe Roe an bet
Gloat ha stat ha madou hac enorou affet,
Hac un re so louuen en nerz plen ha quenet,
Ha breman emethuy pe e ty ez yndy duet ?
Pryamus dyvyset evyt quenet ha joae
En nerz plen hac enor he map Hector de Troae,
Ouz an Grecyanet en hyr splet ez edoae.
Hercules ha Sanson a dougue try un cre.

Achyles en esmae goude e hol yoaeou
Goude lazaf Hector en e hol enorou
Yve en tremenas en cas dyblas ne voae hasou,
Oll ez ynt tremenet goude ho hol faetou.

En dyvez en bezyou ho corfou en douar
Alexandre, Saturnus ha Iulius Cesar,
Han Roe flam Cherlamen guyr Chrysten Doe en car
An marou so prendennus euzye ha dyhegar.

Goude ho hol saffar en douar dyscaret
Ynt plen ha Helena an cazraf a voae en bet.
A yez gant an courron quen don abandonet,
Ne matez ne mevell ne carse he sellet.

Eval se ez dleomp treyf dyoz an bet hon credance,
Ha lesel he hol spy deffry he alyance,
Etreomp pan gousomp cref en brefu he descevance,
Lequeomp e map Doe dyvoe hon apoeance.

Petal dan cref chevance, alyance, bombansczou ?
Pe tal gloat, pe tal stat, pe tal an pompadou ?
Pe tal hoez quenet faez na pynyzyguezou,
Pan eo ret monet stang peur franc gant an ancou ?

Huy so hep faut Autrou en madou temporal,
Dygant Doe noz boae y da hoary na trypal ;
Mes da reyf dan semblyen han peauryen so en sal.
Hep gou an euffrou mat eou so gloat hac a tal.

Pan ouch en stat Real dyscandal evalse,
Delchet justice leal etre ho bugale,
Dan tut semble han tut sot reyt en mat an gloat se :
Ha map Doe ene gloar a paeo en stat se.

Désormais tout à fait dans sa pensée entièrement ;
Car il est maudit, le fils qui ne s'attache pas à son appui.

Beaucoup d'hommes eurent de Dieu, roi du monde,
Domaines, gloire et biens et honneurs en masse,
Et quelques-uns (étaient) joyeux en pleine force et beauté ;
Et maintenant, dites, dans quelle demeure sont-ils allés ?
Priam, distingué pour beauté et joie,
En pleine force et honneur, et son fils Hector de Troie,
Contre les Grecs il fut en long exploit ;
Hercule et Samson portaient trois (hommes) forts.

Achille en émoi après toutes ses joies,
Après avoir tué Hector dans tous ses honneurs
Passa aussi ; n'est-ce pas un cas terrible ?
Ils sont complètement passés, après tous leurs (hauts) faits.

Enfin dans des tombeaux, leurs corps (sont) en terre,
Alexandre, Saturne et Jules César,
Et le brillant roi Charlemagne, vrai chrétien, que Dieu aime ;
La mort est fatale, horrible et sans pitié.

Après tout leur bruit, dans la terre abattus
Ils sont tout à fait, et Hélène, la plus belle qui fût au monde,
Qui s'en alla avec les vers, si profondément abandonnée
Que ni sa servante ni son valet n'auraient voulu la regarder.

Ainsi nous devons détourner du monde notre foi,
Et laisser tout son espoir, sérieusement, et son alliance.
Tous, puisque nous savons bien, en bref, sa tromperie,
Mettons dans le Fils de Dieu, certes, notre appui.

Que servent au fort richesse, parenté, bombances ?
Que sert fortune, que sert situation, que servent les pompes ?
Que sert encore la beauté vaine, et les richesses,
Puisqu'il faut s'en aller, fatigués, très franchement avec la mort ?

Vous êtes, sans faute, seigneur en biens temporels,
De Dieu vous ne les avez pas eus pour jouer ni danser ;
Mais pour donner aux faibles et aux pauvres qui sont dans la salle ;
Sans mentir, ce sont les bonnes œuvres qui sont une fortune ayant de la valeur.

Quand vous êtes dans une condition royale, sans opposition, ainsi
Tenez une justice loyale entre vos enfants ;
Aux gens simples et aux braves (?) gens donnez bien cette fortune,
Et le Fils de Dieu dans sa gloire vous récompensera de cette façon.

En cant double goude se map Doe oz paeo,
He joae, he levenez nos ha dez ho bezo
Eval se ouz e chyge nep lyge en servycho.
En dra se gueñ e bet hep domaych net en credo.

Her pan lessymp an bro un dro non bezo quer,
Nemet an euffrou sant excellant don antren
Dyrac Doe Roe an ster hon guyr tat Souveren,
Nep on myro ouz blam, ha leveromp Amen.

GLAZRANUS *l.*

Ma ny hyvyzyquen me nem certen en faet
Delchel hoz cusul huec hoantec ham em laquat
Gant desyr ha guyr feyz pemdez en buhez mat
Plorant dolant gant pres me a meñ confessat.

Gant abec adrecguat hac a caoudet mat ha don
A mennaf hep avy ha gant contricyon
Ober gant caux auxy guyr restytucyon,
Drez illyf aryf sclaer ha ma em bezo pardon.

Reyf dans Ylys dyson lyes donesonou
A ryf aes dre raeson ha fontacyonou.
Eno quys dyvyset dyf secret ma faetou.
Ma ny hyvyzyquen huy eou plen ma guenou.

Breman evyt dezrou me re dych dan tnou man
Pedyr ker dych hep mar, ha douar Poulearvan,
Hac Enes Capsyzun a taluezo unan
E gloat daz Abbaty ha hoaez mar bez byhan.

Tregont ker an reman rent Petran damany
A roff da delcher stat ha gloat doz Abbaty
Ha pan coezo ma peñ ez dyvysaf ennhy
Ez vyzyf enterret merquet ha scryfet hy.

VINGALOEUS *l.*

Glazren hep sotony ha huy hoz em spyet,
Her an pechedou man aman a soutenet,
Ho pluff gant a re uuel pep quentel so pelyet,
Necun ne deu a dref en lech maz ell cafoet

An bro oll so collet, sellet quement maz edy.
Dyeguy an muyhaf a guelaf hac avy,

Au centuple ensuite le Fils de Dieu vous paiera,
Vous aurez sa joie, son bonheur, nuit et jour ;
Ainsi sur son trône tout vassal qui le servira,
En cela heureux sans aucun doute qui le croira.

Car quand nous quitterons la terre, un jour, nous n'aurons plus
Que les œuvres saintes, excellentes, pour nous faire entrer
Devant Dieu le roi des astres et notre vrai père souverain,
Qui nous gardera de blâme ; et disons : Amen !

GRALON *p.*

Mon neveu, désormais je veux, certes, bien
Suivre votre conseil excellent, ardemment, et me mettre
Avec zèle et vraie foi chaque jour en bonne vie ;
Pleurant, avec douleur et empressement je veux me confesser,

Avec raison me repentir, d'un esprit bon et profond
Je le veux, sans envie et avec contrition,
Faire pour cause aussi vraie restitution
Comme je pourrai je le ferai, évidemment, et pour que j'aie pardon.

Donner à l'Église, sans bruit, beaucoup de présents,
Je le ferai aisément avec raison, et des fondations :
À votre guise arrangez-moi secrètement mes actions ;
Mon neveu, désormais c'est vous (qui le ferez, je le déclare) pleinement, de ma [bouche.

Maintenant pour commencer je vous donne là en bas
Quatre villes à vous sans aucun doute, et la terre de Poulcarvan
Et l'île de Cap-Sizun qui vaudra une
De son domaine à votre abbaye, encore qu'elle soit petite.

Trente villes de celles-ci, la rente de Petran, certes,
Je donne, pour tenir honneur et profit à votre Abbaye
Et quand arrivera ma fin, je décide qu'en elle
Je serai enterré ; marquez et écrivez-le.

GWÉNOLÉ *p.*

Gralon, sans folie vous aussi, regardez-vous,
Car vous soutenez ici ces péchés ;
Leurs plumes aux humbles gens à chaque instant sont enlevées
Personne ne s'en revient du lieu où il peut fuir (?)

Tout le pays est perdu, regardez tout ce qui en est :
Je vois la plus grande paresse et l'envie,

Peauryen goac a taguer hep esper quertery,
Dre na delchet hastyf justyce mat en oz ty.

Hoguen un dra, goaehuy, pan duy en gouyhet,
An marou synchat a hast bet ho face dyguascet
Doz ren goude sourpren an peauryen so en bet.
An pluff bras oz asquell a vezo femellet.

An eneseñ a Ys avezo dyquys punysset.
Peur dylace an place hont huy en guelo fontet
Han groaguez han ezech dre an bech o pechet.
An mor yuez o beuzo un dro, ne chomo quet.

Rac se pa em guelhuet em queffet na ret sy,
Ha bezet en aquet ha dreys pep dout dyouty.
Car an mor bras a scler pan duy e pret ez duy
Hac e gouloy glan dydan e damany.

GLAZRANUS *stupefactus l.*

Gwenole splañ ma ny dyhuy ez suplyaf,
Duet guenef scaf da Ys ha do convertyssaf
An effet a pechet so meurbet a credaf
Ha reyt dezy queleñ en lem poz dymennaf.

VINGALOEUS *l.*

Ioezus hep refusaf hep tardaf ez af dy
Guenech huec da prezec hoantec hep dyeguy.
Her trech eo he pechet hep quet a meleudy :
Dre se Doe e goaleñ a asteñ bet enny.

Bourchysyen pep heny a huy noz em sellet
Expres ha tut a les ha huy bourchyseset
Gant Doe guyr Roe an knech pep lech dre ho pechet
Ez eu roet an goaleñ var ho peñ dysquennet.

Duet presant amantel dyrac Roe an bet man
Dre caoudet cuf uuel pep quentel e goelvan,
Her me a goar a scler en notter an ker man
A confonto en abym goude he yryman.

An pechedou yffam en ker man so haznat :
Commun gant pep unan amã a ba o ganat,
Nac an merch nac an mam a drouc lam ne blamat
Ylys noble commun so tout unvan un grat.

Les pauvres faibles, on les étrangle sans espoir de pitié,
Parce que vous ne tenez pas promptement bonne justice dans votre maison.

Mais une chose, malheur à vous quand il arrivera que vous la saurez :
La mort constamment se hâte, amenée devant votre face
Pour vous emmener, après avoir surpris les pauvres qui sont dans le monde ;
Les grandes plumes de votre aile seront arrachées (?)

L'île d'Ys sera gravement punie
Très promptement de cette place vous la verrez disparue
Et les femmes et les maris par le poids de leur péché ;
La mer sauvage les noiera un jour ; elle n'y manquera pas.

Aussi quand vous m'appellerez vous me trouverez, n'en doutez pas,
Et soyez aux aguets et au-dessus de toute hésitation à ce sujet.
Car la grande mer, évidemment, quand viendra son moment, elle viendra
Et elle couvrira tout sous sa puissance.

GRALON, *stupéfait, p.*

Gwénolé brillant, mon neveu, je vous supplie,
Venez avec moi vite à Is et pour les convertir :
La conséquence du péché est grave, je crois ;
Et donnez-lui instruction sérieusement, quand je vous en conjure.

GWÉNOLÉ *p.*

Joyeusement sans reposer, sans tarder j'y vais
Avec vous pour bien prêcher avec zèle sans négligence,
Car son péché l'emporte sans vanterie :
Aussi Dieu étend son fléau vers elle.

Bourgeois, chacun, qui ne rentrez pas en vous-mêmes
Expressément, et gens de cour, et vous, bourgeoises,
Par Dieu le vrai roi d'en haut partout, par votre péché
Le filet du châtiment est sur votre tête descendu.

Venez présentement, amendez-vous devant le roi de ce monde,
D'un cœur doux et humble toujours en gémissement,
Car, je sais clairement, notoirement cette ville
S'enfoncera dans l'abîme après sa folie diabolique (?)

Les péchés infâmes dans cette ville sont connus,
Communément par chacun ici depuis qu'ils sont nés :
Ni la mère, ni la fille ne furent blâmées de leurs fautes ;
Gens d'église, nobles et vilains sont tous de même, d'un seul esprit.

A huy na goaer en mat hon quentaf tat Adam,
A yoe constytuet en bet goetebetam,
Ha dre un aval glas, allas ! e coezas e blam,
Ha ne gueureu deygeun neycqun nemet un tam.

An bet goetebetam dre un tam condamnet
Voae en dampnation dre raeson da monet.
Hac oll an holl lygnez bede fynvez an bet.
Sellet en Genesy a nededy scroyffet.

An dyluge var an bet a deuz dre pechedou.
Nemet Noe he lygnez eo an holl broezou.
Ne manas den ganet da sucet en bedou
Dre delcher re faetyce ho malyce en vyceou.

Sellet ho pechedou dre pynygennou teñ,
Ha duet spes confesset secret, ha dre pedeñ,
Gant spont na confontent her lavaret voae heñ
Gant Doe guyr Roe an bet ma. Credet evalhen.

Dre pechet bras ha stlen, ha huy heñ na lennas.
A Sodom ha Gomorr an mor a devoras
Fouldre ha tan a unan eno a dysquennas :
Ha gant souzan annoaez an tan cre o poaezas.

Loth santel a guelas hac a ententas se :
Hac a yez quen buan ehun'an ahane
Ef he groec he merchet affyn ret pan ede
An Aelez excellant vayllant ho goarantez.

Dre pechet credet voae, hac rac se ez ve mat
Deoch pep den so en Ys gant avys' dynyssat.
Ouz Doe guyr Roe an tron gant confessyon mat
Peur scaf, ha pynygyen, me o queleñ, groet tyzmat.

Han draman so haznat gant Roe an gloal relatet,
An ker man de ya a Ys a vezo punysset,
En douar ez confonto un dro ne chomo quet
Mor bras e conquero hac e beuzo a bret.

Allas dre ho pechet, credet eu an faet man,
Hoz em amant oll fur ha foll en coll man :
Abstynet a pechet, me oz ammonet glan,
Eval Ezechiel duel quentel da goelvan.

PRIMUS BURGENSIS *loq*'.

Pebez tra en draman ? chetu dyouganou bras
Dymp glas gant un *aseñ,* neoñ pyou en quelennas.

Et ne savez-vous pas bien que notre premier père Adam
Fut constitué (maître) dans le monde entier,
Et pour une pomme verte, hélas ! il tomba en faute
Et il ne goûta rien qu'un morceau !

Le monde entier pour un morceau fut condamné
À aller à la damnation, avec raison,
Et entièrement toute la lignée jusqu'à la fin du monde ;
Regardez si ce n'est pas écrit dans la Genèse.

Le déluge sur le monde vint par les péchés ;
Il n'y a que Noé et sa lignée, de tous les pays
Il ne resta personne pour succéder dans les mondes
Pour avoir tenu trop obstinément leur malice dans les vices.

Regardez vos péchés, avec rudes pénitences,
Et venez, confessez-vous bien, en secret, et avec prière,
De peur d'être engloutis, car cela a été dit
Par Dieu le vrai roi de ce monde. Croyez ainsi.

Pour péché grand et odieux, ne l'avez-vous pas lu ?
De Sodome et Gomorrhe, la mer les dévora.
La foudre et le feu ensemble y descendirent,
Et avec surprise et effroi le feu violent les brûla.

Le saint Loth vit et comprit cela,
Il s'en alla aussitôt, vite, lui-même, de là,
Lui et sa femme et ses filles, à bonne fin (?) parce qu'il y avait
Les anges excellents qui bravement les gardaient.

C'était à cause du péché, croyez-le, et c'est pourquoi il serait bon
À vous, tout homme qui est à Is, d'approcher sagement
De Dieu le vrai roi du ciel avec bonne confession
Très promptement ; et faites vite pénitence, je vous avertis.

Et cette chose est clairement annoncée par le roi du ciel :
Cette ville d'Is bientôt sera punie,
Elle s'enfoncera dans la terre un jour, elle n'y manquera pas ;
La grande mer l'envahira et la noiera bientôt.

Hélas ! de votre péché, croyez-le, vient ce fait ;
Convertissez-vous entièrement, sages et fous, dans cette ruine.
Abstenez-vous de péché ; je vous avertis tous,
Comme Ezéchiel ; l'heure des pleurs est venue.

LE PREMIER BOURGEOIS *p.*

Qu'est ceci ? Voilà une grande prédiction
Rude pour nous, d'un âne, je ne sais qui l'a instruit.

Mes an despyt do fry, pan ve huy ve Helyas,
Me bevo lem em hoant, huy eth en hent glas.

Re hastyf ha dyblas ez compsouch an tra se.
Lavarez ez ve Ys a deuhe en quys se
A huy beulquyn ? Sotyn ve a determinhe
Ez coezhe hy en goall aseñ fall eval se ?

SECUNDUS BURGENSIS *loq*[r].

Jeremias martese neon a huy ve quet,
A deuhe da profycy ez veny faziet.
Huy a lavar e pep lech ez eu trech hon pechet,
Ha rac se ez ve Ys oz avys punysset.

Doz gleñ hoz em tennet pan queret eth dan ker.
Her me meus ma avys dam quys hac e dyscler.
Moz quef plen un den sot leun a ryot noter
Aman plen en ker man ez eus ho quen colous cloaer.

TERTIUS BURGENSIS *loq*[r].

Abat eth do cador : her re a foar a ret
Her an kerys a Ys enep quys no prys quet
Ho compsou so outrayge, ha re a langayget :
Ha netra en dyvez yvez ne gounezet.

QUARTUS BURGENSIS *loq*[r].

Abat na debadet, tennet, hac eth do ty.
Lest Ys en e jolystet, ha non gourdrouset muy.
Ouz hoz hol dyouganou me remedo outy
Ha pan ehet do gleñ ny a chomo enhy.

GALANDA QUŒDAM DE VILLA *loq*[r].

Pemdez hoary eu a spyaf
pelloch Gwenole ne clevaf.
Hon les tyzmat da ebataf
da langayge nep quys ne prysaf
Hep ehanaf ezaf dan place
da coroll cre dyrac da face.
Me a goaer un amour yolys a face,
ha me so yvez en e grace.

SECUNDA GALANDA *loq*[r].

Me a roy soulace en placeñ
coroll ha danczal evalheñ
An despyt pan ve un guedeñ

Mais malgré votre nez, quand ce serait vous qui seriez Élie,
Je vivrai gaillardement à mon gré ; vous, allez au chemin vert.

Vous avez parlé de cela trop hâtivement et sans raison,
Dire qu'Is viendrait de cette façon (en arriverait là) ;
Est-ce que c'est vous, imbécile, sot, qui décideriez
Qu'elle tomberait dans le malheur, méchant âne, ainsi ?

LE SECOND BOURGEOIS *p.*

Je ne sais si vous seriez peut-être Jérémie
Qui viendrait prophétiser que nous sommes égarés.
Vous dites en tout lieu que notre péché l'emporte,
Et que pour cela Is, à votre avis, serait punie.

Retirez-vous dans votre pays quand vous voudrez, allez chez vous,
Car j'ai mon avis à ma façon, et je le déclare :
Je vous trouve un homme tout à fait sot, plein d'une malice notoire ;
Ici, certes, dans cette ville il y a d'aussi bons clercs que vous.

LE TROISIÈME BOURGEOIS *p.*

Abbé, allez à votre chaire : car vous faites trop de bruit
Car les citoyens d'Is d'aucune façon ne vous estiment.
Vos paroles sont outrageantes et vous discourez trop :
Et enfin, aussi, vous ne gagnez rien.

LE QUATRIÈME BOURGEOIS *p.*

Abbé, pas de débats ; retirez-vous, et allez à votre maison ;
Laissez Is à sa joie et ne nous menacez plus.
À toutes vos prédictions, j'y remédierai !
Et quand vous irez dans votre pays, nous resterons dans cette ville.

UNE FEMME GALANTE DE LA VILLE *p.*

Chaque jour c'est jouer que je cherche,
Désormais, je n'écoute pas Gwénolé :
Laisse-nous vite nous ébattre,
Je n'estime ton langage en aucune façon ;
Sans arrêter j'irai sur la place
Danser vivement devant sa face.
Je connais un amant de jolie figure
Et je suis aussi dans sa grâce.

LA SECONDE FEMME GALANTE *p.*

Je donnerai de la joie sur la place.
En dansant et ballant ainsi,
Quand même il y aurait une hart

da Gwenole en e quercheñ.
Re a meñ an rebuster
dyguenomp presant tout antyer.
Danzomp, hoaryomp, groeomp cher,
pan eou hon mecher ober yoay.

TERTIA GALANDA *loqr.*

Breman peur real hep dale
groeomp son oz galardon may :
Ha huy eth dan scol Gwenole ?
pan omp hon nem caffet gay.
Duet aman oll ha corollet,
na bras byhan na manet,
Gant Ioay Iryman ha canet,
ha huy Gwenole sezlouet.

VINGALOEUS *l.*

Tut amguyn obstinet, dallet dre ho pechet ouch,
Dre bezout foll em collet, ma noz em sellet, damnet ouch
Guyr caus emauset da monet ezydoch
En glachar dan parfont dydan an mor hont blouch.

Ne guelaf plen guenech nemet lech da pechet,
Tut foll en corollou ha danzceou dezrouet,
Gayllart dan galardon o guelaf oz monet.

Express galanteset ha galantet an ker
Deoch ez vezo tryst dysonest hoz estoaer
Goude yoae hac ebat dyvat vezo an cadoaer,
O devezo certen evyt goubre me en goaer.

Augustin ha Gregoaer a dyscler an doare,
Pe dleont da caffout en hyr mont da conta
Guell ve guell pyguellat hac arat en stat se,
Evyt reyf brut tut foll dyroll en coroll se.

Hep dout aznavout Doe bourch ha ploe so dleet,
Ha dan merch ha dan mam pe byzout en flam damnet.
Moz guel leun tnou ha knech en pep lech a pechet
Hoz bet avys presant ma oz em amantet.

Gwenole sezleuet pa eu duet do mettou,
Presant hac amantet queffret ho pechedou,
Her oll ez ouch rollet en roet dre ho faetou,
Da monet gant souzan hep chan dan tan glou.

Autour du cou à Gwénolé.
Il demande (l'usage ?) de trop de rigueur
À nous, à présent entièrement.
Dansons, jouons, faisons la vie,
Puisque c'est notre métier de faire la joie.

LA TROISIÈME FEMME GALANTE *p.*

Maintenant très réellement sans délai
Chantons la fête (?) de mai ;
Et vous, allez à l'école, Gwénolé !
Puisque nous nous sommes trouvés joyeux.
Venez ici tous et chantez,
Que grand ni petit ne reste ;
Et chantez avec joie, volupté (?),
Et vous, Gwénolé, écoutez !

GWÉNOLÉ *p.*

Vous êtes des gens malheureux, obstinés, aveuglés par votre péché ;
Pour bonne raison arrangez-vous, si vous ne le faites vous êtes damnés ;
En étant fous vous vous perdez, vous êtes sûrs d'aller
Avec douleur dans l'abîme sous la mer là-bas, tous ;

Je ne vois absolument avec vous qu'occasion de péché
Gens fous dans les danses et les bals commencés,
Je vous vois aller gaillardement à la fête (?) ;

Expressément, galantes et galants de la ville,
Elle sera pour vous triste et fâcheuse, votre destinée :
Après joie et ébattement, mauvais sera le jugement
Qu'ils auront certainement pour récompense, je le sais.

Augustin et Grégoire expliquent le traitement
Qu'ils auront, quand ils doivent tout au long aller rendre compte (?) ;
Mieux vaudrait, bien mieux, piocher et charruer ainsi,
Que de faire du bruit, gens fous, désordonnés, dans cette danse.

Sans aucun doute, connaître Dieu, bourgeois et paysans, est obligatoire,
Et à la fille et à la mère, ou être damnés dans la flamme.
Je vous vois pleins, en haut et en bas, partout de péchés ;
Ayez la bonne idée maintenant de vous corriger,

Écoutez Gwénolé puisqu'il est venu parmi vous
À présent, et corrigez-vous ensemble de vos péchés,
Car vous êtes tout à fait pris dans le filet par vos actions,
Pour aller avec effroi sans arrêt dans le feu de braise.

Quen paout eou ho faoutou en esamantou bras,
En pechedou yffam den a blam noz lamas.
Yve huy en effet ne queffet blas
Da aznavout Doe certen Roe an tron o prenas.

Map Doe nep o croeas hac o dylyffras glan
En hoz sounge nen dougyet, nen goullet en bet man
Troet eu hoz holl stat ouz an dyvat Satan
Hoz pechet so commun tout ezydouch un van.

Duet quentel dre goelvan buan hep ehanaf
Da aznavout hoz Doe yve ha de avoeaf
An drouc roll ouz follez poble queaz quent ho poaezaf
Prest ha prest evyt test en oz amonetaf.

Douguen teñ pynygeñ scaf ha goelaf gant caffou
Dyrac Doe a dleet goelet meurbet do pechedou.
Hac a het an syzun dre commun yunyou
Evyt caffout pardon ha remyssyonou.

Leset strouill ourgouyllou ha ho pechedou bras,
Pan ouf duet da sarmon eval maz aez Ionas,
Dan cyte a nynyva ha hy pan arryvas.
Roe duc ha buguel oll y o nem rentas.

Ionas eff e leffas, han Roe, pan clevas se,
A gueuru yunou bras, hac a ordrenas da se
Teuleur mentell real, hac ef he bugale,
Guyscaf dyllat syher gant esper a caret Doe.

Chatal mut a yunas try dez en cas astut,
Hac yvez tut cumun, ha bugale munut.
Maz clevas Roe an bet man oresonou an tut,
Ha Doe o pardonas en cas dre bout astut.

Duet onest ha lest brut, ha hoz hem reputet,
Pan guelet en rep lech tnou a knech ho pechet :
Her gouezet en Ys, ha hoz em avyset,
Ez eu duet a certen ho termen, ma nen groet.

PRIMUS BURGENSIS *l.*

An faet noz emellet hac eth dan gibet last.
Cae comps da nep azcar dyssaffar map a hast.
Me ameus don, em grace tut ha march ha gast,
Den syder pa en rencquyf ne clemyf gant e goast.

Si nombreuses sont vos fautes dans les grandes voluptés,
Dans les péchés infâmes personne ne vous a sauvés de blâme.
De plus, en effet (jamais) vous ne trouvez du goût
À connaître Dieu certainement, le roi du monde, qui vous racheta.

Le Fils de Dieu qui vous créa et vous délivra tous,
Dans votre pensée vous ne le respectez pas, vous ne le priez pas en ce monde
Toute votre manière d'être est tournée vers le méchant Satan ;
Votre péché est commun, tous vous êtes de même sorte.

Le moment est venu, avec pleurs vite, sans cesse
De reconnaître votre Dieu aussi et de l'avouer ;
Du fâcheux rôle de votre folie, pauvre peuple avant d'être brûlé,
Vite et vite comme témoin je vous avertis.

Souffrir rude pénitence, vite, et pleurer de regrets,
Devant Dieu vous le devez beaucoup pour vos péchés,
Et durant la semaine avec des jeûnes en commun,
Pour avoir pardon et rémissions.

Laissez les vils orgueils et vos grands péchés,
Puisque je suis venu prêcher comme Jones alla
À la cité de Ninive, et quand il y arriva,
Le roi, duc et enfant, tous ils se rendirent.

Jonas, lui, pleura, et le roi, quand il entendit cela,
Fit de grands jeûnes, et ordonna pour cela
De rejeter les manteaux royaux, et lui et ses enfants
Vêtir des habits de sacs, dans l'espoir de la faveur de Dieu.

Les troupeaux sans parole jeûnèrent trois jours de façon rigoureuse,
Et aussi les gens du commun, et les petits enfants ;
Si bien que le roi de ce monde entendit les prières des gens,
Et Dieu leur pardonna en ce cas, pour s'être humiliés.

Venez honnêtement, laissez votre bruit et repentez-vous,
Puisque vous voyez partout en haut et en bas votre péché :
Car sachez à Is et avisez-vous,
Que votre fin est arrivée certainement, si vous ne le faites.

LE PREMIER BOURGEOIS *p.*

Ne vous occupez pas de la chose, et allez au gibet fatal.
Va, parle à qui t'aime, sans bruit, fils de ribaude !
J'ai en abondance, à moi, gens et fille et ribaude ;
Personne, sûrement, quand j'en aurai besoin, je n'entendrai de leur part un [refus (?)

Ma sent presant gant hast, pe ny az dehasto,
Eval quy a banhues galantes nez leso.
Nep az sente breman collet ve glan an bro.
Les da allegamant pe te en amanto.

SECUNDUS BURGENSIS

Den a Ys nez pryso dyzro quae daz bro scaf.
Ne dout nemet un soutyn dre syn oz dyvynaf.
Mar duet da prezec muy dren ru, ez concluaf
Reyf dyt un dyu bazat, evyt da quymyadaf.

TERTIUS BURGENSIS

Evyt dybryf effaf quenta ez caffaou sot
Byzout duet eval Ionas da comps amã dan trot.
Tro da gront dyouz hon ty, ha na deus muy dyot,
Pe me roy dyt breman a huyban var an chout.

QUARTUS BURGENSIS

Ac evyt ober cnot ez eu duet an ryoter
An merchet a queromp ouzyt ne leveront guer
Na dre pedeñ ne effen en lateñ a Vennet
Quement den az sento a bezo mezequaet.

PRIMA GALANDA *l.*

Ne stouheñ, ne quemerheñ mez evyt reyf da galant da stryzaf,
Nac oude mar huerou ha pervers me roy ma neyz dezaf
Evyt pan duy dyouz un peñ
ma e caffo da pylat mat ha teñ
Courtes peur flour dam amour gueñ
ha te guenet. Quae dan gueden.

SECUNDA GALANDA *l.*

Me so eval heñ dylamet
eval un coc a pep boucquet
Coaent ha yolys ez ouf guyscquet
breman gant an bet ez vyzy pryset,
Evyt nep labouce ez cousquyf
gant map e tat ez ebatyf.
Denyc yoezus ne refusyf,
ha terryf ma hoant oz sentyf.

TERTIA GALANDA *loq*$^{r}$.

Effaf dybryf ne lesyf quet,
danczal, corol pañ veñ follet,

Obéis-moi à présent en hâte, ou nous te chasserons
Comme un chien d'un festin ; aucune femme galante ne te laissera ;
Qui t'obéirait maintenant, le pays serait entièrement perdu.
Laisse ton allégation, ou tu le paieras !

LE SECOND BOURGEOIS

Nul à Is ne t'estimera ; retourne, va à ton pays promptement.
Tu n'es qu'un sot, qui devine par signes.
Si tu viens à prêcher encore par la rue, je décide
De te donner un ou deux coups de bâton, pour te congédier.

LE TROISIÈME BOURGEOIS

Pour boire, manger, d'abord je te trouve sot
D'être venu comme Jonas parler ici, en vitesse.
Détourne ton grognement de chez nous, et ne reviens plus, imbécile,
Ou je vais te donner en sifflant sur la joue.

LE QUATRIÈME BOURGEOIS

Est-ce pour faire l'enfant (?), le querelleur que tu es venu ?
Nous aimons les filles, nous ne nous occupons pas de toi.
Et je ne saurais pas de prière dans ton jargon de Vannes (?)
Tout homme qui t'obéira sera honni.

LA PREMIÈRE FEMME GALANTE *p.*

Je ne veux pas m'humilier, ni avoir honte de donner à un amant à étreindre,
Tu as beau être amer et grave, je lui donnerai mon nid.
Pour que, quand il viendra d'un côté,
Il le trouve pour le battre bien et durement,
Courtois, très doux à mon amour tendre ;
Toi, Gwénolé, va à la hart !

LA SECONDE FEMME GALANTE *p.*

Je suis ainsi accourue
Comme un coq de chaque buisson.
Élégamment et joliment, je suis vêtue.
Maintenant par le monde je serai estimée,
Avec n'importe quel oiseau je coucherai,
Avec le fils de son père je m'ébattrai.
Je ne refuserai aucun petit homme joyeux
Et contenterai mon envie en obéissant.

LA TROISIÈME FEMME GALANTE *p.*

Boire, manger, je n'y manquerai pas,
Danser, baller, quand je serais affolée,

Ha terryf hoaent an galantet
breman Gwenole nem cleau quet.
A bout e bout gant mygnony
ezyf em youl, na ret sy.
Deomp car ma car da hoary :
aeth en Gwenôle non cleu muy.

VINGALOEUS *loqr.*

Pan guelaf na raf muy gant sourcy han muyhaf
Presant dyouz ho bandeñ evalheñ eu ez af.
Her Doe hep mar gardys a duy do punyssaf
Dyde Ys peur dyspar hep mar en lavaraf.
Glazren abandonaf a raf ne allaf quet quen,
Var nep feur no deur quet dyouz ho pechet retorn.
Ma blam puplyquamant a reant rac ho adren,
Me compso dam broys eu en Ys nem prys den.
Ne duhyf muy byzhuyquen da prezec guer en Ys.
Doe a duy do dyhun commun ha do punys,
Goude try dez vezo maz guelo an broys,
Ha goaehuy byzuyquen an den a chomo en Ys.
Roe Glazren so en Ys bez gant avys dyscret,
Her an punyssyon dyson a dle donet
Da pen an trede nos, hogos na repos quet,
Pan clevy an queguy hac ez seffuy dan ret.
Quentaf can an quylyec neuse hep dyeguy
Saf ardant ha gant caus neuse ez em ausy,
Ha bez a gret mat ha quymyat dyouz da ty.
Her pelloch dyouguel nep quentel nen guyly.
An eyl guez pan clevy da march a ausy scaf,
Ha bez hastyf dyvez da monet varnezaf,
Pan cano dan teyrvet affet hep arretaf
Ez quemery vayllant an hent ardant gantaf.
Ha dyt en lavaraf ez gousafaf affet
Ma galou scler ha certen mar bezet sourprenet
Ha me a mem caffo eno, ne fallo quet
Ez necessite bras pan vyzy poursyfuet.

GLAZRANUS *l.*

Autrou Doe guyr Roe an bet
truhez ouz ma buhez hoz bezet.
Doe guyr pylyer ma myret
ouz an punyssyon so oz donet.
Autrou sellet ma pechedou
a byzcoaez, ha ma follezou,
E dyscort ouz ho mandamantou

Et contenter le désir des galants.
Maintenant Gwénolé ne m'entend pas.
D'asile en asile, avec amour,
J'irai à ma volonté, n'en doutez pas.
Allons, ami, mon ami, jouer :
Gwénolé est parti, il ne nous entend plus.

GUÉNOLÉ *p.*

Quand je vois que je ne fais pas plus, avec mon soin le plus grand,
Maintenant loin de votre bande ainsi je m'en vais,
Car Dieu sans aucun doute sévèrement vous punira ;
À toi, Is, tout à fait sans pareille, sans nul doute je le dis.
J'abandonne Gralon, je n'en puis plus.
À aucun prix ils ne veulent revenir dans leur péché ;
Ils me blâment publiquement devant leur entrée (?)
Je parlerai à mes compatriotes, car à Is personne ne m'estime.
Je ne viendrai plus jamais prêcher un mot à Is.
Dieu les réveillera tous et les punira.
Ce sera après trois jours que les gens du pays verront ;
Et malheur à vous à jamais, l'homme qui restera à Is.
Roi Gralon qui est à Is, sois avec sagesse attentif,
Car la punition doit venir sournoisement
Au bout de la troisième nuit ; ne repose qu'à peine,
Quand tu entendras les coqs, et tu te lèveras en hâte.
Au premier chant du coq, alors sans paresse,
Lève-toi, ardent, et pour cause, alors tu te prépareras
Et sois de bonne disposition, et prends congé de la maison,
Car désormais, sûrement, à aucun moment tu ne la verras.
La seconde fois, quand tu entendras, tu prépareras vite ton cheval,
Et sois hâtif, sans honte, d'aller dessus ;
Quand (le coq) chantera pour la troisième (fois), certes, sans arrêter
Tu prendras, vaillant, le chemin, ardemment avec lui.
Et je te le dis, je t'avertis expressément :
Appelle-moi clairement et certainement, si tu es surpris,
Et je me trouverai là, cela ne manquera pas,
Dans ta grande nécessité, quand tu seras poursuivi.

GRALON *p.*

Seigneur Dieu, vrai roi du monde,
Ayez pitié de ma vie.
Dieu, mon vrai soutien, gardez-moi
De la punition qui vient.
Seigneur, voyez mes péchés
De toujours, et mes folies
En opposition à vos ordres ;

pa o vyolys ez rys gou.
Doe an Autrou en tnou han knech,
pople a Ys pa oz em avyssech
Pynygeñ an pechet maz edech
pe ez meruet pep unan ahanech.
Huy bourchysen guenech gant an bech oz pechet
An cyte man a Ys a vezo punysset :
her en cusul dyvyn ez eo determynet
Ez eth myc a dycquys, ma noz em avyset.

PRIMUS BURGENSIS *loqr.*

Glazren hon Roe non enoeet
cals a leveromp ne reomp quet
Do nem amant nonneus hoant quet,
ha pan duy an mor ez duy pesquet.
Maz eus den ganet a crete
comps quen dyspar maz lavarhe
Ez coezhe dymp goall evalse
varnomp en Ys quen gardys se.

GLAZRANUS *loqr.*

Nep a goaer se ne compse gou,
an ker man a Ys glan a ya dan tnou.
Hy he holl stat he pompadou
hep remhet, dre ho pechedou.
a ne deu truhez bras an cas mã
coll dre pechet an cyte man
a ne deu caffou ha saouzan
ne doae quet bet Rom da homan.

SECUNDUS BURGENSIS

En ker man glan ny a mano
ha pep de stat a ebato,
Fur ha foll ny a corollo,
hep quemeret spont war un dro.
An merchet so : me am bezo
dyou ha dyou var ma dyou brech :
Ha huy groet hoz ordren guenech
pan carhet ha huy ho menech.

GLAZRANUS *l.*

Me ya dyguenech an lech man
ne chomheñ muy en ker man.
Her ty ha fos en nos mã
ez confontet guytybunan.

Quand je les violai, je fis mal.
Dieu, le Seigneur en bas et en haut,
Peuple d'Is, si vous y pensiez,
(Faites) pénitence du péché où vous étiez (?)
Ou bien vous mourrez, chacun de vous.
Vous, bourgeois, avec vous, avec le poids de votre péché,
Cette cité d'Is sera punie :
Car au conseil divin il est décidé
Que vous êtes anéantis et perdus, si vous ne vous repentez.

LE PREMIER BOURGEOIS *p.*

Gralon, notre roi, ne nous importunez pas :
Nous disons beaucoup de choses que nous ne faisons pas.
Nous n'avons pas envie de nous repentir
Et quand la mer viendra, il viendra des poissons.
Est-ce qu'il y a un homme vivant qui ose
Parler si étrangement, qu'il dise
Que le malheur nous tombera ainsi,
Sur nous à Is si durement ?

GRALON *p.*

Celui qui sait cela ne dirait pas de mensonge.
Cette ville entière va en bas,
Elle et tout son train et ses pompes,
Sans rémission, pour leurs péchés,
N'est-ce pas grande pitié, cet événement,
Perdre par le péché cette cité ?
N'est-ce pas deuil et épouvante
Telle que Rome n'en eut pas de telle (?)

LE SECOND BOURGEOIS

Dans cette ville tous nous resterons
Et chacun à sa façon s'amusera ;
Sages et fous nous danserons,
Sans prendre peur, ensemble ;
Les filles qu'il y a, j'en aurai une charge :
Deux à deux sur mes bras ;
Et vous, faites votre ordre entre vous,
Quand vous voudrez, vous et vos moines !

GRALON *p.*

Je vous quitte et pars de ce lieu :
Je ne veux plus rester dans cette ville,
Car maison et fossé, dans l'abîme, cette nuit,
Vous serez engloutis, tous jusqu'au dernier.

Peuch deuch breman hep ehanaf
ne tardyf quet, monet a raf
Gant hyrvot cruel ez goelaf
pellouch byzvyquen noz guelaf.
An coc a clevaf quentaf pret
oz ma gourchemeñ da monet.
Map Doe e pep tu ma conduet,
ha huy Gwenole ma clevet.
Dan eyl guez canet clevet huy
presant hoaentec eu queguy.
Ma march aprestet ez edy
evyt monet em queffrydy.
Dan trede guez muy ne spyaf
am ty ham castell ez pellhaf.
Duet eu Doe Ys daz punyssaf
da saluell az goall ne allaf.
Mor cruel a guelaf an trous a clevaf spes
Counqueret vezo en Ys bourchys ha bourchyses,
A presant ez meruont galant ha galantes,
Aet ynt oll en un stroll an foll gant an folles.
Aey leun ouf gant angoes gant ma pres oz huesaf
Arryf eou em dou tu nem eus muy remuyaf.
Gwenole ma clevet, duet en pret, a credaf,
Eval maz lavarech, ha neon maz techaf.
Menez Com mar chomaf ne allaf tyzaf quet,
Gant an mor en un heur ezedouf counqueret.
Ha me dan tyz buan breman ez ouf manet.
Gwenole, Gwenole, Gwenole ma clevet.

VINGALOEUS *l.*

Gant Gwenole ez ouch clevet,
marchequet pront ha ne spontet.
Duet amã a ret a redet,
nendeus nemedouch achapet.
Mor sall na da pellouch nemet bede an roch man.
Me az bers en hanou Doe hon Roe guytybunan :
En hano an Tat a bret queffret, han Speret glan,
Han Map auxy dynam, na tremeny aman.
Ne dus muy, an tyman, aman es eu manet.
Chanchet eou quys da Ys, ha gardys punysset.
Nendeus ty na castell na tourell rebellet,
Enhy bras na byhan unan nendeus manet.
Dre n'o deurvoae quet clevet ho drouc faetou
Nep quentel dre goelvan, na dre pynygennou,
An mor so dygoret dyredet do mettou,
Hac y bras ha byhan an guez man ouz an tnou.
Nac Itron nac Autrou goude ho stadou bras,

Paix à vous maintenant sans cesse,
Je ne tarderai pas, je m'en vais ;
Avec gémissement douloureux, je pleure ;
Je ne vous verrai plus jamais.
J'entends le coq pour la première fois
Me commandant de partir.
Fils de Dieu, de toute façon, conduisez-moi,
Et vous, Gwénolé, entendez-moi.
Pour la seconde fois ont chanté, entendez-vous ?
Les coqs, à présent avec ardeur.
Mon cheval est apprêté,
Pour aller à mon affaire.
À la troisième fois, ne m'attends plus.
De ma maison et de mon château je m'éloigne.
Dieu est arrivé, Is, à te punir,
Je ne puis te sauver de ton malheur.
Je vois la mer cruelle, j'entends nettement le bruit ;
Engloutis seront à Is bourgeois et bourgeoise,
À présent ils meurent, galant et galante
Ils s'en sont allés tous ensemble, le fou avec la folle.
Ah ! je suis plein d'angoisse, dans ma hâte en suant,
Elle m'est arrivée des deux côtés, je n'ai plus moyen de remuer.
Gwénolé, entendez-moi, le moment est venu, je crois,
Comme vous disiez, et je ne sais où fuir.
Si je reste, je ne puis atteindre le Menez Com ;
Par la mer en une heure je suis englouti.
Et moi en hâte vite, maintenant je suis resté ;
Gwénolé, Gwénolé, Gwénolé, entendez-moi !

GWÉNOLÉ *p.*

Par Gwénolé vous êtes entendu ;
Chevauchez promptement et ne craignez pas,
Venez ici à la course et courez,
Il n'y a que vous d'échappé.
Mer salée, ne va pas plus loin que jusqu'à ce rocher :
Je te le défends au nom de Dieu, notre roi à tous ;
Au nom du Père d'abord, et ensemble du Saint-Esprit,
Et du Fils aussi sans tache ; ne passe pas ici !
Elle n'est plus venue de ce côté, ici elle est restée.
Le sort d'Is est changé, elle est sévèrement punie,
Il n'y a maison ni château, ni tourelle audacieuse ;
En elle, grand ni petit, pas un n'est resté.
Parce qu'ils n'ont pas voulu expier (?) leurs mauvaises actions
À aucun moment par les pleurs et par les pénitences,
La mer s'est ouverte, accourue vers eux,
Et eux, grands et petits, cette fois sont en bas.
Ni dame ni seigneur : après leurs grandes dignités,

Dre an poes o pechedou queffret o goeledas.
Gouloedaf ty ha men gant mor plen bede an Ras
Enhy bras na byhan an dro man ne manas.
Justice Doe a voae bras dre na amantsont quet :
Aet voent no devoae sygn dre mar voaent obstynet,
Evalhen ez aez glan an Egyptianet,
A goall aznavout Doe, pe gant ez oent croeet.

GLAZRANUS *l.*

Ach ! ma ny benyguet out, oz guelet ez credaf
Ez eu Doe an Autrou knech ha tnou oz guouaf
E euffrou pep quentel dyouguel pan o guelaf,
Enhaf flour ma courayge hep flayge a ataychaf
Doe a trugarecaf an quentaf gant ma hues,
Dyanquet ouf breman ma hunan dyouz ho groes.
Her ho moez Guenole dre pep leou so clevet.
Pan oaen clos hep quosquor gant an mor counqueret.

VINGALOEUS *l.*

Da Doe nep oz croeas groet an cas eval se,
Nep o dereas aman hoz hunan ahane.
Ma hunan ez stoeyf hep dyeguy da pydyf Doe
Her aman var an place e grace ho dylace voae.
Hon desyr, hon guyr Roe Map Doe nep on croeas,
Hon dou var an douglyn dych deyn gant un syn bras
En oz trugarecaf hep tardaf gant laffas.
Her Glazren en un lam a estlam huy en lamas.

GLAZRANUS *l.*

Autrou Doe am croeas am formas a tra sur,
Huy eu haznat ma tat ha me ho croeadur,
Guyryon ma pardonet, ma ne douf bezet fur :
Eno feyz gouyzyat ouz heul ho grat natur.
Ha rac se gant goelvan me veñ sur appuraf
An faoutou am caoudet ha ma em arretaf,
Do trugarecat huy ma holl spy an muyhaf,
Ha da devotion en em abandonaf.
Gant Gwenôle ezaf, pelloch ne vennaf quet
Forch dyouzych ma ny ha se ameus spyet
Hac en oz ty dyvyn emeus determynet
Ma corf pan duy fynvez ez vezo anhezet.

VINGALOEUS *l.*

Etreomp ne ellomp quet nepret var an bet man
Ober nep euffre parfait hep gret an Speret glan.

Par le poids de leurs péchés ensemble elle les engloutit.
Engloutis, maison et pierre, par la mer haute, jusqu'au Raz :
En elle, grand ni petit cette fois ne resta.
La justice de Dieu fut grande, parce qu'aucun ne se repentit ;
Ils en vinrent à ne pas avoir de signe (d'avertissement), parce qu'ils étaient
[obstinés ;
Ainsi périrent tous les Égyptiens
Faute de connaître Dieu par qui ils furent créés.

GRALLON *p.*

Ah ! mon neveu béni, en voyant je crois
Que Dieu est le Seigneur en haut et en bas, évidemment ;
À chaque instant quand je vois ses œuvres, sûrement,
À lui j'attache doucement ma confiance inébranlable.
Je remercie Dieu d'abord ; avec ma sueur
J'ai échappé maintenant, seul, à l'angoisse (?)
Car votre voix, Gwénolé, a été entendue partout
Quand j'étais, sans mes gens, de près saisi par la mer.

GWÉNOLÉ *p.*

Envers Dieu qui vous créa agissez ainsi,
Celui qui vous amena ici, vous seul, de là ;
Moi-même, sans hésiter, je m'inclinerai pour prier Dieu,
Car ici sur la place sa grâce fut votre délivrance.
Notre désir, notre vrai roi, le Fils de Dieu qui nous créa.
Tous deux à genoux, à vous dignement avec un grand signe,
Je vous remercie sans tarder, avec raison
Car vous avez, d'un coup, sauvé Gralon de danger.

GRALLON *p.*

Seigneur, Dieu qui m'avez créé et formé, sûrement,
Vous êtes évidemment mon père, et moi votre enfant.
Pardonnez-moi vraiment, si je n'ai pas été sage,
Instruit dans votre foi, en suivant votre volonté sainte,
Et c'est pourquoi avec pleurs je veux sûrement expier
Les fautes de ma conscience et m'arrêter
Pour vous remercier, vous, tout mon espoir suprême,
Et me consacrer à la dévotion.
Je vais avec Gwénolé ; désormais je ne veux pas
Me séparer de vous, mon neveu, cela je l'ai décidé
Et dans votre maison sacrée j'ai résolu
Que mon corps soit logé, quand la fin viendra.

GWÉNOLÉ *p.*

Tous nous ne pouvons pas, jamais, en ce monde
Faire aucune œuvre parfaite sans la grâce du Saint-Esprit.

Rac se ez dle commun sul ha lun peur unan
Byzout dyvez oz ezom evyt pourchance homan.
Rac se lem a breman Mary glan Roanes
Express an guyr guerches cazre an guyr Inqualazres.
A petemp ny, ha huy a un spy alyes
Itron evyt hon stat da byzout advocades.
Mam ha merch ha guerches guyr Roanes an eff,
Feuntun so leun a grace don soulazce dygascet.
An Speret glan hanvet var hon faet a pedaf
Da myret ouz sourpren byzvycquen hon enef.
Ouz sourpren bez guenef adref hac em queffer,
Haznat advocades enout e ma hon esper.
Te an Impalazres espres hon Maestres quer
Rey dymp goarant pan duy doñ ampy Lucyfer.
Te so glan dreys an ster quentel dyquemeret
A uch an hol Aelez gant Roe andez annhezet
Hon mam a levenez nos ha dez gouuezet
Te eu an feuntun a yoae hon guyr Ioae pourvezet.
Mary gant Roe an bet bennyguet ezedout,
Ne vezo den sourprenet mar fyzyhe enout.
Enezout ma carentez dan pemdez avez glout
Allas Itron hon myr ouz pyryll ha hyrvout.
Mam guerches espres out hep nep rout ne doetomp,
Mam da Doe guyr Roe an bet queffret eu ez credomp :
Hac en marou hac en beu evel ma eznevomp.
Deus Itron en hon faet eval maz requetomp.
Duet cruel ez guelomp goude he hol amprys,
Gouden stat han ourgoyll a Ioae ouz ren en Ys.
Aet eu garou dan marou myc peur euzyc adyquys
Gant mor meur conqueret effreyzet an bedys.
Itron flam hon amprys Breyzys hon avyset
Ouz an stat a Sathan aman hon souten groet,
Na coezhem en nep lech dydan bech a pechet
Ouz hon azrouant fell so ouz trevell rebellet.
Stereñ roseñ an bet, clevet ouz hon pedeñ,
Ma spy ha ma aquet so bepret ham credeñ
Enoch yve leal peur yngal eval heñ :
Ma amour ouz sourcy huy a duy don dyffeñ.

MARIA *l.*

Gwenole gueñ pan dymeñet
duet ouf be enout na douet
Me eu Maria na ra soez
pa em guyluy ne quelly moez.
Pa em pydy ne quelly quet,
en pep pyryll me so guenet.

Aussi chacun doit, dimanche et lundi, tout à fait d'accord,
Prier suivant son besoin (?) pour l'obtenir.
Aussi dès maintenant, Marie, sainte reine,
Certes, la belle vierge, la belle impératrice,
Nous prierons, nous et vous, d'un seul cœur, souvent,
Dame, en notre faveur d'être avocate.
Mère et fille et vierge, vraie reine du ciel,
Source qui est pleine de grâce, envoyée pour notre soulagement ;
Je prie l'Esprit qu'on appelle Saint, en notre faveur
De garder de surprise à jamais notre âme.
Contre toute surprise sois avec moi derrière et à mon côté ;
Avocate éminente, en toi est notre espoir.
Toi l'impératrice légitime, notre chère maîtresse,
Donne-nous protection, quand viendra sur nous (?) Lucifer
Tu as tout à fait au-dessus des étoiles un jour reçue
Par-dessus tous les anges par le roi du jour installée,
Notre mère d'allégresse, jour et nuit, on le sait,
Tu es la source de joie, pleine de notre vraie joie.
Marie, par le roi du monde tu es bénie ;
Personne ne serait surpris, s'il se confiait à toi.
En toi mon amour chaque jour est avide ;
Hélas, Dame, garde-nous de péril et de gémissement.
Tu es mère et vierge vraiment, d'aucune façon nous n'en doutons,
Mère de Dieu, le vrai roi du monde, ensemble nous le croyons
Et morts et vivants, comme nous le connaissons.
Viens, Dame, en notre faveur, comme nous le demandons.
Nous voyons le malheur venu (?) après tout son éclat,
Après la pompe et l'orgueil de joie régnant à Is
Elle est allée durement à la mort très horrible et misérable ;
Par la grande mer envahis, les hommes sont effrayés.
Dame brillante, éclairez-nous, Bretons, sur notre condition,
Contre le pouvoir de Satan ici soyez notre appui,
Pour que nous ne tombions nulle part sous le poids du péché ;
Contre notre ennemi méchant qui est révolté violemment (?)
Étoile, rose du monde, écoutez notre prière ;
Mon espoir et ma pensée sont toujours, et ma foi,
En vous aussi, loyalement, très également ainsi :
Mon amour, du souci vous viendrez me défendre.

MARIE *p.*

Saint Gwénolé, puisque tu me demandes,
Je suis venue vers toi, n'en doute point :
Je suis Marie, ne sois pas étonné :
Quand tu m'appelleras tu ne perdras pas ta voix,
Quand tu me prieras tu ne perdras pas,
En tout péril je suis avec toi.

Ez soutan a pan out ganet
ouz pep pyryll ouz da myret,
Dre da caret ezouf duet yscuyt
a certen de nem deuscuz dyt :
Quement a caro da proffyt
a caffo quent pell ho dellyt.
Me so duet evyt proffyt den,
mam ha guerches, ne deou estren,
Dyrac Roe an ster bemdez ez bezaf
en levenez da byzvyquen.

VINGALOEUS *l.*

Itron Maria gueñ ma bet
pan ouch em groes em dyscuet
Ytron guynnydyc bennyguet
ma calon so leun o quenet
Ma caoudet so leunyet a yoae,
Itron an bet ma acquet voae
Caffout hoz confort dra mar doae
dren hyrvout han estlam a boae.
Huy eu ma yoae ham pourveance,
huy eu qrter ma esperance,
Huy eu ma spy ham allyance,
huy eu aman hon soutenance.

MARIA, *ad ipsum.*

Quemer esperance ha lancy
en feyz a Iesu conduhy
Dre carantez bras ha casty
en passyon gant melcony,
Da em spy penaus en groyat
en croaes preñ hac en astennat
Gant scourgeou splañ en cannat
peur cruel e ty an vyl Pylat.
Goude maz cannat en stat se
barnet hep truez voae yvez
Da meruel dyblas en croas se
e creys an menez an tredez,
E croas eval se a voae bras
hac ef var e scouc e dougas
Gurunet e quern a spern glas
hac y dymat en chotadas.
Gant tachou bras dyblas
e groysont hep gou dren dou dorn
Dren treyt bennyguet hep retorn,
hac y rust ha dall eval born.

À ton soutien depuis que tu es né,
De tout péril te gardant.
Parce que je t'aime, je suis venue vite,
Certainement, me montrer à toi ;
Tous ceux qui aimeront, avec avantage (?)
Trouveront avant peu ce qu'ils méritent.
Je suis venue pour l'avantage de l'homme,
Mère et Vierge, n'est-ce pas étrange ?
Devant le roi des astres chaque jour je suis
Dans la joie à jamais.

GWÉNOLÉ *p.*

Dame Marie, je suis bienheureux
Que vous me soyez apparue ;
Dame bienheureuse, bénie,
Mon cœur est plein de vos charmes ;
Mon esprit est rempli de joie :
Dame du monde entier, c'était mon désir
D'avoir votre consolation, par ma foi ! (?)
Dans la douleur et l'angoisse que j'avais,
C'est vous ma joie et ma providence,
C'est vous le refuge de mon espérance,
C'est vous mon espoir, mon alliée,
C'est vous ici notre soutien.

MARIE, *à lui.*

Prends espérance et affermis-la ;
Conduis-la dans la foi de Jésus,
Par grand amour et pénitence
Dans la Passion avec tristesse ;
Réfléchis qu'il fut cloué
Sur la croix de bois et qu'il fut étendu,
Que de fouets publiquement il fut battu,
Très cruellement dans la maison du vil Pilate.
Après qu'il fut battu ainsi,
Il fut condamné aussi sans pitié
À mourir affreusement sur cette croix
Au milieu de la montagne, lui troisième.
Sa croix ainsi était grande,
Et sur sa nuque il la porta,
Le sommet de la tête couronné d'épines vertes,
Et méchamment ils le souffletèrent.
Avec de grands clous douloureux
Ils percèrent l'os (?), sans mentir, par les deux mains,
Par les pieds bénis, sans rémission (?)
Étant rudes, aveuglés, comme borgnes.

Ene dou dorn ez retornat
hep truez, hac en labezat,
Iesu Roe an nouar hegarat
en Calvary hac ez groyat.
Iesu haznat enẽp rentas
evyt stat den pa on prenas
Da meruel eñy peur dyblas
Roe an bet en em quemeras
Entre Dysmas ha Gesmas
dou lazre yffam dre ho blamou
Ez laquat map Doe Roe an ploeou
da gouzaf esuoar hac ancou.
Dan guyr Autrou evyt brouet,
pan leffas dan bech e sechet
Guyn aegre hã bestle quemesquet
a voae ouz e hoaent presantet.
Neuse e speret Roe an bet man
a rentas de Tat en stat man.
Rac se Gwenole ma cleau glan
ha da encoffa en bro man.

VINGALOEUS *l.*

Pemdez en goelaf damany
ouzoch Itron gant melcony
Roe an ster ouz e prydyry
peñaus ez maruas en casty
Evyt ompny hep sy en bet
ez voae hoz map guyr Nazareth
An eyl person dyn an Tryndet
E Calvary crucyfyet.
Em caoudet pepret pyntet voae
an passion cref endevoae
Entre an Yuzevyen gant enoe
dyrac an bro hac ef ho Roe :
Dezaf hep enoe ez stoeaf
pep quentel hac en azeulaf
Ha dyhuy Mary an muyhaf
douch eva quannat emen laquat
Ha sul ha goel en vn goelaf
Itron huec o trugarecaf
Pan ouch duet don groes espressaf
doz servyce en em oblygeaff.

MARIA *l.*

Am servychaf ne mennaf quet
ez colle den en bet :

Dans ses deux mains on retourna (le clou),
Sans pitié et on le frappa,
Jésus, roi de la terre, aimable,
Et au Calvaire on l'attacha.
Jésus, évidemment, se soumit
Pour la nature humaine, quand il la racheta
Pour mourir en elle, très cruellement ;
Le roi des astres fut pris (?),
Avec Gesmas et Dysmas misérablement,
Deux voleurs infâmes par leurs crimes,
Fut mis le Fils de Dieu, roi des peuples
À souffrir tourment et mort.
Au vrai Seigneur pour breuvage
Quand il gémit sous le poids de sa soif,
Du vinaigre et du fiel mélangés ensemble
Furent à son désir présentés.
Alors le roi de ce monde rendit
Son esprit à son Père de cette façon.
Aussi, Gwénolé, entends-moi bien,
Et souviens-toi de cette chose (?).

GUÉNOLÉ *p.*

Chaque jour je le pleure beaucoup,
Avec compassion pour vous, Dame,
Le roi des astres, en pensant à cela,
Qu'il mourut dans la peine.
Pour nous, sans aucun doute,
Votre vrai fils de Nazareth,
La seconde personne de la Trinité,
Fut au Calvaire crucifié.
Dans mon cœur toujours fut peinte
La dure passion qu'il eut
Parmi les Juifs, avec douleur
Devant le pays, et lui leur roi :
Devant lui sans hésiter je m'incline
Toujours, et je l'adore ;
Et pour vous, Marie très auguste,
Doux comme un agneau je me rends (?) ;
Et dimanche et fête en pleurant,
Douce Dame, je vous remercie ;
Puisque vous êtes venue exprès vers nous,
À votre service je me consacre.

MARIE *p.*

À me servir je ne veux pas
Que personne perde (sa peine) :

Evalse dyn dyrac an Tryndet
ez ouf ho cares espreset.
Bepret gouuezet e pedeñ
ez ouf dyrac Doe guyr Roe an gleñ
Gant an azrouant he bandeñ
lesel nep ã car ne raheñ.
Credet nep ã dymenno
dre carantez en devezo
Dygant Roe an bet, pan requetto
quement en nouar a caro.

VINGALOEUS *l.*

Daz map Roe an bro, me so goas
Iesu a marou garou a maruas.
Evyt pep den hac en prenas.
de ezrevent en em rentas.
Iuzevyen dyblas en case
en accusas en cas da se.
Pryncet an Ylys en quys se
dre ho avy ha cupydyte
Hac ef hon Roe Map Doe an tat
en vn croaes preñ en astennat
Da meruel goude ez cazscat
peur cruel eus a ty Pylat.

MATER RIOCI *infirmatur.*

Ma querent tut an ty ma ouchuy dynysset
Meruel hep mar a raf bremã ne allaf quet.
Sellet franc pe rancaf pa ouf claf aznavezet
Her sezou gloaesou bras am groa glas dereset.
Gueluet ma map abret da donet dam mettou
Mo pet na tardet muy eth dy bede Ryou
So en Landevennec hoentec, hep prezec gaou,
Ouz douguen relygyon en devotyonou.

PRIMUS AMICUS RIOCI

Ma ouchuy mevellou unan pe dou louen
Eth da Landevennec hoantec hep ezec den
Leveret da Ryou, an quezelou so yen :
E mam so oz meruel ezhevel ne ell quenn.

FAMULUS *l.*

Me ya hep tart certen da comps plen am guenou
Tyzmat dan Abaty evyt maz duy Ryou

Ainsi dignement devant la Trinité
Je suis votre amie déclarée.
Toujours, sachez-le, en prière
Je suis devant Dieu le vrai roi de la terre ;
(Et) avec le démon et sa bande
Je ne laisserais pas quiconque m'aime.
Croyez (-le) : celui qui m'implorera
Avec amour aura
Du roi du monde, quand il demandera,
Tout ce qu'il voudra sur la terre.

GWÉNOLÉ *p.*

À ton fils le roi du pays, je suis serviteur,
Jésus, qui mourut de mort cruelle
Pour chaque homme, et le racheta.
Il se rendit à ses ennemis.
Les Juifs, qui le haïssaient durement,
L'accusèrent pour cette raison :
Les princes de l'Église, de cette façon,
Par envie et cupidité.
Et lui notre roi, Fils de Dieu le Père,
Sur une croix de bois on l'étendit
Pour mourir, après qu'on l'eut conduit
Très cruellement hors de la maison de Pilate.

LA MÈRE DE RIOU *est malade.*

Mes amis, gens de la maison, où êtes-vous ? approchez !
Je meurs sans aucun doute, maintenant je n'en puis plus.
Regardez bien ce qu'il me faut, puisque je suis malade évidemment,
Car les pointes de grandes souffrances m'atteignent vivement.
Appelez mon fils, vite, pour venir vers moi ;
Je vous prie, ne tardez plus, allez là jusqu'à Ryou
Qui est à Landévennec, avec zèle, sans mentir,
Portant l'habit religieux avec dévotion.

LE PREMIER AMI DE RIOU

Où êtes-vous, serviteurs ? un ou deux, avec empressement
Allez à Landévennec, zélés, sans excepter personne,
Dites à Riou les nouvelles qui sont tristes,
Sa mère se meurt, il semble qu'elle n'en peut plus.

UN SERVITEUR *p.*

Je vais sans retard, certainement, parler nettement
Vite à l'abbaye, pour que Riou vienne de ma bouche,

En quentel de guelet, hep tart quet, de metou.
Maz tarte na duhe yve ez rahe gou.

SOROR RYOCI

Allas Doe Roe an ploeou, chetu me caffouet.
Ma mam so oz meruel, ha me ouz he sellet
Gant un ancquen quen pyz ez eo scuyz dystryzet
Quent evyt arhoaez myntyn he fin so termynet.
Bet negoar den en bet an penet mazedy
Gant an marou quen garou eu den beu ne ezneuhy
E Ryou he map quer ezedoae he prydyry ;
Hoguen pan duy dan bro pelloch ne guelo muy.

MATER RIOCI, *infirma.*

An marou estlam am groy dren ysyly dyen.
Monet a raf presant, allas ! dolant gant poan,
Da heul stat hon tadou gant ancou dyslouen
Hep felel ma selvel a meruel ne ell den.
Map Doe so Roe dan tnou dyt plen ez ordrenaf
Dre esper ma speret affet hac ez pedaf
Ma pardon am pechet Roe an bet pa ez requedaf
Goude ma hol saffar na muy ne lavaraf.

FAMULUS RIOCI

Hep feller quet guenet me ya de guelet stryz,
Me a goar etren holl re yue em care pyz,
Hyrvot ha douet am boae yve mar duyhe tyz,
un quentel ne guelseñ, her maz veñ ez veñ scuyz.

SECUNDUS FAMULUS RIOCI

Duet pyz en dyvez ha tyzmat
aman etreomp en un couhat,
Marou eu guyryon an Itron mat,
ha huy so glan en huenat.
Chetu hy haznat quymyadet
rentet da Roen ster he speret,
Ha pan duy Ryou ez vezo caffouet,
hep douuet ha hyrvodet.

RIOCUS AD VINGALOEUM

Autrou Gwenole ma clevet,
ma mam so claff bras ha dyhaet
Gant ho coungie hep dale quet
ezyf e quentel de guelet.

Afin de la voir, sans tarder, vers elle ;
S'il tardait à venir aussi, il aurait tort.

LA SŒUR DE RIOU

Hélas, Dieu, roi des peuples, me voici affligée,
Ma mère se meurt, et je la regarde ;
Avec une peine si terrible elle est lasse, épuisée ;
Avant demain matin sa fin est sûre.
Personne au monde ne sait la peine où elle est
Avec la mort, qui est si dure ; elle ne reconnaît aucun homme vivant.
Dans Riou, son cher fils, était sa pensée ;
Mais, quand il arrivera au pays, désormais elle ne le verra plus.

LA MÈRE DE RIOU, *malade.*

La mort terriblement me point par les membres, certes ;
Je m'en vais à présent, hélas ! dolente, avec peine
Suivre la condition de nos pères, avec la mort triste.
Sans mentir, personne ne peut m'empêcher de mourir.
Fils de Dieu qui es le roi ici-bas, je te recommande bien,
Avec l'espoir de mon esprit, et te prie instamment,
Pardonne-moi mon péché, Dieu du monde, quand je te le demande.
Après toute mon agitation ; et je n'en dis pas plus.

LE SERVITEUR DE RIOU

Sans te manquer je vais le voir de suite ;
Je sais qu'entre tous aussi il m'aimait bien,
J'avais peine et doute aussi qu'il vienne vite,
Que jamais je ne l'aurais vu, tant je serais las (?)

LE SECOND SERVITEUR DE RIOU

Venez vite enfin et promptement,
Ici parmi nous en un instant ;
Elle est morte vraiment, la bonne dame,
Et vous êtes tous en affliction
La voilà évidemment trépassée,
Elle a rendu son âme au Dieu des astres ;
Quand Riou viendra, il sera peiné
Sans aucun doute, et chagriné.

RIOU À GWÉNOLÉ

Seigneur Gwénolé, écoutez-moi !
Ma mère est très malade et mal à l'aise ;
Avec votre permission sans tarder
J'irai à l'instant la voir.

VINGALOEUS *l.*

Ryou hep gou en bet dereat hac onest eu
Affet gant cleffet garou, pe hy marou, pe hy beu.
Quae dyscuz tymat eval map mat adeu
Han dour man douc guenet en effet dleet eu.

RYOCUS *l.*

Autrou me a ya betenny
gant ho dour bennyguet detry,
Breman en dyvez betennhy
da guelet penaus ezedy.
Holla peret huy en ty man
eth en maes commun hep unan
Na chomet na bras na byhan
maz yf bede ma mam so aman.

PRIMUS AMICUS *l.*

Vase ho mam so endramet,
hac eth cuf vuhel de guelet,
En cambre ganty pan arryffet
doare an ty a gouyhet.

SECUNDUS AMICUS

En place en guelhet soezet teñ
pa e guelo yen en lyen gueñ.
Ef a deseou ezeou beou net,
pan eou eval se antreet.

RIOCUS *cum aqua benedicta.*

Ma mam huec em requet leveret peret huy.
Chetu me arryvet duet do guelet chetuy.
A ban clevys neyzor gant dolor ha sourcy,
Ez ouf duet a redec do plec hep dyeguy.
An dour man damany so detry beñyguet
Dydan stol Gwenole. Sevet dreu dam clevet.
Ma mam quer groet cher mat haznat ha dybadet
Ha na debret do cam guenef flam un tam boet.
Gwenole ma clevet a bret var an faet man
Her cals dre ho requet so salvet en bet man,
Gant Iesus an trugar so Roe en doüar man,
Nep a ell ha meruel pan fell ho selvel glan.

PRIMUS AMICUS RIOCI

Petra endraman a souzanet
eu Ryou, pan eu dyzroet ?

GWÉNOLÉ *p.*

Riou, sans aucun mensonge, c'est convenable et honnête.
Certes, avec maladie grave, est-elle morte ou vivante ?
Va sans te lasser, vite, comme un bon fils ; adieu !
Et emporte avec toi cette eau ; en effet, c'est un devoir.

RIOU *p.*

Seigneur, je vais vers elle
Avec votre eau bénite, certes,
Maintenant enfin vers elle
Pour voir comment elle est.
Holà ! que faites-vous dans cette maison ?
Sortez en même temps, chacun :
Qu'il ne reste ni grand ni petit,
Que j'aille jusqu'à ma mère qui est ici.

LE PREMIER AMI *p.*

Là votre mère est enveloppée,
Et allez doucement, humblement la voir ;
Dans la chambre avec elle quand vous arriverez,
Vous saurez l'état de la maison.

LE SECOND AMI

Sur place vous le verrez bien étonné,
Quand il la verra froide dans le linge blanc.
Il pense qu'elle est bien vivante,
Puisqu'il est ainsi entré.

RIOU *avec l'eau bénite.*

Ma douce mère, à ma requête, dites : que faites-vous ?
Me voici arrivé, venu pour vous voir, voilà !
Depuis que j'entendis hier soir avec douleur et souci,
Je suis venu en courant vers vous, sans hésitation.
Cette eau puissante est régulièrement bénite
Sous l'étole de Gwénolé. Levez-vous gaiement pour m'écouter.
Ma chère mère, réjouissez-vous publiquement et sortez d'évanouissement :
Est-ce que vous ne mangerez point, à votre aise (?) avec moi, certes, un peu de [nourriture ?
Gwénolé, entendez-moi vite sur ce fait,
Car beaucoup par votre prière sont sauvés en ce monde
Par Jésus miséricordieux, qui est le roi de cette terre,
Celui qui peut, quand il veut, les sauver tous de la mort.

LE PREMIER AMI DE RIOU

Qu'est ceci ? Est-ce que Riou
Est affolé, depuis qu'il est revenu ?

Coms ouz e mam ne estlamquet,
ha hy marou yen ha lyenet.

SECUNDUS AMICUS RIOCI

Assotet pe anvabet eo ef
martese e crete ez ve beou.
Deomp breman certen de douguen glan
dan douar, ha pan eou dareu,
Eval pan ve beu ez eou duet
da comps outy gleu ne deu quet.
Me lavar certen hac en cret
ez eu dyot pe assotet.

RYOCUS *l.*

Gwenole guynuydyc a ros dour bennyguet
Dyf doz aspergyaf, rac se ne cessaf quet.
Her me a fyz en Doe pegant ez voae croeet
En requet Gwenole hoez ez vyzy clevet.
Ma mam dre estlamdet sevet, ha clevet huy,
Dre requet Gwenole map Doe an non cleau ny :
Pan eu Ryou hoz map duet hep goap doz abry,
Sevet, debret, groet cher lyger hep quertery.

MATER RIOCI *resuscitata loqr.*

Ma map huy duet mat ra vyhet.
Chetu me am hun dyhunet,
Duet pyz dre dyvez, ha ma stryzet,
ne deus muy guenef a clevet,
Me voae tremenet an bet man
dyners gant gloesou ha souzan,
Ha chetu ef an enef man
enof retornet, sellet glan.

RIOCUS *ad genua.*

Ma querent pep unan en bet,
chetu so en feyz hoarvezet
Ma mam a yoae yen lyenet,
chetu y duet resuscytet
Guenef hep clevet, saffuet eu
duet oll : sellet e guelhet beu,
Goude ancou ha gloaescou yen
dre grace Roen tron on ezneu.

PRIMUS AMICUS RIOCI

Ryou peur gleu me ezneu ace
en oz eus en bet mã an grace,

Il ne s'étonne pas de parler à sa mère,
Et elle morte, froide et ensevelie.

LE SECOND AMI DE RIOU

Il est devenu sot ou étourdi ;
Peut-être croirait-il qu'elle est vivante.
Allons, certes, la porter bravement
En terre, puisqu'elle est prête.
Comme si elle était vivante, il est venu
Lui parler hardiment ; elle ne l'est pas,
Je le dis certainement et le crois ;
Il est stupide ou affolé.

RIOU *p.*

Gwénolé le bienheureux a donné de l'eau bénite
À moi pour vous asperger, aussi je ne cesse pas,
Car je me fie à Dieu par qui elle fut créée ;
À la requête de Gwénolé tu seras encore entendue.
Ma mère, par miracle, levez-vous, et entendez.
À la requête de Gwénolé le Fils de Dieu ne nous entend-il pas ?
Puisque Riou votre fils est venu, sans mentir, à votre demeure,
Levez-vous, mangez, réjouissez-vous gaiement, sans ménagement.

LA MÈRE DE RIOU, *ressuscitée, parle.*

Mon fils, soyez le bienvenu,
Me voilà réveillée de mon sommeil,
Approchez enfin et m'embrassez ;
Je n'ai plus de maladie.
J'étais passée de ce monde,
Affaiblie par les douleurs et la peine ;
Et la voici, cette âme,
Revenue en moi, regardez tous.

RIOU *à genoux.*

Mes amis, chacun que j'ai au monde,
Voici ce qui est arrivé, par ma foi :
Ma mère était froide, ensevelie,
La voici libre, ressuscitée
Par moi sans maladie, elle est levée...
Venez tous, regardez, vous la verrez vivante ;
Après la mort et des douleurs vives,
Par la grâce de Dieu, le roi du monde, elle nous reconnaît.

LE PREMIER AMI DE RIOU

Riou, très hautement je reconnais bien
Que vous avez en ce monde la grâce,

Pan eu savet glan var an place
plesant hep eston dyrac hon face
Dyrac hon face e dyplascas
dech gant anquen ez tremenas.
He enef en poent a rentas
e dou dorn Map Doe nep e croeas.

RIOCUS *l.*

Gwenole pan clevas a antentas asquel
Ez voae marou a certen gant anquen tremenet.
Onestant ez sante dyf se ne compse quet :
Hoguen un doneson a ros dyf da donet,
Un douryc bennyguet a ros dyf net detry,
Da teuleur evalheñ pan deuzyeñ 'bet ennhy,
Evalse ez ouf duet da doucguen meleudy
En requet Gwenole her hennez a clevy.

SECUNDUS AMICUS

Da Doe meleudy puplyomp,
ha da Gwenole pan clevomp
Saufet eou beou a eznevomp
dre grace Map Doe hac avoeomp.
Yvez stouhomp, ha rentomp grace
da Iesu Map Mary dylace,
Pan eou dazchorchet sellet ace
net hon Itron dyrac hon face.

MATER RIOCI *l.*

Gwenole dre e grace, a ban ouf dylascet,
Gant Map Doe hon Croeer Salou emdyquemennet
Da douguen Relygyon peur don me meñ monet
Ma map en pynygeñ ha huy ma quelennet.
Parfont ez ouf spontet guelet ma pechedou,
Pan tremenys duhont ha monet dan countou
Acusydy meurbet a yoae duet dam mettou,
A menne ma quempret meurbet en o roedou.

RIOCUS *l.*

Rac se ma mam oz holl blauou
pan ouch achapet o mettou,
Eth ha groet teñ pynygennou
abret amantet ho faetou.

PRIMUS LATRO filius CATMAGLI

Etroch breudur a huy o deur quet
caffoet faecon evyt monet

Puisqu'elle s'est levée guérie sur la place,
Vivement, sans mal, devant notre face :
Devant notre face elle décida,
Hier avec souffrance elle trépassa,
Elle rendit son âme à ce moment
Dans les mains (du Fils) de Dieu qui la créa.

RIOU *p.*

Gwénolé, quand il entendit, comprit clairement
Qu'elle était morte certainement, avec douleur, trépassée ;
Quoiqu'il le sentît, il ne me le dit pas,
Mais il me fit un don pour venir.
Il me donna un peu d'eau bénite, très pure,
Pour jeter ainsi quand je serais venu près d'elle ;
Ainsi je suis venu pour porter louange
À la requête de Gwénolé, car celui-ci que tu entendras.

LE SECOND AMI

Publions la louange de Dieu
Et de Gwénolé, quand nous entendons
Qu'elle est sauvée ; vivante, nous le reconnaissons,
Par la grâce du Fils de Dieu et nous l'avouons.
Inclinons-nous aussi, et rendons grâce
À Jésus fils de Marie, sans souci,
Puisqu'elle est ressuscitée, regardez bien,
Certes, notre dame, devant notre face.

LA MÈRE DE RIOU *p.*

Grâce à Gwénolé puisque je suis délivrée
Par le Fils de Dieu notre créateur, et me trouve saine et sauve,
À porter l'habit religieux très fortement je veux aller,
Mon fils, faire pénitence, et vous, instruisez-moi.
Je suis profondément épouvantée de voir mes péchés ;
Quand je passai dans l'au-delà pour aller rendre mes comptes,
Beaucoup d'accusateurs étaient venus vers moi,
Qui voulaient à l'instant me prendre dans leurs filets.

RIOU *p.*

Aussi, ma chère, de toutes vos fautes,
Puisque vous leur avez échappé,
Allez et faites de dures pénitences ;
Promptement expiez vos actions.

LE PREMIER VOLEUR, fils de CATMAGL

Tous, frères, ne voulez-vous pas
Trouver la façon pour aller

Breman dren hent salv ? Em sentet
var an bro ma on bezo boet.
An nos a guelet so duet scler.
Duet huy abreman dyouz an ker.
Pepret dan peauryen, ny en goaer,
ne reyr pyntat guyn hep dyner.

SECUNDUS LATRO I

Ouz chom en ker nep dynerat
non bezo esquem a mennat
Dezrou dymp an hent en quentrat,
ha quent ma dyzrohymp on bezo gloat.
Pep a sachat quent maz hatymp
on bezo assur ma tyzomp.
Var an tu se maz balehemp
un dou dyempau a caffomp.

TERTIUS LATRO filius CATMAGLI

Scaf pan caffemp ez ahemp tre.
ahet a nos hep repos re
Hac em profyt pan veñ dydrue
maz caffeñ Ialch cazre me e lazre,
Hac evalse me caffe pret
ez ahemp hon try gant yechet :
Ha chetu an nos hogos duet,
den a nep bro non guelo quet.

PRIMUS LATRO I

An pret so duet tremenet cre,
sayllet dyambaf en scaff se
Eomp dy doungeurs an tu se
da clasq darn o gloat da vade.

SECUNDUS LATRO

Clevet secret ha bezet dreau.
Eomp da grynnol Gwenole.
Me laquay evez na sezleau,
ha hastomp breman quent an reu.

PRIMUS LATRO *loqr*.

Breman hep saffleau dezrouomp
an porz hep son guer dygouzomp :
Hac eval lazron disonomp
guer a nep guer na leveromp.

Maintenant par le chemin sûr ? Obéissez-moi,
Dans ce pays pour que nous ayons de la nourriture.
La nuit, vous le voyez, est venue, évidemment.
Sortez à présent de la ville ;
Toujours aux pauvres, nous le savons,
On ne donnera pas une pinte de vin sans denier.

LE SECOND VOLEUR

En restant à la ville, pour la valeur d'un denier
Nous n'aurons miette de (notre) demande.
Commence-nous le chemin bien vite
Et avant que nous retournions, nous aurons du bien.
Chacun un sac plein, avant que nous semions,
Nous aurons sûrement, si nous arrivons.
De ce côté si nous nous promenons,
Nous en aurons un ou deux, sans difficulté (?)

LE TROISIÈME VOLEUR, fils de CATMAGL

Si nous trouvions une barque, nous irions jusqu'au bout,
Durant la nuit sans nous reposer trop ;
Et pour mon bien, quand je serais sur l'autre bord (?)
Si je trouvais une belle bourse, je la volerais,
Et ainsi je trouverais opportun
Que nous allions tous trois (?) avec santé ;
Et voici la nuit presque venue ;
Personne d'aucun pays ne nous verra.

LE PREMIER VOLEUR *p.*

Le moment est venu, et bien passé ;
Sautez sans hésiter dans cette barque ;
Allons là, en nous risquant, de ce côté,
Pour chercher une partie de leur bien chez eux.

LE SECOND VOLEUR

Écoutez secrètement et soyez joyeux.
Allons au grenier de Gwénolé,
Je veillerai à ce qu'il n'entende pas ;
Et hâtons-nous maintenant avant la gelée.

LE PREMIER VOLEUR *parle.*

Maintenant sans tapage (?) commençons,
Ouvrons la cour sans sonner mot,
Et comme des voleurs ne faisons aucun bruit,
Ne disons mot, aucun mot !

SECUNDUS LATRO *loqr.*

Breman nysseomp, sellomp fer
an deu eza leun an grygneur
Nysseomp, na leveromp guer,
ha groiomp hon bech en on syher.

TERTIUS LATRO

Chetu goall mecher leveret
greuneñ guynyz non eus tyzet :
Goude hon faescon oz donet
ne deus nemet heyz pe preyzet.

PRIMUS LATRO *loqr.*

Hac ez ve hyez ny en preyzo
pep a sachat her dre pado :
Pan hon eus musur larg ny en quargo
droc dall e goall a fazyo.

SECUNDUS LATRO *loqr.*

Eus an pez so me cargo en mat :
mat ha yach me mach ma sachat,
Ha hastomp pan queffomp gloat
maz ahymp en hent abret mat.

TERTIUS LATRO *l.*

Nemeus sachat quen na badaf
ouz clasq e gourreñ e crena
Muy evyt dou iaes yt a credaf
etre e dou peñ so eñaf.

ANGELUS AD VINGALOEUM

Gwenole certen cleu, guenet
try lazre so ez ty arryvet,
breman e Leon da monet.
Na ra syn quet do clevet, y
Ho syher larg gant eu carguet
naga hoaez do groes ha les y.
Galou da couent quement so e ty
ha da quys o convertyssy.

VINGALOEUS *l.*

Breudur hep nemeur cry sevet huy dylygeant :
Lazron so en on groes duet don ylys presant,
An yth eus an gryñol lyer a quemeront.

LE SECOND VOLEUR *parle.*

Maintenant approchons, regardons avec soin
Si le grenier n'est pas bien plein ;
Approchons, ne disons mot,
Et cousons notre fardeau dans nos sacs.

LE TROISIÈME VOLEUR

Voilà un mauvais métier, dites :
Nous n'avons pas attrapé un grain de froment
Après notre façon en venant
Il n'y a que de l'orge qu'on puisse enlever.

LE PREMIER VOLEUR *parle.*

Et quand ce serait de l'orge, nous l'enlèverons,
Chacun son sac plein, tant que cela durera :
Puisque nous avons large mesure, nous la chargerons ;
Malheur aveugle à qui y manquera par sa faute !

LE SECOND VOLEUR *parle.*

De ce qu'il y a je chargerai bien ;
Bien et sainement je serre ma sachée ;
Et hâtons-nous, puisque nous avons du bien,
Que nous allions en route de bien bonne heure.

LE TROISIÈME VOLEUR *p.*

J'ai un sac plein, si bien que je suis étourdi ;
En cherchant à le lever je tremble ;
Plus de deux mesures de blé, je crois,
Entre ses deux bouts sont dans lui.

UN ANGE À GWÉNOLÉ

Gwénolé, écoute, certainement chez toi
Trois voleurs sont arrivés dans ta maison ;
Leurs sacs abondamment chargés par eux
Maintenant, pour aller en Léon.
Ne fais pas mine de les entendre,
Ne va pas encore vers eux, et laisse-les ;
Appelle au couvent tous ceux qui sont dans la maison,
Et tu les convertiras à ta guise.

GWÉNOLÉ *p.*

Frères, sans beaucoup de cri, levez-vous diligemment :
Des voleurs sont parmi nous venus dans notre église, à présent ;
Le blé du grenier, ils le prennent subtilement ;

Lazrez dyvat ha teñ eval heñ a mennont.
Map Doe ne aznevont hac y a amanto ?
Goude drouc prydyry Doe o dyfazyo.
Da douguen pynygeñ ny teñ o quelenno.
Goude dyssacyon, ha Doe o pardono.

GUEZENOCUS *loqr.*

Sevomp pront var un dro, ny a guelo ho stat,
Mar mennont lem en bach goude nach ho sachat.
Nep so e lazroncy so e spy re dyvat,
Ma ne restytu oll, bet an coll e hol mat.

PRIMUS LATRO *loqr.*

Deomp queffret a bret mat gourre ma sachat dyf,
Hac ez aheñ dan crouc var ma scouc en dougyf :
Eval groec en lynec hoaentec en em lyquyf.
Breman dydan an bech an lech ha ma techyf.

SECUNDUS LATRO *loqr.*

Yvez peur dymez ez yff, ha guerreyet dyf ma bech.
Yvez na sonet den, her non cleve an Menech.
Chetu bech disemper peur hezre pan prederech
Maz soublaf dan douar dougen e par ne carech.

TERTIUS LATRO *loqr.*

Ha me meus un goal bech : neon pellech techet.
Collet eu dyf quentel dyouguel ma guelet.
Am dou lagat ho dou an douffme badouet,
Ha ne allaf pellat dydan ma sachat yth.

PRIMUS LATRO *loqr.*

Loman me so manet yffamet a credaf.
Meuyt un coz ymayge me am place ne flayghaf.
An bech so var ma scouc neoñ ma en dougaf
Her e teuleur gant mall dyouz an goall, ne allaf.

SECUNDUS LATRO *loqr.*

Neoñ pe lavaraf, monet ne gallaf muy.
Mar deou den an Menech ezydomp hep menechy
Nach hon goall ne allemp crouguet vyhemp hon try,
Mar on queffont aman dydan ho damany.

TERTIUS LATRO *loqr.*

Manet omp soñ hon try, eval tut ereet,
Hon syher var hon scouc en place ez omp crouguet.

Ils veulent ainsi voler méchamment et durement.
Ils ne connaissent par le Fils de Dieu ; est-ce qu'ils se corrigeront ?
Après mauvais dessein, Dieu les absoudra ;
À faire pénitence nous les exhorterons vivement ;
Après un certain temps, Dieu leur pardonnera.

GUÉZENOC *p.*

Levons-nous vite ensemble, nous verrons leur situation,
S'ils restent, certes, avec fardeau après avoir nié leur sachée.
Celui qui est en larcin est dans un très mauvais cas
S'il ne restitue tout, jusqu'à la perte de tout son bien.

LE PREMIER VOLEUR *p.*

Allons ensemble bien vite ; lève-moi mon sac ;
Quand j'irais à la potence, sur ma nuque je le porterai ;
Comme femme en champ de lin (?) volontiers je me mettrai
Maintenant sous le poids, de ce lieu que je m'en aille.

LE SECOND VOLEUR *p.*

J'irai aussi sans honte ; levez-moi mon fardeau ;
Que nul ne fasse du bruit, aussi, pour que les moines ne nous entendent pas.
Voilà un poids extrême, si vous y pensiez très bien ;
Tant que je m'incline à terre ; vous n'aimeriez pas en porter un pareil !

LE TROISIÈME VOLEUR *p.*

Et moi j'ai un terrible fardeau : je ne sais où fuir.
J'ai perdu sûrement, à l'instant, la vue
De mes yeux, tous les deux ; ne suis-je pas ébloui ?
Et je ne puis m'éloigner, sous mon sac de blé.

LE PREMIER VOLEUR *p.*

Ici je suis resté, déshonoré, je crois ;
Plus qu'une vieille statue je ne bouge de ma place ;
Le poids qui est sur ma nuque, je ne sais où je le porterai,
Car le jeter avec empressement pour le mal (qu'il me fait), je ne le puis.

LE SECOND VOLEUR *p.*

Je ne sais ce que je dis, je ne puis plus aller ;
S'il y a quelqu'un des moines, nous sommes sans refuge.
Nous ne pourrions nier notre faute, nous serions pendus
S'ils nous trouvent ici dans leur domaine, tous trois.

LE TROISIÈME VOLEUR *p.*

Nous sommes restés raides tous trois, comme des gens liés,
Nos sacs sur notre nuque ; nous sommes pendus sur place,

Gant e poes ouz huesaf ha forch ne allaf quet,
Etren moch e Leon eu e carheñ monet.

PRIMUS LATRO *loqr.*

Enguyn playsynet ha coezet en badou
Eu ma treyt dyf aman mo carhe en tañ glou
Na querzet quet un pas bet ne gallaf hasou
Na teuleur ma sachat ma coezhe an madou.

SECUNDUS LATRO *loqr.*

Torret eou ma costou, hac an mellou am queyn
A mach grant an sach man so aman var ma queyn
Me quemer em esper ez eo carguet a meyn.
Emeus larg en cargse tran Doe men carhe breyn.

TERTIUS LATRO

Duet eou garou an marou yen var hon queyn ha queynet
Savet eu Gwenole : un dra ameus clevet,
Ha certen a Menech, neoñ pellech techet
Ha ma bech voar ma scouc en place ez ouf crouguet.

VINGALOEUS *l.*

Ma Breudur me o pet breman
stouet dym dou ha dou dan douglyn,
Ha ma petomap Doe so Roe dan fyn
e Brezonec mat pe e Latyn.
Chetu un syn determynet
dymp gant Doe guyr Roe an bet :
An Lazron hont so vahont duet
da quemeret hep raeson hon yth.
Punysset meurbet, sellet y
dallet, fallet hep monet muy.
Me meus truez bras en casty
a dougont vahont en hon ty
Doe Roen belly, huy an muyfaf
evytteu affet a pedaf
Breman presant do amantaf
dre pyngeñ pa o dymennaf.

– FIN –

Ex libris Dñi Iohannis Manaut de Ploegonec.
Fuit completa hec destructio 7a die Iunii Anno Domini 1580.

Suant avec son poids ; et je ne puis m'éloigner ;
C'est parmi les cochons, en Léon, que je voudrais aller.

LE PREMIER VOLEUR *p.*

Terriblement empêtrés et tombés en saisissement
Sont mes pieds à moi ici : je les voudrais dans le feu de braise
Et jamais je ne pourrai marcher un pas, certes,
Ni jeter mon sac pour que le bien (volé) en tombe.

LE SECOND VOLEUR *p.*

Mes côtes sont rompues, et les vertèbres de mon dos
Avec ce sac écrasant qui est le cri sur mon dos ;
Je tiens dans mon esprit qu'il est chargé de pierres ;
J'en ai assez de cette charge ; par Dieu, je la voudrais pourrie !

LE TROISIÈME VOLEUR

Elle est venue, terrible, la mort froide, sur notre dos, et le supplice.
Gwénolé est levé, j'ai entendu quelque chose ;
Et certainement ses moines ; je ne sais où fuir,
Et mon fardeau sur ma nuque, je suis pendu sur place.

GWÉNOLÉ *p.*

Mes frères, je vous prie, mettez-vous convenablement
Maintenant deux à deux, sur les deux genoux,
Que nous priions Dieu qui est le roi, à la fin,
En bon breton ou en latin.
Voici un miracle accompli
Pour nous par Dieu, le vrai roi du monde :
Ces voleurs qui sont allés là-bas
Pour prendre sans droit notre blé
Punis beaucoup, voyez-les
Aveuglés, défaillants, sans plus marcher.
J'ai grand pitié du châtiment
Qu'ils souffrent là-bas dans notre maison.
Dieu roi de puissance, vous le plus grand,
Pour eux instamment je vous prie
Maintenant présentement de les corriger
Par la pénitence, comme je vous le demande.

— FIN —

Des livres de Dom Jean Manaut de Ploegonec.
Cette copie a été finie le 7[e] jour de juin de l'an du Seigneur 1580.

## ANNEXE III

## BUHEZ SANT GWENNOLE
*Tragedienn brezonec*
EN UN DEWEZ HA PEMP ACT

### ACT KENTA

*Scenenn Kenta*

Ar roue GRALLON, FREGAN he genderv, JOBIC, DOURVA, prinsed ar roue, FLOR, STERIDO, HAMERI, chevalerienn.

GRALLON *a gomz.*

Dre c'hraz an Eternel, a zo crouer d'ar bed.
Me zo roue puissant ; Grallon ez on hanwet.
Ar pouar'zo ganin da c'houarn ar Vretoned,
Pere deus rentet d'in peb henor ha respect ;
Holl emant dindan-on hag em c'homandamant,
Dâlec ar gêr a Vrest, bet'ar gêr a Wenngamp ;
Houma ma c'hapital, Is, ar gêr muia c'harmant,
A gement'zo savet indan ar firmamant.
Ann héritach 'deu di'n dimeus ma zudo coz ;
Emon em plijadur, hag ebars ma repos ;
Na eus med Breiz-Meuris a raë chagrin d'in,
Na reont, a glevan, nemed'n em saccajin.
Hounès kaera enès'zo en toues ma mado,
Hag na arru en-hi med peb-seurt horeurio ;
Med c'hoant am eus da harz' kement eûz a valheur ;
Dre-ze m'ho gra, kenderv, gouarner en Breiz-Meur ;
Eno'man ho kestel hag oc'h holl leuveo ;
Setu ma bolante ; a c'hui ha accepto ?

# LA VIE DE SAINT GUENNOLÉ, ABBÉ
## *Tragédie bretonne*
## EN UNE JOURNÉE ET CINQ ACTES

### PREMIER ACTE

*Scène première*

Le roi GRALLON, FRAGAN, son cousin, JOBIC, DOURVA, princes du roi ; FLOR, STÉRIDO, HAMEURI, chevaliers.

GRALLON, *parle.*

Par la grâce de l'Éternel, le créateur du monde.
Je suis un roi puissant ; je suis nommé Grallon.
Le pouvoir est avec moi de gouverner les Bretons,
Qui m'ont rendu tout honneur et respect ;
Tous, ils sont sous moi et à mon commandement.
Depuis la ville de Brest, jusqu'à la ville de Guingamp.
Celle-ci (est) ma capitale, Is, la plus charmante ville
De toutes celles qui ont été bâties sous le firmament.
(Cet) héritage me vient de mes ancêtres.
Je suis (ici) dans mon plaisir et mon repos.
Il n'y a que les habitants de la Grande-Bretagne qui me donnent du chagrin.
Ils ne font, d'après ce que j'entends, que se massacrer.
C'est là la plus belle île qui soit parmi mes biens,
Et il n'y arrive que toutes sortes d'horreurs ;
Mais, je veux empêcher tant de malheurs ;
C'est pourquoi je vous fais, mon cousin, gouverneur de la Grande-Bretagne.
Là sont vos châteaux et toutes vos rentes :
C'est là ma volonté : acceptez-vous ?

FREGAN

Grallon, ma c'henderv kèr, roue ar ger a Is,
Me accept kement-ze, certenn gant honestis,
Med necesser eo d'ec'h ober embann dre gêr
Penaos ez on hanwet da voût ho gouarner.

GRALLON

Ac'hanta ! me raïo d'anaout anezhan.
Dre ma rouantelez vô embannet breman :
Dre-ze, kenderv, bewet en peuc'h, en ho castel,
Neb na zennto ouzoc'h, lakêt-han da verwel.

FREGAN

Me'raïo, ma c'henderv, ar pez oc'h eüs lâret ;
Dre-ze 'zan en Breiz-Meur da welet ma friet,
Ha ma bugaligou, d'anonz d'hê war un drô
'On hanwet gouarner, da greski ma zitrô ;
Me assur e vont holl chalmet a gement-ze :
Adieu 'ta, ma roue, ha c'hui, prinsed, ive.

GRALLON

Euz ma mignoned vad'roan d'hô servija
Ar chevalier Flor, ha Mistral ma fach kenta :
Dre-ze 'ta partiet, gant oc'h holl zoudarded,
A c'heuillo ann urzo am eûs d'ezhe roët.

FLOR

Sire, me ' zo chalmet demeuz ann enor-ze,
P' oc'h eûs ma deputet da vônt gant-han ive ;
Dre-ze 'ta partiomb, ha heb dâlé ne meur,
Da zaludin ho tud, ho gortoz en Breiz-Meur.

*Frégan ha Flor cuit.*

GRALLON, *a gân.*

Me c'houlenn 'r c'hras digant Doue,
Roue ann nef hag ann douar,
M' vô tranquillizet ann dud-ze,
Pere ra kement a c'hlac'har.

*Comz a ra.*

Med brema, ma zud kèr, me hô recompanso
Dimeus ar servij-vad a renntet d'în, pell-zo.
C'hui, Jobic, vô breman euz ma frinsed 'r c'henta,
Bars ar gêr euz a Is, en pe-lec'h 'omb brema ;

FRAGAN

Grallon, mon cher cousin, roi de la ville d'Is,
J'accepte cela, certes, avec *honnêteté* (reconnaissance).
Mais, il est nécessaire que vous fassiez publier par la ville
Que je suis nommé pour être leur gouverneur.

GRALLON

Eh ! bien, je le ferai connaître ;
Il sera maintenant publié, dans mon royaume ;
Ainsi, cousin, vivez en paix, dans votre château,
Et faites mourir quiconque ne vous obéira pas.

FRAGAN

Je ferai, mon cousin, ce que vous avez dit :
Je vais donc en Grande-Bretagne, pour voir ma femme
Et mes chers enfants, et leur annoncer en même temps
Que j'en suis nommé gouverneur, pour augmenter nos titres ;
J'assure qu'ils seront tous charmés de cela :
Adieu donc, mon roi, et vous aussi, princes.

GRALLON

De mes bons amis, je vous donne, pour vous servir,
Le chevalier Flor, et Mistral, mon premier page ;
Ainsi, partez avec tous vos soldats,
Qui suivront les ordres que je leur ai donnés.

FLOR

Sire, je suis charmé de cet honneur,
Puisque vous me députez pour aller aussi avec lui.
Partons donc, sans tarder davantage,
Pour saluer votre famille (de Fragan) qui vous attend, dans la Grande-Bretagne.

*Fragan et Flor s'en vont.*

GRALLON, *chantant.*

Je demande la grâce à Dieu,
Le roi des cieux et de la terre,
Que soient tranquillisés ces gens-là
Qui me causent tant de douleurs !

*Parlant.*

Mais maintenant, mes chers serviteurs, je vous récompenserai
Des bons services que vous me rendez, depuis longtemps,
Vous, Jobic, vous serez le premier de mes princes,
Dans la ville d'Is, où nous sommes maintenant ;

Me' m euz bepred fizianz en ho fidelite,
Teufet d'am serviji, coulz en noz vel en de :
Ha neuze Sterido, a zô ama presant,
A vezo ma eill prinz ive pareillamant :
Dre-ze prometet d'in donet da reï sicour,
D'am ataqui bikenn mar deû ma adversour.

JOBIC, *o cana.*

Ma frinz ha ma Roue, me ho trugareca,
Dre ma reit d'în hirie un henor ar c'haera,
Med me bromet ive ma c'horf ha ma mado
A vô en ho servij, en durant ma dezio.

STERIDO

Ha me pareillamant a bromet d'ac'h ive
A teuin d'ho sicour, pa vô necessite,
Rag eur Roue pini a zo ken debonner
A dle cavet sikour, pa ve troublet'n he gêr
Bezet sur, ma Roue, euz ma fidelite,
Me gollo evidoc'h ma goad hâ ma bûhe.

GRALLON

Mad ez eo kement-ze, ma frinsed puissant,
Rejouisset ez on ganec'h presantamant ;
Rag breman e credan 'vin bepred sicouret,
Ma ven c'hoas ataquet gant ar Sarrasined ;
Ha c'hui, ma mignoned, oc'h eus grêt vaillantis,
Dre-ze en oc'h andret a rin ive justis.

DOURVA, *a gân.*

Ma monarc, roue Grallon, me 'zo d'ach oblijet,
Enor braz a ret d'în, ha na veritan ket,
Med gant graz ma Doue ha ma c'hourach ardant,
Me deui d'ho servijan er bed fidelamant.

HAMEURI

Sîr, me eo Hameuri, chevalier redoutet.
A bromet dirazoc'h, roue ar Bretoned,
Keit ha ma vô alan etre ma daou-goste,
Ha goad em gwazio, dir en bec ma c'hleze,
Me a em exposo en creiz and holl supplis
Vit difenn ho curun, hag ar gêr euz a Is.

GRALLON

O ma Doue, brema me a zo sur contant,
Euz ar fidelite ho deuz ma zud vaillant :

J'ai toujours confiance en la fidélité
(Avec laquelle) vous me servirez nuit et jour,
Puis Stérido, ici présent,
Sera pareillement mon second prince ;
Ainsi, promettez-moi, de me donner aide,
Si jamais l'ennemi vient à m'attaquer.

JOBIC

Mon prince et mon roi, je vous remercie
De me donner aujourd'hui un si grand honneur,
Mais je promets, en retour, que mon corps et mes biens,
seront à votre service, durant mes jours (ma vie).

STÉRIDO

Et moi pareillement, je vous promets aussi
De venir à votre secours, quand il y aura nécessité,
Car un roi qui est si débonnaire
Doit trouver aide, quand il est inquiété chez lui.
Soyez assuré, mon roi, de ma fidélité ;
Je perdrai pour vous mon sang et ma vie.

GRALLON

Tout cela est bien, mes princes puissants,
Et je suis réjoui par vous, présentement ;
Car maintenant je crois que je serai toujours secouru,
Si je suis attaqué par les Sarrasins,
Et vous, vous avez fait vaillantise,
Aussi serais-je juste envers vous.

DOURVA, *chantant.*

Mon monarque, roi Grallon, je vous suis obligé,
Vous me faites un grand honneur que je ne mérite pas,
Mais, avec la grâce de Dieu et mon courage ardent,
Je vous servirai fidèlement, dans ce monde.

HAMEURI, *chantant.*

Sire, je suis Hameuri, chevalier redouté,
Qui promets devant vous, roi des Bretons,
Qu'aussi longtemps qu'il y aura souffle entre mes deux côtés,
Et du sang dans mes veines, et de l'acier à la pointe de mon épée,
Je m'exposerai au milieu de tous les dangers,
Pour défendre votre couronne et la ville d'Is.

GRALLON

Maintenant, ô mon Dieu, je suis certes content,
(À voir) la fidélité qu'ils ont, mes vaillants serviteurs :

Nemed c'hui, prinz Jobic, a bartio breman
Gant ar chevalier Flor hag ann dud zo gant-hant ;
Un neubeud tud armet a ielo ganec'h c'hoas,
Da zicour ma c'henderv, rag chagrin'n eus en braz,
Gant aoun na ve lazet, en touez he holl vâdo,
Dre-ze am eûs c'hoant c'hoas da greski he wardo :
Dre-ze lavaret d'in ha c'hui ve disposet
Da vont en Breiz-Meur brema gant soudarded ?

JOBIC

Ma aotro ha roue, prometet am eûs d'ec'h
Ez on en ho servij, er bed-man, en pop lec'h,
Rag-ze commandet d'in un neubeud tud vaillant
Ha me'iel en Breiz Meur ganthê, incontinant.

GRALLON

Antreet holl ganin, 'vit ma considerin
Pere dimeus ma zud a iel' d'ho secondin.

*Holl cuit.*

*Eilvet Scenenn*

Ann theatr a represant eur blasenn public. – BOUCAN, MORZO, SÉRU, ASTORIA, aotronez a Vreiz-Meur.

BOUCAN

Eh ! bien 'ta, aotronez, petra 'oufet reçita,
A gement 've manet da ober er vrô-ma ?
Diminui ra'r bobl, eûz ho laza bemde,
N'anvezan nemed-omb mignoned 'n eil d'egile.

ASTORIA

Plijadur am eûs sûr, welet pe-seurt ardo
'Ra 'n hini va plantet eur gontel'n he vouello !
O ia, ann exercis a reomb, un tam'zô,
A ra d'imb plijadur, ive calz a vâdo.

SÉRU

Soutenomb stard bepred ann eil caoz egile,
Heb-dâle a veomb 'r gêr-ma pevar roue,
N' vô bêlec na soudard, nag ive a justis
A gretfe hon oppos d'a ober en hor gîs.

Vous seul, prince Jobic, partirez à présent,
Avec le chevalier Flor, et les gens qui l'accompagnent ;
Quelques hommes armés vous accompagneront encore,
Pour protéger mon cousin, car j'ai grand chagrin,
Avec la crainte qu'il ne soit tué, au milieu de tous ses biens ;
Aussi, je veux encore augmenter le nombre de ses gardes :
C'est pourquoi dites-moi si vous seriez disposé
À aller dès maintenant dans la Grande-Bretagne, avec des soldats ?

JOBIC

Mon seigneur et mon roi, je vous ai promis
D'être à votre service, en tout lieu dans ce monde,
C'est pourquoi donnez-moi quelques hommes vaillants,
Et je vous accompagnerai tout de suite en Grande-Bretagne.

GRALLON

Entrez tous avec moi, afin que j'examine
Quels sont ceux des miens qui iront vous seconder.

*Tous sortent.*

*Scène deuxième*

Le théâtre représente une place publique. – BOUCAN, MORZO, SÉRU, ASTORIA, seigneurs de la Grande-Bretagne.

BOUCAN

Ah ! bien, seigneurs, que pouvez-vous m'indiquer
Qui soit resté à faire dans ce pays ?
La guerre diminue, à force de tuer, tous les jours (des habitants)
Et je ne connais d'amis entr'eux que nous autres.

ASTORIA

J'ai certes bien du plaisir à voir les grimaces
Que fait celui à qui l'on plante un couteau dans les entrailles !
Oh ! oui, l'exercice que nous faisons, depuis quelque temps,
Nous procure bien du plaisir et aussi des biens.

SÉRU

Soutenons ferme toujours la cause l'un de l'autre,
Bientôt nous serons dans cette ville comme quatre rois ;
Il n'y aura ni prêtre, ni soldat, ni justice
Qui ose nous empêcher de faire selon notre bon plaisir,

MORZO

Me gommans caout scrupul, ma c'hâlon so mantret,
Pa sonjan 'r massacrô 'rer bemde, hep-sujet ;
Doue deui da scuisan, o welet hor c'honduit,
Rag en em roët 'omb d'ar speret diabolic.

BOUCAN

En dez all, me oa bet en ti 'n aotro person,
Hag am eûs han diodet, o cânan eur chanson :
Commans eure d' zansal, da lampad dré ann ti,
Ma comeras he blac'h da zont d'hen secondi,
Hag a-raoc donet-cuit 'tâpis he soudanenn,
Hag hec'h is d'ann ilis d' gânan 'nn oferenn,
Ha kent fin ann ofern, a rêz c'hoaz eur sarmon,
War sujet ar sacrist han ann aotro person ;
Reï a ri de gredi da gement oa presant
Na oa kèn neb Doue, ebars ar firmament.

MORZO

Setu heur gredenn sot, kement-ze a zo sclezr,
Rag un Doue zô bet, ebarz en peb-amzer,
Ha kement 'gonduo eur vûhez execrabl
A renko, er bed-all, souffr poanio misérabl :
Dre-ze 'ta, aotronez, m'ho suppli a galon
Da guitaad ann droue, béva 'n tud-a-feson.

ASTORIA

O clewet ho comzo, me a zo estonet,
Rag me a sonje d'în a oamb holl mignoned,
Med me 'well n'hon eûs ket 'r memes sentimancho,
Ha dre-ze me as ped d' vinella da c'heno.

SÉRU

Petra ê'r Morzo-ze, na gant he gomzo dous ?
Zaillomb holl warnezhan, toromb he benn picous,
Ha n'hen permetomb ket da vewa en hor mesk,
Mar na ve ket he stur euit conduin he lestr.

BOUCAN

Aotro Séru, c'hui 'c'h eûz eur c'haracter re-bront,
Na dleomp ket beza 'n tre-z-omb ker divergont,
Rag mar toromb he benn, p' eo euz hor mignoned,
Hor be keûz, goude-ze, hag' ve d'imb tamalet.

MORZO

Je commence à avoir des remords, et mon cœur est navré,
Quand je pense aux massacres que l'on commet tous les jours, sans raison ;
Dieu viendra à se lasser, en voyant notre conduite,
Car nous nous sommes donnés à l'esprit diabolique.

BOUCAN

Bast ! l'autre jour, j'allai chez le curé,
Et je l'ai amusé, en lui chantant une chanson :
Il se mit à danser et à sauter par la maison,
Si bien qu'il prit sa servante pour faire comme lui,
Et, avant de m'en retourner, je lui pris sa soutane,
Et allai à l'église chanter la messe ;
Et avant de finir, je fis encore un sermon,
Sur le sacristain et monsieur le curé ;
Je donnai à croire à tous ceux qui étaient présents
Qu'il n'y avait plus de Dieu sous le firmament.

MORZO

Voilà une sotte croyance, et cela est évident,
Car il y a eu un Dieu, de tout temps.
Et tous ceux qui mèneront une vie exécrable,
Devront souffrir, dans l'autre monde, et seront misérables ;
Aussi, seigneurs, je vous supplie de cœur
De renoncer au mal, pour vivre en honnêtes gens.

ASTORIA

En entendant vos paroles, je suis surpris,
Car je croyais que nous étions tous amis,
Mais, je vois que nous n'avons pas les mêmes opinions,
Et c'est pourquoi je te prie de baillonner ta bouche !

SÉRU

Qu'est-ce que (que veut) ce Morzo-là, avec ses douces paroles ?
Jetons-nous tous sur lui et cassons-lui sa tête de teigneux,
Et ne souffrons pas qu'il vive parmi nous,
Si son gouvernail ne sait conduire sa barque.

BOUCAN

Seigneur Séru, vous êtes d'humeur trop vive,
Nous ne devons pas être, entre nous si insolents,
Car si nous lui cassons la tête, comme il est de nos amis,
Nous en aurions repentir, après, et il nous serait reproché.

Séru

Ann aotro Boucan 'ta 'fell d'eshan hen difenn ?
Me gred 'n deûs c'hoant ive d' danva ar zaladenn,
Rag nin a renk beza euz ar memes humeur,
Mar fell d'imb-ni beza ar mestro en Breiz Meur ;
Med me 'c'h a da genta d' zispaca ma c'hontel,
D'hi flanta d'ezhan doon ebars en he cervel,
Rag aoun na zistrôfe ann holl habitanted
Da gousanti 'n noblans d'hon lacad esclaved.
Setu ma c'hontel doon bars en creiz he gorf braz !

*Lazan a ra Morzo.*

Astoria

Maro a-walc'h ez eo, gourveet war ar plass ;
Continuomb ruina ann holl enezenn-ma,
Pillomb ann tensoriou, ar peb preciusa.

Boucan

Med ar pez 'm eûs clewet a rô d'in n'ec'hamant.

Séru

Petra oc'h eûs clewet ? lavaret franchamant.

Boucan

Clewet am eûs eur vrud, en mesk ann dud, en kêr :
Dimeuz a beurz Grallon, 'zo deût eur gouarner,
Da lacaët ar peuc'h ebars etrezomb tout ;
Mar d'eo gwir kement-ze, hor bô are hirvoud.

Astoria

Penaoz eur gouarner ? Me zo sur estonet,
Na gredan ket a ve ama 'r seurt canfarded,
Tud ann enezenn-ma n'ez int ket ker sot-ze,
Da bermeti lemel diganthé'r liberte.
Piou ar gouarner-ze ? Lavar din-me bûhann,
M'hen defo ar chassé evit monet a-c'hann.

Boucan

Ar prins Fregan ez eo ann hini 'zo choaset
Da c'houarni 'r vrô-ma : dre-ze, ma mignoned,
Pa glevo ann torfed, hen raïo ho ramas,
Hag'lacaï ac'hanomb da soufri poanio braz ;
Tud armet 'zo gant-han, dimeus a-beurz Grallon,
Soudarded ha prinsed, tud heb compassion.

SÉRU

Le seigneur Boucan prétend donc le défendre ?
Je crois qu'il veut aussi goûter la salade,
Car il faut que nous soyons tous d'accord,
Si nous voulons être les maîtres, dans la Grande-Bretagne ;
Mais, je vais d'abord tirer mon couteau,
Pour le lui (à Morzo) planter profondément dans le cerveau,
Dans la crainte qu'il ne convertisse les habitants,
De manière à souffrir que les nobles fassent de nous leurs esclaves.
Voilà mon couteau bien planté au milieu de son grand ventre !

*Il tue Morzo.*

ASTORIA

Il est bien mort, et couché sur la place ;
Continuons de ruiner toute cette île,
Pillons les trésors et tout ce qu'il y a de plus précieux.

BOUCAN

Cependant, ce que j'ai entendu me donne de l'inquiétude.

SÉRU

Qu'avez-vous donc entendu ? dites franchement.

BOUCAN

J'ai entendu un bruit, parmi les gens, en ville,
Qu'il est venu un gouverneur, de la part de Grallon,
Pour mettre la paix entre nous tous ;
Et si cela est vrai, nous aurons encore du déboire ?

ASTORIA

Comment un gouverneur ? Vous m'étonnez fort,
Car je ne pense pas qu'il y ait ici de pareils drôles ;
Les habitants de cette île ne sont pas si sots
Que de se laisser enlever leur liberté.
Qui est-ce, ce gouverneur ? dis-moi, vite,
Que nous lui donnions la chasse, pour le faire partir.

BOUCAN

Le prince Frégan est celui qui a été choisi
Pour gouverneur de ce pays, ainsi, camarades,
Quand il connaîtra le crime, il nous fera ramasser,
Et nous fera souffrir de grandes peines ;
Il est accompagné de gens armés, de la part de Grallon.
Des soldats, des princes, gens sans miséricorde.

SÉRU

O clewet kement-ze, me a zo sur contant,
Rag-ze clewet m'avis, war-ze presentamant :
Eomb d'a glask consorted, evit reï d'imb sicour,
Da vont da welt Fregan, pa 'z eo hon enebour ;
Rèd a vô combati 'r soudarded hen diwall,
Med ni 'vô un armé euz 'r prison infernal,
A vô digonsians, ha muioc 'h 'vit-hé tout,
Hag ho masacro holl, hep gallout achapout,
Ha laerfomb da Fregan he aour hag he arc'hant ;
Lâzan he dud hag hen, holl, mar vent rebellant :
He verc'h hag he briet a lezfomb en bûhe
D'chom ganimb da vewa, 'n despet d'ho bolonte.

ASTORIA

C'hui 'c'h euz formet aze, aotro, eur projet mad,
Rèd eo d'imb discouez d'hê penaoz ez omb tud vad ;
Mar fell d'hê contesti, 'vont laket en eur bern,
Rag-ze diavis int, o sonjal hon gouvern.
Allons ! hastomb-buhan, rag me zo en humor,
Med a-raoc monet-cuit, taolomb Morzo er môr.

*Cass a reont anez han cuit.*

BOUCAN

Pa garfet, aotronez, 'iefomb breman en hent,
Rag me a zo pred cloz d'ho c'heuil 'ive kerkent,
Gwell eo ganin beza em liberté 'velhenn,
Eget beza esclav indan gouarnerienn.

*Holl cuit.*

– FIN D'ANN ACT KENTA –

SÉRU

Je suis certes bien content de tout ce que vous m'apprenez ;
Écoutez donc mon avis sur tout cela :
Allons chercher des consorts pour nous donner aide,
Afin d'aller rendre visite à Frégan, puisqu'il est notre ennemi ;
Il faudra combattre contre les soldats qui le protègent ;
Mais nous serons une armée (sortie) de la prison infernale.
Nous serons sans conscience et plus nombreux qu'eux tous
Et nous les massacrerons tous, sans (qu'aucun) puisse échapper
Nous volerons à Fregan son or et son argent,
Tuerons ses gens et lui-même, tous, s'ils font résistance :
Sa fille et sa femme, nous les laisserons en vie,
Pour vivre avec nous, en dépit de leur volonté.

ASTORIA

Vous avez conçu là, seigneur, un bon projet ;
Il nous faut montrer que nous sommes de bons gars :
S'ils veulent résister, nous les tuerons (et les mettrons) en un tas :
Aussi, sont-ils malavisés de songer à nous gouverner.
Allons, dépêchons, nous, car je suis en humeur :
Mais, avant de partir, jetons Morzo dans la mer.

*Ils enlèvent le cadavre.*

BOUCAN

Quand vous voudrez, seigneurs, nous irons maintenant en route,
Car je suis tout prêt à vous suivre ;
J'aime mieux être ainsi en liberté
Qu'être esclave, sous des gouverneurs !

*Tous s'en vont.*

– FIN DU PREMIER ACTE –

## EIL ACT

An theatr a represant palés ar roue FREGAN

*Scennen kenta*

FREGAN, he briet, he verc'h hag he daou vugel bihan.

FREGAN, *trist.*

Alba, ma gwir briet, houman eo ar glâc'har !
Setu lazet'r gwardo a oa war hon douar,
Kement soudard am boa evit reï zicour d'in
'Zo distrujet gant ann habitanted impi ;
Pa eûs nemed Mistral savetet, a gredan,
Ha c'hoas int resolvet d'ober d'imb perisa :
Gant tud ken *disaeret* impossibl d'im bewa ;
Dre-ze, mar d'oc'h contant, e teufomp d'ho c'huitad,
Ha lezel holl vado ebars en abandon,
Har mont d'ar gêr a Is, gant ma c'henderv Grallon.

ALBA

Oc'h avis, ma friet, a gafan a-propos,
Rag gwelet, 'ran ama na vô a e neb repos ;
Pa 'z int ken revoltet, eo gwelloc'h ho lezel,
Rag mar chomomb aman, a vô rêd d'imb merwel ;
Dre-ze ta, priet ha bugale, m'ho suppli,
Pedomb 'n Aotro Doue hag ar Werc'hès Vari.

CLERVI, *merc'h Fregan, a gân.*

Ma zad ha ma mamm geaz, me a zo glac'haret
Rencoud cuitàd ar gêr en pînin on gânet,
Ha ma daou vreur bihan, 'zo c'hoas iaouanc a oad,
A renk hor c'heuill îve, pe a scuilfont ho goad ;
Med 'n bolonte Doue eo coulz em resolvi
Da dec'hell eûz arach ann habitanted cri.
Dre-ze 'ta, adressomb hon pedenn da Doue,
Ha neuze partifomb bars ann hent, goude-ze.

FREGAN

Stouomb holl assambles d'an daoulin, me ho ped,
Adressomb hon pedenn d'honn Zalver biniguet.

*Holl d'ann daoulin e canont.*

Aotro Doue, gwir sclerijenn,
M'ho ped, exaucet hon peden,
M'iefomb dre c'hraz euz ar vro-ma,
Na chomfomb mui er c'hartier-ma.

## SECOND ACTE

Le théâtre représente le palais du roi FRAGAN

*Scène première*

FRAGAN, sa femme, sa fille et deux enfants.

FRAGAN, *triste.*

Alba, ma véritable épouse, quelle douleur est celle-ci !
Voilà que sont tués les gardes qui étaient sur notre territoire ;
Tout ce que j'avais de soldats, pour me protéger,
A été détruit par les habitants impies ;
Il n'y a que Mistral de sauvé, je crois ;
Et ils ont même résolu de nous faire périr ;
Il est impossible de vivre parmi de gens si.·.
Aussi, si vous y consentez, nous les quitterons,
En leur abandonnant tous nos biens,
Pour aller à la ville d'Is, rejoindre mon cousin Gralon.

ALBA

Votre avis, mon époux, me paraît à propos (sage),
Car je vois que nous n'aurons ici aucun repos ;
Puisqu'ils sont si révoltés, le mieux est de s'en aller,
Car si nous restons, il nous faudra mourir.
Ainsi, mon époux et mes enfants, je vous en supplie,
Prions le seigneur Dieu et la Vierge Marie.

CLERVIE, *fille de Fragan, chantant.*

Mon père et ma pauvre mère, je suis désolée
D'être obligée de quitter le pays où je suis née,
Et mes deux petits frères, bien jeunes encore,
Doivent nous suivre aussi, ou ils répandront leur sang (seront tués) ;
Mais, à la grâce de Dieu, autant vaut se résoudre
À fuir la rage des habitants cruels.
Adressons donc notre prière à Dieu,
Puis nous nous mettrons en route.

FRAGAN

Mettons-nous tous à genoux, je vous prie,
Et adressons notre prière à notre Sauveur béni.

*Ils s'agenouillent et chantent.*

Seigneur Dieu, véritable lumière,
Je vous prie d'exaucer notre demande,
Afin que nous sortions, par la grâce de Dieu, de ce pays,
Et ne restions plus dans ce quartier.

ALBA, *a gân.*

Ha c'hui, Gwerc'hès, a suppliomb,
Bezet bepred sonch ac'hanomb,
Bezet d'imb gwir avocades,
En hor hirvoud ha dienès.

Ann AEL GABRIEL *a zeû, hag â gan.*

Selaou, Fregan, den a galon.
Comzo Doue, roue ann trôn
Depechet pront cuitad ar vro,
Rag burzud braz a c'hoarvezo.

Ann AEL, *a gân.*

Eur mab a defo da briet,
A vezo Gwennole hanvet ;
Ar bugel ze 'vô binniguet
Ha mignon da grouer ar bed.

Hen cass a ri d'ann Occidant,
D'ar studi, gant eun den savant :
Gant Doue eo predestinet
Ewit beza sanctifiet.

Soufr a raï calz euz a ankenn,
Er bed, oc 'h ober pinijen ;
Anduri raï calz a dourmant
Evit trec'hi ann aërouant.

Kers war ar mor d'ann Armoric,
Gwennole 'vezo da vabic ;
Contantin a raï da speret,
Euz ann holl grasou vô carget.

*An Ael cuit.*

FREGAN, *joaüs, war he daoulinn.*

Cannad ann Eternel, me deu d'ho trugarecad,
Me rennt d'ac'h ma homach, dimeus a galon vad,
O Doue eternel, caera graz a reit d'in,
Pa digaset un ael evit ma c'honsolin.

*En he zao.*

Alba, ma gwir bried, pa gommand un Doue,
Ez eo rêd ambarki, plijout d'he vajeste ;
Dre-ze greomb dilijans, ha c'hui, m'inosanted,
Cuitaomb euz Breiz-Meur, pe vefomb distrujet.

ALBA, *chantant.*

Et vous, Vierge, nous vous prions,
Ayez toujours souvenir de nous
Soyez pour nous une vraie *avocate*,
Dans notre malheur et notre gêne.

L'ANGE GABRIEL *arrive et chante.*

Écoute, Fragan, homme de cœur,
Les paroles de Dieu, le roi du trône (ciel) :
Dépêche-toi de quitter ce pays,
Car il arrivera un grand miracle.

L'ANGE, *chantant.*

Ta femme aura un fils,
Qui sera appelé Gwennolé ;
Cet enfant sera béni,
Et l'ami du Créateur du monde.

Tu le conduiras en Occident,
À l'école, chez un homme savant :
Il est prédestiné par Dieu
Pour être sanctifié.

Il souffrira beaucoup de peine,
Dans ce monde, et fera pénitence ;
Il endurera beaucoup de tourment,
Pour triompher de l'Esprit malin.

Va par mer en Amérique,
Gwennolé sera (le nom de) ton fils chéri ;
Il contentera ton esprit,
Il sera rempli de toutes les grâces.

*L'Ange s'en va.*

FRAGAN, *joyeux et à genoux.*

Messager de l'Éternel, je vous remercie,
Je vous rends hommage, de bon cœur ;
Ô Dieu éternel, quelle grâce vous m'accordez,
Puisque vous envoyez un ange pour me consoler !

*Se levant.*

Alba, ma véritable épouse, puisque Dieu commande,
Il faut nous embarquer, pour plaire à sa Majesté ;
Faisons donc diligence, et vous aussi, innocents (enfants) ;
Quittons la Grande-Bretagne, sinon nous périrons.

Ne ôn ket ma c'halon hag hen a resisto,
Gant glac'har ha keuz braz me agred a ranno,
Pa sonjan a rencomb gant hon inosanted
Cuitad hon holl vado, pe beza holl kollet ;

Med ebars en Doue 'lakan ma fizianz,
Hen a raïo d'imb nerz ha gwir berseveranz.

ALBA

O ia, ma gwir bried, neb a fi en Doue
Hen defo asistans, en he necessite :
Dre-ze ambarcomb pront, gant ann aoun hen fâcha,
Dre obstination o chom re er vro-ma.
Med ma fajic iaouanc a deui ganimb ive,
A iel' araoc da Is, d'avertissa 'r roue.
Deus ama prest, Mistral, deus, ha na retard ket.

*Dont a ra.*

MISTRAL

Setu me, ma aotro, petra a souetet ?

FREGAN

Dre ma c'hano Fregan, Breton a nation,
Me am eus c'hoant da gomz euz ar roue Grallon ;
Kerz da laret d'ezhan am eus c'hoant comz out-han,
Rag marteze a bell na welin ket 'n ez-han,
Rag-ze lavar d'ezhan em rentan en Briat,
Me 'nem gâfo ive, gant ma zud, a vagad.

MISTRAL

Aotro, pa gommandet, ez eo just d'in ober
Oc'h holl gourc'hemeno, se ez eo ma dever ;
Me lavaro d'ezhan, ebars en bezr gomzo,
'N em rentan en Briat, buhana ma c'hallo.

*Mistral cuit.*

FREGAN

Ha nin, ambarcomb holl, en hâno 'r gwir Doue
Ha lavaromp adieu d'hon mâdo, d'hon c'hontre.

Je ne sais si mon cœur pourra résister ;
Il éclatera, je crois, de douleur et de regret,
Quand je songe qu'il faut avec nos innocents (enfants)
Abandonner tous nos biens ou être tous perdus (périr).

Mais en Dieu je mets ma confiance,
Il nous donnera la force pour persévérer.

ALBA

Oh ! oui, mon vrai époux, celui qui met sa confiance en Dieu
Aura assistance, dans le besoin :
Aussi embarquons-nous, vite, dans la crainte de lui déplaire,
En nous obstinant à vouloir rester dans ce pays.
Mais mon jeune page viendra aussi avec nous,
Et il nous précédera, dans la ville d'Is, pour prévenir le roi.
Viens ici, vite, Mistral, viens et ne tarde pas.

*Mistral vient.*

MISTRAL

Me voici, mon seigneur, que souhaitez-vous ?

FRAGAN

Par mon nom de Fragan, Breton de nation
Je veux parler au roi Grallon ;
Va lui dire que je désire lui parler,
Car peut-être ne le reverrai-je pas de longtemps ;
C'est pourquoi, dis-lui de se rendre à Bréhat,
Je m'y trouverai aussi avec mes gens, en bande.

MISTRAL

Seigneur, puisque vous commandez, il est juste que j'exécute
Tous vos ordres, c'est mon devoir ;
Je lui dirai, en peu de mots,
De se rendre à Bréhat, le plus vite qu'il pourra.

*Mistral s'en va.*

FRAGAN

Et nous, embarquons-nous tous, au nom du vrai Dieu,
Et disons adieu à nos biens et à notre pays.

*Eil Scenenn*

Ar roue GRALLON, STERIDO, HAMEURI, DOURVA.

GRALLON

O Doue Eternel, c'hui regl peb-tra er bed,
Ha possibl ve ve gwir ar pez am eus clewet,
Eo lazet ma frinsed, ive ma soudarded,
A oa êt en Breis-Meur, gant ma c'henderv parfet ?
N'hallin tranquillisa ann dud revoltet-ze,
Euz a bere 'r c'hrimo a bign betec ann nef :
Ann dud vâro 'lakaï ar vossenn bars ar vrô,
Dre ma vent assassinet, ho lezer er ruïo.

STERIDO

Sir, n'hallomb ket miret beza 'n glac'har gant-ze,
Med n'hallo den facil ampich ho c'hruaute,
P'eo gwir, bihan ha braz, laenezed, béleïenn,
Holl int diskientet ha na selaouont den,
'R gwella 've ho lezell holl da em egorgi ;
Med pach ar gouarner 'zo oc'h antren en ti.

*Dont a ra Mistral.*

MISTRAL

Me ho salut, Grallon, roue ar Vretoned,
A-beurz ar prins Fregan me a zo deputet
Da donet d'ho pedi da vont da gomz gant-han,
En enezenn Briat e kâvfet enezhan.
He briet he vugale a zo gant-han ive :
Setu ar pez am eus evit ho majeste.

GRALLON

Me ho trugareca euz ar boan oc'h eus bet,
Med me a ia ganec'h, p'hen eus ma goulennet ;
Ha ma mignoned-all a oa êt en Breiz-Meur,
Gwir eo eta ho deus resevet holl malheur ?

MISTRAL

Allas ! ia sir, na eus nemed-on savetet,
Ha ma vijenn cavet, na oann ket espernet,
Rag n'eus bet biscoas tud revoltet evel-se,
Na deus truez euz den, na 'n eil euz egile ;
Rag-ze ma gouarner hag he famil antier
Ho deus cuitad ho bro, ho mado hag ho c'hêr ;

*Scène seconde*

Le roi GRALLON, STÉRIDO, HAMEURI, DOURVA.

GRALLON

Ô Dieu éternel, qui dirigez toutes choses, en ce monde,
Serait-il possible que ce que j'ai appris fût vrai,
Que mes princes ont été massacrés, et mes soldats aussi,
(Eux) qui étaient allés en Grande-Bretagne, avec mon cousin ?
Je ne pourrai donc pas dompter ces gens révoltés,
Dont les crimes montent jusqu'au ciel ?
Les cadavres mettront la peste dans le pays,
(Car) à mesure qu'on assassine, on les laisse dans la rue !

STÉRIDO

Sire, nous ne pouvons pas être désolés de cela,
Mais nul ne pourra aisément empêcher leur cruauté,
Puisqu'il est vrai que, grands et petits, religieuses, prêtres,
Tous, ont perdu l'esprit, et n'écoutent personne,
Le mieux serait de les laisser s'égorger entr'eux :
Mais le page du gouverneur entre dans la maison.

*Arrive Mistral.*

MISTRAL

Je vous salue, Grallon, roi des Bretons :
De la part du prince Fragan, je suis député
Pour venir vous prier d'aller lui parler :
Sa femme et ses enfants sont avec lui ;
Voilà ce que j'ai pour votre Majesté.

GRALLON

Je vous remercie, pour la peine que vous avez eue ;
Mais je vais vous suivre, puisqu'il m'a demandé.
Et mes autres amis, qui étaient allés en Grande-Bretagne,
Est-il donc vrai qu'ils ont été tous malheureux ?

MISTRAL

Hélas ! oui, sire, moi seul j'ai pu me sauver,
Et si l'on m'avait retrouvé, l'on ne m'aurait pas épargné,
Car il n'y a jamais eu de gens révoltés de cette façon ;
Ils n'ont pitié de personne, pas même les uns des autres ;
Aussi mon gouverneur et sa famille entière
Ont-ils quitté le pays (abandonnant) leurs biens et leur ville :

Med na ônn da be-lec'h ho deus sonjet monet,
Marteze dira-z-oc'h a lârfont ho secret.

GRALLON

Allons, ma zud fidel, deut holl, a galon vad,
Ambarcomb, em rentomb prest en enes Briat,
Ma consolin Fregan, en he affliction,
Ha memes a roïn d'ezhan un donèson.

*Holl cuit.*

*Tervet Scenenn*

Ann theatr a represant enezenn Briat.
FREGAN, gant he dud, dre eur c'hoste ann theatr,
ar Roue hag he dud, dre ar c'hostez-all.

GRALLON

Salut, ma c'henderv, kenenterv, ho pûgale,
Me rennt d'ac'h ma respet, dre eur gwir garante :
Contet d'in, m'ho suppli, ann tenor ho peach,
Hag en a zo Breiz Meur bepred leûn a outrach ?

FREGAN

Allas ! ma c'henderv kèr, roue ar Vretoned,
A kement-all a ganarch n'oc'h eûs biscoas gwelet,
Evel 'zo en Breiz-Meur, gant an dud heb true,
Holl a em Vassacront ann eil hag egile,
Ha m'am eus bet c'hoantet gant ma zud cuitaad ;
Dre-ze me a c'houlenn diouzoc'h eur mennad ;
Mar be ho madeles soulajin hon mizer,
Ni bedo evidoc'h Doue, en peb amzer.

GRALLON

Glac'har ha melconi a zo ebars ma c'halon,
Pa deuan da sonjal en oc'h affliction :
Ma c'henderv, mé rô d'ac'h, d'ho priet, d'ho pugale,
Ann enes-man antier, heb tam difficulté ;
En Amoric am eûs c'hoas eur maner charmant,
Dre-ze em gonzolet ha ma renntfet contant.

FREGAN, *joaüs.*

Consolet 'on ganac'h, hag êt en abandon
Kement glac'har a oa antreet em c'halon :

Mais je ne sais où ils ont l'intention de se rendre,
Peut-être devant vous dévoileront-ils leur secret.

GRALLON

Allons, mes serviteurs fidèles, venez tous, de bon cœur,
Embarquons, et rendons-nous à l'île de Bréhat,
Pour que je console Fragan, dans son affliction,
Et même je lui ferai un présent.

*Tous s'en vont*

*Scène troisième*

Le théâtre représente l'île de Bréhat.
FRÉGAN, avec ses gens, arrive par un côté du théâtre,
le roi et sa suite entrent par l'autre côté.

GRALLON

Salut, mon cousin, ma cousine et vos enfants,
Je vous rends mes respects, avec un amour sincère :
Contez-moi, je vous prie, la teneur de votre voyage :
La Grande-Bretagne est-elle toujours remplie d'outrage ?

FRAGAN

Hélas ! mon cher cousin, roi des Bretons,
Jamais vous n'avez vu autant de carnage
Comme il y en a en Grande-Bretagne, avec ces gens sans pitié :
Ils se massacrent tous les uns les autres,
Si bien que j'ai voulu m'éloigner, avec les miens ;
C'est pourquoi je vous adresse une demande :
Si vous êtes assez bon pour soulager notre misère,
Nous prierons Dieu pour vous, en tout temps.

GRALLON

Mon cœur est plein de douleur et de mélancolie,
Quand je songe à votre affliction
Mon cousin, je vous donne, à vous, à votre femme et à vos enfants,
Cette île, en entier, sans hésiter :
En Armorique, j'ai encore un manoir charmant :
Consolez-vous donc, et vous me rendrez content.

FRAGAN, *joyeux.*

Vous m'avez consolé, et elles sont dissipées,
Toutes les douleurs qui avaient pénétré dans mon âme !

Me c'houlenn digant Doue ewit-oc'h peb seurt joa,
Rag grêt oc'h eus d'imb un donèson ar gaera.

GRALLON

Ma c'henderv caranteus, c'hui a gaoze parfet,
Bevet bepred en hennt euz ar basianted ;
Setu aze coajo ha plaso agreabl,
Da zevel eur c'hastel vô kaer hag admirabl ;
Grêt d'ho pried Alba er plas-man un dourrell,
War vordic ann dour-ma, en kichenn ho castell.

FREGAN

Me ho trugareca, ma monarc, ma Roue,
'Vit 'r vadèles 'oc'h eus evit-on me, hirie ;
Me raï sevel ive, ma aotro, un ilis
Da rennta evidoc'h da Zoue sacrifis ;
Ia, me renonz brema da holl gloario ar bed,
Hag en peb seurt feson ive d'ann drouc-speret.

GRALLON

Ouspenn, ma c'henderv ker, gouarner ho lacan
Er gêr dimeus a Is, hag en enezenn-man ;
C'hui vo a gommando peb tra, d'ho polonte,
Ar bopl 'zento ouzoc'h, evel pa vec'h Roue ;
Ann titro-ze oc'h eus dre ma'z oc'h den capabl ;
Dre-ze, adieu, me 'ia d'am pales deread ;
N'jouissin a netra nemed dimeus ma zrôn.
Me a losk ar rest holl'n ho tisposition.

FREGAN

Me ho trugareca dimeus ho madèles
'Vidon ha ma famill ; med me iel' d'ho palês,
Pa vô accomplisset promesse 'n Eternel,
Evit témoigni d'ac'h ma c'harante, ma zèl.

ALBA

Me a ielo ive, Roue ar Vretoned ;
Dre-ze, ken' hon bezo ann enork, d'ho cuelet.

FREGAN

Me rennt d'ac'h reveranz, ma Roue, humblamant,
Hag er memes amzer, d'ac'h-chui, prinsed puissant.

*Ar Roue hag he dud cuit.*

Je demande à Dieu, pour vous, toutes sortes de joies,
Car vous nous avez fait un présent des plus beaux.

GRALLON

Mon cousin bien aimé, vous parlez parfaitement ;
Vivez toujours dans le chemin de la patience :
Voilà des bois et des lieux agréables,
Parfaitement appropriés pour y bâtir un château ;
Faites à votre épouse Alba, en cet endroit, une tourelle,
Au bord de cette eau, et près de votre château.

FRAGAN

Je vous remercie, mon monarque, mon roi,
Pour la bonté que vous me témoignez aujourd'hui ;
Je ferai bâtir aussi, mon seigneur, une église,
Pour offrir, à votre intention, le sacrifice à Dieu ;
Oui, je renonce, dès à présent, aux gloires de ce monde,
Et de toute façon aussi, au Mauvais Esprit.

GRALLON

De plus, mon cousin chéri, je vous fais gouverneur
De la ville d'Is, aussi bien que de cette île ;
C'est vous qui dirigerez tout, à votre volonté,
Et le peuple vous obéira, comme si vous étiez son roi :
Vous avez ces titres, parce que vous êtes capable :
Adieu donc, je vais à mon palais charmant :
Je ne jouis de rien autre chose que de mon trône,
Et je laisse le reste à votre disposition.

FRAGAN

Je vous remercie de votre bonté
Pour moi et pour ma famille : mais je me rendrai à votre palais.
Quand se sera accomplie la promesse de l'Éternel,
Pour vous témoigner mon amour et mon zèle.

ALBA

J'irai aussi, roi des Bretons ;
Ainsi, à l'honneur de nous revoir !

FRAGAN

Je vous rends révérence, mon roi, humblement,
Et à vous aussi, princes puissants.

*Le roi et sa suite se retirent.*

Aman, war vord ar mor, me raï sevel 'r c'hastell,
Ma vefomb diwalet euz a bep-seurt brezel ;
Dre-ze, ma fach, c'hui, 'ia da vale em requet,
'Vit clask oberourien d'ober-ze, heb arêt.

MISTRAL

Aotro ar gouarner, 'vel ma commandet d'in,
Me ia en ho souhet, certenn, heb retardin.

*Mistral cuit.*

FREGAN

Ama m' fried, vefomp en hon tranquillité,
Dre-ze, ma fried ker, e tesiran ive
A ve accomplisset 'r bromes 'oe grêt d'imb,
Gant cannaded Doue, 'zo Roue d'ann holl zennt,
Da reï d'ac'h, ma fried, 'r mab miraculusa,
Adversour ann Diaoul, slerijenn ar bed-ma ;
Med credi 'rân, hep dâle, a vô accompliset,
Pa 'z eo a-beurz Doue ez ê d'imb promettet.

ALBA

Esperomb en Doue, 'zo infinit ha mad.
Ha depechet sevel eur c'hastel deread,
Ha pedomp assambles un Doue eternel,
Rag prest hor bô ar c'hras d'ambrasin hor buguel.

FREGAN

Gwelet a rân ma fach, artisaned gant-han ;
Me 'ia da vônt ractal da reï urz en peb-tra ;
Na eûs forz a gousto, hor zensor a zo crenv,
Rêd 'vô ober bûhan, m'ho faëo mad ive.

*Holl cuit.*

MISTRAL, *he unann.*

Avanset ê 'r c'hastel, prest eo da achui,
Un nombr artisaned a labour, heb cessi :
Mont a rân da lârat d'am mestr ez eo achu
Hag ez eûs plas en-han da em loja d'och-tu.

*Mont 'ra cuit.*

FREGAN *a deu, joaüs.*

Allons ta ! setu me rentet contant brema,
Achu eo ma c'hastel, eur bâtis ar c'haëra,

Ici, au bord de la mer, je ferai bâtir un château,
Pour que nous soyons à l'abri de toute guerre :
C'est pourquoi, mon page, vous allez voyager à ma requête,
Pour chercher des ouvriers pour y travailler, sans délai.

MISTRAL

Seigneur gouverneur, puisque vous commandez,
Je vais partir, certes, sans autre retard.

*Mistral s'en va.*

FRAGAN

Ici ma femme nous serons en paix :
C'est pourquoi, mon épouse chérie, je souhaite encore
Voir s'accomplir la promesse qui nous a été faite
Par le messager de Dieu, le Roi de tous les saints,
De vous donner un fils miraculeux,
Ennemi du démon, lumière du monde :
Mais j'en crois l'accomplissement prochain,
Puisque c'est de la part de Dieu qu'on nous l'a promis.

ALBA

Espérons en Dieu, qui est infiniment bon,
Et pressez-vous de bâtir un château agréable,
Et prions ensemble le Dieu Éternel,
Car nous aurons bientôt la grâce d'embrasser notre enfant.

FRAGAN

Je vois (venir) mon page, accompagné d'artisans :
Je vais à l'instant donner mes ordres pour chaque chose ;
Peu importe la dépense, notre trésor est riche :
Il faut faire vite ; je les paierai bien.

*Tous s'en vont.*

MISTRAL, *seul.*

Le château avance, il sera bientôt terminé
Nombre d'ouvriers y travaillent, sans discontinuer :
Je vais dire à mon maître qu'il est terminé,
Et qu'on peut y loger dès à présent.

*Il s'en va.*

FRAGAN, *joyeux.*

Eh ! bien, me voici content maintenant,
Le château est terminé : c'est un fort bel édifice,

Ha d'am c'harha a joa bars ma c'hastel newez,
'Eo deût ar mab a oa prometet gant Doue ;
'Vit combati Satan, hag ober Christenienn
A-beurz Doue 'eo deut, da zifenn he lezenn :
Brema'vezo savet un ilis a newez,
Ha neuze vô ma mab consacret da Doue !

*Mont 'ra cuit.*

*Pevaret Scenenn*

FREGAN, ALBA, GWENNOLE, ha daou vab-bihan all.

FREGAN

Ma fried, selaouet ar pez a zeziran :
Set' hon mab Gwennole vâle mad he unan,
Dre-ze 'meus c'hoant breman, hag ive bolonte,
D'hen lacaad er scol ; ordrenet 'oa gant Doue.

ALBA

Ch'ui a oar ar gwella petra 'zo da ober ;
Hen casset, pa garfet, 'vit eur pennad amzer :
Coulzgoude, mar vije gret euz ma bolonte,
N'aje ket er bloas-ma, rag re-iaouanc ez-è.

FREGAN

Alba, c'hui 'c'h eus rèson, ebars e kement-ze,
M'hen mîro c'hoas er gêr, en avantur Doue ;
Goude-ze m'henn casso, abars daou vloaz pe dri,
Rag aiouanc ez eo c'hoaz da vonet d'ar studi.

GWENNOLE

Oblijet ez on d'ac'h, tad ha mamm enoret
D'am bout laket er bed, ha goude ma mâget ;
Dre-ze na garfenn ket dont d'ho tisoblija,
Me obéïsso d'ac'h, assuret, en peb tra,
Med me a lavar d'ac'h am eus c'hoant da ziskinn
'N dra bennag a furnez, evit ma profitinn,
Rag bez' am eus bolonte d'instrui ma speret,
Dre-ze reït d'in, mar plij, ho pennoz da vônet.

FREGAN

Ma mab Gwennole, me 'm eus desir a veet,
En armo, *campion* war ann hol Vretôned ;

Et, pour me combler de joie, dans mon château neuf,
Est venu le fils promis par Dieu :
Pour combattre Satan et faire des chrétiens,
Il est venu, de la part de Dieu, pour défendre sa loi.
Maintenant sera bâtie une église neuve.
Puis mon fils sera consacré à Dieu.

*Il s'en va.*

*Scène quatrième*

FRAGAN, ALBA, GWENNOLÉ, deux petits enfants.

FRAGAN

Ma femme, écoutez ce que je désire :
Voici que notre fils Gwennolé marche tout seul,
C'est pourquoi je désire maintenant et c'est même ma volonté
De le mettre à l'école : c'est l'ordre de Dieu.

ALBA

Vous savez le mieux ce qu'il y a à faire :
Envoyez-le, quand vous voudrez, pour quelque temps :
Cependant si l'on faisait selon ma volonté,
Il n'irait pas encore, cette année, car il est trop jeune.

FRAGAN

Hélas, vous avez raison en cela ;
Je le garderai encore à la maison, à la grâce de Dieu ;
Je l'enverrai, plus tard, dans deux ou trois ans,
Car il est encore bien jeune pour aller à l'étude (l'école).

GWENNOLÉ

Je vous suis obligé, mon père, et ma mère honorée,
De m'avoir mis au monde, puis de m'avoir élevé ;
Aussi, je ne voudrais pas vous désobliger,
Et je vous obéirai, ayez-en l'assurance, en toute chose.
Pourtant, je vous dis que je voudrai apprendre
Quelque peu de sagesse pour en profiter ;
Car j'ai bon vouloir d'instruire mon esprit ;
Aussi je vous prie de me donner votre bénédiction et de me laisser partir.

FRAGAN

Mon fils Gwennolé, je désire que vous soyez,
Dans les armes, champion (chef) sur tous les Bretons ;

Da Vreiz-Meur, heb dâle, m'ho casso, assuret,
Rag ar bobl er vrô-ze a zo em revoltet,
Ha 'vel m'am eus enô nombra edifiso,
E fell d'in a chômfac'h d'jouissa ma mâdo.

GWENNOLE

Petra rîn-me, en touez tud 'zo ken révoltet,
Pa 'z eo gwir, ma zad keiz, na on ket instruet ?
Ha c'hoas 'on re-iaouanc, goûd a ret-ze er-fad,
M'ho ped d'am c'hass d'ar scol, da c'hor'toz 'vin en oad.

FREGAN

Allas ! ma bugale, na ônn petra a rân,
Aoûn 'm eûs 'teufac'h abred da guitad ar bed-ma,
Ha n'ho pe ket gallet succedi d'am mâdo,
Kement-ze ro d'in nec'h, ouspen daou vloaz a-zo.

ALBA

Pa 'z eo gwir, ma fried, hon eûs kement 'voïenn,
Couls ebars en leve, evel en aour melenn,
'Dlefac'h ober sevel, bars en gweled Léon,
Eur gêric evît reï d'ezhan en doneson.
Roomb d'ezhan conje da vônet d'ar golach,
'N keit-ze ho pô amzer d'brepari hè heritach.

FREGAN

Kement-ze, ma fried, 'zo apropos d'ober.
Ma vô he heritach prest par retorno d'ar gêr ;
Dre-ze me gousant sevel, hep daleïn nemeur
Eur gêric, en Léon, a vô hanvet Breiz-Meur,
Rag 'n hano-ze ma friet, a fell d'in a defe
Dre m'am boa en Breiz-Meur calz euz a dignite :
Dre-ze en em dennomb, ha warc'hoas, Gwennole,
M'ho casso d'ann tad Budoc, da diski lezenn ar fé.

*Holl cuit.*

*Pemvet Scenenn*

FREGAN, GWENNOLE.

FREGAN

Gwennole, ma mab ker, pa'z omb em breparet,
Me 'ia d'ho cass d'ar scool, ma vefet instruët :

Je vous conduirai, sans tarder, en Grande-Bretagne,
Car le peuple de ce pays s'est révolté,
Et, comme j'ai là nombre d'édifices,
Je souhaite que vous y restiez, pour jouir de nos biens.

GWENNOLÉ

Que ferai-je au milieu de gens en révolte,
Puisque mon père chéri, je n'ai pas d'instruction ?
Et puis, je suis encore trop jeune, vous le savez bien :
Je vous prie de m'envoyer à l'école, jusqu'à ce que j'aie l'âge.

FRAGAN

Hélas ! mes enfants, je ne sais ce que je fais ;
Je crains que vous ne veniez de bonne heure à quitter ce monde,
Sans avoir pu me succéder dans mes biens,
Cela me tourmente, depuis plus de deux ans.

ALBA

Puisqu'il est vrai, mon époux, que nous avons tant de biens,
Aussi bien en rentes qu'en or jaune,
Vous devriez faire bâtir, dans le fond du Léon,
Une petite ville, pour la lui donner en présent.
Donnons-lui congé pour aller au collège,
Vous aurez alors le temps de préparer son héritage.

FRAGAN

Il est à propos, ma femme, d'agir ainsi,
Pour que son héritage soit prêt, quand il retournera à la maison ;
Aussi, je consens à faire bâtir, sans beaucoup tarder,
Une petite ville en Léon, qui sera appelée Grande-Bretagne ;
Car ce nom-là, ma femme, je veux qu'elle le porte,
Parce qu'en Grande-Bretagne, j'étais comblé de dignités.
Retirons-nous donc, et demain, Gwennolé,
Je vous conduirai au père Budoc, pour apprendre la loi de la foi,

*Tous s'en vont.*

*Scène cinquième*

FRAGAN, GWENNOLÉ

FRAGAN

Gwennolé, mon cher fils, puisque nous sommes prêts,
Je vais vous conduire à l'école, pour que vous soyez instruit :

En tuz an Occidant 'zefet, en gwirione,
D'ann tad Budoc, d'en ilis, 'zo câret gant Doue,

GWENNOLE, *ô câna war eun ton huël.*

O Doue ! ma zad keiz, me 'zo meurbet contant
O vônt d'ann tad Budoc, en tuz an Occidant ;
Rac-ze 'ta, ma zad keiz, demb bûhan' ma c'hallemb
Mall am eûs d'anaout al lézenno cristenn.

*Tân ha cûrun. – Fregan a gouez d'an douar : sevel a ra, en em lavaret.*

FREGAN

Allas ! me 'zo poaz-glaou, a bep-tu, gant'r luc'hed,
Dre 'n tempest-ma, siouas ! me a zo spouronet :
Me lavar d'ac'h, ma mab, it oc'h unan, mar câret,
Rag pa dlefenn merwell, impossubl 'd'in monet.

GWENNOLE

C'hui 'zo meurbet spontic, ma zad, war ar bed-man !
N'ho bezet nep morc'hed, me ielo ma unan :
Rèd eo beza hardis, ha fiziout en Doue,
Mar fell d'imb, ma zud keiz, bewa'n he garante.

FREGAN

Me gourrajo, ma mab, monet a rin ganec'h,
Rag ho clewet o comz, e timinu ma nec'h :

Med setu ni rentet, dre c'hras Doue, brema,
Gwelet 'rân ann Abbat arru iwe ama.

*Budoc a deu.*

BUDOC

Salut d'ac'h, Prins Fregan, goarner ar Vretoned,
P'ho welan deût ama, lâret d'in ar sujet.

FREGAN

Deut ez on, tad Budoc, da zigass d'ac'h ma mab,
Ewit hen instruin en lézenn Doue 'n tad ;
Dre-ze ho supplian da gaout soign d'hen avans,
Me ho recompanso euz ho poan 'n assurans.

*Marc ha Simon a deû.*

C'est du côté de l'Occident que vous irez, en vérité,
Vers le père Budoc, homme d'église, qui est aimé de Dieu.

GWENNOLÉ, *chantant, à haute voix.*

Ô Dieu, mon pauvre père, je suis bien content
D'aller vers le père Budoc, du côté de l'Occident ;
Ainsi, mon bon père, allons, le plus vite que nous pourrons,
Car je suis impatient de connaître la loi chrétienne.

*Ils se mettent en route. – Éclairs et tonnerre ; Fragan est jeté à terre ; il se relève et dit :*

FRAGAN

Hélas ! je suis tout cuit, de partout par les éclairs,
Par l'effet de cette tempête ; et je suis tout effrayé ;
Je vous le dis, mon fils allez seul, si vous voulez,
Car, quand je devrais mourir, je ne puis aller (plus loin).

GWENNOLÉ

Vous êtes bien peureux, mon père, dans ce monde !
Mais, n'ayez point d'inquiétude, j'irai seul :
Il faut être sans peur, et avoir confiance en Dieu,
Si nous voulons, mes amis, vivre en son amour.

FRAGAN

J'aurai du courage, mon fils, et je vous accompagnerai,
Car en vous entendant parler, ma crainte s'affaiblit.

*Ils font un tour sur la scène.*

Mais, nous voici arrivés, grâce à Dieu,
Je vois l'abbé qui arrive aussi.

*Budoc arrive.*

BUDOC

Salut à vous, Prince Fragan, gouverneur des Bretons,
En vous voyant venu ici, dites-moi quelle en est la raison.

FRAGAN

Je suis venu, père Budoc, vous conduire mon fils,
Pour l'instruire dans la loi de Dieu notre père :
Je vous prie donc de prendre soin qu'il apprenne,
Et je vous récompenserai certainement de votre peine.

*Arrivent Marc et Simon, élèves de Budoc.*

BUDOC

Euz eur pareil enor me zo rejouisset ;
Setu bugalez-all a zo en-hon confiet,
Ha c'hoas cals a re-all a zo ganin pell-zô,
Pere a zo breman avanset 'n ho c'hlasso :
Ho mab, mar car zennti, war-benn neubeud amzer,
A brofito iwe, me reï dezhan ober.

FREGAN

Ma mab, senntet d'ho mestr, bepred, en peb-termenn,
Bezet obeïssant da c'hueill he c'hourc'hemenn,
Hen sûr ôc'h instruo en furnès ha respet,
Hag er-fin gant Doue c'hui vô recompanset :
Dre-ze me lavar d'ac'h kenavo, ma mab ker,
Ha d'ac'h aotro 'n Abbad, rag me ez ia d'ar gêr !

GWENNOLE

Kenavo 'ta ma zad, m'ho trugare parfet,
Grêt ma gourc'hemeno d'am mamm, pa arrufet.

*Fregan cuit.*

BUDOC

Brema, bugaligou, commanset studia,
Me'z ia d'laret m' breuriez, soudenn me deuï ama,
Goude m'am bô pédet ha suppliet Doue,
Da reï d'ac'h sclezrijenn, d'ann eil ha d'egile ;
Setu aze ann daol ; n'em laket d' studia,
Ma ouifet réez ho kentel, en bezr, da recita,
Med taolet-ewez mad na deufac'h da c'hoari
Ann eil gant egile, gant aoun da 'n em vlessi.

GWENNOLE

Bezet asur, ma mestr, ni na c'hoarifomb ket,
Ni vouïo 'n c'hentelio a-ben ma arufet.

*Budoc cuit.*

MARC

Bast ! me oar ma c'hentel mad a-walc'h, a gredan,
Ha caer am eus sellet, me wel ar memeuz tra.

SIMON

Ha me gaf ec'h oûzon mad ma hinin ive,
Rag-ze 'z omb avancet ann eil hag egile :

BUDOC

Je me réjouis d'un pareil honneur :
Voici d'autres enfants, qui m'ont été confiés,
Et beaucoup d'autres encore sont à mon école, depuis longtemps.
Qui sont maintenant avancés dans leurs classes ;
Votre fils, s'il veut obéir, en peu de temps,
Profitera aussi, grâce à mes soins.

FRAGAN

Et, certes, il vous instruira en sagesse et en respect,
Et enfin, Dieu vous récompensera :
Je vous dis au revoir, mon cher fils,
Et à vous aussi, Monsieur l'abbé, car je retourne chez moi.

GWENNOLÉ

Au revoir donc, mon père, je vous remercie :
Faites mes compliments à ma mère, quand vous arriverez.

*Fragan s'en va.*

BUDOC

Maintenant, mes chers enfants, mettez-vous à étudier,
Moi, je vais réciter mon bréviaire, mais je reviendrai bientôt,
Après avoir prié et supplié Dieu
De vous donner sa lumière, aux uns et aux autres :
Voilà la table ; mettez-vous à l'étude,
Pour que vous sachiez couramment votre leçon ;
Mais prenez garde de vous mettre à jouer
Les uns avec les autres, de crainte de vous blesser.

GWENNOLÉ

Soyez certain, mon maître, que nous ne jouerons point,
Et nous saurons nos leçons, quand vous arriverez.

*Budoc s'en va.*

MARC

Bast ! Je sais assez bien ma leçon, je pense ;
J'ai beau regarder, je vois toujours la même chose.

SIMON

Et moi aussi, je trouve que je sais suffisamment la mienne,
Et c'est pourquoi nous sommes aussi avancés l'un que l'autre.

Ha te, Gwennole, n'ouzoud ket c'hoas da hini ?
'Wit te zo pell a-walc'h oc'h esa hi deski ?

GWENNOLE

En-bezr, pô kestion da dont do recita,
A vezo gwelet piou a ouïo ar gwella ;
'Wit me studio keit ha ma c'hellin ober.
Pa baë ma zad wit-hon, n 'laerin ket ann amzer.

SIMON

Marc, lezomb anezhan da zebri he levriou,
Ha deomb en kreiz ann ti ewit gourenn hon daou ;
Mar zenntfemb eüz hor mestr, evel ma ra heman,
N'hor be ket eur moment 'wit em divertissa.

MARC

Ia, deomb 'ta, Simon, hor daou a groc-collier,
Dre nerz ma diou vrec'h m'as tiscaro em c'hever.

*Gourenn a reont : Simon a gouez.*

Gwelet 'res, ma mignon ? Setu te discaret !

SIMON, *euz he c'hourvez.*

Fors ! fors ! an den mechant, ma gâr hen eus tôrêt !
Allas ! urzo hon mestr hon eus bet transgresset,
En-faot senti out-han me 'zo estropiet.

GWENNOLE, *a ia d'ann daoulin, en orèson.*

Doue, crouer ann nef, ha kement zo 'r bed-ma,
C'hui oc'h eus anduret poanio ar re-vrassa.
Iac'het ar bugel-man, allas ! zo impotant,
Dre verit ho maro, Doue holl buissant ;
Simon, grâ sinn-ar-groas war da c'houli, n'han' Doue :
Brema, rô din da zorn, ha sao prim a lec'h-ze.

*Sevel a ra iac'h.*

SIMON

Gwennole, da bedenn a zo bet exauset,
Dre ar c'hraz a Zoue, setu iac'h ma morzed ;
Na zantan ken a boan, a drugare Doue,
Dre intercession ho pedenn, Gwennole.

Et toi, Gwennolé, ne sais-tu pas encore la tienne ?
Il y a pourtant assez longtemps que tu essaies de l'apprendre.

GWENNOLÉ

Tantôt quand il s'agira de réciter,
On verra qui saura le mieux ;
Pour moi, j'étudierai aussi longtemps que je pourrai,
Et puisque mon père paie pour moi, je ne volerai pas le temps.

SIMON

Marc, laissons-le manger ses livres,
Et allons lutter tous les deux, au milieu de la maison ;
Si nous écoutions notre maître, comme le fait celui-ci,
Nous n'aurions pas un moment pour nous amuser.

MARC

Oui, Simon, prenons-nous au collier,
Et par la force de mes bras, je te renverserai à mes pieds.

*Ils luttent : Simon est renversé.*

SIMON, *étendu par terre.*

Au secours ! au secours ! le méchant, il m'a cassé la cuisse !
Hélas ! nous avons transgressé les ordres de notre maître,
Et pour lui avoir désobéi, me voilà estropié !

GWENNOLÉ, *se jette à genoux, et prie.*

Ô Dieu, créateur du ciel, et de tout ce qui est au monde,
Vous avez souffert les plus grandes peines,
Guérissez cet enfant, qui est impotent hélas !
Par le mérite de votre mort, ô Dieu tout-puissant !
Simon, fais le signe de la croix sur la blessure, au nom de Dieu ;
Maintenant, donne-moi la main, et relève-toi, vite.

*Il se relève guéri.*

SIMON

Gwennolé, ta prière est exaucée.
Et, grâce à Dieu, voilà ma cuisse guérie ;
Je ne ressens plus de douleur, grâce à Dieu,
Par l'intercession de votre prière, Gwennolé.

GWENNOLE

Da Zoue eo ar gloar, trugareçèt 'n ez'han,
Rag nez he vadèles, oac'h chomet cam, 'gredan,
Hag hon mestr a vije fachet o welet-ze ;
Med setu-han arri aman, en gwirione.

*Dont a ra Budoc.*

SIMON, *gant mall.*

Allas ! ma mestric kêr, ma fardonet, m'ho ped,
Rag un darn oc'h urzo am euz bet transgreset ;
Marc ha me a zo bet ho c'hourenn, assuret,
Hag' on couezet indan, ha tored ma morzed :
Na oann ket evit sevel, ma chomis gourveet,
Gwennole, dré orèson, hen eus ma iac'haët.

BUDOC

Setu eur miracl caer 'zo gret en oc'h andret,
Dre'r bugel Gwennole, zo gant Doue caret,
Rêd a ve en grâz Doue, se a zo veritabl,
Rag ar pez hen eûz grêt a zo eur miracl :
Allons, bugaligou, stouomb war hon daoulin.
Da rentan enor da Gwennole, d'adorin,
Ewit ar burzud-ze, ar Vajeste divin.

*Daoulina a réont.*

GWENNOLE

Aotro Budoc, ma mestr, ha c'hui, ma mignoned,
Savet prim, m'ho suppli, rag na veritan ket
En em brosternfac'h dirag ma fersonach,
Med d'ann aotro Doue n'eo dleet, ann homach.

BUDOC

Allas ! d'in, Gwennole, me na ôn mui capabl
D'instruin eur speret a zo ken admirabl ;
Na eûs nemed tri bloas baoue ma 'z oc'h gânet,
Ha surpaset anhon m'hen lâr gant gwirione.

GWENNOLE

Eh ! bien ta, tad Budoc, me ho trugareca
Eus ar soign oc'h euz bet anon, baoue tri bloaz ;
Pa lavaret penaoz n'allet mui m'instruin,
Me ia brema d'ar gêr, mar roët conge d'in.

GWENNOLÉ

À Dieu en revient la gloire ; remerciez-le,
Car, sans sa volonté, vous seriez resté boiteux, je pense,
Et notre maître aurait été fort contrarié en voyant cela :
Mais le voilà qui vient ici, en vérité !

*Budoc arrive.*

SIMON, *avec empressement.*

Hélas ! mon pauvre maître, pardonnez-moi, je vous prie,
Car j'ai désobéi à une partie de vos ordres :
Marc et moi nous avons lutté ensemble, assurément,
Et je suis tombé dessous, et me suis cassé la cuisse :
Je ne pouvais me relever, si bien que je restais couché à terre,
Mais Gwennolé, par une oraison, m'a guéri.

BUDOC

Voilà un grand miracle, fait en votre faveur,
Par l'enfant Gwennolé, qui est aimé de Dieu ;
Il faut qu'il soit en la grâce de Dieu, et cela est certain,
Car ce qu'il a fait est certainement un grand miracle.
Allons, chers petits enfants, mettons-nous à genoux,
Pour rendre honneur à Gwennolé, et pour adorer
Pour ce miracle, la Majesté divine.

*Ils se mettent à genoux.*

GWENNOLÉ

Seigneur Budoc, mon maître, et vous mes amis,
Relevez-vous, vite, je vous prie, car je ne mérite pas
Que vous vous prosterniez devant moi ;
À Dieu seul est dû cet hommage.

BUDOC

Hélas ! de moi, Gwennolé, je ne suis plus capable
D'instruire un esprit si admirable :
Il n'y a que trois ans que vous êtes né,
Et vous me surpassez déjà, je le dis en vérité.

GWENNOLÉ

Eh ! bien, père Budoc, je vous remercie
Des soins que vous m'avez donnés, depuis trois ans ;
Et puisque vous dites que vous ne pouvez plus m'instruire,
Je vais retourner à la maison, si vous me donnez congé.

BUDOC

Et eta, Gwennole, rag c'hui a zo capabl
Da veza d'en ilis, m'ho pije bet an oad :
Med eur c'hraz am eus c'hoant da c'houlenn diouzoc'h :
Permetet ac'hanon, m'ho ped, da c'heuill anoc'h.

GWENNOLE

O Doue, ma mestr ker, pez enor 've d'in-me
Ho caout da gompagnon, p'arruin em c'hontre !
Me zo chalmet 'teufac'h, assur, ganin brema,
Keit ha ma rôfet d'in eur scouer-vad, en ped-tra.

BUDOC

Neuze 'ta, bugaligou, antreet en Abati,
'Wit m'ho recommandin d'ann tâdô 'zo en-hi,
'R re-ze oc'h instruo er-vad 'ker-couls ha me,
Rag brema n'guitaïn birvikenn Gwennole.

*Holl cuit.*

*Scennen c'huec'hvet*

FREGAN, ALBA, CLERVI, GWENNOLE, BUDOC.

GWENNOLE, *en eur antren.*

Démad, ma zad, ma mamm, ha c'hui, ma c'hoar Clervi ;
Setu me digwezet adare 'bars ho ti,
Ha ma mestr an Abbat' zo deut ganin ive ;
Dez'han' dleïn respet, etre 'vin em buhe.

FREGAN

Arruët mad ez oc'h, ma mab keiz Gwennole,
Cals a joa a ra din ho cwelet er c'hontre,
Disclezriet d'in breman, hep nac'h netra er bed,
Ha kommanz 'ret dija cultiva ho speret ?

BUDOC

Pardon, aotro ar Gouarner eûz ar vrô-man,
Bars ar gestion-ze, me respont ewit-an :
Ann aotro-ma, ho mab, zo un denn a speret,
Na gavfet ket he bar, en pewar c'horn ar bet ;
Ken avanset ez eo en education,
Ken ez eo savantoc'h eget hon 'n peb feson ;

BUDOC

Allez donc, Gwennolé, car vous êtes à même
D'être homme d'église, si vous en aviez l'âge :
Mais je veux vous demander une grâce,
Permettez-moi, je vous prie, de vous accompagner.

GWENNOLÉ

Ô Dieu, mon cher maître, quel bonheur pour moi
Que de vous avoir pour compagnon, quand j'arriverai dans mon pays
Je suis charmé, certainement, que vous m'accompagniez,
Aussi longtemps que vous me donnerez le bon exemple en toute chose.

BUDOC

C'est pourquoi, chers petits enfants, entrez dans l'abbaye,
Pour que je vous recommande aux pères qui y sont
Ceux-là vous instruiront, tout aussi bien que moi,
Car, désormais, je ne quitterai plus jamais Gwennolé.

*Tous s'en vont.*

*Scène sixième*

FRAGAN, ALBA, CLERVIE, GWENNOLÉ, BUDOC,
et les deux autres enfants.

GWENNOLÉ

Bonjour mon père, et ma mère, et vous aussi, ma sœur Clervie ;
Me voici de retour dans votre maison,
Et mon maître l'abbé est aussi venu avec moi :
Je lui devrai respect, aussi longtemps que je serai en vie,

FRAGAN

Vous êtes les bienvenus, mon cher fils Gwennolé,
J'éprouve beaucoup de joie à vous revoir au pays,
Déclarez-moi maintenant, sans rien nier,
Si vous commencez déjà à cultiver l'esprit ?

BUDOC

Pardon, seigneur gouverneur de ce pays,
À cette question je réponds pour lui.
Ce seigneur, votre fils, est un homme d'esprit,
Et vous ne trouveriez pas son pareil, aux quatre coins du monde ;
Son éducation est tellement avancée,
Qu'il est plus savant que moi de toute façon :

Ouspenn e lârin d'ac'h, aotro, gant gwirione,
Ho mab 'zo den santel, ha mignon da Zoue :
Kement-ze, m'hen assur, ec'h ellomb da gredi,
Rag eur miracl caër en eûs gret en Abbati :
Eur scolaer iaouanc d'in oa toret he vorzed,
Hag ho mab, dre beden, hen eûz-han iac'haët.

ALBA

O Majeste divin, me o trugareca ;
Ni zo favoriset dre-z-oc'h, bars er bed-ma :
Prometet ho poa d'imb, en enezenn Breiz-Meur,
A rojâc'h d'imb eur mab a râje hon bonheur.

CLERVI

Gwennole, ma breur ker, dre garantez ardant
Me rennt d'ac'h ma respet, dre ma 'z oc'h puissant,
Med eur c'hrâz c'houlennan euz Doue ha Mari,
Wit ma chomfet ganimb er gêr, d'hon consoli.

FREGAN

Assur er gêr ganimb, ma merc'h, a chômo sur.
Da be-lec'h a fell d'ac'h 'z afe en avantur ?
En Breiz-Meur a-darre refomb hon residans,
Hag a chomô ganimb, da rei d'imb assistans.
Lâket am eus pell-zo sevel d'ezhan eur gêr,
Hag hen a vô ar mestr, en Breiz-Meur en antier.
Dre-ze, aotro Budoc, ha ma mab Gwennole,
D'eomb d'em réjouissa, en hano ma Doue.

*Holl cuit.*

*Sceneen seizvet*

FREGAN, ALBA, CLERVI, BUDOC, GWENNOLE, MISTRAL.

FREGAN

Brema mab Gwennole, na pa 'z oc'h discuizet,
Eomb da welet hon eontr, roue ar Vretoned,
Ewit discouez d'ezhan penaoz ez oc'h capabl
Da c'houarni eur gèr, kercoulz evel ho tad,
Hag o retorn 'c'hane, ez iefomb ni war eon
D'ho condui 'n Breiz-Meur, pîni 'zo en Leon :
Indan he gomandamant a vefet eno c'hoaz
Ewit derc'hel ar regl en touez ar bopulas :
Dre-ze 'ta, ma zud ker, partiomb asambles :

Je vous dirai de plus, seigneur, en vérité,
Votre fils est un saint homme et un ami de Dieu ;
Nous pouvons bien le croire, je vous l'assure,
Car il a fait un beau miracle, dans l'abbaye :
Un de mes jeunes écoliers s'était cassé la cuisse,
Et votre fils, par sa prière, l'a guéri.

ALBA

Ô Majesté divine, je vous remercie ;
Vous nous favorisez, dans ce monde :
Vous nous aviez promis, en l'île de la Grande-Bretagne,
De nous donner un fils, qui ferait notre bonheur.

CLERVIE

Gwennolé, mon frère chéri, avec un amour ardent,
Je vous rends respect, parce que vous êtes puissant ;
Mais, je demande une grâce à Dieu et à Marie,
C'est que vous restiez avec nous, à la maison, pour nous consoler.

FRAGAN

Certainement, notre fils restera avec nous à la maison ;
Où voulez-vous qu'il s'en aille à l'aventure ?
C'est en Grande-Bretagne que nous résiderons encore,
Et il restera avec nous, pour nous donner assistance.
Depuis longtemps, je lui ai fait bâtir une ville,
Et il sera le maître, dans toute la Grande-Bretagne.
Ainsi, seigneur Budoc, et mon fils Gwennolé,
Allons nous divertir, au nom de Dieu !

*Tous s'en vont.*

*Scène septième*

FRAGAN, ALBA, CLERVIE, BUDOC, GWENNOLÉ, MISTRAL.

FRAGAN

Maintenant, mon fils Gwennolé, que vous vous êtes reposé,
Allons voir notre oncle, le roi des Bretons,
Pour lui faire voir comme vous êtes capable
De gouverner une ville, aussi bien que votre père,
Et en revenant de là, nous irons tout droit
Vous conduire à *Breiz-Meur,* qui est en Léon.
Là, vous serez encore sous ses ordres,
Pour maintenir la loi parmi le peuple ;
Ainsi donc, mes chers amis, partons ensemble :

Med me 'wel 'tônt Belflor, zo ma c'henderv gompez,
Hag he vab 'r chevalier a zo gant-han iwe :
Me zo sur e teuont d'ho cuelet, Gwennole.

*Dont a reont.*

BELFLOR

Salut, ma holl gerent, ha ma niz Gwennole
Me rennt d'ac'h ma respect, gant eur gwir garante ;
Evel m'am eûs clewet lâret oac'h arruet,
Ez ôn deût gant ma mab exprès 'wit ho cuelet.

GWENNOLE

Oblijet 'on en braz d'ae'h, ma eontr ker Belflor,
Kercouls ha d'am c'henderv ; c'hui 'zo tud a enor ;
Mar caret dont ganimb da ober eur bâle,
D'ar gêr dimeuz a Is, da welet ar Roue ?

BELFLOR

Ia sur, ma niz caret, gant joa vraz em c'halon ;
Cals joa 'm bô o welet ar Roue braz Grallon,
Iwe ma mab Riou, n'eûs-han ket c'hoas gwelet :
Brema 'raï, gant enor, pa vomb eno rentet.

FREGAN

Goude-ze, ma c'henderv, o retorn a-c'hane,
'Teûfet iwe ganimb, d'gondui Gwennole
D'eur gêric am eûs grêt batissan ewit-han
En Leon, pehini 'vô he bartach breman.

BELFLOR

Ia sur, ma c'henderv kèr, gant joa me ho c'heuillo,
Hag ho mab Gwennole iwe dre-holl er vrô ;
Dre-ze 'ta partiomb, rag sur me am eûs mall
Da welet ar Roue en he balez roïall.

FREGAN

Demp-holl eta ractal da welet anezhan,
Med et a-raoc, ma fach, wit en avertissan,
Ha lavaret d'ezhan 'omb arru assambles,
Da rei d'ezhan homach, ebars en he bâlès.

MISTRAL

Ma mestr, aotro Fregan, ho holl gommandamant
A vô executet ganin antieramant :

Mais je vois venir Belflor, qui est mon cousin germain,
Et son fils le chevalier est aussi avec lui.
Je suis sûr qu'ils viennent vous voir, Gwennolé.

*Ils arrivent.*

BELFLOR

Salut à vous tous, mes parents, et mon neveu Gwennolé,
Je vous rends mes respects avec un amour sincère ;
Aussitôt que j'ai entendu dire que vous étiez arrivés,
Je suis venu avec mon fils, tout exprès pour vous voir.

GWENNOLÉ

Je vous suis grandement obligé, mon oncle Belflor,
Aussi bien qu'à mon cousin ; vous êtes des gens d'honneur ;
Si vous voulez venir avec nous faire une promenade
À la ville d'Is, pour voir le Roi ?

BELFLOR

Oui, certainement, mon cher neveu, avec grande joie dans mon cœur ;
J'aurai beaucoup de plaisir à voir le Roi Grallon,
Et mon fils Riou aussi, car il ne l'a jamais vu ;
Mais à présent, il le verra, avec honneur, quand nous arriverons-là.

FRAGAN

Ensuite, mon cousin, en revenant de là,
Vous nous accompagnerez aussi pour conduire Gwennolé
À une petite ville que je lui ai fait bâtir,
En Léon, et qui sera son héritage, à présent.

BELFLOR

Oui, certes, mon cher cousin, je vous suivrai avec plaisir,
Et votre fils, Gwennolé aussi, par tout le pays :
Partons donc, car j'ai grande hâte
De voir le Roi, en son palais royal.

FRAGAN

Partons donc tous, à l'instant, pour aller le voir ;
Mais devancez-nous, mon page, pour l'avertir,
Et lui dire que nous arrivons tous ensemble,
Pour lui rendre hommage, dans son palais.

MISTRAL

Mon maître, seigneur Fragan, tous vos ordres
Seront exécutés par moi, en entier :

Me a raï, heb mancout, ar pez 'c'h eûz commandet
Dre-ze me a lar d'ac'h kenavo 'r c'hennta gwelet.

*Mistral cuit.*

FREGAN

Ha nin, ambarcomb holl na war he lerc'h, ractal,
Soudenn vefomb renntet ehars ar gapital.

*Holl cuit.*

*Scenenn eizvet*

GRALLON, STERIDO, DOURVA, MISTRAL.

MISTRAL, *oc'h antren.*

Salut, Roue Grallon, Roue ar Vretoned,
A-beurz ma mestr Fregan me 'zo deût, assuret,
Da larat d'ach a dlé erruout heb dale aman
Da renta d'ac'h visit, hag he holl dud gant-han.

GRALLON

Pach iaouanc, antreet bepred da discouisan,
Me raï serviji d'ac'h peadra da leïna ;
Med a-raoc, ma mignon, lavaret d'in-me c'hoas
Ha ma niz Gwennole 'zo bepred er golach ?

MISTRAL

Sire, ma fardonet, achu eo he studi,
Rag he vestr na oa ken ewit hen instrui,
Ha deût a oa memeus savantôc'h eget-han ;
Hen gwelet a reet soudenn o tônt aman.

GRALLON

Contant braz ez ôn sur, antreet bars ann ti,
Ha me hec'h a ractal da lâcad prepari
Eur banket manific, ablamour d'ezhan,
Ha da gement hinin a zo deuet ganthan.
Antre 'omb 'ta ractal, ma rîn ma urz roïal,
Ma vô executet ma bolonte ractal.

*Holl cuit.*

– FIN D'ANN EIL ACT –

Je ferai, sans faute, ce que vous m'avez commandé ;
C'est pourquoi je vous dis : au revoir !

*Mistral s'en va.*

FRAGAN

Et nous, embarquons-nous, à l'instant, pour le suivre,
Nous serons bientôt rendus dans la capitale.

*Tous s'en vont.*

## *Scène huitième*

GRALLON, STÉRIDO, DOURVA, MISTRAL.

MISTRAL, *en entrant.*

Salut, Roi Grallon, Roi des Bretons ;
De la part de mon maître Fragan, je suis venu
Vous dire qu'il doit arriver ici, prochainement,
Pour vous faire visite, avec toute sa suite.

GRALLON

Jeune page, entrez toujours, pour vous reposer ;
Je vous ferai servir de quoi dîner ;
Mais, avant, mon ami, dites-moi encore
Si mon neveu Gwennolé est toujours au collège.

MISTRAL

Sire, pardonnez-moi, ses études sont terminées,
Car son maître ne pouvait plus l'instruire ;
Il était même devenu plus savant que celui-ci ;
Vous le verrez bientôt arriver ici.

GRALLON

Je suis certainement très content : entrez dans la maison,
Et je vais à l'instant faire préparer un banquet
Magnifique, à cause de lui,
Et aussi de tous ceux qui sont avec lui.
Entrons donc, tout de suite, pour que je donne mon ordre royal,
Et que ma volonté soit exécutée, sur-le-champ.

*Tous s'en vont.*

– FIN DU SECOND ACTE –

## ACT TRIVET

### *Scenenn kenta*

FREGAN, GWENNOLE, ALBA, CLERVI,
BUDOC, BELFLOR, RIOU.

FREGAN

Gwennole, ma mab keiz, setu-c'huï, ar wez-ma,
'N Breiz-Meur, 'n ho plijadur, ha ze a rô d'in joa,
Clewet oc'h eus oc'h eontr, ar Roue braz Grallon,
O reï d'in-me ar garc da c'houarni Leon ;
Enes Breiz-Meur, Léon, hag enezenn Briat
'M eûs bet èn donèzon, hen goûd a ret er-vad :
Dre-ze rentomb grasou da Groüer ar bed-man,
Rag obligation braz-caer am eûs d'ez-han.

GWENNOLE

Me n'ouzon ket, ma zad, petra respont war-ze.
Dre ma comzet-c'hui d'in a gement dignite,
Rac me n'ôn occupet gant ar mâdo ar bed,
Med da serviji Doue ez ôn consacret.

RIOU

Allas ! ma zûd keiz, me ia da berisa,
Aman en ho prezanz ; clanv braz en em gafan,
Eur boan vraz 'm eûs em penn, iwe em c'hostezio ;
Me breferfe d'ar boan-man, assuret ar maro.

*Coueza ra zemplet.*

BELFLOR, *a grog en he zaou-dorn.*

Ma Doue, setu-han, maro-mic war ar plass !
He figur, he zaou-dorn a welan 'zo ien sclass.

*D'ann daoulin ; cana 'reont var dôn :* Vexilla Regis.

M'ho ped Gwennole, dên santel,
C'hui a zo pur evel un ael,
Da exausi ma fedenno,
'N hànô Doue, hon gwir aotro :
Iac'hêt ma mab, mar eûs moïenn,
En hâno Doue souverenn,
En hâno ar Werc'hes Vari,
'Zo avocades peb-hini.

GWENNOLE

Eontr, cesset ho clac'har iwe oc'h hüanad'
Rac m'eo lâret gant Doue a renco cuitaad,

## ACTE TROISIÈME

*Première Scène*

FRAGAN, GWENNOLÉ, ALBA, CLERVIE,
BUDOC, BELFLOR, RIOU.

FRAGAN

Gwennolé, mon fils chéri, vous voici, cette fois,
En Breiz-Meur, dans votre plaisir, et cela me donne de la joie.
Vous avez entendu votre oncle, le grand Roi Grallon,
Me donner la charge de gouverner le Léon ;
L'île de Breiz-Meur, le Léon et l'île de Bréhat
J'ai eues (de lui) en donation, vous le savez bien ;
C'est pourquoi rendons grâce au Créateur du monde,
Car je lui ai une très grande obligation.

GWENNOLÉ

Je ne sais, mon père, que répondre à cela,
Parce que vous me parlez de tant de dignité,
Car je ne m'occupe pas des biens du monde,
Mais, je me suis consacré au service de Dieu.

RIOU

Hélas, mes pauvres gens, je vais mourir,
Ici, devant vous ; je suis bien malade,
J'éprouve une grande douleur à la tête, et aussi aux flancs ;
Je préférerais, assurément, la mort à ce mal.

*Il tombe évanoui.*

BELFLOR, *lui prenant la main.*

Mon Dieu, le voilà mort sur la place !
Son visage, ses mains, à ce que je vois, sont froids comme glace

*Ils se mettent à genoux et chantent, sur l'air* Vexilla regis.

Je vous prie, Gwennolé, homme saint,
Vous qui êtes pur comme un ange,
D'exaucer mes prières ;
Au nom de Dieu, votre vrai maître,
Rendez la santé à mon fils, s'il est possible,
Au nom du Dieu souverain,
Au nom de la Vierge Marie,
Qui est la protectrice de chacun.

GWENNOLÉ

Mon oncle, mettez un terme à votre douleur et à vos gémissements
Car s'il est dit par Dieu qu'il doit nous quitter,

Doue, p'h'en deus prononcet ar setanz diwesa,
N' servich da dèn sonjal en em remedia.

BELFLOR, *a gân.*

Me 'vo 'n ho servich, Gwennole,
Fidel bete fin ma bûhe.

GWENNOLE, *d'an daoulin.*

Jesus, Roue, ar rouanez,
C'hui eo ar gwir hent a vuhez
Grêt ouzin eur sell, ma Doue,
Ha comerret ouzimb true.
Setu ama, Salwer ar bed,
Ma c'henderv cazi tremenet ;
Plijet ganeoc'b, gwir vad Doue,
Da astenn d'ehan he vuhe.

GWENNOLE, *a gàn.*

Ro d'în da zorn, ma c'henderv mad,
A-beurz ar gwir Doue, hon tad,
Hen deveus d'în-me relevet
Ewit hirie na varwi ket ;
Hen eo a rent d'id a iec'hed,
Dre da ael-mad eo anoncet.

*Sevel a ra Riou.*

RIOU

O Doue immortel, hema 'zo eur burzud
A zo grêt em andret, en presans ma hol dud !
Setu me breman iac'h, dre ar c'hras a Zoue,
Ha dre ho pedenno, ma c'henderv Gwennole.

*D'ann daoulin dirac he dad, o câna.*

Reit d'in brema, mar plich, ho penediction,
Ma zad, marquis Belflor, eûz a greiz ho calon,
Ma tilezinn ar bed, da servija Doue,
Gant ma c'henderv santel, en durant ma buhe.

BELFLOR

Ma mab, me zo contant, mar car ho commerred
Da serviji Doue, da ober ho souhet ;
Me ro d'ac'h ma bennoz en hâno ma Doue,
Da renta d'ehan gras ha servich' Gwennole.

Si Dieu a prononcé sa sentence dernière,
Il ne sert à personne de songer à s'y opposer.

BELFLOR, *chantant.*

Je serai à votre service, Gwennolé,
Fidèle, jusqu'à la fin de ma vie.

GWENNOLÉ, *à genoux.*

Jésus, Roi des rois,
Vous êtes le vrai chemin de vie,
Jetez sur moi un regard, mon Dieu,
Et prenez pitié de nous.
Voici, ô Sauveur du monde,
Mon cousin près de mourir ;
Qu'il vous plaise, véritable fils de Dieu.
De lui prolonger la vie !

GWENNOLÉ, *chantant.*

Donne-moi la main, mon bon cousin,
Au nom du vrai Dieu, le père,
Qui m'a révélé
Que tu ne mourras pas aujourd'hui ;
C'est lui qui te rend la santé,
Un bon ange me l'a annoncé.

*Il relève Riou.*

RIOU

Ô Dieu immortel, voici un miracle
Fait à mon endroit, devant tous les miens !
Me voilà guéri, grâce à Dieu,
Et aussi grâce à vos prières, mon cousin Gwennolé.

*Il se met à genoux devant son père et chante.*

Donnez-moi, à présent, je vous prie, votre bénédiction,
Mon père, marquis de Belflor, du fond du cœur,
Afin que je délaisse le monde pour servir Dieu,
Avec mon cousin, le saint homme, durant sa vie.

BELFLOR

Mon fils, je consens, s'il veut vous prendre avec lui,
Pour servir Dieu, à accomplir votre souhait ;
Je vous donne ma bénédiction, au nom de Dieu,
Pour lui rendre grâce et servir Gwennolé.

RIOU, *a zao.*

Me ho trugareca, ma zad, dre garante,
Ar rest eûz ma amzer a vô gant Gwennole,
Da serviji Doue, gant gwir afection.

BELFLOR

C'hui a ro d'in, ma mab, ar gonsolation ;
Brema me 'ia d'ar gêr, hac a ia d'ho lèzel
'N hâno ar gwir Doue, gant ho kenderv santel ;
Adieu 'ta ma c'herent, me guita ac'hanoc'h,
Me bedo ma Doue a galon ewidoc'h.

RIOU

Kenavezo eta, a lâran d'ac'h, ma zad,
Doue d'ho kendalc'ho bepred en he c'hraz-vad.

FREGAN

Doue da roïo d'ac'h iec'het, ma c'henderv mad !

CLERVI

Adieu 'ta, ma eontr, pa deuet d'hon cuitâd !

*Belflor cuit.*

FREGAN

Ha ni, ma fried ker, ha c'hui ma merc'h Clervi,
Em retiromb breman, hac ho lèzomp o zri.
Adieu 'ta ma mab ker, ho mignoned fidel,
Nin a ia d'ho cuitad, ewit mont d'hon c'hastel.

GWENNOLE

Adieu eta, ma zad, ma mamm, ha c'hui Clervi,
Doue d'ho preservo a bep poan hag anvoui !
Ha nin, ma mignoned, antreomb er palès,
Ewit pedi Doue hac he vamm ar Werc'hès
Da reï d'imb sclezrijenn d'allout convertisa
Kement den infidel a zo war ar bed-ma !

*Holl cuit.*

*Eil scenenn*

GRALLON, STERIDO, DOURVA, JUDARA.

JUDARA, *en eur antren.*

Salut, Roue Grallon, d'ac'h ha d'ho hol brinsed,
Euz a beurz ma monarq, Roue ar Barbaret,

RIOU

Je vous remercie, mon père, avec amour ;
Le reste de mon temps sera avec Gwennolé
(Consacré) à servir Dieu, avec une véritable affection.

BELFLOR

Vous me donnez, mon fils, consolation ;
À présent, je retourne à la maison, et je veux vous laisser,
Au nom du vrai Dieu, avec votre saint cousin :
Adieu donc, mes parents, je vous quitte,
Je prierai Dieu, de cœur pour vous.

RIOU

Je vous dis donc adieu, mon père,
Que Dieu vous maintienne dans ses bonnes grâces.

FRAGAN

Que Dieu vous donne santé, mon bon cousin.

CLERVIE

Adieu, mon oncle, puisque vous nous quittez.

*Belflor s'en va.*

FRAGAN

Et nous, ma chère épouse, et ma fille Clervie,
Retirons-nous, à présent, et laissons-les tous trois.
Adieu donc, mon cher fils et vos amis fidèles,
Nous allons vous quitter, pour retourner à notre château.

GWENNOLÉ

Adieu donc, mon père et ma mère, et vous aussi Clervie,
Dieu vous préserve de toute peine et contrariété !
Et nous, mes amis entrons dans le palais,
Pour prier Dieu et sa mère la Vierge,
De nous donner les lumières (nécessaires) pour convertir
Tous les infidèles qui sont au monde.

*Ils sortent.*

*Seconde scène*

GRALLON, STÉRIDO, DOURVA, JUDARA.

JUDARA, *en entrant.*

Salut à vous, Roi Grallon, à vous et à vos princes ;
De la part de mon monarque, le Roi des Barbares,

Ez on-me deût ama da lâret d'ac'h, Grallon,
Ha discleria brezell d'ac'h ha d'ho nation :
Pemzec duc, ha mil comt, ha nombr a zoudardet
A deuïo da Vreis-Meur ewit dont d'ho ewelet,
Cant-mil den 'zo 'nezhe, hol a bep-tra armet ;
Diwallet, mar câret, terrubl int coleret.

GRALLON

O pebeus kezèlo kement-ma din certenn !
Pa sonjenn bout tranquil, 'tisclezrier din ankenn ;
Retorn et da lâret d'ho mestr, den divalo,
Penaos n'hen doujan ket, deût en hent pa garo,
Rag me 'zo christenn mad, a drugare Doue,
N'am eûs biscoas spontet o welet un arme.

JUDARA

Me ho trugareca, Roue puissant Grallon,
Dre-ze me 'z ia brema d' gass ma c'homission.

*Judara cui.*

GRALLON

Dourva, ma mignon ker, hastet buhan monet
En eur gomission a zo meurbet presset,
Et bete ma c'henderv, ha lavaret d'ehan
Dônt buhan d'am c'havet, 'wit ma comzin gant-han.

DOURVA

Sir, evel messajer, me 'ia d'hen avertissa ;
Me raï ho courc'hemen d'ehan, d'he briet Alba,
Me a raï ar gomission oc'h eûs gourc'hemenet :
Med me 'wel 'r gouarner Fregan 'tônt d'ho cwelet.

*Fregan a deû.*

FREGAN

Demad d'ac'h, ma Roue, deût 'on exprès d'ho kwelet,
Rag c'hoant am boa d'anaout ar stad eûz ho iec'hed ;
Pell-braz a zo dija na oann bet er gêr-man,
Med petra 'zo 'newez ? troublet braz ho cafan !

GRALLON

Allas ! eur gwall gèzlo a zo bet recevet ;
Gant 'r Roue Barbari nin a zo menacet ;
Gant-mill den combatant, siouas ! 'zo anezhe,

Je suis venu ici pour vous dire, Grallon,
Et vous déclarer la guerre, à vous et à votre nation.
Quinze ducs et mille comtes, et nombre de soldats,
Viendront à Breiz-Meur, vous rendre visite ;
Ils sont cent mille hommes, tous complètement armés :
Prenez garde, si vous voulez, car ils sont terriblement en colère.

GRALLON

Ô quelle (mauvaise) nouvelle pour moi !
Quand je songeais pouvoir être tranquille, on m'annonce malheur !
Retournez (sur vos pas) et dites à votre maître, mauvais drôle,
Que je ne le crains pas, et qu'il vienne, quand il voudra,
Car je suis bon Chrétien, grâce à Dieu,
Et je n'ai jamais eu peur devant une armée.

JUDARA

Je vous remercie, Grallon, Roi puissant,
Ainsi, je vais porter ma commission (votre réponse).

*Judara sort.*

GRALLON

Dourva, mon ami, hâtez-vous d'aller
Faire une commission très pressée ;
Allez jusqu'à mon cousin, et dites-lui
De venir vite me trouver, pour que je lui parle.

DOURVA

Sire, comme messager, je vais l'avertir ;
Je lui ferai vos compliments, à lui et à son épouse Alba ;
J'accomplirai le message et vos ordres :
Mais, je vois le gouverneur Fragan qui vient vers vous.

*Fragan entre.*

FRAGAN

Bonjour, mon Roi ; je suis venu exprès vous voir,
Car je désirais connaître l'état de votre santé ;
Il y a déjà bien longtemps que je n'étais venu dans cette ville.
Qu'y a-t-il de nouveau ? Je vous trouve tout bouleversé.

GRALLON

Hélas ! une mauvaise nouvelle a été reçue ;
Nous sommes menacés par le roi de Barbarie ;
(Nos ennemis) sont au nombre de cent mille combattants ;

Aoun am eûs ar wez-ma na gollfemb hon buhe,
Rag ann dud 'n Breiz-Izell a zo diminuet,
Dre ar brezell-civil int cazi em lac'het,
Dre n'allan ket cavet euz a Vreiz-Meur soutenn,
Am eûs aoun ar wez-ma 'collin ma c'hurunenn ;
Med ma niz Gwennole, gant he dud 'meus clewet,
A 'zo mignon Doue ha dèn santel meurbet,
Ha mar car supplia Doue d'hon preservi,
Me gred vômb victorius c'hoas war hon inimi.

FREGAN

Mar gallomb bout war'r poent da goll holl hor buhe,
Me lacaïo ractal avertis' Gwennole,
Ha mar ve he vadèles dônet d'hon assista,
Beset sûr, ma Roue, na vefomb ket gwasa.

GRALLON

Fregan, d'ho mab ha d'ac'h me rô recommandamant
Da difenn'r Vretoned dimeuz ann dud mechant :
Difennet mad ar fe, ha bezet courajus,
Ha dre a'r c'hras a Doue 'vefet victorius,
Rag c'hui ez eo ar chef ha gouarner Leon,
Grêt obeïssa d'ac'h, ebars en peb feson.

FREGAN

Doue d'ho consolo, ma c'henderv, sir Grallon,
Me 'ia da asambli ann noblans a Leon ;
Hervez oc'h ordrenans, ma frins ha ma Roue,
Me gommando d'ezhe gant ar c'hras a Zoue ;
Med na daleïn ket ar wez-man en ho ti ;
N'hon eûs ket a amzer da em antreteni,
Diwesatoc'h, mar ve madèles eun Doue,
Ni em rejouisso, ann eil hag egile :
Adieu, me 'ia d' lacad asambli ma holl dud,
Dimeus a wir galon me rennt d'ac'h ar salut.

*Cuit.*

GRALLON

Ha nin, euz hor c'hoste, em breparomb iwe
Da difenn hon mam-bro eneb ar barbared-se,
Ni 'raïo d'hê rénons da ho fals Doueo,
Adorin hon Doue, 'zo crouër d'ann nevo.

STERIDO

Sire, arabad eo en em discouraji,
Esperomb en Doue hac ar Werc'hes Vari

Je crains, cette fois, de perdre la vie,
Car le nombre des hommes, en Basse-Bretagne est diminué ;
La guerre civile les a presque tous détruits,
Et, comme je ne puis avoir de soutien de Breiz-Meur,
Je crains fort, cette fois, de perdre ma couronne :
Mais, mon neveu Gwennolé avec les siens, m'a-t-on dit,
Est un ami de Dieu et un fort saint homme,
Et, s'il veut prier Dieu de nous préserver,
Je crois que nous serons encore victorieux sur notre ennemi.

FRAGAN

Si nous sommes sur le point de perdre tous la vie,
Je ferai, sur-le-champ, prévenir Gwennolé,
Et, s'il a la bonté de nous venir en aide,
Soyez certain, mon Roi, que nous ne serons pas à plaindre.

GRALLON

Fragan, à votre fils et à vous, je fais commandement
De défendre les Bretons contre ces méchants ;
Défendez bien la foi, soyez courageux.
Et, grâce à Dieu, vous serez victorieux,
Car vous êtes le chef et le gouverneur du Léon ;
Faites qu'on vous obéisse de toute façon.

FRAGAN

Dieu vous console, Roi Grallon, mon cousin ;
Je vais assembler la noblesse du Léon ;
Conformément à vos ordres, mon prince et mon Roi,
Je les commanderai, avec la grâce de Dieu ;
Je ne m'attarderai pas, cette fois-ci, chez vous,
Nous n'avons pas de temps (à perdre) en conversation ;
Plus tard, si Dieu le permet, dans sa bonté,
Nous nous réjouirons ensemble :
Adieu, je vais faire assembler tous mes gens,
Je vous rends le salut, de bon cœur.

*Il sort.*

GRALLON

Et nous, de notre côté, préparons-nous aussi
À défendre notre patrie contre les Barbares ;
Nous leur ferons renoncer à leurs faux dieux
Et adorer notre Dieu, le créateur des cieux.

STÉRIDO

Sire, il ne faut pas se décourager,
Espérons en Dieu et en la Vierge Marie,

A raïo d'imb ar c'hras da gavet ar victoar,
Ewit soutenn ar fe, hag augmentin ar gloar ;
Enfin, em retiromb, hag eomb-ni ractal
Ewit lacad armi hor zud, 'bars ar vatail.

*Holl cuit.*

*Scenenn terved*

GWENNOLE, BUDOC, RIOU.

GWENNOLE

Ma zud, ma mignoned, brema 'm eûs bolonte
Da vonet da Gemper, eu hanô ma Doue,
Da gavet an escob 'zo Caourantin hanvet ;
Deuet ganin iwe, m'ho peed, ma mignoned,
Rag breman am eûs c'hoant da recev ann Urzo,
Da em lacad en servich Doue, hon gwir Aotro.

BUDOC

Ma mestr, me zo contant da vonet ganec'h di.

RIOU

Ha me a zo iwe, tad santel, couls ha c'hui.

GWENNOLE

Ma : neuze partiomb, a galon vad, ma zud,
Da welet Caourantin, da raï dezan salut.

*Ober a reont eun drô war an théatr.*

Setu nin arrüet 'n kichen ti ann escob,
Aretomb 'ta ama, Riou, c'hui iwé, tad Budoc,
Gwelet 'rân ar prélat, evel dre c'hras Doue,
Arru d'hon rancontri, saludomb-han iwe.

*Dont a ra Caourantin.*

Salut d'ac'h, Caourantin ; dre ma'z oc'h hon prelat,
Ez omb deût d'ho cwelet, dre eur volonte vad,
Da c'houlenn ann Urzo, evel ma 'z eo rekis,
C'hoant 'm eûs da vout sacret da Zoue en ilis.

CAOURANTIN, *da Gwennole d'ann daoulin.*

Arruët-mad da veet, Gwennole, en ti-ma,
Pa'z oc'h disposet 'wit ann urz, me am eûs joa :

Qui nous donneront la grâce de remporter la victoire,
Pour soutenir la foi et augmenter leur gloire ;
Enfin, retirons-nous et allons tout de suite,
Faire armer nos hommes pour le combat.

*Ils sortent tous.*

*Scène troisième*

GWENNOLÉ, BUDOC, RIOU.

GWENNOLÉ

Mes gens, mes amis, je veux à présent,
Aller à Kemper, au nom de mon Dieu,
Trouver l'évêque nommé Corentin ;
Venez avec moi, je vous prie, mes amis,
Car je veux à présent recevoir les Ordres,
Et me consacrer au service de Dieu, notre vrai Seigneur.

BUDOC

Mon maître je suis content de vous y accompagner.

RIOU

Et moi aussi, saint père, comme vous.

GWENNOLÉ

C'est bien : partons de bon cœur, mes amis,
Pour aller voir Corentin et le saluer.

*Ils font un tour sur le théâtre.*

Nous voici arrivés près de la demeure de l'évêque,
Arrêtons-nous donc ici, Riou, et vous aussi, Budoc ;
Je vois le prélat, comme par la grâce de Dieu,
Qui vient à notre rencontre ; saluons-le aussi.

*Corentin arrive.*

Salut à vous, Corentin ; comme vous êtes notre prélat,
Nous sommes venus vous voir, de bonne volonté,
Pour vous demander les Ordres (sacrés), comme il est requis ;
Je désire être consacré à Dieu dans son église.

CORENTIN, *à Gwennolé, agenouillé devant lui.*

Soyez le bienvenu, Gwennolé, dans cette maison,
Puisque vous êtes disposé à recevoir les Ordres, je m'en réjouis ;

Me deû d'ho consacri brema d'ar gwir Doue,
Recevet ann Urzo, p'oc'h eûs ar volonte,
C'hui 'zo eûz ar goad roïal, dèn santel ha bêlec,
Dre-ze m'ho gra abbat eûs a Landevenec ;
C'hui raïo eno cals dimeus a œuvro mad,
Eur mezelour d'ann dud, ha d'ar bed soutenabl ;
Dre-ze recevet, m'ho ped, aotro 'n Abbat,
Ar groaz santel 'lacan d'ac'h war oc'h estomac,
Discoueset exempl vad, 'vel ma 'z oc'h commanset,
D'ann holl en jeneral, en keit ha ma voefet.

GWENNOLE

Me ho trugareca, Caourantin, tad santel ;
Me a gimiad ouzoc'h, en hâno 'n Eternel,
Doue d' raï d'ac'h hepred peb graso favorabl,
Ha benedictiono a vô d'ac'h profitabl,
Med brema, 'n hano Doue, ma zad me ho ped,
Da gonsacrin ma zud da vout ma c'holleged.

CAOURANTIN

Daoulinet 'ta ho taou aze 'bars ma fresans,
Ha me ec'h a d'ho sacri dre c'hras ar Brovidans.

*Daoulina 'reont.*

Deus septem *arivores* gratiarum...
Doue dre seiz articl ho souteno 'n ho ezom.
Me reket d'ac'h ar c'hras d' c'heuil er-vad ho pûhe,
Gant 'n Abbat Gwennole, en carante Doue.

RIOU

Me am eûs esperans, en keit ha ma vevin,
Da gâret Doue, ha fidel d'hen servijin.

BUDOC

Me observo iwe er-vad ma deverio,
Biscoas na oen contant evel ma 'z on hirio.

CAOURANTIN

Bezet bepred fidel d'ann abbad Gwennole,
Partiet gant ma bennoz ha gant hini Doue.

*Caourantin cuit.*

Je vous consacre, à présent, au vrai Dieu,
Recevez les Ordres, puisque vous le désirez ;
Vous êtes de sang royal, homme saint et prêtre,
C'est pourquoi je vous fais abbé de Landévennec ;
Vous y accomplirez nombre de bonnes œuvres,
Vous serez un miroir (modèle) pour les gens, secourable au monde ;
C'est pourquoi, je vous prie, recevez, seigneur Abbé,
La croix sainte que je vous mets sur la poitrine ;
(Continuez) de montrer le bon exemple
À tout le monde, aussi longtemps que vous vivrez.

GWENNOLÉ

Je vous remercie, Corentin, homme saint ;
Je prends congé de vous, au nom de l'Éternel,
Que Dieu continue de vous combler de ses grâces,
Et de répandre sur vous ses bénédictions ;
Mais, à présent, au nom de Dieu, je vous prie, mon père,
De consacrer mes gens comme mes collègues.

CORENTIN

Mettez-vous tous les deux à genoux devant moi,
Et je vais vous consacrer, par la grâce de la Providence.

*Ils s'agenouillent.*

Deus septem *arivores* gratiarum...
Dieu, par sept articles, vous soutiendra, dans le besoin,
Je demande pour vous la grâce de bien conduire votre vie,
Près de l'Abbé Gwennolé, dans l'amour de Dieu.

RIOU

J'ai l'espoir, aussi longtemps que je vivrai,
D'aimer Dieu et de le servir fidèlement.

BUDOC

J'observerai aussi avec soin mes devoirs ;
Jamais je n'éprouvai autant de contentement qu'aujourd'hui.

CORENTIN

Soyez toujours fidèle à l'abbé Gwennolé,
Et partez avec ma bénédiction et celle de Dieu.

*Corentin sort.*

GWENNOLE, *d'he dud.*

Partiomb 'n hân' Doue, brema, ma mignoned,
D'ar plas 'n eûs ar prelat ewidon destinet.

*Holl cuit.*

*Scenenn Pedervet*

FREGAN, ALBA, CLERVI, MISTRAL, daou figurant.

MISTRAL

Salut d'ac'h gouarner, gant eur galon sincer,
Kezlo trist 'digassant, gant-ze grêt ho tever ;
Arme ar Barbari a zo sur debarket,
Ebars oc'h enezenn, Breiz-Meur ez eo hanvet,
Hac a lâront lâcad holl en tân hac en goad,
Dre-ze, roët d'imb urz, buhan, 'wit ar gombad.

DODIN, *païsant.*

Ma Seignor, prins Fregan, gouarner en Léon.
War ann holl Vrêtoned, 'wit ar Roue Grallon,
Ma c'halon 'zo mantret, pa sonjan er vizer
'Ia da goueza war-n-omb, abars nebeud amzer.
Widon-me, da gommans, kement a oa em zi,
A zo bet bruzunet dre 'ar Barbared cri,
Ha c'hoas on eûrus mar 'm eûs gallet achap,
M'ho dije ma gwelet, a oa scuillet ma goad.
Nombrusoc'h eo ho arme, 'get oc'h holl sujedet,
O ia, ouspenn dec gwez, rac-se'omb holl collet.
Dre-ze, Aotro 'r gouarner, me gred a rafac'h mad,
O rassemblin ho tud, ewit em sauvetaad.

FREGAN

Ma zud paour, gwir ez eo, me 'zo instituët,
Gouarner, gant Gralou, war ann holl Vretoned,
Med ma mab Gwennole hen defoa prometet,
Mar bijenn en neb-giz bars ma bro ataket,
'Vijenn victorius gant ar c'hras a Zoue,
Hac e convertisjemb ann holl baïaned-ze.

ALBA

P'hen eûs lâret ma mab, fiziet en he gomzo.
Ha na spontet nemeur dimeuz ho gourdrouzo,
Difennomb hon lezenn, ha curun hon Roue,
Grallon, er gêr a Is, servijer da Doue.

GWENNOLÉ, *à ses gens.*

Partons maintenant, au nom de Dieu, mes amis,
Pour le lieu que le prélat nous a destiné.

*Ils sortent tous.*

*Scène quatrième*

FRAGAN, ALBA, CLERVIE, MISTRAL, deux figurants.

MISTRAL

Salut à vous, gouverneur, d'un cœur sincère,
Je vous apporte une triste nouvelle, ainsi faites votre devoir :
L'armée des Barbares est débarquée
Dans votre île de Breiz-Meur,
Et ils prétendent mettre tout à feu et à sang,
C'est pourquoi donnez-nous vite vos ordres pour le combat.

DODIN, *paysan.*

Monseigneur prince Fragan, gouverneur dans le Léon,
Sur tous les Bretons, pour le Roi Grallon,
Mon cœur est navré, quand je songe à la misère
Qui va tomber sur nous, sans retard ;
Et pour commencer par moi, tout ce qui était dans ma maison
A été brisé par ces barbares cruels,
Encore suis-je heureux d'avoir pu échapper moi-même,
Car s'ils m'avaient vu, ils auraient répandu mon sang,
Leur armée est plus nombreuse que tous vos sujets.
Oui, dix fois plus (nombreuse), ainsi nous sommes perdus.
C'est pourquoi, seigneur gouverneur, je crois que vous feriez bien
De rassembler vos gens et de vous sauver avec eux.

FRAGAN

Mes pauvres gens, il est vrai que j'ai été institué
Par Grallon gouverneur de tous les Bretons ;
Mais mon fils Gwennolé m'avait promis
Que, si j'étais attaqué dans mon pays,
Je serais victorieux, par la grâce de Dieu,
Et que nous convertirions tous les Barbares.

ALBA

Puisque mon fils l'a dit, ayez confiance dans ses paroles,
Et ne vous effrayez guère de leurs menaces,
Défendons notre loi avec la couronne de notre Roi,
Grallon, dans sa ville d'Is, serviteur de Dieu.

FREGAN

Me gommand d'ac'h, ma fach, êt beteg ann dud-ze,
Da lâret assinan ar gombat bars tri-de,
Ha d'eûz a lavarfont, digasset respont d'in,
Ma z efomb gant dilijans ewit ho ataki.

MISTRAL

Ma frins, me assino d'hê dewez ar gombat,
Nin hor bô ar victoar, dre c'hras Doue ann Tad :
Me 'ia d' signifian al laëron divergont,
Deportet un nebeud, soudenn ho pô respont.

*Mont a ra cuit.*

FREGAN

Ma zud, bihan a braz, stouomb oll dan daoulin,
Da bedin asambles ar Vajeste divin.

*Daoulina a reont.*

Doue, crouër d'an nef, da gement so er bed,
D'an astro, da bep-tra, d'ar môr ha d'ar pesked,
Brema dre garante clewet hon pedenno ;
Ewit hon preena holl 'c'h eûs soufret ar mâro,

Med ar Barbaret 'zo contrel d'ho gourc'hemenn,
Dre-ze ho supplian d' reï d'imb nerz ha courach
D'ho flastra gant hon zreid, hac ho idolo sovach.

*Sevel a reont.*

MISTRAL, *a deu.*

M'ho salut, ma seignor, gouarner ar vro-ma,
Me annonz d'ac'h, marteze, ar c'hezlo diweza :
Ar Barbaret mechant 'zo holl en apareil,
Ranjet int a bep-tu, prest ewit ar vatail ;
Hac a prometont holl massacrin ac'hanomb,
'R re-ze 'zo païaned 'zo meurbed divergont,
Ha heb termen, emê, hirie 'vô ar c'hoari ;
Dre-ze, grêt avertis', ma vô prest peb-hini.

FREGAN

Kement a zo en oad da douguen an armo
Commandan d'hê zicour, ewit difen ho brô :
Dre-ze commansomb 'ta,'n hâno Zalwer ar bed,
'N dewez pitoyabl-man ann holl 'zo asinèt

FRAGAN

Je vous commande, mon page, d'aller trouver ces gens,
Pour leur demander de fixer le combat dans trois jours,
Et, quoi qu'ils disent, rapportez-moi leur réponse,
Pour que nous allions, en diligence, les attaquer.

MISTRAL

Mon prince, je leur assignerai le jour du combat,
Et nous obtiendrons la victoire, grâce à Dieu le Père ;
Je vais signifier (votre volonté) à ces brigands insolents ;
Attendez un peu et vous connaîtrez bientôt leur réponse.

*Il sort.*

FRAGAN

Mes gens, grands et petits, mettons-nous tous à genoux.
Pour adresser ensemble nos prières à sa Majesté divine.

*Ils se mettent à genoux.*

Dieu, Créateur du ciel et de tout ce qui est au monde,
Des astres, de toute chose, de la mer et de ses poissons,
Écoutez nos prières, par amour pour nous ;
Pour nous racheter tous, vous avez souffert la mort.

Les Barbares sont les ennemis de votre loi,
C'est pourquoi, je vous supplie de nous donner la force et le courage
Pour les fouler aux pieds, eux et leurs idoles sauvages.

*Ils se lèvent.*

MISTRAL, *vient.*

Je vous salue, Monseigneur, gouverneur de ce pays,
Je viens vous annoncer, peut-être, la dernière nouvelle :
Les Barbares méchants sont tous en ordre,
Rangés et disposés pour la bataille,
Et ils promettent de nous massacrer tous :
Ces païens sont pleins d'insolence,
Et c'est aujourd'hui, disent-ils, sans autre terme, qu'aura lieu la bataille ;
C'est pourquoi, donnez vos ordres, pour que chacun soit prêt.

FRAGAN

Tous ceux qui sont en âge de porter les armes,
Je leur ordonne d'aider à la défense du pays :
C'est pourquoi, commençons, au nom du Sauveur du monde :
Dans ce jour pitoyable, tout le monde est appelé :

O ma Doue, rëit d'imb ho cras, me ho suppli,
Ma c'helfomb triomphi war hon gwal-inimi !

DODIN

Aotro ar Gouarner, c'hui ielo da gennta,
Nin ho c'heuillo, dre m'oc'h hon apui ar gwella,
Mar gallomb, assuret, n'espernfomb ho bûhe,
A gomero 'n arc'hant, ann aour a zo gant-hé.

MISTRAL

Na gomzet a netra, nemed a c'hras Doue,
Rac ann avaristed a offans sur ann nef,
'Wit me na desiran nemed besa capabl,
Dre ma nerz, ma c'hourach, d'ho renta miserabl.

CLERVI

Pach iaouanc, c'hui gaoze parfet,
Meprisomb ann avaristed,
Ha combatet 'wit gloar Doue,
Da soutenn he lezenn, he fe,
Goude, ô cuitâd ann douar,
A veet plaset en he c'hloar.

FREGAN

Rêd eo brema gant courach partia 'bars en hent,
En hâno 'r gwir Doue, a zo Roue ar zent,
Ha bezomb holl memoar eûz a bresans Doue,
Hac hor bô ar victoar war adversour ar fe.
Dre-ze eomb da armi hon zud, bihan ha braz,
Ma 'z efomb d'ataki ar Barbared sovach.
Adieu, ma friet Alba, ha c'hui, ma merc'h Clervi,
Gret da c'hoûd d'hon daou vab-all, pe-re 'zo er studi.

ALBA

Kenavo, ma fried, ha c'hui holl 'zo gant-han,
Nin a bedo Doue da dont d'oc'h assistan.

*Holl cuit.*

*Scenenn pemped*

AR ROUE BABARI, FREGAN, MISTRAL, DODIN.

FREGAN *a deu he-unan da gavet ar Roue.*

Lavar, Roue barbar, ewit pe-seurt rèson
Ez out war ma douar, heb ma fermission,

Ô mon Dieu, je vous en supplie, répandez sur nous vos grâces,
Pour que nous puissions triompher de notre ennemi.

DODIN

Monsieur le gouverneur, vous marcherez le premier,
Et nous vous suivrons, parce que vous êtes notre meilleur appui.
Si nous le pouvons, soyez assuré, nous n'épargnerons pas leur vie.
Et nous leur prendrons leur or et leur argent.

MISTRAL

Ne parlez de rien autre chose que de la grâce de Dieu,
Car l'avarice offense certainement le ciel ;
Pour moi, je ne désire que de pouvoir,
Par ma force et mon courage, les rendre misérables.

CLERVIE

Jeune page, vous parlez à merveille,
Méprisons l'avarice,
Et combattons pour la gloire de Dieu,
Pour soutenir sa loi et sa foi,
Et plus tard, en quittant la terre,
Vous serez placés dans sa gloire.

FRAGAN

Maintenant il faut nous mettre en route avec courage,
Au nom du vrai Dieu, le roi des Saints,
Et souvenons-nous tous de la présence de Dieu,
Et nous aurons la victoire sur l'ennemi de la foi.
C'est pourquoi allons armer nos gens, grands et petits,
Pour aller attaquer ces Barbares sauvages.
Adieu, mon épouse Alba, et vous, ma fille Clervie,
Donnez de mes nouvelles à nos deux autres fils, qui sont à l'école.

ALBA

Au revoir, mon époux, et vous tous qui l'accompagnez,
Nous prierons Dieu de vous assister.

*Ils sortent.*

*Scène cinquième*

LE ROI DES BARBARES, FRAGAN, MISTRAL, DODIN.

FRAGAN *vient seul trouver le Roi.*

Dis, Roi barbare, pourquoi
Tu te trouves sur mes terres, sans ma permission,

Gant un desir estranch, o sonjal or gonit,
Hac hon rennta esclav da vaza sujet d'id !
Med imporneant 'oud deût gant da antrepris,
Rac me a bromet d'id, n'antreï ked en Is.

AR ROUE

Beza 'm eûs rèsoniou, a 'deûs grêt d'în donet,
Hac ar wro-man 'oa bet d'am zud-coz usurpet,
Hac aboë oc'h eûs-hi ravajet en antier,
Med me hi c'homero, 'wit ober ma dever.

FREGAN

Reclam a rez droejo ha na bossedi ket,
Da lèzenn 'ar vro-ma zo pell-zo expulset.

AR ROUE

Ia, ar vro-ma gwez-all a oa bet decoret,
Dre vertuïo admirabl hon Doueo parfet,
Ha breman ez int collet, ha chanjet euz a fe,
Med c'hui 'chanjo 'lézenn pe colfet ho puhe,
Red 'vo d'ach adorin hon idolo parfet,
Pe-re 'zo anvezet dre bewar c'horn ar bed.

*Ar gombat adreon, 'tre ann daou arme.*

FREGAN

Penaos adori traou 'zo crouët gant Doue
Da dont da adori bepred he vajeste ?
Ia, Aristot maleureus, d'ac'h c'hui a zisclezrias
N'oa nemed eun Doue, pehini o crouas.
Intentet kement-ze, Roue barbar, idolatr,
P'autramant 'm eûs esper da scuilla hoc'h hol goad,
'Vel 'ra ma soudardet, du-hont, na d'as arme,
Me bromet 'vont lac'het, ha te vezo iwe.

AR ROUE

O ma idolo ! pelec'h ema 'ta ma c'hourach ?
Pa soufran em presans kement eûz a langach ?
Avans eta, christenn, ewit ma vo gwelet
P'ini hon Doueo a dle bout adoret.

FREGAN

Just eo, den milliget, donet d'as contenti,
Me zo prest d'em difenn, avans 'ta, pa gari.

*Combati a reont.*

Avec un désir étrange et l'espoir de me battre,
Et de faire de nous tes sujets et tes esclaves ?
Mais, tu as été imprudent, dans ton entreprise,
Car je te promets bien que tu n'entreras pas dans Is.

LE ROI

J'ai mes raisons pour être venu,
Et ce pays avait été usurpé sur mes pères,
Et depuis, vous l'avez entièrement ravagé,
Mais je le reprendrai, pour faire mon devoir.

FRAGAN

Tu réclames des droits que tu n'auras pas,
Et ta loi (religion) a été, depuis longtemps chassée de ce pays.

LE ROI

Oui, autrefois, ce pays était décoré
Des vertus admirables de nos dieux parfaits,
Et maintenant, ils (les habitants) sont perdus, ayant changé de foi ;
Mais vous changerez de loi ou vous perdrez la vie ;
Il vous faudra adorer nos idoles, parfaites,
Qui sont connues aux quatre coins du monde.

*Le combat, derrière, entre les deux armées.*

FRAGAN

Comment adorer des choses créées par Dieu,
Pour adorer de tout temps sa Majesté ?
Oui, malheureux Aristote, il vous déclara
Qu'il n'y avait qu'un Dieu, lequel vous créa.
Comprenez cela, Roi barbare, idolâtre,
Autrement, j'espère répandre tout votre sang,
Comme mes soldats le font (des vôtres), là-bas, à l'armée,
Car je promets qu'ils seront tous tués, et toi, tu le seras aussi.

LE ROI

Ô mes idoles ! où donc est mon courage,
Que je supporte en ma présence un pareil langage ?
Avance donc, Chrétien, et l'on verra
Lequel de nous deux doit être adoré.

FRAGAN

Il est juste, maudit, que je te donne satisfaction ;
Je suis prêt à me défendre, avance donc, quand tu voudras.

*Ils combattent.*

AR ROUE

Jupiter, Asmodé, iwe Mercurius,
Reït d'in oc'h assistans, ma vin victorius !

FREGAN

Ha c'hui, Tad Eternel, discoueset ho puissans,
Ha na chômo ket pel ar victoar en balans,
Me gombat 'n ho hâno, ewit soutenn ar fe.

AR ROUE

Arajin a ràn crenn, n'harsan ket ouzid-te ;
Fors ! fors ! ma Doueo, pe-lec'h ez oc'h chomet,
Pa na deût d'am zîcour, setu me glac'haret !

*Coueza a ra marw.*

FREGAN

A drugare Doue, a zo crouer ar bed,
Setu me victorius war Roue 'r Barbared !

*Mistral a Dodin a zeû.*

MISTRAL

Aotro Fregan, setu trec'het 'n inimied,
Med allas ! hon hol dud a zo cazi lac'het !

DODIN

Me 'm eûs scoët a gleiz hac a deo, warnhê tout,
Na eûs gallet hini resista d'am galloud ;
Eûz cant mill dèn a oa deût 'wit hon ataki,
Ez int hol discaret, heb boud chômet hini.

FREGAN

Pa 'z omb victorius, èbars ar vatail-ma,
M'ho ped, ma fach, da vont betec Grallon brema,
Da lavaret d'ehan hon deveus distrujet
Roue ar Barbari hac he hol soudardet,
Dre ar c'hras a Zoue, ha pedenn Gwennole,
Hon eûs bet ar bonheur da lac'han hol anhê.

MISTRAL, *war un ton huël.*

Pa 'z omb victorius, me 'ia joaüsamant
Da annonz d'ar Roue penaos 'omb triomfant ;
Aoûn braz hen doa certenn na vijemb distrujet,
Er vro-ma, braz, bihan, gant ar Sarrasined.

LE ROI

Jupiter, Asmodée, et vous aussi, Mercure,
Venez à mon aide, pour que je sois victorieux !

FRAGAN

Et vous, Père Éternel, manifestez votre puissance,
Et la victoire ne sera pas longtemps douteuse ;
Je combats en votre nom, pour le soutien de votre foi.

LE ROI

J'enrage complètement de ne pouvoir te résister.
Au secours ! au secours ! mes dieux ; où êtes-vous restés !
Faute à vous de me venir en aide, me voici perdu !

*Il tombe mort.*

FRAGAN

Grâce à Dieu, le Créateur du monde,
Me voici victorieux sur le Roi des Barbares.

*Mistral et Dodin arrivent.*

MISTRAL

Monseigneur Fragan, voilà vos ennemis battus ;
Mais hélas ! presque tous vos gens sont morts !

DODIN

J'ai frappé sur eux, à gauche et à droite,
Et nul n'a pu me résister ;
De cent mille hommes venus nous attaquer,
Tous ont été abattus, pas un n'en est resté (en vie).

FRAGAN

Puisque nous sommes victorieux, dans cette bataille,
Je vous prie, mon page, d'aller jusqu'au Roi Grallon,
Pour lui annoncer que nous avons détruit
Le Roi de Barbarie, avec tous ses soldats ;
Grâce à Dieu et aux prières de Gwennolé,
Nous avons eu le bonheur de les exterminer tous.

MISTRAL, *sur un ton élevé.*

Puisque nous sommes vainqueurs, je vais gaîment
Annoncer au Roi notre triomphe ;
Il avait grand peur que nous ne fussions défaits,
Dans ce pays, grands et petits, par les Sarrasins.

FREGAN

Lâret d'ezhan bewa bepred en he repos,
Hon eûs bet ar victoar, 'n despet 'n idolo faoz ;
Me 'ia da gonsoli d'ar gêr ma bugale,
Ha goude, em renntin dirac he Vajeste.

MISTRAL

Me 'ia diractamant, me frins, er veach-ze,
Rac-se ken-a-vezo a em velfomb 'dare.

*Mistral cuit.*

DODIN

Ma frins, traïnomb 'r c'horfo marw euz a douez ar goad,
Ha stolomb anezhe er mor, gant taolio-troad ;
Ar re-man a lâre o dije hon zrec'het,
Med brema combatfont er mor, gant ar pesked !

*Holl cuit.*

– FIN D'ANN DRIVET ACT –

FRAGAN

Dites-lui d'être tranquille,
Que nous avons remporté la victoire sur les fausses idoles :
Je retourne à la maison, pour consoler mes enfants,
Après quoi, je me rendrai devant sa Majesté (Grallon).

MISTRAL

Je vais directement, mon prince (accomplir) ce voyage ;
Au revoir donc, quand nous nous retrouverons.

*Mistral sort.*

DODIN

Mon prince, traînons les corps des morts hors du sang,
Et poussons-les dans la mer, à coups de pied ;
Ces gens-ci se vantaient de nous battre,
À présent, ils combattront dans la mer, contre les poissons.

*Tous sortent.*

– FIN DU TROISIÈME ACTE –

## PEVARVET ACT

Ann theatr a represant eur blasenn public

*Scenenn kenta*

GRALLON, STERIDO, DOURVA, XELSON, ministr.

GRALLON

Ma frinsed, dre am eûs roët 'r gomandamant
Euz ar vro da Fregan, ez omb holl patiant,
D'ehan eo da diwall, er feson ma câro,
Gwel ganin bout tranquil, eget soufr ar mâro.
C'hanter-cant vloaz a zo 'ôn Roue 'r gêr a Is,
Med me a bromet d'ac'h, pell-a-zo ez oan scuis ;
En pâd ann amzer-ze, n' m' eûs ket bet eur moment
Éüz a drankilite ganac'h, ma zud vaillant ;
Balamour da soutenn lèsenn ar Gristènienn,
'Oamb bepred en brezel eûz hon enebourienn ;
Dre-ze êta, ma zud, me gred a meumb grêt mad,
Lec'h soutenn ar Gristenez, o tonet d'hi c'houîtad,
Hac adori 'n Doueo, Mars, Mercur, Jupiter ;
Brema 'veomb câret dre ar bed en antier.

STERIDO

Sir, ann babitanted a zo cals contantoc'h
Lâret reont biscoaz n'int bet evurusoc'h,
Rac, paour ha pinvidic, ho deus hol liberte,
Drè ma hall peb-hini ober he volonte.

GRALLON

Ia, permetet eo tana, violin ha laerès,
Heb punition 'bed ; achu eo ar procès ;
Ze a zo decretet hol dre oc'h aviso,
An neb hen eus moïenn, mar car ho diwallo,
Rac me na soucian ken euz ma c'hurunenn,
Renoncet 'm eus d'ezhi ha d'al lezenn gristenn.

XELSON, *ministr pe brefet.*

Grallon, c'hui zo eun den hac hen eus sur talent,
Lakêt oc'h eus urz-vad en hô gouarnamant,
Hac a-baoue ann de m'eo lancet al lezenn
Ewit reï liberté, peb-hini ra he benn ;
Mès beza 'zo c'hoas calz demeus a Vretoned
A fell d'hê derc'hel-mad da fez ar Romaned ;
Na gredan ket a ve ken nemet ar gêr-ma
Da vont bete Breiz-Meur, a gement discouez joa ;

## QUATRIÈME ACTE

Le théâtre représente une place publique

*Scène première*

GRALLON, STÉRIDO, DOURVA, XELSON, ministre.

GRALLON

Mes princes, comme j'ai donné le commandement
Du pays à Fragan, nous sommes sans inquiétude ;
C'est à lui à pourvoir à notre défense, comme il l'entendra :
J'aime mieux vivre tranquille que souffrir la mort.
Voici cinquante ans que je suis Roi dans la ville d'Is,
Et je vous promets que je suis, depuis longtemps, fatigué :
Pendant ce temps, je n'ai pas eu un moment
De tranquillité avec vous, mes gens vaillants ;
Pour soutenir la loi (foi) chrétienne,
Nous étions toujours en guerre avec ses ennemis :
Je crois donc, mes gens, que nous avons bien fait,
Au lieu de (continuer) de soutenir la Chrétienté, de l'abandonner,
Pour adorer les dieux Mars, Mercure, Jupiter,
À présent, nous serons aimés, dans le monde entier.

STÉRIDO

Sire, les habitants sont beaucoup plus contents
Ils disent que jamais ils n'ont été plus heureux,
Car, pauvres et riches, tous ils jouissent de la liberté,
Par cela que chacun agit à sa volonté.

GRALLON

Oui, il est permis d'incendier, de violer, de voler,
Sans (craindre de) punition ; plus de procès ;
Tout cela a été décrété sur votre avis ;
Celui qui a du bien, le surveillera, s'il veut.
Car pour moi je ne me soucie plus de ma couronne,
J'y ai renoncé et aussi à la loi chrétienne.

XELSON, *ministre ou préfet.*

Grallon, vous êtes certainement un homme de talent (d'esprit),
Vous avez mis le bon ordre dans votre gouvernement,
Et, depuis le jour où la loi est lancée
Pour donner la liberté, chacun fait à sa tête ;
Mais il y a encore beaucoup de Bretons
Qui veulent tenir bon à la foi des Romains ;
Je ne crois pas (qu'il existe), ailleurs que dans cette ville,
(D'ici) à Breiz-Meur, (des gens) qui montrent de la joie ;

Ar peur-rest a Vretagn a zo holl resolvet
Da verwel, kent renonz, evel hon eus-ni grêt.

GRALLON

Libr ez eo pep-hini d'ober 'vel ma caro,
An hinin hen eus c'hoant, pa garo renonso ;
Ann hini 'fell d'ehan heuill al lezenn romenn,
Marteze, kent ar fin, 'n em gavo en ankenn,
Rac an hol brovinso a zo sur coleret
Éneb ar Romaned hac ann holl Vretoned,
En defaut na deuont da renonz d'eun Doue
Pehini na welomb jamès, na noz ne dé ;
Ze zo cauz d'ïmb iwe da voud deut da scuizan,
O vea bepred jenet abalamour d'ehan ;
Mès brema me zo sur en hor lezenn neve
Hor bô revelation 'lies digant hon Doue.

DOURVA

Ouspenn a lârer d'imb goude cuitâd ar bed,
Hec'h efomb da eur vro carguet a joaüsted,
Danso ha tân-a-joa a vô eno, noz-de,
Repajo excellent 'refomb iwe, bemde,
Merc'hed coant vô eno, kezec ar re gaera,
Ewit mont da bourmenn, da em divertisa.

STERIDO

Facil braz eo gouzoud eo gwell' al lezenn-man
Eget ann hini Romann, pini 'm boa da gentan ;
Ar vêleienn memeus a zo iwe chalmet,
A-boe m'eo al lezenn-man ganimb adoptet,
Bêt' al leanezed, pere oa er gouent,
Weler gant canfarded o rullia dre ann hent
Hac hi o tempesti, peb-hini 'n he fœçon ;
Brema na emaint mui renfermet er prison,
E-lec'h n'ho defoa ket hanter boed da debri ;
Brema 'n em regalont dre ann hosteleri.

GRALLON

Enfin, rèd eo comer plijadur, er bed-man,
Ha tanvad a bep-mad, a-raoc mont diwarnhan.
Mès, gant aoun na deufe eun darn da em scuisan,
Ha da distreï arré d'ar religion gentan,
A vô rêd d'imb lacad distruja 'n ilizo
Ha torin ann traou-sacr, displantan ar c'hroajo ;

Le reste de la Bretagne est résolu
À mourir, plutôt que de renier, comme nous avons fait.

GRALLON

Chacun est libre de faire comme il voudra,
Et quiconque en a le désir reniera, quand il lui plaira ;
Celui qui veut suivre la loi romaine,
Peut-être, avant la fin, se trouvera dans la douleur,
Car toutes les provinces sont certes irritées
Contre les Romains et contre tous les Bretons,
Faute à eux de renoncer à un Dieu
Que nous ne voyons jamais, ni la nuit ni le jour ;
C'est aussi ce qui est cause que nous nous sommes lassés
D'être toujours dans la gêne, par sa faute :
Mais, à présent, je suis sûr que, dans notre nouvelle loi (foi),
Nous aurons souvent révélation de notre Dieu.

DOURVA

De plus, on nous dit qu'en quittant ce monde
Nous irons dans un monde plein de joyeuseté ;
Danses et feux de joie y seront, nuit et jour,
Des repas excellents nous ferons aussi, tous les jours ;
Il y aura de belles filles et des chevaux des plus beaux.
Pour aller se promener et se divertir.

STÉRIDO

Il est bien facile de savoir que cette loi est meilleure
Que la romaine que nous avions d'abord ;
Les prêtres même sont charmés,
Depuis que cette loi est par nous adoptée ;
Jusqu'aux religieuses qui étaient au couvent
Que l'on voit avec des polissons rouler sur la route,
Et elles tempêtent (s'émancipent), chacune à sa façon ;
Elles ne sont plus renfermées en prison,
Où elles n'avaient pas à manger la moitié du nécessaire :
À présent, elles se régalent à l'auberge.

GRALLON

Enfin, il faut prendre du plaisir, dans ce monde,
À goûter à tout ce qui est bon, avant de le quitter.
Mais, de crainte que quelques-uns ne viennent à se lasser
Et à retourner à leur religion première,
Il nous faudra faire détruire les églises,
Briser les choses saintes, déplanter les croix ;

Dre-ze, lâret, ma zud, a c'hui a ve content
Da ober kement-ze breman incontinent ?

STERIDO

Me a iel' da genta, Grallon, heb aoun a-bed,
Da lacad executin ar pez oc'h eus lâret :
Dre-ze, aotronez, lâret, ha c'hui deuo ganen ?
Mès, na vô forcet den, dre ma zo liberté.

DOURVA

Evel eur marc'h vaillant, brema sur me a ia
Ewit distrujan hol ilizo ar gêr-ma,
Ha pa vont discaret, goude, en bezr-amzer,
Vo batisset eun templ d'hon doue Jupiter.

GRALLON

Et 'ta, ma mignoned, da ober kement-ze ;
Ha c'hui, ministr Xelson, a chomo ganen-me,
Rac me gred a welan arru aman Mistral.
Daouest pe-seurt kezlo a digas d'imb gant mall !

*Dourva ha Sterido cuit ; Mistral a leu.*

MISTRAL

Me ho salut, Grallon, a-beurs ma mestr Fregan,
Hen eus d'in commandet dont ho betec aman,
Da lâret d'ac'h penaos omb bet victorius
War ar barbared fall, a oa ken orgouillus ;
Trompillo hac armo hon eus bet, en peb giz,
Hac a vô rentet d'ac'h en ho palès, en Is.

GRALLON

Chalmet on, pach iaouanc, ebars en gwirione,
Mès lâret d'am c'henderv mired ar prizo-ze,
Hac er memeus amzer, lâret d'am niz Gwennole
Dont, diziaou kenta, da ober eur bâle,
Éwit ma partajin ma stad antierament
Etre he dud hac hen, dre ma int tud vaillant.
Ouspen-ze, ma mignon, ma gortos eur pennad.

*Grallon a ia cuit, eur penna lic, ha a den arré.*

Dâl, chede eul lizer, a zo cachedet mad,
Ewit reï da Fregan, gouarner 'r Vretoned,
Ma bolonte antier a zo en-han scrivet :
Goude m'hen dô lennet, te lavaro d'ehan

C'est pourquoi, dites, mes gens, si vous êtes contents
De faire tout cela, à présent, sur-le-champ ?

STÉRIDO

J'irai le premier, Grallon, sans aucune crainte,
Faire exécuter ce que vous avez dit :
C'est pourquoi, messieurs, dites si vous me suivrez ?
Mais nul ne sera contraint parce qu'on est libre.

DOURVA

Comme un cheval vaillant, à l'instant, je marche
Pour détruire toutes les églises de cette ville,
Et quand elles seront renversées, peu après,
Un temple sera bâti à notre dieu Jupiter.

GRALLON

Allez donc, mes amis, faire cela ;
Et vous, ministre Xelson, vous resterez près de moi,
Car je crois que je vois venir Mistral ;
Savoir quelle nouvelle il m'apporte en hâte ?

*Dourva et Stérido sortent ; Mistral entre.*

MISTRAL

Je vous salue, Grallon, de la part de mon maître Fragan,
Qui m'a commandé de venir jusqu'à vous,
Pour vous dire que nous avons vaincu
Les Barbares méchants, qui étaient si orgueilleux ;
Trompettes et armes sont (tombées) en notre pouvoir,
Et vous seront rendues dans votre palais, en Is.

GRALLON

Je suis charmé, jeune page, en vérité,
Mais dites à mon cousin de garder ces dépouilles,
Et en même temps, dites à mon neveu Gwennolé
De venir, jeudi prochain, faire une promenade (une visite)
Afin que je partage mon État entièrement
Entre lui et ses gens, parce qu'ils sont vaillants.
De plus, mon ami, attends-moi un instant.

*Grallon sort, un instant, puis revient.*

Tiens, voilà une lettre bien cachetée,
Pour donner à Fragan, le gouverneur des Bretons ;
Ma volonté y est entièrement écrite,
Quand il l'aura lue, tu lui diras

’N em renta gand he vad ebars en Poul-C’harvan ;
Warc’hoaz, a-benn creiz-dé, renko bezan eno,
Me ’n em gavo iwe, kerkent hac hi ho daou.
Partiet eta prompt, rac bezr eo ann amzer,
Ha nin, aotro Xelson, demb d’ober lacad ’un doubier.

*Holl cuit.*

*Scenenn diouved*

GWENNOLE, FREGAN, ALBA, CLERVI.

GWENNOLE

Demad, ma zad, ma mam, ha c’hui, ma c’hoar Clervi ;
Ha c’hui oc’h eus trec’het ar roue Barbari ?

FREGAN

Dre ar c’hraz a Doue, ’z omb bet victorius,
Dre-ze canomb d’ehan : *Te Deum laudamus* !

FREGAN, *a gomz.*

Mes ma fach a welan arru gant empressament,
Me gred e tigas d’imb eur c’hezlo important.

MISTRAL

Ma frinz, setu me deut buhan mad war ma giz,
Goude beza comzet gant Grallon, en kêr Is ;
Lâret am eus peb-tra evel ma commantjoc’h,
Setu ama lizer ’n eus roët ewidoc’h.

FREGAN *a lenn al lizer.*

Doue, petra welan merket el lizer-man !
Ha possubl a ve gwir ar pez a zo en-han ?
Ma mab ker, hoc’h eontr a verk dre he lizer
’N eus renoncet d’ar fe, ’wit adori Jupiter !

GWENNOLE

Poan vras am eus, ma zad, o credi kement-ze.

FREGAN

Sellet hac a welfet er lizer, coulz ha me.

De se rendre avec son fils à Poul-C'harvan :
Il devra y être demain, à midi,
Je m'y trouverai aussi aussitôt qu'eux deux.
Partez donc, vite, car le terme est court,
Et nous, Monsieur Xelson, allons faire mettre la nappe.

*Tous sortent.*

### *Scène deuxième*

GWENNOLÉ, FRAGAN, ALBA, CLERVIE.

GWENNOLÉ

Bonjour, mon père, ma mère, et vous, ma sœur Clervie ;
Avez-vous vaincu le roi de Barbarie ?

FRAGAN

Grâce à Dieu, nous avons été victorieux,
C'est pourquoi, chantons-lui : *Te Deun laudamus* !

FRAGAN, *parlant.*

Mais je vois mon page qui vient avec empressement,
Je crois qu'il nous apporte une nouvelle importante.

MISTRAL

Mon prince, me voici promptement de retour,
Après avoir parlé à Grallon, dans la ville d'Is ;
J'ai dit chaque chose comme vous m'aviez commandé ;
Voici une lettre qu'il m'a donnée pour vous.

FRAGAN *lit la lettre.*

Dieu ! que vois-je marqué dans cette lettre ?
Si c'était possible que ce qu'elle contient fût mensonge ?
Mon fils cher, votre oncle marque dans sa lettre
Qu'il a renoncé à la foi (chrétienne) pour adorer Jupiter !

GWENNOLÉ

J'ai bien de la peine, mon père, à croire cela.

FRAGAN

Regardez, et vous le verrez dans la lettre, comme moi.

GWENNOLE, *goude bea lennet.*

Calon ingrat, te 'zo eur Roue discourach !
Penaoz halles credi d'ann idolatriach ?
Ha 'wit ober creski brasoc'h c'hoaz he bec'het,
'N eus lancet al lezenn libr d'he hol sujeded.

MISTRAL

D'ac'h, aotro ann abbad, ha d'ac'h ma frinz a lâr
Monet da gomz gant-han war eur c'hornic douar
A zo war vord ar mor, e kicken Loc-Micael :
Poul-C'harvan eo hanvet, e kichenn eur roc'hell.

FREGAN

Mad eo se ; breman ho pedan da sortial,
Ma lezel eur pennad gant ma zud da gaozeal.

*Mistral cuit.*

O ma fried, ma merc'h, ha ma mab Gwennole,
Pebeus crim 'n hor famil, disanaout Doue !

ALBA, *a gân war an ton :*
*Pell euz ar plaz, den infidel.*

Tad Eternel, pebeus malheur !
Me 'zo mantret gant ann douleur,
O clewet eur pec'het ken braz,
Disenor hor famil, siouas ?
Pa renonz ma c'henderv d'ho lezenn,
Eo collet ar fe dre ar Gristenienn.

CLERVI, *war ar memeus ton.*

Ma zad ha ma mann, me ho ped
Da galmi ho glac'har ha regret,
Ha pedomb ma breur Gwennole
D'ober orèzon da Doue,
Hac a raio d'am eontr Grallon,
Distrei c'hoas d'he religion.

GWENNOLE

Me a raïo, ma c'hoar, ar pez a leveret,
Mar gallan, me reï d'ehan distreï, 'wit he brofit ;
Mes poennt eo d'imb, ma zad, mont da welt anehan :
Adieu, ma mamm, ni rotorno souden aman.

*Holl cuit.*

Gwennolé, *après avoir lu*

Cœur ingrat ! tu es un Roi sans courage !
Comment peut-on croire à l'idolâtrie ?
Et pour augmenter encore son péché,
Il a lancé une loi donnant la liberté à ses sujets !

Mistral

À vous, monsieur l'abbé, et à vous, mon prince, il dit
D'aller lui parler sur un petit coin de terre
Situé au bord de la mer, près de Loc-Micaël :
Poul-C'harvan est son nom, près d'un rocher.

Fragan

C'est bien, à présent, je vous prie de sortir,
Me laisser un moment m'entretenir avec mes gens.

*Mistral sort.*

Ô ma femme, ma fille et mon fils Gwennolé,
Quel crime, dans notre famille, renier Dieu !

Alba *chantant sur l'air :*
*Éloigne-toi d'ici, infidèle.*

Père-Éternel, quel malheur !
Je suis navrée de douleur
En apprenant un si grand péché,
Le déshonneur de notre famille, hélas !
Puisque mon cousin renonce à votre loi,
La foi est perdue parmi les chrétiens.

Clervie, *sur le même air.*

Mon père et ma mère, je vous prie
De modérer votre douleur et votre regret,
Et prions mon frère Gwennolé
D'adresser une prière à Dieu,
Et il fera que notre oncle Grallon
Retourne encore à sa religion (première).

Gwennolé

Je ferai ma sœur, ce que vous dites ;
Si je le puis, je le ferai retourner, pour son avantage :
Mais le temps presse, mon père, d'aller le voir :
Adieu, ma mère, nous retournerons sans tarder.

*Ils sortent.*

*Scenenn terved*

GRALLON, FREGAN, GWENNOLE.

FREGAN

Salut kenderv Grallon, Roue ar Vretoned ;
Deut ez omb d'ho cavet, p'hoc'h eus hon goulennet ;
Lavaret a zo d'imb ho poa ar volonte
Da barlant en secret gant ma mab ha gant me.

GRALLON

Arruet mad ez oc'h, assuret 'ta ho taou :
Me a expliquo d'ac'h breman, en bezr gomzaou ;
Hanter cant bloas 'zo 'baoue tougann ar gurunenn,
Ar sceptr royal iwe, balamour d'am moyenn,
Rac Breiz-Izell antier a apparchant ouzin,
Ha dre-ze, evel just, oa d'in d'hi c'hommandin ;
Mes kemet a drubuill am eus bet recevet,
O tifen ma droejo ha fez 'r gatoliqued,
Ma 'z on deut da scuisa, kercoulz ha ma frinsed ;
Dre-ze, selaouet mad petra hon eus concluet :
Fregan, ma c'henderv ker, ho grêt 'm boa gouarner
En Breiz-Meur hac en Is, en Bretagn en antier,
C'hui gommande peb-tra, dre ordrenanz royal ;
Mès brema 'zo question dimeus eun affer all :
Me ro d'ac'h ha d'am niz kement a bossedan,
Ho taou e commantfet ebars ma flaz breman,
Me na gommandin ken nemet er gêr a Is,
Ar rest a roan d'ac'h da regla 'n ho avis.

GWENNOLE

Ma eontr, se a ve re d'imb-ni euz a henor,
Breiz antier a zo d'ac'h, c'hui ez eo ar seignor,
Ni na veritomb ket caout neb a recompanz,
Kement-ze zo dleet da tad ar Brovidanz.

GRALLON

Ma niz, na gomzet ket ebars ann termenn-ze,
Rac ni 'zo resolvet hol da chench a Doue,
Jupiter ê 'n Doue a adoromb breman,
Approuvet hon eus eo henès ar fidellan.

GWENNOLE

Petra sonjet, ma eontr, comz eus a Jupiter,
Pini n'eo met eun astr da Doue servijer ?
Henès n'allo bikenn ho rentan evuruz.

*Scène troisième*

GRALLON, FRAGAN, GWENNOLÉ.

FRAGAN

Salut cousin Grallon, Roi des Bretons ;
Nous sommes venus vers vous, sur votre demande.
On nous a dit que vous désireriez
Parler en secret à mon fils et à moi.

GRALLON

Vous êtes tous les deux les bienvenus, soyez-en certains :
Je vous expliquerai, à présent, en peu de mots :
Voici cinquante ans que je porte la couronne,
Et le sceptre royal aussi, à cause de mes moyens,
Car la Bretagne entière m'appartient,
Ainsi, comme de juste, c'est à moi d'y commander ;
Mais, j'ai éprouvé tant de troubles (de tourment),
En défendant mes droits et la foi des catholiques,
Que je m'en suis lassé, avec mes princes ;
Ainsi, écoutez bien ce que nous avons conclu :
Fragan, mon cher cousin, je vous avais fait gouverneur
En Breiz Meur et en Is, dans la Bretagne entière ;
Vous dirigiez toutes choses, par ordre royal :
Mais aujourd'hui, il est question d'une autre affaire :
Je donne à vous et à mon neveu tout ce que je possède,
Tous les deux vous commanderez, à présent, à ma place ;
Je ne commanderai plus que dans la ville d'Is,
Je vous abandonne le reste à régler à votre discrétion.

GWENNOLÉ

Mon oncle, ce serait là trop d'honneur pour nous ;
La Bretagne entière vous appartient, vous êtes le seigneur,
Nous ne méritons d'obtenir aucune récompense,
Cela est dû au père de la Providence (?)

GRALLON

Mon neveu, ne parlez pas en ces termes,
Car nous sommes tous résolus à changer de Dieu ;
Jupiter est le Dieu que nous adorons à présent,
Nous avons la preuve, qu'il est le plus fidèle.

GWENNOLÉ

Que songez-vous, mon oncle, à nous parler de Jupiter,
Qui n'est qu'un astre au service de Dieu ?
Celui-là ne pourra jamais vous rendre heureux.

Sonjet er poanio braz hen eus souffret Jesus,
Ewit hon prenan hol a brison ann ifern ;
Penamet-han ez oamb el lec'h-ze 'wit bikenn.
Ma eontr, me ho suppli, roët lod ho moyenn
Da ornin ilizo, da soutenn ar baourienn,
Renoncet d'ann Diaoul, demeus a galon vad,
Ma pô ar Baradoz, a-beurz Doue an Tad.

GRALLON

Kement-ze 'zo caojo a zo bet invantet
D'abusin ann dud simpl hac izel a speret.
Ann Doue-ze, ma niz, a zo hanvet Salver,
Na eo ket ken exact a ma eo Jupiter ;
Dre-ze eo gwelloc'h d'ac'h ambrassin hon lèzen,
Hac ho pô plijadur, er bed-all, o pourmen
Ebars en carreojo ho devo dioueskel,
Hac ho transporto sur ken prim hac ann awel.
Lest eta ho habit leun a dristidigès.
Ha comerret unan leun a laouenidigès.

GWENNOLE

Allas ! ma eontr caret, breman a welan sclezr
E fell d'ac'h en em goll, er fin eus oc'h amzer ;
C'hui zo bet, bete-hent, serviger da Doue,
Hac hen renoncet crenn, er fin euz ho puhe.

FREGAN

Dre garante ouzoc'h, ma c'henderv, m'ho suppli
Da vean fidel d'ar fe, renonz d'ann idolatri,
Pe bezet assuret, an dra-ze 'zo certenn,
A vefet condaonet da boanio an Ifern.

GRALLON

Penaos, c'hui a fell dac'h ober goap diouzin ?
Rèd eo 'ven sur eur sot, mar teufenn d'ho credin ;
Reït d'in peuc'h ha chanchet a gonversation,
Pe me raï o punissan ho taou er memeus fœçon.

GWENNOLE

Ma eontr, arabad eo d'ac'h en em dransporti,
Ni ho lezo tranquil da heuill' ho fantasi ;
Me 'c'h a d'em retiran, assambles gant ma zad,
Pa sonjet ez omb deut da ober ouzoc'h goap.

Songez aux grandes souffrances de Jésus,
Mort pour nous racheter de la prison de l'enfer ;
Sans lui, nous étions dans ce lieu pour jamais,
Mon oncle, je vous en supplie, donnez une part de vos biens
Pour orner les églises, pour soutenir les pauvres,
Renoncez au Diable, de bon cœur,
Pour que vous ayez le Paradis, de la part de Dieu le Père.

GRALLON

Tout cela c'est des contes, qui ont été inventés
Pour abuser des gens simples et bas d'esprit.
Ce dieu, mon neveu, qui est nommé Sauveur,
N'est pas aussi exact que l'est Jupiter ;
C'est pourquoi il vaudrait mieux pour vous embrasser notre loi,
Et vous aurez du plaisir, dans l'autre monde, à vous promener,
Dans des carrosses qui auront des ailes,
Et vous transporteront aussi vite que le vent.
Quittez donc votre habit plein de tristesse,
Et prenez-en un autre plein de gaîté.

GWENNOLÉ

Hélas ! mon oncle bien aimé, je vois clairement
Que vous voulez vous perdre, à la fin de votre temps (vie) ;
Vous avez été, jusqu'à présent, serviteur de Dieu,
Et vous le reniez net, à la fin de votre vie.

FRAGAN

Par charité pour vous, mon cousin, je vous supplie
D'être fidèle à la foi, de renoncer à l'idolâtrie,
Ou, soyez assuré, cela est certain,
Vous serez condamné aux supplices de l'enfer.

GRALLON

Comment, est-ce que vous voulez vous moquer de moi ?
Je serais certes un sot si je vous croyais ;
Donnez-moi la paix et changez de conversation.
Ou je vous ferai châtier, tous les deux de la même façon.

GWENNOLÉ

Mon oncle, il ne faut pas vous transporter,
Nous vous laisserons tranquille suivre votre fantaisie ;
Je vais me retirer avec mon père,
Puisque vous pensez que nous sommes venus pour nous moquer de vous.

FREGAN

Mès, ma c'henderv, mar ret d'in ewit heritach
Breiz-Izell en antier da gommandi, 'n ho plaz,
Me hec'h a da dremen ar revu, kêr ha kêr,
Da c'hoûd hac hen a zo peb tra en he zever ;
'Wit ma vin anaveet ewit ar chef en-hê,
Reït d'in eur merk benac demeus a gement-ze.

GRALLON

Setu aze ma sceptr, pehini roan d'ac'h,
Euz hen gwelet, a vô pleget d'ac'h, en peb leac'h ;
Setu eun allianz a roan c'hoaz d'am niz :
Adieu, me a zistro arre d'ar gêr a Is.

*Grallon cuit.*

FREGAN

Dem brema da Vretagn, d'esea distreï ann dud,
'Wit na vont ket collet, a-raoc bean er but ;
Mar gallomp-ni ober d'hê distreï en hanter hent,
E vont c'hoaz pardonet gant Doue, Roue 'r zent.

*Cuit.*

*Scenenn pedervet*

FARDAS, paysant, ALLANIC, he vevel.

FARDAS, *o c'hervel.*

Ventrebleu ! Allanic, ez on euz ho gervell ;
Me gred d'in n'oc'h eus ket sonch hirie da zevel ;
Setu sonet ter heur, kazi eur c'hart-heur 'zo,
Ha c'hoaz ez out cousket ; brema m'es tihunvo !

ALLANIC

Ho ! ho ! Kerkent ar gomz, setu me zo savet,
Ha laket ma dillad, 'widon da vond cousket ;
Na vet ket ken coler diouzin, ma mestr mad,
Rac en humor ez on hirie da labourad.

FARDAS

Ar pez 'c'h eus da ober, kent 'wit commanz netra,
Ez eo c'hoeza ann tân, en oaled, da domma ;
Neuze, p'am bô tommet, ar pez a reï vad d'in,
C'halli hasta buhan ficha ma dijuni.

FRAGAN

Mais, mon cousin, si vous me donnez en héritage
La Bretagne entière à gouverner, en votre place,
Je vais passer la revue, de ville en ville,
Pour savoir si chaque chose est en ordre ;
Et pour que j'y sois reconnu comme chef,
Donnez-m'en une marque quelconque.

GRALLON

Voilà mon sceptre, que je vous donne ;
En le voyant, on se soumettra à vous, en tout lieu :
Voici une alliance (anneau) que je donne encore à mon neveu :
Adieu, je retourne à la ville d'Is.

*Grallon sort.*

FRAGAN

Allons maintenant en Bretagne, pour essayer de détourner les habitants,
Afin qu'ils ne soient pas perdus, avant d'être au but ;
Si nous pouvons les faire détourner, à moitié route,
Ils seront encore pardonnés par Dieu, le Roi des saints.

*Ils sortent.*

*Scène quatrième*

FARDAS, paysan, ALLANIC, son valet.

FARDAS, *appelant.*

Ventrebleu ! Allanic, je vous appelle ;
Je crois que vous ne songez pas à vous lever aujourd'hui ;
Voilà que trois heures sont sonnées, depuis près d'un quart d'heure,
Et vous êtes encore couché ; je vais vous éveiller moi.

ALLANIC

Ho ! ho ! aussitôt la parole, me voici debout,
Et habillé, quoique encore endormi !
Ne soyez pas tant en colère contre moi, mon bon maître,
Car je suis, aujourd'hui, disposé à travailler.

FARDAS

Ce que vous avez à faire, avant de rien commencer,
C'est d'allumer le feu, au foyer, pour me chauffer ;
Puis quand je me serai chauffé, ce qui me fera du bien,
Tu pourras te dépêcher de me préparer à déjeuner.

ALLANIC

Me garrie ho cwelet o comer eur vates,
Hac a wefe gwelloc'h egedon 'n tièges,
Rac gwelloc'h eo ganen bezan oc'h ober foenn
Ha dont d'am leinn, pa ve prest, iwe d'am merenn.

FARDAS

Me oar vad eur vatès vefe mad ewidon ;
Mes petra lavaro an dud, dre ar c'hanton ?
Dre ma 'zon arri coz hac avancet en oad,
Marteze lâro ann dud am bô c'hoant *scrabad* ?

ALLANIC

Allons ! eta, ma mestr, c'hui 'vad zo eun den drol !
Na ouzoc'b ket penaoz breman eo libr ann hol ?
Liberte 'n eus ar paour kercoulz hac ar pinvic :
Pa ve 'n aotro absent, 'n itron 'chalv domestic.

FARDAS

Rèzon oc'h eus-hu sur, Allanic, ma mevel,
Rèd eo d'in cavet unan hac a vô d'in fidel :
Anaout a ran unan, hanvet Marc'haridic,
Hounès a blich calz d'in, mès c'hoas eo iaouankic.

ALLANIC

En qualité 'vatès comerfet anezhi
Ha dre ma teui en oad, teui iwe da greskî,
Ha pa vô bet eur pennad amzer en ho servich,
Tiscouezfet ho carantez, evel eman ar c'hiz.

FARDAS

Ar bougré damargaz ! te oar ar finessé ;
Setu ar gwir voyen d'antrenn en amitié,
Allons ! rèd a vô d'hin hi c'homer em servich,
Da c'hoûd ha me alfe ober c'hoas vaillantis.

ALLANIC

Pa garfet dont da domma, c'houezet am eus an tann.

FARDAS

Penaos a peus-te grèt, pa n'oût ket êt ac'hann ?

ALLANIC

Je voudrais vous voir prendre une servante,
Qui conviendrait mieux que moi, dans un ménage,
Car j'aimerais mieux être à faner,
Et venir dîner et goûter quand les repas seraient prêts.

FARDAS

Je sais bien qu'une servante me conviendrait ;
Mais que diront les gens, par le canton ?
Comme je vieillis et avance en âge,
Les gens diront peut-être que je veux *gratter (?)*

ALLANIC

Allons donc, mon maître, comme vous êtes drôle !
Vous ne savez donc pas aujourd'hui que tout le monde est libre ?
Liberté au pauvre comme au riche :
Quand Monsieur est absent, Madame appelle le valet.

FARDAS

Vous avez raison, Allanic, mon valet ;
Il m'en faut trouver une qui me sera fidèle :
J'en connais une, nommée Marguerite,
Qui me plaît beaucoup ; mais elle est encore bien jeune.

ALLANIC

Vous la prendrez en qualité de servante,
Et, à mesure qu'elle avancera en âge, elle croîtra aussi,
Et quand elle aura été quelque temps à votre service,
Vous lui témoignerez votre amour selon la coutume.

FARDAS

Le bon bougre ! Tu connais la finesse ;
Voilà le vrai moyen d'entrer en amitié.
Allons ? il faut que je la prenne à mon service,
Pour voir si je puis encore me comporter vaillamment.

ALLANIC

Quand voudrez-vous venir vous chauffer ? j'ai allumé le feu.

FARDAS

Comment as-tu fait, puisque tu n'es pas sorti d'ici ?

ALLANIC

Nann, mès goûd a ret on carget a finessé ;
Biscoaz n'oc'h eus-hu bet mevel ken prim ha me.

FARDAS

Ia, te zo dilijent, lec'h na ver ket presset ;
Mad out da glasq an Ancou en lec'h ma na ve ket :
Mes peder heur zo sonet, demp da dijunian,
Goude 'c'h efomb da glasq Marc'haridic 'garan.

*Cuit ho daou.*

*Scenenn pempvet*

XELSON, STERIDO, DOURVA.

XELSON

Demp d'ober eur bale iwe d'ar faubourjo.
Rac plijadur hor bô o exercz hor viço.
Calz euz a dolio-caer hon eveus grêt dre gêr.
Coulz en creiz ar ruio evel bars ann tier ;
Na euz lezenn e-bed da gondaon ac'hanomb,
P'eo gwir all liberté 'zo o ren etrezomb.

STERIDO

Calz muioc'h a blijadur hon deveus sur brema,
Rac er fæçon ma caromb 'teuomb da em divertissa,
N'eus na grœg na plac'h iaouanc, nac iwe leanès
A gement a fachfe, en kêr na war-a-mæs ;
Ann eil lac'h egile, ha na eus da fachan ;
Homan 'zo eul lezenn demeus ar re gwellan.

PIQUES *a deu hac a ro eun*
*tol pognard da Sterido.*

Dâl ! just en chouc-he-gil 'neus tiet Sterido,
Ken a deu ma fognard er-mæs dre he c'heno.

*Couezan a ra Sterido marv.*

DOURVA

Setu, ma c'hamarad, achu da exercic
Ha da rejouissanz, er gêr demeuz a Is !
Subtil, aotro Piques, oc'h eus-han bet scoêt,
Rac heb chom pell da souffr, ez eo ractal marwet.

ALLANIC

Non, mais vous savez que je suis chargé (plein) de finesse ;
Jamais vous n'avez eu de valet aussi diligent que moi.

FARDAS

Oui, toi tu es diligent là où l'on n'est pas pressé ;
Tu es bon pour aller chercher la mort là où elle n'est pas :
Mais quatre heures sont sonnées, allons déjeuner,
Après quoi nous irons chercher Marguerite, que j'aime.

*Ils sortent.*

## *Scène cinquième*

XELSON, STÉRIDO, DOURVA.

XELSON

Allons faire une promenade aussi par les faubourgs,
Car nous aurons du plaisir à y exercer nos vices.
Nous avons fait nombre de beaux exploits par la ville,
Tant dans les rues que dans les maisons ;
Il n'y a pas de loi pour nous condamner,
Puisqu'il est vrai que la liberté règne parmi nous.

STÉRIDO

Nous avons certes plus de plaisir, à présent,
Car nous nous divertissons comme il nous plaît :
Il n'est ni femme, ni jeune fille, ni nonne même,
Qui s'en fâche, en ville ou à la campagne ;
L'un tue l'autre, et nul ne doit s'en fâcher,
Cette loi est des meilleures.

PIQUÈS *arrive et donne un coup de poignard à Stérido*

Tiens ! je l'ai frappé juste à la nuque,
Si bien que mon poignard lui sort par la bouche !

*Stérido tombe mort.*

DOURVA

Voilà, camarade, ton rôle terminé,
Et aussi ton plaisir, dans la ville d'Is !
Vous l'avez, seigneur Piquès, subitement frappé,
Car sans souffrir longtemps, il est mort promptement.

PIQUES

A-baouès prenan on ar pognard newez-man,
Hac am eus grêt an tol da approuv anehan :
Mes lâret d'in pele'h hec'h et-hu da redec,
Me iel' iwe ganec'h, brema pa on armet.

XELSON

Mont a reomb da bourmen dre ar faubourjo,
Da c'hoûd ha ni 'chalfe em recreïn eno ;
Etrezomb bourc'hizien, en touez bourc'hizezed,
A gar gwelet a-wezio ive paysanted.

DOURVA

Ouspenn cavfomb arc'hant dastumet a bell'zo,
En ti ar baysanted, kazi leiz ho c'houffo :
Ar re-ze oa gwez-all tud meurbed dinatur,
Dre-ze paëomb d'ezhe ho amzer goz, gant plijadur.

PIQUES

Allons ! me 'zo content da vont ganec'h iwe
'Wit exerci c'hoas ma fognard, pa 'z eo nevé :
Heman, pa vin-me crog er penn-man diout-han,
C'hallin skei evelhenn, hac on sur da lac'han.

*Lac'ha a ra Xelson.*

DOURVA

Honès a zo eun arm euz a re terruplan ;
Tolomb 'r re-man a gostez, ha demb d'exercin 'nezhan.

*Cuza a reont ar re varw.*

PIQUES

Arsa eta, Dourva, demb buhan en hor rout ;
El-lec'h ma em gavfomb, ni rei kon anaout.

*Holl cuit.*

*C'huec'vet scenenn*

FARDAS, MARC'HARIDIC, ALLANIC, PIQUES, DOURVA.

FARDAS

Me a zo evurus c'hoas, ebars ma c'hozni,
P'eo deut Marc'haridic d'am zi, d'am serviji ;

PIQUÈS

Je viens d'acheter ce poignard neuf
Et j'ai fait le coup pour l'éprouver ;
Mais dites-moi où vous allez courir,
Je vous accompagnerai, puisque je suis armé.

XELSON

Nous allons nous promener par les faubourgs,
Pour voir si nous pourrons nous amuser par là ;
Nous autres bourgeois parmi (après) les bourgeoises,
Nous aimons à voir aussi parfois des paysannes.

DOURVA

De plus, nous trouverons de l'argent amassé depuis longtemps.
Dans les maisons des paysans, presque plein leurs coffres passé.
Ceux-là étaient naguère gens fort dénaturés,
Aussi donnons-nous le plaisir de leur faire payer le temps

PIQUÈS

Allons ! je veux vous accompagner,
Pour employer encore mon poignard, puisqu'il est neuf ;
Celui-ci (le poignard), quand je le tiendrai par ce bout,
Je pourrai en frapper de cette façon, et je suis sûr de tuer.

*Il tue Xelson.*

DOURVA

Voilà une arme des plus terribles !
Jetons ceux-ci (les morts) de côté, et allons l'exercer (l'arme).

*Ils cachent les cadavres.*

PIQUÈS

Or ça donc, Dourva, mettons-nous en route,
Partout où nous nous trouverons, nous nous ferons connaître.

*Ils sortent.*

*Scène sixième*

FARDAS, MARGUERITE, ALLANIC, PIQUÈS, DOURVA.

FARDAS

Je suis encore heureux, dans ma vieillesse,
Puisque la petite Marguerite est venue me servir, dans ma maison :

Dec bloaz ha pevar ugent 'zo ma 'z on war ar bed,
Ha biscoas ker content na oa het ma speret.
Dre-ze 'ta, Marc'haridic, da der heur euz ar mintinn
A renqfet sevel bemde, da ficha dijuni din,
Hac Allanic a iel' d'ar parc da labourad,
Ha c'hui divoallo 'n ti ; me gred ez oc'h capabl.

MARC'HARIDIC

Credet parfaitament kement oc'h eus lâret
A vô ganen-me grêt, evel 'c'h eus commandet ;
Gwez-all, pa oan bihan, ma mamm a discas d'in
Ar fæçon da lacad hol en urz, bars eun ti,
Dre-ze, ma mestr 'c'h allet hardiz fiziout en-hon,
Goûd ouzon serviji tud peb condition.

ALLANIC

He bien eta, ma mestr, n'am boa ket lâret mad,
Pije cât eur vatès ? C'hui 'zo paotr dilicat ;
Brema 'pô mui plijadur eget ho poa aroc,
Ha mar grêt vaillantis, me 'lipo ann darbod.

FARDAS, *o c'hoarzin.*

Ha ! Ha ! te Allanic, a gar bepred farsal ;
Mes lezomb kement-ze, ac'hann da eur Wech-all.
Arsa, Marc'haridic, ni 'c'h a da labourad,
Kement a zo em zi fizian enoc'h, fall, mad ;
Setu an alc'houeo demeus ma zenzorio,
C'houi vô ar gouarnerès war ma holl vado.

*Rei a ra d'ezhi an alc'houeo.*

ALLANIC

Ma mestr, piou an dud-hont a zo arri aman ?
Hailloned caer int sur, deus ho dillad welan.

FARDAS

Daoust petra eo d'ezhe dont war ma douaro ?
Allanic, digass d'in ma falz, m'ho extermino.

*Allanic a ro d'ehan eur falz.*

ALLANIC

Dâlet, ma mestr ; em difennet, pe omb maro.

*Picques ha Dourva a deu.*

Voici quatre-vingt-dix ans que je suis au monde
Et jamais mon esprit n'avait été si content,
Ainsi, petite Marguerite, à trois heures du matin,
Il vous faudra vous lever, tous les jours, pour me préparer à déjeuner,
Et Allanic ira travailler aux champs,
Pendant que vous garderez la maison ; vous en êtes bien capable je pense ?

MARGUERITE

Croyez parfaitement que tout ce que vous avez dit
Sera exécuté par moi, comme vous l'avez commandé ;
Jadis, quand j'étais petite, ma mère m'apprit
La manière de mettre tout en ordre, dans une maison ;
C'est pourquoi, mon maître, vous pouvez hardiment vous fier à moi.
Je sais servir gens de toute condition.

ALLANIC

Eh bien ? mon maître, ne vous avais-je pas dit
Que vous trouveriez une servante ? Vous êtes un malin, vous !
À présent vous aurez plus de plaisir qu'auparavant,
Et si vous faites vaillantise, je lècherai le pot.

FARDAS, *riant.*

Ha ! ha ! toi Allanic, tu aimes toujours à plaisanter ;
Mais laissons cela : jusqu'à une autre fois.
Or ça, petite Marguerite, nous allons au travail,
Et je vous confie tout ce qui est dans la maison, bon et mauvais :
Voici les clefs de mes trésors,
Vous serez la gouvernante de tout ce que je possède.

*Il lui donne les clefs, et sort avec Allanic.*

ALLANIC

Maître, qui sont ces gens qui viennent vers ici ?
Ce sont, certes, des haillonneux, je le vois à leurs habits.

FARDAS

Qu'ont-ils à venir sur mes terres ?
Allanic, apporte-moi ma faucille, que je les extermine.

*Allanic lui donne une faucille.*

ALLANIC

Tenez, mon maître, défendez-vous, ou nous sommes morts.

*Piquès et Dourva arrivent.*

PIQUES, *he bognard en he zorn.*

Bonjour did, paysant ; lavar d'in-me, buhan,
Pelec'h 'man da arc'hant cuzet bars ann ti-man ?

FARDAS

Petra ra se dide, pelec'h 'man ma arc'hant ?
Sell 'ta ! brava a labous ma zret a baysant !
Pe d'em laeres pe d'em insulti out deut aman ?
Diwal penaoz ma respont, pe me 'c'h d'as flastran.

PIQUES

Hast buhan, paysant, rei d'imb arc'hant hac aour,
Pe me lacaï da voad da drei ebars en dour.

FARDAS, *en eur discouez he falz.*

Dastumet mad hec'h eo an arc'hant en ti-ma,
Sell aman alc'houez, iwe ar c'hadena,

DOURVA

Penaoz, aotro Piquès, oc'h eus patianted
Da selaou eur bern langach gant ar c'hoz lambrezec ?

FARDAS

Red eo d'ehan comer, ha te araï iwe,
Pe autrament certenn me am bô ho puhe,
Rac heman ê 'n alc'huez deus ma hol tensorio,
Ha mar tostât d'ehan, vô iwe hoc'h Anco.

*Discouez a ra he falz.*

DOURVA

Oh ! setu eur plac'h coant, pehini a blich d'in ;
Cassomb-hi ganeomb, pa eo d'hon fantazi.

FARDAS

Hola 'vad I comerret eun tam patiented,
Me 'c'h a d'ôber moyen ma veet contentet :
Marc'haridic, roët ann alc'huez d'ann aotronez-ze,
Gwell' ganen coll ma arc'hant ha c'hui da chom ganen ;
Setu ma zenzor, comerret-han, ma caret,
Gwell' eo ganen ho c'holl 'get coll Marc'haridic.

PIQUÈS, *son poignard à la main.*

Bonjour, paysan ; dis-moi, vite,
Où est caché ton argent, dans cette maison ?

FARDAS

Qu'est-ce que cela te fait, où est mon argent ?
Voyez donc, le bel oiseau qui me traite de paysan !
Ou pour me voler ou pour m'insulter es-tu venu ici ?
Prends garde à ce que tu vas me répondre, ou je vais te fouler aux pieds.

PIQUÈS

Dépêche-toi, paysan, de nous donner de l'argent et de l'or,
Ou je ferai que ton sang se tourne en eau.

FARDAS, *montrant sa faucille.*

L'argent est bien serré, dans cette maison,
Et en voici la clef et aussi le cadenas.

DOURVA

Comment, seigneur Piquès, avez-vous la patience
D'écouter un tas de balivernes de la part de ce vieux radoteur.

FARDAS

Il faut bien qu'il l'ait, et que tu l'aies aussi, toi.
Autrement, certes, j'aurais votre vie.
Car voici la clef de tous mes trésors,
Et si vous en approchez, ce sera aussi votre mort.

*Montrant sa faucille.*

DOURVA, *voyant Marguerite.*

Oh ! voici une jolie fille qui me plaît ;
Emmenons-la avec nous, puisqu'elle est à notre gré.

FARDAS

Holà ! par exemple ; un peu de patience,
Je vais faire en sorte de vous contenter ;
Marguerite, donnez la clef à ces messieurs,
J'aime mieux perdre mon argent et vous conserver :
Voilà mon trésor, prenez-le, si vous le voulez.
J'aime mieux le perdre que de perdre la petite Marguerite.

PIQUES

Pa teus discuezet d'imb pelec'h 'man da denzor,
Me asur d'id, paysant, a teus bet cals a dor,
Ha liberte zo breman ewit ober pillach,
Dre-ze 'c'h aller comer el-lec'h 'zo avantach ;
An-neb hen eus moyenn a dle sur ho diwall
Ha te, kerz, paysant, da dastum kement-all.

*Lac'ha a ra Fardas.*

DOURVA

Magnific, aotro Piques, oc'h eus grêt diout-han.
Dre-ze hec'h eo coulz d'imb stagan'r mevel ont-han.
Hast buhan astenn da gorf war hini da vestr,
Ho taou vefet mad sur d'ampoesoni 'r pesked.

ALLANIC

Ha possubl ve rafeoc'h eun dra eveI-se d'in.

DOURVA

Brema, pa vi staget, mar cares e credi.

ALLANIC

Ma lac'het, m'ho suppli, kent eget ma stagan,
Pa 'z oc'h ken resolvet d'ober d'in perissan.

DOURVA

Nann, nann, n'as lac'hin ket, rac te a zo iaouanc,
Ha raï vad d'id merwel en eur stad languissant.

*Stagan a ra anehan war gorf he vestr.*

PIQUES

Heman a discuezo eun exempl mad or vro,
Rac fidel vô d'he vestr, c'hoaz goude he varo.

DOURVA

Crog er penn-ze, Piquès, ha me grogo aman,
Ha stagomb anezhe euz eur vœnn, da vreignan.

*Cass a reont cuit ar c'horfo marv.*

MARC'HARIDIC

Rèd è vec'h tud barbar, pa n'oc'h eus neb trui.

PIQUÈS

Puisque tu nous as montré où se trouve ton trésor,
Je t'assure, paysan, que tu as eu grand tort,
Car on a, à présent, la liberté de piller,
Et l'on peut prendre où l'on trouve son avantage ;
Celui qui a du bien doit le surveiller,
Et toi, paysan, va-t'en en ramasser autant.

*Il tue Fardas d'un coup de poignard.*

DOURVA

Magnifique seigneur Piquès, comme vous l'avez expédié !
C'est pourquoi, autant vaut attacher le valet à son maître.
Hâte-toi d'étendre ton corps sur celui de ton maître,
Vous serez bons tous les deux pour empoisonner les poissons.

ALLANIC

Est-il possible que vous me traitiez de la sorte ?

DOURVA

À présent, quand tu seras attaché, tu le croiras, si tu veux.

ALLANIC

Tuez-moi, je vous en supplie, avant de m'attacher,
Puisque vous êtes décidés à me faire mourir.

DOURVA

Non, non, je ne te tuerai pas, car tu es jeune,
Et cela te fera du bien de mourir dans un état languissant ?

*Il l'attache au cadavre de son maître.*

PIQUÈS

Celui-ci sera un bon exemple pour le pays,
Car il sera fidèle à son maître, même après sa mort ?

DOURVA

Prends par ce bout-là, (je prendrai) par celui-ci,
Et attachons-les à un arbre, pour y pourrir.

*Ils transportent les cadavres.*

MARGUERITE

Il faut que vous soyez des barbares, sans aucune pitié !

DOURVA

Penaoz, na ouzoc'h ket eman al liberté ?
Ann holl hec'h all ober breman ho bolonte,
Dre-ze, deus ganen en kêr, hac or bô plijadur,
Na scuiz ket oc'h ober cher-vad, me da assur.

*Margaridic hec'h a ganthe.*

– FIN D'AR PEVARE ACT –

DOURVA

Comment ! vous ne savez donc pas que nous avons la liberté ?
Chacun peut faire, à présent, à sa volonté ?
C'est pourquoi, viens avec moi en ville, et tu auras du plaisir ;
Ne te lasse pas de faire bonne chère...

*Marguerite les suit.*

– FIN DU QUATRIÈME ACTE –

## ACT PEMPVET

Ann theatr a represent eur blacenn public, hac eur chanchament a wel, par fonto ar gêr a Is.

*Scenenn kenta*

GRALLON, GWENNOLE.

GRALLON

O Doue, ma c'hrouër, digorret ho tiouvreac'h
Da soutenn ac'hanon, rac pounner eo ma beac'h ;
Keuz em eus da vezan ho tisanaveet,
Mes setu ma niz arri ama sur d'am gwelet.

GWENNOLE *a deu*

Demad, ma eontr, terrupl o cavan contristet ;
M'ho ped, mar plic'h ganec'h, contet d'in ar sujet.

GRALLON

Allas ! dre ar glac'har ê mantret ma c'halon,
C'hoant em eus da distreï arre d'am relijion.

GWENNOLE

Sire, mar oc'h eus c'hoant da em gonvertissan,
A vô rêd d'ac'h ober ar pez a lavaran :
Distribuin an hanter ho mado d'ar baourienn,
Lâcad sevel ilizo hac ober pinijenn,
Covès ho pec'hejo, ar c'henta ma c'halfet,
Goull' pardon ouz Doue gant glac'har ha regret.

GRALLON

Doue 'n eus ho inspiret, me a gred se certenn,
Da dont d'am c'honsoli, pa oann em brassa ankenn,
Dre-ze me 'c'h a ractal da distribui ma moyenn,
Eun darn d'ann ilizo, an darn all d'ar baourienn,
Ha goude, p'am bô grêt an distribution,
'Tisclezrinn ma fec'hejo, bars ar govesion.
O Gwennole, ma niz, c'hui garan dreist peb-tra,
Dre-ze me ho suppli da dont d'am assista,
Ma 'c'h efomb da ober eun dro d'ar gêr a Is,
Ewit sarmon d'ar bopl, a zo gwall diavis.
Discouez a refomb d'hê horreur ho holl grimo,
Greomb d'hê distreï c'hoas ouz Roue an nevo.

*Holl cuit.*

## ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une place publique, avec un changement à vue, quand sera engloutie la ville d'Is.

*Scène première*

GRALLON, GWENNOLÉ.

GRALLON

Ô Dieu, mon créateur, ouvrez vos bras,
Pour me soutenir, car mon fardeau est lourd ;
Je regrette de vous avoir oublié ;
Mais, voici mon neveu qui vient me voir.

GWENNOLÉ *arrive.*

Bonjour mon oncle ; je vous trouve terriblement contristé
Je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dire le sujet.

GRALLON

Hélas ! mon cœur est navré de douleur ;
Je veux retourner à ma religion (première).

GWENNOLÉ

Sire, si vous désirez vous convertir,
Il vous faudra faire ce que je dis (vais dire) :
Distribuer une moitié de vos biens aux pauvres,
Faire bâtir des églises et faire pénitence,
Confesser vos péchés, le plus tôt que vous pourrez,
Demander pardon à Dieu, avec douleur et repentir.

GRALLON

Dieu vous a inspiré, je le crois certainement,
De venir me consoler, quand j'étais dans ma plus grande angoisse ;
C'est pourquoi, je vais immédiatement distribuer mes biens,
Une part aux églises et l'autre aux pauvres,
Et, quand j'en aurai fait la distribution,
Je déclarerai mes péchés, par la confession.
Ô Gwennolé, mon neveu, je vous aime par-dessus tout,
C'est pourquoi je vous prie de m'accompagner,
Et nous irons faire un tour dans la ville d'Is,
Pour prêcher au peuple, qui est bien abusé ;
Nous leur ferons voir l'horreur de leurs crimes
Et les amènerons à se retourner encore vers le Roi des cieux.

*Tous sortent.*

*Scenenn divouet*

DOURVA, PIQUES, MARC'HARIDIC, eur bêlec.

DOURVA

Arsa, camaraded, clewet em eus lâret
'N eus violet Grallon ar serment hen doa grêt,
Rac he niz Gwennole 'zo em gavet gant-han,
Ha dre gomzo clouar, 'n eus sodet anehan,
Ha grêt d'ehan renonz d'hon doue Jupiter ;
Coulzgoude 'l lezenn-man 'zo gwelloc'h eun hanter.

PIQUES

Liberte 'zo d'ann holl, ha dre-ze d'alc'homb mad,
Ha lezomb ar Roue hac he niz d'em lipad,
Arabad eo ober seblant demeus a ze,
Mar deuomb d'ho imita, hor bezo keuz goude.

MANTAR, *bêlec.*

Breudeur ha c'hoarezed, Gwennole 'zo abbad,
Hac hen eus goneet Grallon, m'hen gar er-vad ;
Mès me zo iwe bêlec, hac am eus sclezrijenn
D'alloud assurï d'ac'h na eus ket a ifern,
Na kerneubeud diaoulo, evel ma lavarer ;
Eur wech ann den maro, eo achu he amzer ;
N'eus met eur societe, en palês Lusufer,
En pehini na vanq tra bed, nemet mizer.

MARGUERITE

Ewit bout renoncet Grallon d'hon doue neve,
Na barz ket ac'hanomb d'ober hor bolonte ;
Lec'h ma cavfomb arc'hant, a vô rèd d'imb comer :
Lezomb he niz hac hen ho daou da em ober.

*Grallon ha Gwennole a deu.*

GRALLON

M'ho ped, ma bugale, da derc'hel ar silanz,
Ma niz 'c'h a da barlant aman en ho presanz.

GWENNOLE

O pobl abandonnet gant crouër ann nevo !
'Wit ho convertissa, selaouet ma c'homzo :
Deut da c'houlen pardon demeus ho pec'hejo,
Ha d'ober pinijenn, agreiz ho calono.
Re a c'hloar a gommerret, dre abondanz mado,

*Scène deuxième*

DOURVA, PIQUÈS, MARGUERITE, un prêtre.

DOURVA

Or ça mes camarades, j'ai entendu dire
Que Grallon a violé le serment qu'il avait fait,
Car il a rencontré son neveu Gwennolé,
Qui, par des paroles doucereuses, l'a affolé
Et l'a amené à renier notre dieu Jupiter ;
Et pourtant, cette loi est la moitié meilleure.

PIQUÈS

Liberté pour tous, ainsi tenons bon,
Et laissons le roi et son neveu se lècher (se débrouiller) ;
Il ne faut pas y faire attention,
Si nous les imitons, nous le regretterons, plus tard.

MANTAR, *prêtre.*

Mes frères et mes sœurs, Gwennolé est abbé,
Et il a gagné (converti) Grallon, sans doute ;
Mais, moi aussi je suis prêtre, et j'ai assez de lumière
Pour pouvoir vous assurer qu'il n'y a pas d'enfer.
Pas plus que de diables, comme on le dit :
Une fois l'homme mort, son temps est fini ;
Il n'y a qu'une société dans le palais de Lucifer,
Où il ne manque rien, si ce n'est la misère.

MARGUERITE

Bien que Grallon ait renoncé à notre nouveau dieu,
Cela ne nous empêche pas de faire à notre volonté ;
Où nous trouverons de l'argent il nous faudra le prendre ;
Laissons-le et son neveu s'entendre tous les deux.

*Grallon et Gwennolé arrivent.*

GRALLON

Je vous prie, mes enfants, de garder le silence,
Mon neveu va parler, ici, en votre présence.

GWENNOLÉ

Ô peuple abandonné par le Créateur des cieux !
Pour vous convertir écoutez mes paroles :
Venez demander pardon de vos péchés,
Et faire pénitence, du fond du cœur.
Vous prenez trop de gloire (vanité), par abondance de biens,

Se 'zo cauz d'ac'h d'ober kement eus à grimo.
Gant ho mado mondenn hac ho holl vanite
Allas ! sperejo volach, 'c'h eus renoncet' da Doue ;
Holl vado ar bed-ma, gant an dud re garet
'Zo caus da galz a ineo da veza daonet'
Ha da goll ho lod a varadoz Doue,
A oa grêt evidomb hed ann éternite ;
Dre ar vico lubric pere a exercet,
En creiz punz ann ifern eur plas a breparet.
Allas ! mar veac'h eur wech d'ann ifern condaonet,
A renqfet endur poan, en tan miliget ;
Eno 'pô da efa soufr ha plomb bervet,
Hac an holl diaoulo a vô ho consorted.
Chanchet crenn a vuhe, c'hoas hec'h allet ober,
Nonobstant coulsgoude ma 'ze eo bezr ann amzer ;
Goulennet ho pardon a galon ouz Doue,
Ha lavaret d'ehan renoncet d'ho gwall vuhe.

PIQUES

Sell ! pe-seurt tourbillon 'zo em gavet aman !
Me lavar d'id na chanchfomb ket ar vuhe-man,
Mes ar c'hontrel da-ze, war bouez ma fenn 'touan,
Me violo, massacro, ha laero ma nesan.

DOURVA

Na petore client 'zo deut d'hon tourmenti ?
Er gêr gaer euz a Is eo deut d'hon insulti,
Mes arabad eo d'imb sentinn euz he gomzo,
C'heuillomb hor lezen newez hac hor plijadurezo.

MARGUERITE

Petra a servich d'imb sonjal en pinijenno ?
Hirie omb beo, varc'hoas marteze vefomb maro,
Gwelet a reomb bemdez an dud ho perissan,
Evel ma coueont clav, n'chomont ket da languissan.

MANTAR

Hac ar re ze hec'h a d'ar palès ar société,
Ha ni, goude hon maro, em gavo eno iwe ;
En em gonsolomb ha commerromp plijadur,
Rag hor rejouissanz er bed-all 'vô dreist muzur.

GWENNOLE

Penaoz eur ministr 'zo consacret de Doue
A zo en em roët d'ann Diaoul, corf hag ine ?

Ce qui est cause que vous commettez tant de crimes ;
Avec vos biens mondains et toute votre vanité,
Hélas ! esprits volages, vous avez renoncé à Dieu :
Tous les biens de ce monde, trop aimés des hommes,
Sont cause pour tant d'âmes d'être damnées,
Et de perdre leur part du paradis du Dieu,
Qui nous était destiné pour l'éternité ;
Par les vices de lubricité que vous commettez,
Vous vous préparez une place au milieu du puits de l'enfer !
Hélas ! si vous êtes un jour condamnés à l'enfer,
Il vous faudra souffrir châtiment dans le feu maudit :
Là, vous aurez pour boisson du soufre et du plomb fondus,
Et tous les diables seront vos consorts.
Changez absolument de vie, vous le pouvez encore,
Bien que le terme soit cependant court ;
Demandez, de cœur, votre pardon à Dieu,
Et dites-lui que vous renoncez à votre vie coupable.

PIQUÈS

Voyez le trouble-fête qui s'est trouvé ici !
Je te déclare que nous ne changerons pas de vie,
Mais qu'au contraire, je le jure à haute voix,
Je violerai, je massacrerai et volerai mon prochain.

DOURVA

Quel est ce client (ce drôle) qui vient ici nous tourmenter ?
Il vient nous insulter dans notre belle ville d'Is,
Mais nous ne devons pas écouter ses paroles,
Suivons notre nouvelle loi, et livrons-nous au plaisir.

MARGUERITE

À quoi bon songer à faire pénitence ?
Aujourd'hui, nous sommes en vie, demain, peut-être, nous seront morts ;
Nous voyons les habitants qui meurent, tous les jours,
Et quand ils tombent malades, ils ne restent pas à languir.

MANTAR

Et ceux-là (ceux qui meurent), vont au palais de la Société,
Et nous, après notre mort, nous nous trouverons là aussi ;
Consolons-nous et prenons du plaisir,
Car notre réjouissance, dans l'autre monde, sera sans borne.

GWENNOLÉ

Comment un ministre consacré à Dieu
S'est-il donné au diable, corps et âme ?

MANTAR

Petra paour imbicil ! ha sonjal a ra did,
Ez omb-ni bugale, da dond da zentinn ouzid ?
Me 'zo ken sur ha te ne eus ket a diaoulo,
Da dourmantin an dud, goude ma vent maro ;
Ar-re hanvet diaoulo a zo hol er bed-ma
O valtreti 'n esclaved a rink gonit ho bara.

GWENNOLE

Allas ! sur en despet d'oc'h incredulite,
Doue a fell d'ehan retornfeac'h d'e lezenn arre.
Rac gwelet a ra bemdez etrezoc'h cassoni,
Ann eil hac égile euz en em egorgi ;
Se ra d'ehan digass warnoc'h hol he glenved,
O sonjal e teufac'h hol da vea mignoned.

PIQUES, *en coler.*

Serr da c'heno, mar cares, pe me'm bô da vuhe,
Ha kerz euz ar gêr-man, hipocrit Gwennole ;
En dismeganz d'as comzo, ni raïo publia
Er gêr-man, epad ann noz, danso ha tân a joa ;
Cuita prompt ar gêr-man, achu da doctrino,
Rac ni 'zo pell-zo scuiz o clewet da gomzo.

GWENNOLE

Allas ! d'ar gwir Doue hoc'h eus cren renoncet,
Ar pez raï holl malheur, rac hol vefet collet.
Vel Sodom ha Gomorrh, dre dan ann nef devet,
Mes c'hui dre ar mor gourmand a vezo hol lonket ;
Mina 'ra indan ho kêr, dre bermission Doue,
Hac a vefet lonket, pa vô he volonte :
Na eus nemet he c'hraz a soutenn ac'hanoc'h,
Mes, pa renoncet d'ehan, eo fachet diouzoc'h,
Allas ! ma breudeur paour, provoket ê ann arrêt,
Dre gwir justiz Doue souden a confontfet.

DOURVA

En despet d'as cómzo, poëson abominabl.
Ni 'nem divertisso, a vevo dilicat,
Me danso, me efo hac a roulo dinço,
A garesso merc'hed, hac a vesco carto.

PIQUES

Ar gaouiad-man 'zo deut aman d'hon tourmanti,
Ha mar na gar raï peuc'h me c'h a d'hen etrangli,

MANTAR

Comment, pauvre imbécile, crois-tu donc
Que nous sommes des enfants prêts à t'obéir ?
Je suis aussi sûr que toi qu'il n'y a point de diables,
Pour tourmenter les gens, après leur mort ;
Ceux qu'on nomme des diables sont tous dans ce monde,
Maltraitant les esclaves obligés de gagner leur pain.

GWENNOLÉ

Hélas ! certes, en dépit de votre incrédulité,
Dieu désire que vous retourniez à lui,
Car il voit, chaque jour, entre vous de la haine,
L'un égorgeant l'autre ;
Cela lui fait envoyer sur vous sa maladie,
Songeant que vous deviendrez tous amis (entre vous).

PIQUÈS, *en colère.*

Ferme ta bouche (tais-toi), si tu veux, ou j'aurai ta vie.
Et va-t'en de cette ville, hypocrite Gwennolé ;
En mépris de tes paroles, nous ferons publier,
Dans la ville, durant la nuit, danses et feu de joie.
Quitte, vite, cette ville, finis-en avec tes doctrines,
Car nous sommes, depuis longtemps, las d'entendre tes paroles.

GWENNOLÉ

Hélas ! vous avez renoncé net au vrai Dieu,
Ce qui fera votre malheur, car vous serez tous perdus,
Comme Sodome et Gomorrhe, consumés par le feu du ciel.
Mais vous, par la mer gourmande vous serez tous engloutis ;
Elle mine sous votre ville, par la permission de Dieu,
Et vous serez engloutis, quand il le voudra :
Il n'y a que sa grâce à vous soutenir,
Mais, puisque vous le reniez, il doit être courroucé contre vous,
Hélas ! mes pauvres frères, l'arrêt est provoqué (prononcé ?),
Et par la vraie justice de Dieu soudain vous serez confondus !

DOURVA

En dépit de vos paroles, *poison* abominable,
Nous nous divertirons, vivrons délicatement,
Je danserai, je boirai, je roulerai les dés,
Je caresserai les filles et mêlerai les cartes.

PIQUÈS

Ce menteur est venu ici pour nous tourmenter,
Et, s'il ne veut pas se taire, je vais l'étrangler,

Hac evit meprisa kement hen eus lâret,
Me 'raï peb fallenté, keït ha ma vinn er bed.

MANTAR

Ha me, camaraded, a ivanto viço
Ewit prouvi d'ehan ez eo faoz he gomzo,
Ha leiz ma c'horf a win bemde me a efo,
Ha mar ân d'ann ifern, ar gordenn d'am c'hrougo ?

GRALLON

Troët eo ho speret, herve ma comzet tout ;
Gwelloc'h ve d'ac'h senti, rac braz vô ho hirvoud,
Doue 'n eus preparet punition 'widoc'h.

MARGUERITE

Grallon, lest ac'hanomb tranquil, ha roët peoc'h.

GWENNOLE

Gwelet a ret, ma eontr, na paotred, n'a merc'hed
Na reont van demeus ar pez am eus lâret,
Ha pa na allan ket dont d'ho c'honvertissan,
Me hec'h d'ho cuitad, d'ho lezel gant-hê aman.
Ia, ma eontr, chomet gant-he, c'hoas eun tri devez,
'Wit ho c'hovertissa, bars an dervet nozvez,
Rac kement 'vô en noz-ze er gêr demeus a Is
A vô hol confonted ; Doue a rai justis.
Mes kent ho cuitad, ma eontr, hoc'h avertissan
Da selao mad pa gommanço ar c'hog da ganan :
Da dec heur e cano, hac a em breparfet,
Hac e cuitafet kêr, buhanna ma c'hallfet.
Rac pa reï ann eil canadenn, 'vô poent hastan
Equipa mad ho marc'h, heb sellet war ho lerc'h :
Mar em gavet dies, ho bet recours d'in-me,
Ha me raï d'ac'h assistanz, en ho necessité.

GRALLON

Ma niz santel, me reï evel m'hoc'h eus lâret,
M'ho executo hol, heb manquoud tra er-bed.

GWENNOLE

Adieu eta, ma eontr, he c'hui iwe, tud paour,
Pa na sentet ouzin, na ouffenn ho sicour.

*Mont a ra cuit.*

Et, par mépris de tout ce qu'il a dit,
Je ferai tout ce qui est mal, pendant que je serai au monde.

MANTAR

Et moi, camarades, j'inventerai des vices,
Pour lui prouver que ses paroles sont fausses,
Et plein mon corps de vin, tous les jours, je boirai,
Et si je vais en enfer, que la corde m'étrangle !

GRALLON

Votre esprit est tourné (faussé), d'après la manière dont vous parlez tous ;
Mieux vous vaudrait obéir, car votre affliction sera grande,
Dieu vous a préparé une punition.

MARGUERITE

Grallon, laissez-nous tranquilles, et donnez-nous la paix.

GWENNOLÉ

Vous le voyez, mon oncle, ni hommes ni femmes
Ne font cas de mes paroles,
Et, puisque je ne puis les convertir,
Je vais vous quitter et vous laisser ici avec eux.
Oui, mon oncle, restez avec eux encore trois jours,
Pour les convertir, la troisième nuit,
Car tout ce qui se trouvera, cette nuit-là, dans la ville d'Is
Sera englouti ; Dieu fera justice.
Mais, avant de vous quitter, mon oncle, je vous avertis
De bien écouter quand le coq commencera à chanter,
À dix heures, il chantera, et vous vous préparerez,
Et vous quitterez la ville, le plus vite que vous pourrez,
Car quand il fera son second chant, il sera temps de se hâter
D'équiper votre cheval, sans regarder derrière vous
Si vous vous trouvez dans l'embarras, ayez recours à moi,
Et je vous donnerai assistance, dans le besoin.

GRALLON

Mon saint neveu, je ferai comme vous avez dit,
J'exécuterai toutes (vos recommandations), sans manquer une seule.

GWENNOLÉ

Adieu donc, mon oncle, et vous aussi, pauvres gens,
Puisque vous ne m'obéissez pas, je ne puis vous secourir.

*Il s'en va.*

MANTAR

Me oa pell 'zo scuiz, o clewet ann imbicil-ze,
Ha chanz eo d'ehan pa eo êt gant-han he vuhe.

GRALLON, *d'ann daoulin, a gân.*

Aotro Doue, gwir sclerijenn,
M'ho peb, exaucet ma fedenn,
Reit d'in ar c'hraz, Salwer ar bed,
Da vont ac'hann, heb drouc e-bed,

Doue, ma zad, ma c'honsolet,
A dristidigês on carget,
Rac ma fobl paour a zo collet,
Mar eus moyenn, ho fardonet.

Ma zud, me ho pêd a galon
Da c'houlenn ouz Doue pardon,
N'oc'h eus mui nemet tri devès,
Da ober ho silwidigès.

PIQUES

Grallon, me ho ped da reï d'imb patianted,
En hor gèr a Is, ni na em enaouomb ket ;
Birviken hon plijadur hac hon c'hontantament
Na vont abandonnet 'wit clewet comzo neant.

GRALLON

Doue eternel, biscoas n'oc'h eus crouët,
Tud ken mechant nac ive ken obstinet ;
Na oa ket er bed-man a gaeroc'h eget Is,
Rom hac ar c'hêrio all a oa d'ezhi dispris.
Ha setu-hi war ar poent da vea confontet,
Balamour d'ar viço 'zo en-hi commetet.

DOURVA

Petra a servich d'id conta caujo, na goela ?
Te eo ann hini a roas d'imb all lezenn-man,
Ha brema, pa weles ac'hanomb 'n em amusi,
A teus c'hoant adarre a renonzfemb d'ezhi ?

MANTAR

Oh ! em dromplan a ra, en creiz he daoulagad,
Pa blich d'imb hon lezenn, ni d'alc'ho d'ezhi mad.

MANTAR

J'étais depuis longtemps las d'entendre cet imbécile,
Et il a eu de la chance de s'en aller en vie.

GRALLON, *à genoux, chante.*

Seigneur Dieu, véritable lumière,
Je vous en prie, exaucez ma prière ;
Donnez-moi la grâce, Sauveur du monde,
De sortir d'ici sans aucun mal.

Dieu, mon père consolez-moi,
De tristesse je suis chargé,
Car mon pauvre peuple est perdu ;
S'il y a moyen, pardonnez-leur.

Mes gens, je vous prie de cœur
De demander pardon à Dieu,
Vous n'avez plus que trois jours
Pour faire votre salut.

PIQUÈS

Grallon, je vous prie de nous donner patience (la paix) ;
Dans notre ville d'Is, nous ne nous ennuyons pas ;
Jamais notre plaisir et notre contentement
Ne seront délaissés, pour écouter des paroles vaines.

GRALLON

Dieu éternel, jamais vous n'avez créé
De gens si méchants et aussi si obstinés.
Il n'y avait pas, dans ce monde, de plus belle (ville) qu'Is,
Rome et les autres villes étaient sans prix auprès d'elle,
Et la voilà sur le point d'être engloutie,
À cause des vices qui y sont commis !

DOURVA

À quoi te sert de nous conter des contes, ni de pleurer ?
Tu es celui qui nous donna cette loi,
Et, à présent, que tu nous vois nous amuser,
Tu voudrais encore nous y voir renoncer !

MANTAR

Oh ! il se trompe, au milieu de ses yeux (je le lui dis en face) :
Puisque notre loi nous plaît, nous la garderons.

MARGUERITE

Mar na gar ket rei peuc'h, ha cuitad ac'hanomb,
Me hec'h a ractal d'ober d'ehan affront.

GRALLON

Peuc'h Doue da vô ganec'h, mar d'hê he volonte.
Rac me 'c'h a do cuitâd ha da chench a gontre ;
Ia, cuitaad a ran ma c'hêr, gant cals regret
Abalamour d'ec'h, pe 'vinn iwe collet ;
Setu ann noz diveza ma antreomb en-hi,
Birwikenn, ma zud paour, er bed-man n'ho cwelin.

ISMENEO, *bèlec, a deu.*

Salut, Roue Grallon, me 'zo deut d'ho ewelet,
Da c'houlen diganec'h pegoulz a partifet,
Rac c'hui, a voar an eur, hervez am eus clewet,
Ma dle ar gêr-man hac he zud beza hol collet.

GRALLON

Aotro ar bêlec braz euz ar fe catholic,
Poent ê em brepari nac ewit monet-cuit.
Homan 'n diveza nosvès, dre-ze hoc'h assuran
Birwiken sklezrijen n' vô gwelet ken aman ;
Mes a-raoc ma fonto, vefomb avertisset
Dre ar gân eus ar c'hog, Doue hen eus lâret ;
He dervet canadenn a vô ann diwezan,
A-raoc eur c'hard heur goude, 'vô collet ar gêr-man.

ISMENEO

M'ho ped d'am permetti da vont ganec'h iwe,
Rac me 'zo resolvet da distrei c'hoaz euz Doue.

GRALLON

Content on, Ismeneo, a teufac'h ganen-me,
Mes selaouet mad penaoz a vezo rèd bâle :
Pa vefomb o cuitâd ar gêr truezuz-man,
E clewfomb war hon lerc'h eun alarm ar vrasan,
Ha mar meomb ar malheur da distreï da sellad,
Impossubl a vô d'imb bikenn em sauvetad.

ISMENEO

Oh ! na zistroïnn ket da sellad war ma lerc'h,
Gant aoun rinqfenn iwe perissa war al l'ec'h,

MARGUERITE

S'il ne veut pas se taire et nous quitter,
Je vais, à l'instant, lui faire un affront.

GRALLON

Que la paix de Dieu soit avec vous, si c'est sa volonté
Car je vais vous quitter et changer de contrée ;
Oui, je quitte ma ville, avec beaucoup de regret,
À cause de vous, ou je serai perdu ;
Voici que nous entrons dans la dernière nuit ;
Jamais, mes pauvres gens, je ne vous reverrai, dans ce monde.

ISMENEO, *prêtre, arrive.*

Salut, Roi Grallon ; je suis venu vous voir.
Pour vous demander quand vous partirez,
Car vous connaissez l'heure, d'après ce que j'ai entendu,
Où cette ville et ses habitants doivent tous être perdus.

GRALLON

Monseigneur le grand prêtre de la foi catholique,
Il est temps de se préparer à partir.
Voici la dernière nuit, et je vous assure
Que jamais la lumière ne sera plus vue ici ;
Mais avant qu'elle (la ville) soit engloutie, nous serons avertis
Par le chant du coq : Dieu l'a dit ;
Son troisième chant sera le dernier ;
Avant un quart d'heure après, cette ville sera perdue,

ISMENEO

Je vous prie de me permettre de vous accompagner,
Car je suis résolu à retourner à Dieu.

GRALLON

Je suis content, Ismeneo, que vous m'accompagniez,
Mais, écoutez bien comment il faudra marcher (se conduire !)
Au moment où nous quitterons cette malheureuse ville,
Nous entendrons derrière nous une grande alarme,
Et si nous avons le malheur de nous retourner pour regarder,
Il nous sera impossible de jamais nous sauver.

ISMENEO

Oh ! je ne me retournerai pas pour regarder derrière moi,
De peur qu'il me faille aussi périr sur le lieu ;

Me c'heuillo ac'hanoc'h, na oun ket curius,
Ha n'am eus ket a c'hoant da vea maleurus.

GRALLON

Demp eta, buhan, da em brepari hon daou,
Ha comerromb peb a varc'h, pere hon dougou ;
Adieu 'ta, ma zud paour, me hec'h a d'ho cuitad ;
Poan a ra d'in, pa na allan ho sauvetad.

*Ar Roue hac ar bêlec cuit.*

DOURVA

Bon ! setu eun imbicil all o vonet gant-han !
Réd 've troët ho spered, me a gred se breman.

PIQUES

Heman ê 'r sota Roue am eus biscoas gwelet,
Pa doug fe da eun dra ha na arruo ket,
Hac ewit discouez d'ehan na deuomb ket d'hen credi,
E rencomb tremenn ann noz-ma bars ann hosteliri.
Da debri da efan ha da em divertissan ;
Ni a vesko carto hac a raï goab out-han.

MANTAR

Setu aman eun hotel a vô brao awidomb ;
Ama 'vô rentet d'imb kement a c'houlenfomb,
Clewet 'ta, hostisès, digassed cadorio,
Da azean eus taol, digasset iwe carto,
Pastezio ha gwin mad, liquor, dour a vuhe,
Ma tremenfomb ann noz-mann en hon tranquillite.

ANN HOSTISES, *o serviji.*

Arabad ober trouz, hennoaz am eus lojet
Cals a veajourienn, hac a zo reposet :
Setu aze, aotronez, ar pez 'c'h eus goulennet.

MANTAR

C'hui a blij d'in ; en-bezr, causefomb eun neubeud ;
Mes laket d'imb goulo, ewit ma welfomb sclezr,
Da vesquan ar c'harto ha da gargan hon goer.

*Lacad a rer goulo var ann daol.*

Je vous suivrai, je ne suis pas curieux,
Et je n'ai pas envie d'être malheureux,

GRALLON

Allons donc, vite, nous préparer tous les deux,
Et prenons chacun un cheval, pour nous porter ;
Adieu donc, mes pauvres gens, je vais vous quitter ;
J'éprouve de la peine de ne pouvoir vous sauver.

*Le Roi et le prêtre s'en vont.*

DOURVA

Bon ! voilà un autre imbécile qui part avec lui !
Il faut qu'ils aient l'esprit tourné (soient fous) je le crois à présent.

PIQUÈS

Celui-ci est le roi le plus sot que j'aie jamais vu,
Puisqu'il porte foi à une chose qui n'arrivera pas,
Et pour lui montrer que nous ne le croyons pas,
Il nous faut passer cette nuit à l'auberge,
À manger, à boire et à nous divertir :
Nous mêlerons les cartes et nous moquerons de lui.

MANTAR

Voici un hôtel où nous serons très bien :
Ici, on nous donnera tout ce que nous demanderons.
Écoutez, hôtesse, apportez-nous des chaises
Pour nous asseoir à table : apportez aussi des cartes,
Des pâtés et de bon vin, liqueurs, eau-de-vie,
Pour que nous passions cette nuit tranquilles.

L'HÔTESSE, *servant.*

Il ne faut pas faire de bruit : j'ai logé, cette nuit,
Beaucoup de voyageurs, qui reposent :
Voilà, Messieurs, ce que vous avez demandé.

MANTAR

Vous me plaisez, hôtesse : tantôt nous causerons ensemble ;
Mais, mettez-nous de la chandelle afin que nous voyons clair,
Pour mêler les cartes et remplir nos verres.

*On met de la chandelle sur la table.*

Ann Hostises

En em recreet mad, an eil hac egile,
Me 'c'h d'azean aman, ewit mal' ho cafe.

*Azean a ra.*

Warc'hoas, coulz ha hirio, a vezo ama pres,
Hac a rincan prepari a-raoc ar varc'hadoures.

Dourva

Brema 'ta commançomb da veskan ar c'harto.
Greomb goab euz Grallon ha demeus he gomzo.
Allons, Marc'haridic, grèt ann dorn da genta,
Me 'c'h a da discarga peb a vanne da efa.

*Ober a rer.*

Marc'haridic

Brema comeret ho jeuio, ha me ma hini,
Ha c'hoariomb bettenn ; ar jeu-ze a blij d'in.

*Curun.*

Mes pétra eo ann dronz-ze, ken a gren hol ann ti ?
Ma c'halon lamp em c'hreiz, ma goad santan o vervi.

Piques

Ah ! bast ann awel noz 'zo o c'hoari he benn.
Mes me na spontan ket, pa ven crog 'neur voerenn.

*Efan a reont.*

Mantar

Continuomb hon jeu, ha na souciomb ket,
'Wit clewet ann awell, curuno ha luc'het,
Se n'eo ket eur marvail d'oper d'imb estoni.

Dourva

Nann : meur ha-wech ann tampest a ve a uz d'imb-ni :
Grêt attention d'ho jeu, ha na estonet kêt,
Pe mar grêt eun defaut brema, vefed bettet.

*C'hoari hac efa a reont.*

L'HÔTESSE

Amusez-vous bien, les uns les autres.
Je vais m'asseoir ici, pour vous moudre du café.

*Elle s'assoit.*

Demain, comme aujourd'hui, il y aura presse, ici,
Et il me faut préparer à l'avance ma marchandise.

DOURVA

À présent donc, commençons à mêler les cartes,
Et moquons-nous de Grallon et de ses paroles.
Allons ? Marguerite faites la main, la première,
Je vais verser à chacun une goutte à boire.

*On le fait.*

MARGUERITE

À présent, prenez chacun son jeu, et moi le mien,
Et jouons la *Bête* ; ce jeu-là me plaît.

*Tonnerre.*

Mais, que signifie ce bruit, qui fait trembler toute la maison ?
Mon cœur saute, dans ma poitrine, je sens mon sang bouillir.

PIQUÈS

Ah bast ! c'est le vent de nuit qui fait des siennes,
Mais, moi je ne m'effraie de rien, le verre à la main.

*Ils boivent.*

MANTAR

Continuons de jouer, et ne nous inquiétons pas,
Pour entendre le vent, le tonnerre (voir) les éclairs,
Cela n'est pas une merveille pour nous étonner.

DOURVA

Non ; la tempête est souvent au-dessus de nos têtes ;
Faites attention à votre jeu, et ne vous effrayez pas ;
Si vous faites, à présent, une faute, vous serez *bête.*

*Ils jouent et ils boivent.*

*Scenenn terved*

GRALLON, ISMENEO, er fonz.
Ar c'hog a gân eur wech.

GRALLON

Siouas ! me glew ar c'hog da dec heur o cana :
Depechomb, Ismeneo, poen ê d'imb partia.

ISMENEO

Sir, en peb-tra am eus grêt ma freparation,
Mès selaouet, me a glew eunnec heur o sôn.

*Clewed a rer eunnec heur, hag ar c'hog a gan adarre.*

GRALLON

Setu an eil canadenn ; tostad 'ra ann amzer ;
Comerromb hon c'hezec, cuitaomb buhan kêr.
Gant aoun boud surprened gant ar mor coleret,
Hac eo poent d'imb hastan, keït ha ma 'z omb abred.

*Ar c'hog a gan 'wit ar wec'h diveza.*

ISMENEO

Demb en hano Doue deus ar gêr gaer a Is,
Rac hanternoz eo arru, eo ann heur a justis.

*Curun ; ann hanternoz a zôn.*

GRALLON

Me glew ann hanternoz hac ar c'hog assamblès ;
Gwall divezad omb chomet da em denna er maès !

*Mont-cuit, ha dont dre eun tu, ha mont dre eun tu all. – Clewet a rer crial.*

ISMENEO

Oh ! na pebeus alarm a glewan dreg ma c'heïnn !
Réd ê d'in gwellet petra a ra kement a dreinn.

*Sellet a ra, hac e chom en statu, hac ar re 'zo euz taol a chom hol heb bouj iwe.*

GRALLON, *war he c'heno er mor.*

Allas ! ma Doue, aman 'rinquan perissan,
Tapet on gant ar mor, ha ma marc'h 'zo scuis-dija ;

*Scène troisième*

GRALLON, ISMENEO, au fond.
Le coq chante pour la première fois.

GRALLON

Hélas ! J'entends le coq de dix heures qui chante :
Hâtons-nous, Ismeneo, il nous est temps de partir.

ISMENEO

Sire, j'ai fait mes préparatifs en toute chose ;
Mais écoutez, j'entends sonner onze heures.

*On entend sonner onze heures, et le coq chante de nouveau.*

GRALLON

C'est le second chant ; le moment approche ;
Prenons nos chevaux et quittons, vite, la ville,
De peur d'être surpris par la mer en courroux,
Et il nous est temps de nous hâter pendant que nous sommes assez tôt.

*Le coq chante pour la dernière fois.*

ISMENEO

Quittons, au nom de Dieu, la belle ville d'Is,
Car minuit arrive c'est l'heure de la justice.

*Tonnerre ; minuit sonne.*

GRALLON

J'entends (sonner) minuit, le coq qui chante en même temps ;
Nous sommes restés bien tard pour nous tirer d'affaire.

*Changement à vue. – Grallon et Ismeneo sortent par un côté, rentrent par l'autre côté, et sortent encore. – On entend crier.*

ISMENEO

Oh ! les cris d'alarme que j'entends derrière moi !
Il faut que je voie ce qui fait tant de train.

*Il regarde derrière lui et est changé en statue, et ceux qui sont attablés restent immobiles de frayeur.*

GRALLON, *sur sa bouche dans la mer.*

Hélas ! mon Dieu, il faut que je périsse ici !
Je suis atteint par la mer, et mon cheval est déjà fatigué ;

En eur ober eur c'hart heur ez eo Is conqueret,
Douar ha tier, tud ha loened confontet,
Hac ar mor braz astennet en-dro d'in !

*Ann tempest a finis.*

O Doue, ma c'hrouër, aman e perisinn,
Tolet on, ar wec'h-man, en creiz ar c'hanal braz !
Gwennole, ma niz, ma sicouret dre ho c'hraz,
Pedet Doue ewidon, ewit ma em denninn
Euz an tourbillon mor, rac prest on da vèuïn !

*Gwennole a deu.*

Sir, me ho sicouro, gant ar c'hraz a Doue :
Lezet ho marc'h da vont, pe e chomfet aze :
En hano ann Tad, ar Mad hac ar Speret Santel,
Tostaët gant courach aman tost d'ar roc'hell,
Roët-hu d'in ho torn enn hano Doue ann Tad.

*Reï a ra ar Roue he zorn, hac ez ê sauvetet.*

Allas ! me wel ez ê seret he daoulagad !
Ho pet fizianz, ma eontr, en Doue, Roue an Trôn,
Setu c'hui sortiet breman euz ann tourbillon ;
Azeet da discuizan aman, en bord ann aod ?
Ha greomp vœu da Doue, 'wit hen trugarecad ;
Diwar ar roc'hell-ma, me meus ho sauvetad,
Ha dre-ze am eu c'hoant a ve eur groas placet.
Da verquan ann andret dre bini oc'h sortiet
Demeus ar gêr à Is, pa 'z eo bet confontet.

GRALLON

Gwennole, ma niz ker, dre wir devotion,
Me chomo ganec'h da vewa 'n ho relijion ;
Ar bêlec Ismeneo oa arru ganen iwe,
Mes chomet eo er mor, da rentan he ine,
Rac he guriosité 'zo bet caus d'he valeur.
Selleta rez war he lerc'h, pa glewas ann horreur
Deus ar gri-forz pini 're an habitanted ;
Dre ma cresque ar mor, a em gavent nec' het.

GWENNOLE

Mar carje non-pas bea bet ken curiuz-ze,
Hen dije couls ha c'hui savetet he vuhe.
Mes, ma eontr, m'ho suppli da dont ganen breman
D'am zi, 'wit ma c'hallfet donet da discuizan.

En un quart d'heure, Is a été conquise (par la mer),
Terre et maisons, hommes et bêtes, tout a été englouti,
Et la grande mer est étendue (partout) autour de moi :

*La tempête prend fin.*

Ô Dieu, mon Créateur, je périrai ici !
Je suis rejeté, cette fois, au milieu du grand canal.
Gwennolé, mon neveu, secourez-moi, par votre grâce,
Priez Dieu pour moi, pour que je me tire
Du tourbillon de mer, car je vais me noyer !

*Gwennolé arrive.*

Gwennolé

Sire, je vous aiderai, avec la grâce de Dieu :
Laissez aller votre cheval, ou vous resterez là
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Approchez avec courage de ce rocher ;
Donnez-moi la main, au nom de Dieu le Père.

*Le Roi donne la main à Gwennolé et il est sauvé.*

Hélas ! je vois que ses yeux sont fermés !
Ayez confiance, mon oncle, en Dieu, le Roi du ciel,
Vous voici sorti, à présent, du tourbillon ;
Asseyez-vous, pour vous délasser, ici au bord de la mer
Et faisons vœu à Dieu, pour le remercier.
De dessus ce rocher, je vous ai sauvé
C'est pourquoi je désire qu'on y place une croix,
Pour marquer l'endroit par lequel vous êtes sorti
De la ville d'Is, quand elle a été engloutie.

Grallon

Gwennolé, mon neveu chéri, par vraie dévotion,
Je resterai près de vous, pour vivre dans votre religion ;
Le prêtre Ismeneo venait aussi avec moi,
Mais il est resté dans la mer, pour rendre son âme,
Car sa curiosité a causé son malheur :
Il regarda derrière lui, quand il entendit l'horreur
Des cris de détresse que poussaient les habitants ;
À mesure que la mer croissait, ils se trouvaient inquiets.

Gwennolé

S'il avait voulu n'être pas si curieux,
Il aurait, comme vous, sauvé sa vie.
Mais, mon oncle, je vous prie de venir avec moi, à présent,
À ma maison, pour que vous puissiez vous reposer.

GRALLON

Gant joa ha carantez, ma niz, me iel' ganec'h ;
Me a raïo bepred ar pez a blijo d'ec'h,
Me raïo pinigenn demeus ma fec'hejo ;
Rac siouas ! me 'zo caus a gement a walleurio.
Mar carjenn bea d'alc'het lezenn ar Gristenienn,
N'hon bije ket souffret kement euz a ankenn.

GWENNOLE

Achuët ho glac'har, na sonjet mui en se,
Ha demp da c'houlenn pardon demeus ar gwir Doue.

*Holl cuit.*

– FIN D'AR BEMVET ACT –

GRALLON

Avec joie et amour, mon neveu, j'irai avec vous ;
Je ferai toujours ce qui vous plaira.
Je ferai pénitence de mes péchés,
Car, hélas ! je suis la cause de tant de malheurs ;
Si j'avais voulu rester fidèle à la loi des chrétiens,
Nous n'aurions pas éprouvé tant de désolation.

GWENNOLÉ

Mettez un terme à votre douleur, ne songez plus à cela,
Et allons demander pardon au vrai Dieu.

*Tous s'en vont.*

– FIN DU CINQUIÈME ACTE –

# TABLE DES MATIÈRES

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN MAI 2000
I.S.B.N. 2.7373.1413.5. N° d'édition : 2802.01.03.05.00.
N° d'impression : 46700. Dépôt légal : mai 2000.
Imprimé en France.